LE VOYAGEUR FRANÇOIS OU LA CONNOISSANCE DE L'ANCIEN ET DU NOUVEAU...

Digitized by Google

S. III — p. 4.

Digitized by Google

Digitized by Google

BIBLIOTECA
S.A.R.
DVCHESSA HÉLÈNE D'AOSTA
CAPODIMONTE

SC
XV
13

Digitized by Google

LE

VOYAGEUR

FRANÇOIS.

Digitized by Google

Digitized by Google

696821

LE VOYAGEUR FRANÇOIS, OU LA CONNOISSANCE DE L'ANCIEN ET DU NOUVEAU MONDE,

Mis au jour par M. l'abbé DELAPORTE.

QUATRIEME ÉDITION,

Revue, corrigée & augmentée.

TOME XV.

Prix, 3 *liv. relié.*

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" - NAPOLI

A PARIS,
Chez L. CELLOT, Imprimeur-Libraire,
au Palais, & rue Dauphine.

M. DCC. LXXIII.
Avec approbation, & privilege du roi.

Digitized by Google

Digitized by Google

LE VOYAGEUR FRANÇOIS.

LETTRE CLXXIX.

LA CÔTE D'IVOIRE.

C'EST, Madame, le nom qu'ont donné les voyageurs à cette partie de la Guinée, qui s'étend, d'orient en occident, depuis le cap Appollonia, juſqu'au cap de Palme. Ils l'ont ainſi appellée, ſans doute, à cauſe de la grande quantité d'ivoire ou de dents d'éléphants, qui ſe trouve dans cette région. Nous ne nous y arrêtames pas, parce que les Européens n'y ont aucun établiſſement; & tout ce que je ſais de ce pays, je ne l'ai appris que par des relations particulieres.

Digitized by Google

Des jacobins François ayant entrepris d'y faire des missions, y furent reçus avec bonté par le souverain d'Issini; & un des fruits de leur voyage fut de nous amener à Paris une espece d'aventurier, qui, sous le nom & la qualité du prince Aniaba, vint en imposer à la cour de Louis XIV. C'étoit un jeune negre, qui se donnoit pour le fils & l'héritier présomptif du roi d'Issini. Il avoit été conduit en France par un capitaine de vaisseau, qui s'étoit proposé de le prendre pour son valet; mais il lui fut ensuite dérobé par quelques personnes, qui trouverent de l'avantage à le faire passer pour un prince. Il fut baptisé à Paris par M. Bossuet; le roi voulut être son parrain; il communia de la main du cardinal de Noailles, & il gagna si bien l'estime de toute la cour, que sa majesté lui fit donner une éducation convenable à sa naissance, & ensuite une compagnie de cavalerie. Le roi d'Issini étant mort, on jugea à propos de renvoyer le prétendu prince en Guinée, avec deux vaisseaux de guerre, sous la conduite du chevalier d'Amou: mais en y débarquant, il fut reconnu pour

l'eſclave d'un habitant du pays, au ſervice duquel il rentra auſſi-tôt après ſon arrivée. Vous voyez que, malgré la ſtupidité qu'on attribue aux negres, & la pénétration qu'on nous ſuppoſe, ils ont encore aſſez d'eſprit pour nous duper.

Le chevalier d'Amou obtint du ſouverain d'Iſſini un emplacement pour y bâtir un fort; & le monarque lui accorda en même temps une audience ſolemnelle dans Aſſoko, ſa capitale. D'Amou & ſes gens y furent conduits au ſon d'une muſique militaire, & traverſerent trois cours, entre une double haie de ſoldats armés de ſabres & de mouſquets. Arrivés au trône, les François ſe placerent comme ils purent, & s'aſſirent à terre, ou ſur des bancs, l'eſpace d'une heure, ſans prononcer une parole; les trompettes & les tambours faiſoient un bruit qui n'auroit pas permis de s'entendre. La ſalle d'audience avoit l'air d'une grange; elle étoit bâtie de roſeaux, & couverte de feuilles. On n'y voyoit ni ornements, ni meubles, ni même de plancher; car le fond étoit de ſable. Un ſimple châlit formoit le trône, poſé ſur des trétaux, que cachoient quelques peaux de tigres.

Toute cette côte n'offre pas plus de magnificence ; par-tout ce ſont des rois qui valent à peine nos payſans, des villes qui ne valent pas nos villages, des maiſons conſtruites de roſeaux, des vaiſſeaux compoſés d'un tronc d'arbre, un peuple qui vit ſans ſoins, marche ſans habits, parle ſans regles, fait le commerce ſans écritures ; qui loge, ou dans l'eau comme les poiſſons, ou ſur les arbres comme les écureuils, ou dans des trous comme les vers, auſſi nuds & preſqu'auſſi ſtupides que ces animaux.

Le roi d'Iſſini, les pieds pendants, la pipe à la bouche, étoit aſſis ſur ſes tréteaux, ayant à ſes côtés deux de ſes femmes, qui portoient chacune un ſabre nu ſur l'épaule. Un mauvais chiffon leur couvroit le milieu du corps ; & leurs cheveux, ainſi que la barbe du monarque, étoient entrelacés de paillettes d'or. Les ouvriers du pays marquent à l'envi leur habileté dans la forme qu'ils donnent à ces ornements. La muſique ne ceſſa que lorſque le prince eut achevé de fumer ſa pipe ; & ſa majeſté demanda aux François ce qui les amenoit dans ſon royaume.

« Nous venons ſur cette côte, ré-
» pondit le chevalier, pour répandre
» notre religion dans vos états, pour
» établir le commerce avec vos peu-
» ples, pour vous marquer notre reſ-
» pect, & pour vous rendre nos hom-
» mages ». La fin de ce compliment flatta le monarque; & dès ce jour les François trouverent toutes les facilités à élever une fortereſſe dont ils avoient tracé le plan. Elle fut conſtruite en peu de jours; mais les Hollandois, ſentant que cet établiſſement nuiroit à leur commerce, l'attaquerent avec quatre vaiſſeaux; &, ſans le ſecours des negres, qui les obligerent de ſe retirer, ils s'en ſeroient emparés à force ouverte. La garniſon de ce fort ſouffrit beaucoup pendant pluſieurs années, parce qu'elle ne recevoit aucune proviſion d'Europe. Louis XIV, touché de ſa ſituation, la fit revenir en France, au grand regret des peuples d'Iſſini, qui ont toujours paru très-attachés à notre nation.

Le chevalier d'Amou avoit auſſi gagné les bonnes graces de la reine de Guiomré, royaume voiſin de celui d'Iſſini. Cette princeſſe ſe nommoit

Aſamouche ; & l'hiſtoire la repréſente comme une autre Eliſabeth, continuellement occupée de la gloire de ſon trône, & du bonheur de ſes ſujets. Ils avoient tous une égale part à ſa tendreſſe, & lui rendoient le même tribut d'amour & de ſoumiſſion. Lorſque ſon courage lui faiſoit prendre les armes, elle les voyoit à l'envi ſe précipiter dans les combats ; & ſa prudence, ſecourue de ſa fortune, lui aſſuroit la victoire. Aux vertus qu'on admire dans les ſouverains, elle joignoit les qualités qui font aimer les particuliers ; & la vivacité de ſon eſprit égaloit la douceur de ſon caractere. Elle avoit l'ame trop élevée, pour n'épouſer qu'un prince negre ; un chevalier François lui eût mieux convenu : mais ne pouvant en faire ſon époux, elle jugea du moins, ſur l'idée qu'elle s'étoit formée de notre nation, qu'il étoit très-poſſible qu'il devînt ſon amant. Auſſi témoigna-t-elle les regrets les plus vifs, lorſqu'elle vit nos gens abandonner le fort d'Iſſini. On aſſure même qu'elle dit au commandant : « Si vous aviez, » vous autres François, autant d'exac» titude à tenir votre parole, que

» vous montrez d'agrément & de po-
» liteſſe dans vos manieres, toute la
» côte d'Afrique ſeroit à vos ordres :
» mais vous êtes ſi légers, ſi faciles à
» manquer à vos engagements, que
» vos amis mêmes ne peuvent compter
» ſur vos promeſſes. »

Le royaume d'Iſſini eſt arroſé par une des plus belles rivieres de l'Afrique. Elle ſeroit navigable, ſi elle n'étoit comme bridée par un banc de ſable, qui en ferme l'embouchure. Ses bords ſont embellis par de grands arbres, auſſi réguliérement diſpoſés, que s'ils étoient l'ouvrage de l'art. A huit lieues dans les terres, elle forme un lac, au centre duquel eſt une iſle, où l'on pourroit fonder un établiſſement. Plus haut, ſont des rochers qui interrompent le cours du fleuve, & le changent en des caſcades admirables, dont le bruit ſe fait entendre de pluſieurs lieues.

C'eſt ſur cette riviere même, que les François avoient un fort, & qu'eſt ſituée la capitale, à quatre ou cinq mille de la mer. Elle contient deux cents maiſons, & mille ou douze cents habitants. Je vous ai dit en quoi

consiſtent ces maiſons : des roſeaux entrelacés, enduits de boue, & couverts de feuilles, en compoſent toute l'architecture. Le riche n'eſt diſtingué du pauvre, que par la grandeur du bâtiment ; le palais du roi offre de plus vaſtes enclos, mais non de plus beaux édifices.

Ce petit pays eſt habité par deux ſortes de negres, les Iſſinois & les Véteres. Les deux nations vivent dans une parfaite union : chacune a ſon chef, ſes loix & ſes uſages. Pendant la guerre, elles ſe raſſemblent, ne forment qu'un ſeul peuple, & rentrent enſuite dans l'ordre qui les diſtingue. Les Iſſinois ſont en poſſeſſion de la côte ; & on les regarde comme meilleurs ſoldats que les Véteres. Ils s'occupent du commerce, les autres de la pêche. Ils ſont affables & civils envers les Européens, les autres groſſiers & farouches. Ils portent leurs cheveux courts, les autres longs ; ils laiſſent croître leur barbe, les autres la raſent. Ils ont des pagnes de coton, les autres d'herbe ou d'écorce, des cimeterres en forme de ſerpe, les autres en façon de poignard. Les cabanes des

Iſſinois ſont bâties ſur la terre ; celles des Véteres, ſur des pilotis au milieu de l'eau. Les femmes des premiers ſe couvrent une partie du corps ; celles des ſeconds vont toutes nues : mais on aſſure que, ni dans leurs attitudes, ni dans les regards mêmes des hommes, on n'apperçoit jamais l'indécence de la volupté. On découvre d'abord en elles tout ce qu'on peut deſirer de voir ; où la nouveauté manque, la curioſité ceſſe ; & ſans curioſité, il y a peu de plaiſir ; car c'eſt pour trouver le plaiſir que la curioſité nous eſt donnée.

Les Véteres ſont maîtres d'une grande partie de la belle riviere d'Iſſini, & ils en tirent tout ce qui eſt néceſſaire à leur entretien. Ils ſe ſervent de filets tiſſus d'herbe, & leurs réſervoirs pour le poiſſon, ſont de grands enclos de roſeaux, ſoutenus par des pieux, dans les endroits où l'eau a peu de profondeur. On n'y laiſſe qu'une ouverture pour y faire entrer le poiſſon, & par ce moyen, on peut s'en procurer de frais en tout temps. Les habitants en envoient aux negres des montagnes, qui leur donnent en échange leurs propres denrées. Ils en re-

vendent une partie aux Iſſinois, qui, ſans eux, mourroient de faim. Lorſqu'il s'éleve quelque différend entre ces deux peuples, les Véteres interrompent leurs marchés, & forcent par là les Iſſinois à leur accorder ce qu'ils demandent.

Les uns & les autres ne ſubſiſteroient pas long-temps, ſans le ſecours des Kompas. Ces derniers ſe gouvernent en forme de république, ou plutôt d'ariſtocratie; car ce ſont les chefs des villages, qui diſcutent les intérêts de la nation, & en décident à la pluralité des voix. Leur pays eſt compoſé de collines agréables & fertiles, qu'ils cultivent avec beaucoup de ſoin. Ils reçoivent, en échange de leurs productions, des pagnes, du ſel & des armes à feu, dont ils ſont abſolument dépourvus. Avec leurs proviſions, ils apportent auſſi de l'or, qu'ils tirent des negres qui ſont plus avancés dans les terres.

Les Iſſinois paſſent pour les hommes les mieux faits de toute la côte. Ils ont un ſoin extrême de leurs dents, qui égalent & ſurpaſſent même la blancheur de l'ivoire. Ils entretien-

nent & augmentent la noirceur de leur peau, en la frottant avec de l'huile de palmier mêlée de poudre de charbon, qui la rend unie, douce & luisante. Ils parent leurs cheveux de brins d'or & de petites coquilles. Ils se lavent souvent; car la propreté du corps est un goût commun à toute la nation. Ils aiment avec passion les chapeaux & les bonnets d'Europe, & les portent dans les occasions d'éclat, comme une parure qui flatte leur vanité.

Ce peuple a tous les défauts des autres negres. Les hommes sont adonnés au vol, & s'en font gloire; les filles à la galanterie, & elle ne les déshonore point; les femmes à la débauche, & c'est le vice général des deux sexes. Il faut y joindre la fourberie, l'ingratitude & l'avarice. La maladie que cause l'incontinence, est aussi fréquente que dangereuse: tous en sont infectés, & n'en ont pas moins d'ardeur pour le plaisir.

Les dévots sont persuadés que la mort est la punition infaillible de ceux qui jurent faussement par leurs fétiches. Un negre qui s'engage par ce lien,

trouve plus de crédit parmi eux, qu'un chrétien en jurant ſur l'évangile. Ils ont un autre ſerment ſur lequel on peut ſe repoſer ſans défiance ; c'eſt lorſqu'ils s'adreſſent au ciel même, & qu'ils l'appellent en témoignage. Ils mettent du ſable dans leur bouche, & levant les yeux & les mains, ils font cette imprécation : » Dieu, tuez-moi » par ce ſable, ſi telle choſe n'eſt pas » vraie. » *Avaler le fétiche*, c'eſt, dans leur langage, boire de l'eau où l'on a râpé quelques parcelles de l'idole.

Les affaires d'état ſe traitent ici dans des conférences familieres, où les ſeigneurs, fumant & converſant avec le roi, expoſent librement leur opinion. Cette maniere de juger n'empêche pas que les délibérations ne ſoient ſecretes. Un Iſſinois mourroit plutôt que de révéler ce qui s'eſt paſſé au conſeil : le moindre crime de cette nature eſt puni du dernier ſupplice. Les grands dont je parle, & le roi lui-même, ne font pas difficulté d'aller eux-mêmes acheter leurs proviſions, & marchandent comme le dernier des eſclaves.

Ces grands ſont diſtingués par les

titres de riches & de commandants. Dans la langue du pays, on les confond ſous le nom de cabaſchirs. C'eſt à eux qu'appartient le privilege excluſif de commercer avec les Européens. Tout autre negre, qui ſeroit ſurpris dans ce trafic, verroit ſes effets confiſqués. Auſſi les cabaſchirs ſont-ils les ſeuls qui s'enrichiſſent; le reſte des Iſſinois eſt ſi pauvre, que les plus aiſés ont à peine de quoi ſe nourrir. Ce n'eſt pas qu'avec quelque induſtrie, ils ne puiſſent amaſſer du bien, & acquérir la qualité de nobles, comme je l'ai dit des habitants de la côte d'Or; mais la cérémonie de réception n'eſt pas tout-à-fait la même. Ici l'on indique un jour où le roi & les ſeigneurs ſe rendent ſur le bord de la mer. Le candidat commence par payer les droits royaux; enſuite le prince déclare devant ſes courtiſans, qu'il reçoit un tel pour marchand ou pour noble. Puis ſe tournant vers l'Océan, il défend aux flots de nuire au nouveau gentilhomme, de renverſer ſes canots, de faire périr ſes marchandiſes. Il finit l'inſtallation, en verſant dans la mer une bouteille d'eau-de-vie, pour ga-

gner ſes bonnes graces. Alors le nouveau noble s'approche du roi qui lui prend les mains, les ſerre l'une contre l'autre, les ouvre enſuite, & ſouffle dedans, en lui diſant : *allez en paix.*

Si vous vous rappellez, Madame, certaines cérémonies funéraires qui s'obſervent en Ruſſie, vous admirerez leur reſſemblance avec ce qui ſe pratique en pareil cas ſur la côte d'Ivoire. Lorſqu'un negre a rendu le dernier ſoupir, ſa femme, ou quelqu'autre, court à la porte de la maiſon, fait un grand cri ; & auſſi-tôt toute la ville retentit de lamentations & de gémiſſements. Chacun arrive au logis du défunt, & lui fait cent queſtions ridicules. Pourquoi il eſt mort ; ſi c'eſt le chagrin qui l'a tué ; s'il n'avoit point aſſez d'or, de femmes, de bled, d'eſclaves, &c. Comme on voit qu'il ne répond rien, on s'en retourne en diſant froidement : *il n'eſt plus.* Alors les vieilles femmes redoublent leurs cris, & font mille contorſions extravagantes. Les unes, armées de piques, vont fureter par toute la maiſon, feignent de vouloir ouvrir la terre, pour trouver la perſonne qui leur manque, & l'appel-

lent à haute voix par ſon nom & ſes qualités. D'autres courent comme des furieuſes, dans les lieux que le mort fréquentoit, & demandent, en pleurant, à tous ceux qu'elles rencontrent, s'ils ne l'ont pas vu quelque part. On leur répond, en branlant la tête : *il eſt parti le pauvre homme ; il eſt parti.*

En ſuivant la côte, & tirant à l'oueſt, on trouve la nation des Quaquas, ainſi nommés, dit-on, parce qu'à l'approche des vaiſſeaux, ils répetent ſans ceſſe le mot de *quaqua*, qui veut dire joie, ſatisfaction, contentement. Ils l'ont de même continuellement à la bouche, lorſqu'après avoir mangé, ils paroiſſent contents de s'être bien rempli l'eſtomac, ou quand ils ſe rencontrent, & témoignent qu'ils ſont bien aiſes de ſe voir. Leurs villes, ou plutôt leurs villages, ſont ſitués le long de la mer, à l'embouchure d'autant de rivieres, dont ils portent le nom. L'intérieur du pays eſt peu connu, parce que depuis la retraite des François, ces negres n'ont pas ſouffert qu'aucune nation de l'Europe y formât des établiſſements. Tout le commerce ſe fait dans les vaiſ-

ſeaux, & rarement ſur le rivage. La défiance mutuelle fait prendre des précautions extrêmes de part & d'autre: les habitants apportent à bord des dents d'éléphants, de l'or, des eſclaves, des proviſions, & reçoivent en échange nos marchandiſes. Il eſt toujours plus ſûr de les attendre; car avec la précaution de n'en avoir à la fois qu'un certain nombre ſur le tillac, on ne court aucun danger; au lieu qu'à terre, étant les plus forts, ils peuvent aiſément ſuccomber à la tentation d'égorger les marchands, pour ſe ſaiſir de leurs effets. C'eſt ainſi du moins qu'on nous les repréſente; mais les Européens ont eu, en général, de trop grands torts avec eux, pour en parler avec vérité. Ils ont commencé par être injuſtes à leur égard, & ont fini par calomnier les victimes de leur injuſtice.

Quoi qu'il en ſoit, comme il reſte toujours au Quaquas beaucoup d'inquiétude, jamais ils ne ſe haſardent d'entrer dans un navire, avant que le capitaine ait fait la cérémonie du ſerment. Elle conſiſte à ſe mettre dans l'œil un peu d'eau de la mer; ce qui,

Digitized by Google

dans leur opinion, eſt l'engagement le plus ſacré qu'un mortel puiſſe contracter. Ils ſont perſuadés que celui qui violeroit un ſerment ſi redoutable, perdroit ſucceſſivement les yeux, l'eſprit & la vie. Quoique, de leur côté, ils ne manquent pas de s'engager par le même lien, il ne faut pourtant rien négliger pour ſe garantir de la ſurpriſe & de la fraude. Malgré cela, ils ſont ſi attachés à cette ſuperſtition, que lorſqu'ils veulent aſſurer une choſe, ou l'atteſter ſolemnellement, ils emploient la même pratique.

Dans quelques cantons, & principalement aux environs d'Iſſini, ils ſe contentent d'examiner curieuſement un vaiſſeau qui arrive, d'en faire pluſieurs fois le tour dans leurs canots, de conſidérer ſa fabrique & l'habillement des matelots. S'ils croient reconnoître qu'on leur répond en François, ils viennent à bord ſans aucune défiance. C'eſt un amuſement pour les gens de l'équipage, de ſe voir environnés d'une multitude de barques chargées de negres qui crient & répetent de toutes leurs forces, *quaqua*, *quaqua*, & s'éloignent avec

la même promptitude. Les outrages qu'ils ont ſouvent reçus des Européens, & ſur-tout des Anglois, qui les enlevoient pour l'eſclavage, leur inſpirent des ſoupçons continuels. Il eſt rare qu'on les voie monter plus de deux à la fois ſur un vaiſſeau, le premier qui s'y haſarde, obſerve, avec ſoin, s'il y a des armes & beaucoup d'hommes ſur le tillac. Il en avertit ſon compagnon; & le commerce ſe fait avec aſſez de tranquillité. S'ils découvrent quelque arme en s'approchant du bâtiment, ils retournent au rivage, ſans que rien puiſſe les rappeller. Enfin leur inquiétude va ſi loin, qu'au moindre bruit qu'ils entendent, ils ſe précipitent dans la mer, & retournent à leurs canots, qu'ils tiennent exprès à peu de diſtance, pour s'y réfugier en cas de beſoin.

Si l'on en croit différentes relations, ces peuples ſont à la fois cruels & bienfaiſants, humains & anthropophages. Ils boivent le ſang de leurs ennemis, & ſont prêts à répandre leur propre ſang pour un ami. Leurs coutumes ſont féroces, & leurs mœurs douces. Leurs mains barbares & ſanglantes déchirent

le corps d'un eſclave vivant ; & leur cœur compatiſſant & ſenſible s'attendrit, verſe des larmes ſur le ſort d'un homme mort. On voit des meres, déſolées de la perte d'un enfant, ſe rendre au lieu de ſa ſépulture, y pouſſer des cris, s'y preſſer le ſein, & arroſer le tombeau de leur lait & de leurs pleurs.

Les femmes de ce pays ſont petites, mais bien faites ; elles ont les traits réguliers, les yeux vifs, les dents blanches, & poſſedent tout ce qui eſt du reſſort de la beauté, ſi on en excepte la couleur de leur peau. Toute leur figure porte un air d'enjouement & de coquetterie, qui n'eſt démenti ni par leurs mœurs, ni par leur conduite.

Les deux ſexes ſont paſſionnés pour des anneaux de fer & de cuivre, montés de grelots, dont ils ſe font des colliers, des bracelets, & des brodequins. Le bruit de ces grelots leur fait trouver plus de plaiſir à la danſe, qu'ils aiment d'ailleurs avec fureur. Après le temps du travail, ils donnent chaque jour cinq ou ſix heures à cet exercice ; & nos plus habiles maîtres pourroient apprendre d'eux des pas & des figures qui contribueroient également à la perfection de leur

art, & à la compoſition de leurs ballets. Ces danſes ſont partie des cérémonies religieuſes, qui ſont les mêmes que ſur la côte d'Or.

Si ces peuples reſpectent leurs ſouverains & leurs prêtres, c'eſt moins par amour de l'ordre, que par l'opinion qu'ils ſe forment de ces deux dignités. Ils croient que la magie, les divinations & les enchantements ſont des qualités également attachées à la royauté & au ſacerdoce. La pauvreté de ces rois, la miſere de ces prêtres obligent d'uſer de ces moyens extraordinaires, les uns pour aſſurer la ſoumiſſion, les autres pour établir la confiance des peuples.

Les negres de la côte d'Ivoire paſſent pour les hommes les plus ſobres de la Guinée. Ils vendent à leurs voiſins le vin de palmier qu'ils ont en abondance, & ſe contentent d'une ſorte de petite biere, dans laquelle il n'entre preſque que de l'eau. Ils ont, en général, tant d'averſion pour l'ivrognerie, que la loi impoſe des punitions publiques à ceux qui pouſſent l'ivreſſe juſqu'à perdre le jugement. Auſſi marquent-ils peu d'empreſſement pour

les

les liqueurs d'Europe ; & leur maxime eſt qu'elles alterent la ſanté ou la raiſon, qu'elles tuent l'homme, ou le rendent bête.

Leur mets favori eſt une compoſition de riz, de volaille, de chevreau & de chair d'éléphant, qu'ils ne trouvent bonne, que lorſqu'elle eſt un peu puante. On fait bouillir le tout avec de l'ocre & de l'huile de palmier ; & ce ragoût paſſe pour ce qu'il y a de plus délicieux dans les feſtins. Un autre plat, fort eſtimé parmi eux, eſt du poiſſon ſéché au ſoleil & à demi pourri, qu'ils font frire dans la même huile. La ſoupe noire eſt un troiſieme aliment, compoſé de volaille cuite avec différentes herbes, dans lequel il entre auſſi de l'ocre & beaucoup de poivre.

Parmi les rivieres qui arroſent cette côte, on vante principalement celle de Saint-André, & la fertilité de ſon territoire. On y voit des boſquets de palmiers, d'orangers, de citronniers, & d'autres arbres qui produiſent d'excellents fruits ſans culture. Les cannes de ſucre y parviennent naturellement à la perfection de leur eſpece, & ſont plus groſſes & plus douces que celles de

l'Amérique. On les abandonne aux éléphants, quoiqu'avec peu de ſoin on en pourroit faire beaucoup de ſucre & de rum. On m'a parlé d'un petit fruit rouge, nommé aſſayaya, de la groſſeur d'une prune, qui, quoique très-inſipide par lui-même, a cette qualité ſinguliere, qu'après l'avoir mâché pendant quelque temps, les citrons les plus aigres & le vinaigre le plus fort paroiſſent doux comme du ſirop. Les beſtiaux ſont ſi abondants aux environs de cette même riviere, qu'on a un bœuf excellent pour quelques mauvais couteaux de deux ſous, & le reſte à proportion. Les éléphants doivent y être d'une groſſeur extraordinaire, puiſqu'on y achete des dents qui peſent juſqu'à deux cents livres. Les contrées intérieures en fourniſſent plus que la côte; & l'ivoire en eſt plus eſtimé. Le pays eſt ſi rempli de ces animaux, que les habitants ſont obligés de ſe creuſer des cavernes ſur les montagnes les plus eſcarpées, d'en rendre les portes très-étroites, & d'uſer de toutes ſortes d'artifices, pour les chaſſer de leurs plantations. De quelqu'utilité qu'ils puiſſent être, les negres n'ont jamais penſé à les appri-

voiſer. Ils leur tendent des pieges, pour les avoir morts, ſe nourriſſent de leur chair, vendent l'ivoire aux Européens, & font ſervir les oreilles à couvrir leurs tambours.

Je ſuis, &c.

De la Côte d'Ivoire, ce 30 août 1753.

LETTRE CLXXX.

CÔTE DE MALAGUETTE.

NOUS ne mîmes que trois jours, Madame, pour nous rendre au cap de Palme, ou commence la Côte de Malaguette. On l'appelle auſſi la côte du Poivre, parce que la malaguette eſt une eſpece de poivre long, que le pays produit en abondance. Les Européens y vont plus fréquemment, & ſont mieux reçus qu'à la côte d'Ivoire. Auſſi nous y arrêtâmes-nous pendant quelque temps ; & notre premiere ſtation ſe fit près de la riviere de Seſtre, qui donne ſon nom à deux villages & à un royaume. On appelle les deux villages, le grand & le petit Paris ; ils furent ainſi nommés par des marchands de Dieppe, qui y faiſoient autrefois le commerce du poivre & de l'ivoire. Les negres de ce canton ont même conſervé quelques expreſſions Normandes ; & lorſqu'ils voient aborder nos vaiſſeaux, ils ne ceſſent de crier de

Digitized by Google

toute leur force, « malaguette tout » plein, malaguette tout plein, » pour marquer qu'on y trouve toujours beaucoup de poivre.

Un vieil Irlandois, qui paſſoit avec nous au Sénégal, nous raconta que, dans ſa jeuneſſe, il avoit accompagné le capitaine Oyle à la cour du roi de Seſtre. Le détail plaiſant qu'il nous fit de cette réception, mérite bien que vous l'entendiez. « Ce prince, dit-il, ſe nom-» moit Pierre; car les François avoient » communiqué à ce peuple l'uſage de » porter des noms de ſaints. Comme il » étoit en poſſeſſion de recevoir un pré-» ſent de tous les vaiſſeaux qui abor-» doient dans ſes états, nous nous crû-» mes obligés de lui envoyer ce tribut » par une ambaſſade. Le chevalier » Clarck, qui n'étoit encore que lieu-» tenant, & moi qui exerçois l'emploi » de tréſorier, fûmes choiſis pour cette » commiſſion. En arrivant dans la ville » royale, c'eſt-à-dire, dans une eſpece » de village, compoſé d'environ trente » cabanes, nous fûmes conduits au » palais, dont la magnificence répon-» doit à celle de la ville. On nous fit » entrer dans la ſalle du conſeil, & l'on

» nous dit d'attendre que le roi fût ha-
» billé, & disposé à paroître en pu-
» blic. Il parut en effet, une heure après,
» accompagné de sa noblesse, & pré-
» cédé d'un esclave, qui, soufflant dans
» un cornet, formoit lui seul toute sa
» musique. Tout ce cortege étoit nu;
» le monarque seul avoit une robe
» d'une vieille étoffe rouge & fort sale,
» ornée d'un grand nombre de pieces de
» différentes couleurs. Un negre lui por-
» toit la queue; & cette queue étoit une
» autre piece, attachée au bas de sa
» robe. Sa coëffure consistoit en une
» perruque noire, tout usée, qui n'a-
» voit pas été peignée depuis bien du
» temps. Son chapeau, trop petit de
» moitié, & reculé sur le derriere de
» la tête, tomboit en lambeaux. Ses
» bas de laine, sales & grossiers,
» étoient sans jarretieres, ses souliers
» sans boucles; & pour ne rien laisser
» manquer à cette parure, qui faisoit
» de cette majesté Africaine une espece
» d'épouvantail, ce prince portoit à son
» cou une chaîne de laiton, qui pesoit
» plus de vingt livres.

» Comme nous n'étions pas plus
» exercés sur les cérémonies, que le

» roi Pierre dans l'art des ajuſtements,
» nous débutâmes par nous mettre à
» genoux; & nous n'aurions peut-être
» pas penſé à nous relever, ſi le mo-
» narque ne nous en eût lui-même
» fait ſouvenir. Il parut ſurpris de
» nous voir prendre cette poſture,
» & nous dit que c'étoit un uſage
» d'Europe, qu'on ne connoiſſoit point
» à ſa cour. Puis venant aux préſents,
» dont il étoit le plus occupé que du
» cérémonial, il demanda à les voir.
» Nous lui offrîmes un fuſil, deux
» pieces de bœuf ſalé, un fromage,
» une bouteille d'eau-de-vie, une
» douzaine de pipes, & quantité de
» révérences. Le roi n'y trouvant rien
» de convenable à ſes beſoins actuels,
» en parut peu content, nous dit
» de les reprendre, & nous pria de
» lui donner nos culottes. Comme il
» nous vit peu diſpoſés à le ſatisfaire,
» il conféra quelque temps avec ſes mi-
» niſtres, & ſe détermina enfin à rece-
» voir ce qu'on lui préſentoit. Immé-
» diatement après, il nous congédia avec
» un verre de vin de palmier & l'*atti-*
» *ho*, qui eſt la maniere de ſaluer, en
» faiſant craquer les doigts de la main.

» Pour donner au monarque une idée
» avantageuſe de notre politeſſe, nous
» demandâmes à être préſentés à ſon fils
» le prince Thomas. Ce dernier nous
» reçut avec de grandes démonſtrations
» de joie, voulut nous reconduire juſ-
» qu'à notre navire, & ſe fit apporter
» ſon flageolet, dont il joua pluſieurs
» airs ſur la route. C'étoit pour avoir
» auſſi un préſent : nous lui donnâmes
» un chapeau bordé, une épée &
» une perruque. On y joignit une
» grande feuille de parchemin en for-
» me de lettres-patentes, par leſquelles
» on le créoit duc de Seſtre. Elles fu-
» rent ſignées par tous les gens de l'é-
» quipage ; & l'on y mit pour ſceau,
» une vieille marque de beurre, que le
» haſard fit trouver dans le vaiſſeau.
» Cette cérémonie burleſque fut très-
» goûtée du roi Pierre ; & dans le pre-
» mier mouvement de ſa reconnoiſ-
» ſance, il nous envoya deux chevres
» par Joſeph ſon ſecond fils, qui fut
» auſſi fort aiſe de participer à notre
» généroſité. Nous le créâmes prince de
» Baxos ; & le monarque continua de
» paroître extrêmement ſenſible à ces
» marques de diſtinction. Il nous per-

Digitized by Google

» mit de pêcher dans la riviere, nous
» accorda la liberté de viſiter ſes vil-
» lages, & ordonna à ſes ſujets de
» nous traiter comme les bienfaiteurs
» de ſa nation. Nous nous crûmes obli-
» gés de l'en remercier, & nous allâ-
» mes le trouver dans une habitation
» voiſine, où il étoit arrivé nouvelle-
» ment. Nous entrâmes dans un palais
» fort inférieur aux étables d'Europe,
» & nous paſſâmes par une cour, où
» l'on voyoit quelques miſérables hut-
» tes, qu'on nous dit être le logement
» de ſes concubines. Ce prince étoit
» aſſis ſur un échafaud ſemblable à ce-
» lui de nos tailleurs, accompagné de
» deux ou trois femmes nues, qui fu-
» moient avec lui. Ce ſpectacle nous
» fit rire, & le roi Pierre ſourit lui-
» même auſſi en nous voyant. La con-
» verſation dura peu, & nous nous
» quittâmes avec la cérémonie ordi-
» naire de l'atti-ho. »

Les François avoient autrefois un établiſſement dans ce pays; & l'on y conſerve encore, avec un fond d'attachement pour notre nation, quantité de mots de notre langue, mais fort défigurés. Nous en fûmes chaſſés par

les Portugais, qui le furent à leur tour par les Hollandois & les Anglois. Ils se retirerent dans les terres, s'allierent par des mariages avec les negres; & de là est venue cette race de Portugais mulâtres, qui se trouvent dans ces contrées. Ils aiment à parler de leurs ancêtres, à vanter leurs prodiges de valeur; & ces prodiges sont la destruction des peuples, & la dévastation des plus belles contrées de l'Afrique. Les Portugais d'Europe, par intérêt ou par politique, les reconnoissent pour leurs compatriotes, leur donnent le titre de gentilshommes, leur accordent l'ordre de Christ, les admettent aux ordres sacrés, & leur confient le gouvernement de leurs forts. Ces mulâtres se sont rendu très-puissants dans plusieurs cantons éloignés de la mer; & la considération qu'ils ont acquise parmi les negres, les mettroit en état de faire un commerce considérable, s'ils recevoient plus régulièrement des marchandises de Portugal.

Les habitants de Sestre font de fréquentes incursions chez leurs voisins, pour y enlever des captifs. Ils vivoient autrefois en paix; mais les Européens,

Digitized by Google

avec un art infernal, ont trouvé le moyen de ſemer & d'entretenir parmi eux la diviſion, pour ſe procurer un plus grand nombre d'eſclaves. Ces hommes qui n'avoient rien à ſe diſputer dans un pays où la terre prodigue tout, ſont aujourd'hui continuellement occupés à ſe nuire, à ſe perſécuter, à ſe détruire pour le ſervice de quelques étrangers, qui ne ceſſent de dépeupler leurs provinces. J'ai vu de ces malheureux qui verſoient des larmes en nous montrant leurs chaînes, & en ſe rappellant le bonheur de leurs peres. D'autres ont été mis en pieces ſur les étaux des bouchers, pour ſervir de nourriture aux chiens de leurs conquérants.

Le roi de Seſtre a une autorité abſolue ſur ſes ſujets, mais il les punit rarement de mort, parce qu'il trouve plus de profit à vendre les criminels pour l'eſclavage. Tous les ſoirs, ce prince, à la tête de ſon peuple, ſe lave dans la riviere, & ſe proſterne devant une idole, dont les prêtres ſont les médecins du pays. Les femmes en ſont comme les apothicaires, du moins pour la diſtribution des lavements. Elles

ſe ſervent, pour cet effet, de tuyaux de corne, par leſquels elles ſoufflent le clyſtere hors de leur bouche qu'elles rempliſſent à différentes repriſes ; & dans cinq ou ſix jets, toute la compoſition eſt entrée dans le corps du malade. On ne cherche point à éviter les ſpectateurs ; & comme ces gens ſont preſque nus, la cérémonie ne demande pas une longue préparation.

Ces peuples ſont livrés à tous les excès de l'intempérance & de la luxure. Ils n'entretiennent les Européens, & ne parlent enſemble, que des plaiſirs qu'ils prennent avec leurs femmes. Il s'en trouve même qui les proſtituent ; & quand on leur reproche cette infamie, « il eſt de notre honneur, répon-
» dent-ils, que l'on connoiſſe toute l'é-
» tendue de nos plaiſirs ; & nos amis
» pourroient en douter, s'ils ne les
» éprouvoient par eux-mêmes. Nous
» ne croyons pas que les charmes de
» nos épouſes nous ſoient uniquement
» réſervés. Ce n'eſt pas l'intention de
» la nature : elle veut que ſes faveurs
» ſoient générales. D'ailleurs, nous
» ſommes ſi familiariſés avec les beautés
» de nos femmes, que leurs appas ſouffri-

» roient de cette poſſeſſion excluſive,
» ſi nos amis ne venoient rendre à
» notre cœur la vivacité qu'il commen-
» çoit à perdre. Enfin, ajoutent-ils,
» nous avons quelquefois la ſatisfaction
» de voir qu'elles prennent avec d'autres
» des manieres tendres, une ſorte de
» volupté que nous ne leur connoiſſions
» pas, qu'elles nous apportent, & dont
» nous profitons. »

Ces gens, ſi raffinés dans l'art de la galanterie, ont auſſi appris des François celui de tremper le fer & l'acier; ou plutôt ils l'ont porté à une perfection dont les Européens n'approchent pas. Ils rendent les armes & les inſtruments d'une dureté à toute épreuve. Les marchands qui trafiquent ſur cette côte, ne manquent jamais de faire donner cette même trempe aux ciſeaux dont on ſe ſert pour couper les barres de fer.

Le territoire de Seſtre produit une ſi prodigieuſe quantité de riz, que cette denrée ne revient pas à deux liards la livre. Le plus gros bâtiment peut en faire promptement ſa cargaiſon; mais il n'eſt pas de la meilleure eſpece. Le poivre eſt à ſi bon marché;

qu'on ne le vend pas dix ſous le quintal. On prétend que cette graine a pris le nom de malaguette d'une ville d'Afrique. La plante de celui qui la produit, devient plus ou moins forte, ſuivant la bonté du terroir, & s'éleve communément à la hauteur d'un arbuſte. Souvent elle demeure rampante, à moins qu'elle ne s'attache à quelque tronc d'arbre, qui lui ſert d'appui. Son fruit eſt une gouſſe ſemblable à une petite figue alongée, contenant un grand nombre de graines triangulaires, de couleur rougeâtre, blanche en dedans, d'un goût âcre & mordicant, qui ne ſont ni ſi groſſes, ni ſi rondes que le poivre de l'Inde. Les Portugais leur donnent ſix angles au lieu de trois; & c'eſt de là, dit-on, que vient le nom de *ſextos* ou *ſeſtos*, dont les François ont formé celui de ſeſtre. Le poivre de Guinée eſt recherché en Europe, lorſque la rareté de celui de l'Inde en augmente la cherté. Les marchands s'en ſervent auſſi pour doubler leur profit, en le mêlant avec le poivre véritable. Le cardamone eſt une autre ſorte d'épice, qui differe peu de la malaguette, & croît égale-

ment dans ce pays, ainſi que le poivre d'Eſpagne ou le piment.

En avançant à l'oueſt, nous trouvâmes le cap Meſurado. Les negres ont fait ce mot de celui de miſéricorde, qu'ils entendoient prononcer ſans ceſſe à des matelots François, qu'un naufrage avoit jetés ſur cette côte. On a donné le même nom au pays voiſin, qui forme un royaume, & à la riviere qui l'arroſe. Il eſt habité par un peuple riche & puiſſant, qui fait un grand commerce d'or, de poivre, d'ivoire & d'eſclaves. Il comprend pluſieurs villages, dans l'un deſquels le palais du roi n'eſt diſtingué des autres bâtiments, que par une ſalle d'audience. Au milieu de l'habitation, on voit une eſpece d'amphithéatre, couvert comme une halle qui s'éleve d'environ ſix pieds. Il porte le nom de *kaldé*, qui ſignifie place ou lieu de converſation. Les négociants s'y aſſemblent pour traiter d'affaires, les pareſſeux pour fumer, les politiques & les gens oiſifs pour raconter ou pour entendre des nouvelles.

Le cap Monté n'eſt éloigné de ce royaume que de quinze lieues; & nous fîmes ce trajet en très-peu de temps. On

Digitized by Google

appelle Quojas la principale nation de cette contrée. Parmi les qualités qui leur ſont communes avec les autres negres, on remarque ſur-tout leur extrême penchant à l'incontinence. Les femmes emploient différentes herbes pour exciter les forces de leurs maris, ou réparer leur épuiſement. Une femme, convaincue d'adultere, eſt conduite dans la place publique, où le conſeil s'aſſemble pour la juger. On invoque d'abord les jananins, qui ſont comme les ſaints ou les génies tutélaires de la nation : enſuite on lui bouche les yeux, pour qu'elle ne les voie pas, & on lui perſuade qu'ils vont l'enlever. On la laiſſe quelques moments dans cette frayeur ; après quoi un des juges lui repréſente ſon crime, & la menace d'un châtiment ſévere, ſi elle ne rentre en elle-même & ne ſe corrige. On lui fait auſſi-tôt entendre un bruit confus de pluſieurs voix, qu'on lui dit être celle des jananins, qui veulent bien lui pardonner cette premiere faute. Ces mêmes voix lui impoſent une pénitence, & lui recommandent de s'obſerver davantage à l'avenir. Si elle retombe dans le même crime, le

grand-prêtre & ſes miniſtres ſe rendent le matin dans ſa maiſon, y font beaucoup de bruit avec des eſpeces de creſſelles, ſe ſaiſiſſent d'elle, l'emmenent à la place publique, & l'obligent de faire trois tours au bruit des mêmes inſtruments. Après cette cérémonie, ſans écouter ni plaintes ni pleurs, ni promeſſes, ils la conduiſent au bois ſacré des jananins, & l'on n'entend plus parler d'elle.

Il y a, dans pluſieurs contrées de cette côte, des écoles où l'on éleve les enfants de l'un & de l'autre ſexes. Les garçons y apprennent à pêcher, à chaſſer, à danſer, à chanter & à combattre. Ce chant n'eſt qu'une répétition confuſe d'expreſſions ſales, accompagnées de geſtes encore plus indécents. Un negre, parfaitement inſtruit dans ces exercices, eſt capable de poſſéder toutes ſortes d'emplois. Ceux qui n'ont pas reçu cette éducation, ſont regardés comme des imbécilles, & privés de toute eſpece de privileges. Ces écoles ſont communément au milieu d'un bois, où l'on bâtit des cabanes; & l'on y ſeme tout ce qui eſt néceſſaire pour la nourriture des

Digitized by Google

écoliers. Ils reſtent quatre ou cinq ans; & il eſt défendu aux femmes d'approcher de cette demeure. Pour les en éloigner, on leur perſuade dès l'enfance, qu'elles mourroient frappées de la main des génies, ſi elles s'aviſoient de violer cette défenſe. Une autre loi preſcrit à ces jeunes gens de reſter dans leur enceinte, & leur défend de converſer avec ceux qui n'ont point la marque de l'école. Cette marque ne conſiſte pas, comme dans nos colleges, à porter un vêtement particulier, mais dans des cicatrices qu'on leur fait depuis le cou juſqu'aux épaules. Pendant qu'ils vivent dans cette retraite, ils ſont entiérement nus; & l'éducation finie, on les conduit dans de petites cabanes, où ils apprennent à ſe laver, à s'oindre le corps, à ſe vêtir, & à obſerver tous les uſages de la ſociété. On les mene enſuite à la place publique de la ville royale, où ils font, au milieu du peuple & principalement en préſence des femmes, les exercices qu'ils ont appris dans leur college. Ceux qui s'en acquittent mal, ſervent de riſée aux ſpectateurs; & les rieurs crient de toutes leurs forces : « un tel a

Digitized by Google

» perdu ſon temps à manger du riz. »

Les filles ont auſſi leur école ; mais cette éducation ne dure que quatre mois. On commence par leur raſer la tête, & on leur fait quitter leurs habits, pour qu'elles demeurent nues pendant cette eſpece de noviciat. Une matrone les conduit près d'un ruiſſeau qui eſt dans leur enceinte, les lave & les circoncit. Cette opération eſt douloureuſe ; mais on les guérit avec des ſimples dans l'eſpace de quinze jours. On leur apprend enſuite les danſes & les chants du pays, qui offrent toujours des objets obſcenes ou ridicules. Elles ne reçoivent la viſite d'aucun homme ; les femmes mêmes qui viennent les voir, ſont obligées de laiſſer leurs habits à la porte, & ne peuvent entrer que nues dans l'intérieur de l'enclos. Le temps de l'école expiré, la ſupérieure ramene ſes éleves à la ville, où elles donnent publiquement des preuves de leur avancement & de leurs progrès.

Il y a peu de nations parmi les negres, où les formalités ſoient plus en uſage que chez les Quojas, & le moyen le plus ſûr pour gagner leur

Digitized by Google

affection, eſt de marquer du goût pour les cérémonies. Un homme de diſtinction, qui a encouru la diſgrace du roi, & veut rentrer en faveur, commence par faire des préſents aux femmes du monarque, & demande à être admis à ſe proſterner devant lui. S'il obtient cette permiſſion, il s'avance lentement vers le ſouverain, s'incline de la moitié du corps, & s'approchant de la natte ſur laquelle il eſt aſſis, il met un genou en terre, baiſſe la tête ſur ſon bras droit, prononce reſpectueuſement le nom de ſeigneur; & le prince répond, je vous remercie. Il lui ordonne enſuite de s'aſſeoir à quelque diſtance de lui, ſur une ſellette ou ſur une natte. Dès ce moment il eſt rétabli dans les bonnes graces du roi. Si ce dernier refuſe de pardonner, on rend au coupable tous ſes préſents; & il ne reparoît à la cour, que lorſqu'il plaît à ſa majeſté de faire grace. Lorſque le temps du pardon eſt arrivé, le prince lui envoie ſon bouclier avec deux tambours, qui ne ceſſent de battre juſqu'à ce qu'il ſe ſoit mis en chemin pour aller au palais. Il porte d'une main le bouclier, & de l'autre des préſents.

Digitized by Google

On ne lui envoie cette arme que pour lui ſervir de reproche, & lui faire entendre que, ne ſe ſoumettant pas aux loix, il ſemble aſpirer à la place de ſon maître, & vouloir exercer le pouvoir ſouverain.

A peine eûmes-nous perdu de vue le cap Monté, qu'une tempête furieuſe nous jeta à plus de trente lieues de la côte ; & après huit jours d'une navigation très-périlleuſe, nous entrâmes, par une grande baie, dans la riviere de Mitomba, autrement dite Sierra-Leona ou Tagrim, une des plus conſidérable de l'Afrique. Cette variété de noms vient de la diſpoſition de ſon embouchure, qui a quatre lieues de largeur, & ſe trouve partagée en trois canaux par des ſables & par des iſles. On nous fit voir, ſur ſes bords, une fontaine dont l'eau eſt excellente, & où les Normands avoient un comptoir. Les Anglois ont élevé un fort dans une des iſles placées à l'entrée de la riviere ; mais il n'a rien de remarquable, que l'avantage de ſa ſituation.

Parmi les habitants de cette contrée, il y a des chrétiens, des mahométans, des idolâtres, & d'autres qui ne

Digitized by Google

profeſſent aucune religion. Ces negres me paroiſſent, en général, plus intelligents, plus civiliſés, plus inſtruits que ceux de la même côte, quoique pourtant ils aient à peu près les mêmes loix, les mêmes coutumes, les mêmes mœurs. La pauvreté, la nudité, la ſaleté regnent également dans leur perſonne, dans leurs maiſons, dans leurs repas, dans leurs habits, & dans leurs meubles. Leurs villes reſſemblent à peine à nos villages, leurs rois à nos fermiers, leurs palais à nos étables. Ils ont beaucoup de dieux & point de temples, beaucoup de femmes & peu de mariages, beaucoup de danſes & peu de fêtes, des arts groſſiers, des opinions abſurdes, des loix atroces, des épreuves cruelles. Les uns mangent leurs priſonniers, les autres les vendent. Ils croient aux ſortileges, & puniſſent les ſorciers. Ils ſont jaloux de leurs femmes, & les proſtituent pour de l'eau-de-vie, du tabac, des grains de verre, un vieux chapeau, des haillons, &c. Nos miſſionnaires leur ont apporté la loi de Jeſus-Chriſt, & les negres mahométans celle de leur prophete. Les uns & les autres ont fait peu de proſélytes, les premiers parce

qu'ils défendoient la polygamie, les ſeconds parce qu'ils proſcrivoient l'uſage du vin. Ici vous rencontrez des républiques qui ont la franchiſe, le courage, l'eſprit de juſtice que donne la liberté ; là vous voyez le deſpotiſme des princes & celui des prêtres, établis ſur la ſervitude des peuples. Ailleurs, ce ſont des hommes indépendants, qui vivent ſans chefs, ſans loix, ſans gouvernement, auſſi barbares, auſſi féroces que les Iroquois. Par-tout vous trouvez des opinions, des points d'honneur différents, & par conſéquent des negres cruels, des negres humains, des peuples guerriers, des peuples puſillanimes, &c.

Le royaume de Barré eſt un des principaux états de cette côte. Il a été long-temps héréditaire ; mais c'étoit toujours le plus jeune des fils du roi, qui lui ſuccédoit, avec des formalités ſingulieres. Les grands alloient lui rendre viſite, ſans lui marquer plus de conſidération qu'à un ſimple particulier. Au bout d'un certain temps, on le lioit ; &, dans cet état, on le conduiſoit au palais, au milieu du peuple, qui avoit droit, ce jour-là, de l'accabler d'injures,

Digitized by Google

de ſarcaſmes, & même de le maltraiter à coups de fouet. A ſon arrivée, il étoit revêtu des ornements royaux, & conduit dans un appartement, où il recevoit la couronne & les hommages de la nation.

Les cérémonies qui accompagnent l'élection des juges, paroiſſent encore plus ridicules. On fait aſſeoir le récipiendaire ſur une chaiſe de bois; le préſident le frappe pluſieurs fois ſur la face avec la freſſure ſanglante d'un vieux bouc, lui frotte tout le corps de la même matiere, lui couvre la tête d'un bonnet rouge; & après cette ſanglante & ſale cérémonie, on lui fait faire pluſieurs fois le tour d'une eſpece de halle qui environne le palais, porté avec ſa chaiſe ſur les bras de quelques eſclaves. Quand les avocats plaident, ils ont un maſque ſur le viſage, des cliquettes aux mains, & des ſonnettes aux jambes. Leur corps eſt couvert d'une caſaque ornée de plumes; & vous les prendriez pour autant de bouffons qui courent les rues au carnaval.

Si dans tous les pays de Guinée on trouve à peu près les mêmes uſages, les

les mêmes mœurs, la nature y offre à peu près auſſi les mêmes productions & le même climat. On y diſtingue deux ſaiſons, la ſeche & l'humide. Cette derniere dure quatre mois, c'eſt-à-dire, depuis le commencement de juin, juſqu'à la fin de ſeptembre. La chûte des eaux eſt ſi violente, ſur-tout au mois de juillet, les orages, les vents, les éclairs, le tonnerre ſont ſi terribles, qu'on croiroit avoir à redouter la confuſion des éléments. Les apparences du ciel ſont des avertiſſements qui font prévoir les tempêtes. Il devient noir & triſte; & à meſure que les nuées s'avancent, il en ſort des feux capables de jeter l'épouvante dans les ames les plus intrépides. Ces éclairs ſe ſuccedent de ſi près, que, pendant la nuit, ils rendent la lumiere continuelle. Le fracas du tonnerre va juſqu'à faire trembler la terre. C'eſt néanmoins dans cette ſaiſon, que ſe font les travaux de la campagne; & dans l'eſpace de trois mois, les champs ſont labourés, ſemés & moiſſonnés. La ſéchereſſe ſuccede à la récolte; & à peine tombe-t-il quelques roſées pendant le reſte de l'année.

La variété des arbres eſt étonnante

dans cette partie de l'Afrique. J'ai déjà parlé de leur groſſeur; je ne finirois pas, ſi je parlois de leurs différentes eſpeces. Vous connoiſſez l'uſage du palmier, & ſon extrême utilité. Celui dont les negres tirent leur vin, eſt en même temps, & le plus commun, & le plus eſtimé. Ce vin a la conſiſtance & la couleur de celui d'Eſpagne, petille comme le Champagne, & joint à ſa douceur une ſorte d'acidité qui le rend très-agréable. J'ai rapporté ailleurs ſes propriétés, & la maniere dont il ſort de l'arbre. Le coton, l'indigo, le tabac, les bananes, l'igname, les patates, le millet, le maïs, le riz croiſſent naturellement ſur ces mêmes côtes; j'ai donné en différents temps l'explication de toutes ces plantes.

Le calebaſſier, dont je ne vous ai dit autrefois que fort peu de choſes, exige ici une plus longue deſcription. Il fournit aux negres, comme je crois auſſi vous l'avoir dit, des vaſes, des plats & des uſtenſiles de ménage. Il ne faut pas le confondre avec la plante qui produit nos calebaſſes ou gourdes d'Europe. Le calebaſſier d'Afrique eſt un grand arbre, dont le

tronc tortueux eſt couvert d'une écorce griſe & raboteuſe. Ses branches ſont longues, épaiſſes & unies. Ses feuilles, étroites vers la tige, s'élargiſſent par degrés, & s'arrondiſſent à l'extrémité. La nature les a placées les unes après les autres, le long de la branche, à des diſtances preſque égales. A ſes fleurs, qui tirent ſur le blanc, & ſont faites en forme de cloches, ſuccedent des fruits de la figure de nos calebaſſes, enfermés dans une peau très-dure, & remplis d'une chair qui contient pluſieurs ſemences. On reconnoît qu'ils ſont mûrs, quand la queue qui les attache à l'arbre, ſe flétrit & ſe noircit; alors on peut les détacher. Il y en a de toutes les grandeurs, depuis la groſſeur d'un œuf, juſqu'à celle d'un boiſſeau. On ſait en varier la forme, avant qu'ils aient acquis leur maturité. On les ſerre avec force, ſuivant la figure à laquelle on veut les aſſujettir. La maniere de les préparer eſt la même que celle des negres de l'Amérique, dont j'ai eu occaſion de vous parler dans une de mes lettres ſur la Guiane. Quand on en a tiré toute la ſubſtance intérieure, on laiſſe ſécher la calebaſſe,

qui devient auſſi propre que nos bouteilles, à contenir toutes ſortes de liqueurs ſans leur communiquer de mauvais goût. Pour la couper en deux, & en faire des baſſins ou des plats, on la ſerre par le milieu avec une ficelle, immédiatement après l'avoir cueillie : la coque eſt alors ſi molle, qu'elle ſe diviſe aiſément. Le calebaſſier n'eſt pas moins utile ici qu'en Amérique ; &, comme je vous l'ai dit, il n'y a point d'habitation où les negres puiſſent s'en paſſer. On fait auſſi, avec ſon fruit, un ſirop laxatif, fort en uſage dans la médecine. Il eſt devenu commun en France, où on l'emploie pour la poitrine.

Le nom de Sierra-Leona, ou de montagne des Lions, donné à ce pays par les Portugais, vient de la multitude de ces animaux qui peuplent toute cette partie de l'Afrique. Je vais, à cette occaſion, vous parler de ces quadrupedes, non d'après mes propres obſervations, car je vous avoue que je n'en ai jamais rencontré dans mon chemin, mais ſur le rapport de quelques naturaliſtes, qui en ont écrit l'hiſtoire, & m'ont fourni juſqu'aux expreſſions.

« Il ſemble que l'Afrique ſoit le pays

» naturel de ce roi des animaux, non-
» ſeulement parce qu'il n'y a point de
» régions connues, où les lions ſoient
» en ſi grand nombre, mais encore par-
» ce qu'ils y ſont d'une taille & d'une
» force que n'ont pas ceux des autres
» pays. Leur figure eſt impoſante, leur
» regard aſſuré, leur démarche fiere,
» leur voix terrible, & leur rugiſſement
» ſi effroyable, que lorſqu'il ſe fait en-
» tendre par écho la nuit dans les fo-
» rêts, il reſſemble au bruit du tonnerre.
» Auſſi agiles que nerveux, ils ne ſont
» chargés ni de chair, ni de graiſſe; &
» leur intrépidité ſe manifeſte au dehors
» par la facilité, la promptitude, la har-
» dieſſe, l'impétuoſité & la véhémence
» de leurs mouvements. Un coup de
» leur queue eſt capable de terraſſer
» l'homme le plus vigoureux. Leur cri-
» niere ſe hériſſe lorſqu'ils ſont en co-
» lere; & leur front, traverſé de rides
» profondes, ajoute encore à l'expreſ-
» ſion de la fureur. Leurs yeux vifs &
» perçants ſont ombragés d'épais ſour-
» cils, qu'ils font mouvoir d'une ma-
» niere effrayante.

» Les lions n'habitent que les pays les
» plus chauds de l'Aſie & de l'Afrique;

» on en voit cependant ſubſiſter &
» vivre aſſez long-temps dans les climats
» tempérés ; mais on doute qu'ils puiſ-
» ſent y multiplier. Ils ſont très-ardents
» en amour ; & lorſque la femelle eſt en
» chaleur, elle eſt ſuivie de huit ou dix
» mâles qui ne ceſſent de ſe livrer des
» combats, juſqu'à ce que l'un d'eux,
» vainqueur de tous les autres, demeure
» paiſible poſſeſſeur de ſa victoire. La
» lionne ne produit qu'une fois par an ;
» & quoiqu'elle n'ait que deux mamel-
» les, elle ne laiſſe pas de nourrir quel-
» quefois juſqu'à ſix petits. L'amour
» qu'elle a pour eux eſt extrême ; &
» quoique moins forte, moins coura-
» geuſe que le mâle, elle devient terri-
» ble, dès qu'elle eſt mere. Elle ſe jette
» indifféremment ſur les hommes & ſur
» les animaux, ſe charge de ſa proie, &
» la partage à ſes lionceaux, auxquels
» elle apprend de bonne heure à dé-
» chirer la chair, & à ſucer le ſang. Si
» on veut les lui enlever, elle devient
» furieuſe, & les défend juſqu'à la
» derniere extrêmité. Dès que les ne-
» gres en trouvent dans quelque antre,
» ils s'empreſſent de les porter aux
» Européens, qui ne manquent jamais

» de les acheter. Si la lionne revient
» assez tôt pour courir après les ravis-
» seurs, ils lui jettent un de ses petits;
» & tandis qu'elle le porte à sa caverne,
» ils ne perdent pas un instant pour
» s'éloigner avec les autres.

» Dans les climats brûlants & déserts
» de la Lybie, où l'industrie humaine
» n'a ni affoibli la vigueur, ni énervé le
» courage des lions, ces animaux sont
» encore tels que la nature les produit.
» Accoutumés à mesurer leurs forces
» avec les autres quadrupedes, l'habi-
» tude de vaincre les rend intrépides;
» & comme ils ne connoissent point
» la puissance de l'homme, & n'ont
» pas éprouvé le pouvoir de ses armes,
» ils n'en ont nulle crainte, & semblent
» même les braver. Les blessures les
» irritent, mais ne les effraient point.
» Un seul de ces lions du désert atta-
» que toute une caravane; & lorsqu'a-
» près un combat opiniâtre & violent,
» il se sent affoibli; il se retire toujours
» en combattant, sans jamais tour-
» ner le dos. Ceux au contraire qui
» ont connu & éprouvé la force de
» l'homme, perdent leur courage, &
» craignent de l'attaquer. On les voit

» obéir à ſa voix, & s'enfuir en ſe laiſ-
» ſant pourſuivre par des femmes ou
» des enfants, qui leur font quitter priſe
» & abandonner leur proie, quand ils
» ſe ſont emparés de quelque bétail.

» Cette différence dans le caractere de
» ces quadrupedes, prouve qu'ils peu-
» vent être apprivoiſés juſqu'à un cer-
» tain point. Auſſi l'hiſtoire nous parle-
» t-elle des lions attelés à des chars de
» triomphe, d'autres que l'on conduiſoit
» à la guerre, qu'on menoit à la
» chaſſe, & qui, fideles à leur maître,
» ne déployoient leur force que contre
» ſes ennemis. Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt
» que le lion pris jeune, & élevé parmi
» les animaux domeſtiques, s'accoutume
» aiſément à vivre & à jouer innocem-
» ment avec eux; qu'il eſt doux & mê-
» me careſſant pour ceux qui le gouver-
» nent; & que ſi ſa férocité naturelle
» reparoît quelquefois, il la tourne rare-
» ment contre ceux qui lui ont fait du
» bien. On peut même dire, en géné-
» ral, que ce noble & fier quadrupede
» n'eſt cruel que par néceſſité, & ne dé-
» truit qu'autant qu'il conſomme. Dès
» qu'il eſt raſſaſié, il vit en pleine paix,
» tandis que le tigre, le loup & d'autres

» bêtes féroces donnent la mort pour
» le ſeul plaiſir de la donner, & ſem-
» blent plutôt vouloir aſſouvir leur rage
» que leur faim.

» Tant que le lion eſt jeune, & qu'il
» a de la légéreté, il vit du produit de
» ſa chaſſe, & quitte rarement les dé-
» ſerts & les forêts. Il aime la chair des
» jeunes éléphants, & s'en rend aiſé-
» ment le maître, à moins que la mere
» n'arrive à leur ſecours. L'éléphant, le
» rhinocéros, le tigre & l'hippopotame
» ſont les ſeuls animaux qui puiſſent lui
» réſiſter quand il eſt dans la force de
» ſon âge. Lorſqu'il devient vieux &
» peſant, il s'approche des lieux fré-
» quentés; & c'eſt alors qu'il eſt plus
» dangereux pour l'homme & pour
» les beſtiaux. Mais quelque terrible
» qu'il ſoit, on ne laiſſe pas de lui
» donner la chaſſe avec des chiens
» de taille, ſoutenus & guidés par des
» hommes à cheval. Il faut, à la vérité,
» que les chiens & les chevaux ſoient
» bien aguerris; car la plupart des
» animaux frémiſſent & prennent la
» fuite à la ſeule odeur du lion. On ne
» le tue preſque jamais d'un ſeul coup.
» On le prend ſouvent par adreſſe, dans

» une fosse, comme les loups. Il devient » doux, dès qu'il se trouve pris ; & si » l'on sait profiter des premiers mo- » ments de son étonnement ou de sa » honte, on peut l'attacher, le museler » & le conduire où l'on veut. »

J'ai parlé ailleurs des éléphants, des tigres, des singes & autres animaux sauvages, qui se trouvent aussi en grand nombre sur les côtes d'Afrique. J'ai parlé des crocodiles, des vaches, des chiens, des lions marins, qui peuplent les mers & les rivieres de ces mêmes côtes. J'ai parlé des autruches, des pélicans, des perroquets & autres oiseaux qui habitent les forêts : j'ai parlé enfin du caméléon, de la fourmi, des mosquites & autres insectes aussi incommodes, qu'ils sont communs dans toute cette contrée.

Je suis, &c.

Sur la côte de Malagette, ce 6 septembre 1753.

LETTRE CLXXXI.

LE SÉNÉGAL.

LES rivieres ſituées entre Sierre-Lione & Gambra, ont ſur leurs bords des villages ſans nombre, dont les habitants ſont un mêlange de negres & de Portugais. Chaque maiſon a un portique agréablement meublé, où ils reçoivent les étrangers; la jalouſie ne leur permet pas de les laiſſer pénétrer plus avant. Femmes & concubines, tout eſt renfermé ſous la même clef; mais elles ſont ſi énormément laides, qu'il faut être, ou matelots pour les aimer, ou negres pour en être jaloux.

Nous allâmes voir un des ſouverains du pays; c'eſt encore un de ces rois dont vous ne feriez pas votre fermier. Informé de notre arrivée, il ſe préparoît à nous recevoir. Il tint ſon audience ſous un arbre vis-à-vis de ſon enclos. Son habit étoit une pagne noire, qui lui deſcendoit à mi-jambes, avec un manteau, un chapeau & des ſan-

dales de la même couleur ; le reſte du corps étoit nu. Il nous donna un dîner dans le goût du pays, où l'abondance tenoit lieu de la délicateſſe. Le territoire eſt arroſé d'une petite riviere qui le rend très-fécond. On y trouve de la cire, de l'ivoire, du coton, des plumes d'autruche, & de l'or qui vient des contrées intérieures. On y amene auſſi des eſclaves ; car comme ces nations aiment la guerre, elles ſont ſouvent dans l'occaſion de faire des priſonniers, & ceux qui ſont pris dans le combat, ſont vendus pour la ſervitude.

Laiſſant Rio-Grande à notre droite, nous allâmes mouiller aux iſles de Biſſao. La plus grande donne ſon nom à tout l'archipel, & peut avoir trente ou quarante lieues de circuit. Son aſpect eſt charmant : le terrein s'éleve inſenſiblement juſqu'au centre de l'iſle ; & le milieu eſt occupé par des collines également fertiles & agréables, qui forment une infinité de vallons. Les eaux s'y raſſemblent, & font des rivieres, qui, après avoir arroſé le pays, ſe rendent dans la mer par différentes embouchures. L'iſle entiere n'eſt, pour

Digitized by Google

ainſi dire, qu'une vaſte prairie, dans laquelle on trouve, de diſtance en diſtance, des boſquets de palmiers, d'orangers, de citronniers & d'autres arbres, qui donnent de l'ombre & de la fraîcheur. Il n'y a point d'amas de maiſons auquel on puiſſe donner le nom de village. Les cabanes ſont diſperſées de côtés & d'autres, & environnées de plantations. La terre graſſe & profonde produit abondamment ce qui eſt néceſſaire à la vie, & principalement du mil, du riz & du maïs. Les bœufs & les vaches y ſont d'une groſſeur extraordinaire; mais on n'y voit ni chevaux, ni brebis, ni cochons. Les negres mêmes ont de l'averſion pour ces derniers animaux; mais ſans être guidés par aucun principe de religion; car ils ne ſont ni juifs, ni mahométans. Les vaches leur ſervent de monture: ils leur font un trou dans les narines, & y paſſent une corde qui ſert de bride.

L'iſle de Biſſao eſt diviſée en neuf provinces; les gouverneurs prennent le titre de roi, & le roi celui d'empereur. Ce dernier a ſur ſes peuples un pouvoir abſolu; &, par une voie très-ſinguliere, ce prince peut aiſément s'en-

richir aux dépens de ſes ſujets. Un negre, mécontent d'un de ſes voiſins, va trouver le monarque, & lui fait une donation de la maiſon de ſon ennemi. Le roi l'accepte & s'en empare, ſans attendre le conſentement du propriétaire. Celui-ci ſe trouve dans la néceſſité de la racheter, ou d'en bâtir une autre. A la vérité, le moyen de s'en venger eſt facile, en jouant le même tour à ſon adverſaire. Ainſi le prince a deux maiſons au lieu d'une. Vous concevez, Madame, que cet uſage bizarre eſt un puiſſant moyen pour maintenir la paix parmi ces inſulaires.

Ce pouvoir arbitraire s'étend ſur tous ceux qui habitent dans l'iſle; & les Européens ont pour le monarque autant de reſpect que de complaiſance & de ménagement. Un jour l'empereur avoit confié, à la garde des Portugais, un captif qui ſe pendit. C'étoit à lui naturellement à ſupporter cette perte; mais il ordonna que le cadavre reſtât dans le même lieu, juſqu'à ce que les Portugais lui fourniſſent un autre eſclave. Le déſagrément de le voir pourrir devant leurs yeux, leur fit prendre le parti de le remplacer.

Le palais du roi n'eſt éloigné du port de Biſſao que d'une lieue. Le nombre des cabanes qui le compoſent, donne à cette habitation l'air d'un village. Des negres, armés de ſabres, d'arcs & de fleches, font la garde à la premiere porte. On entre enſuite dans un labyrinthe de bananiers, entremêlé de logements pour les femmes, les enfants, les domeſtiques & les eſclaves. Au milieu eſt une grande cour, où un oranger d'une prodigieuſe groſſeur ombrage tout ce vaſte eſpace. C'eſt là que ſa majeſté paſſe ſes moments de récréation, & jouit, à la fois, du parfum des fleurs, de la fraîcheur de l'ombre, & des careſſes de ſes femmes.

Lorſque l'empereur a réſolu de faire la guerre, on ſonne une eſpece de tocſin, qui ſe nomme *bonbalon*. C'eſt un inſtrument de bois très-léger, ſur lequel on frappe avec un marteau, & dont le bruit ſe fait entendre de fort loin. Il y a de ces bonbalons ſur les côtes & dans l'intérieur des terres, gardées par des hommes qui répetent le même nombre de coups, & font connoître la volonté du ſouverain dans toute l'étendue de ſes états. A ce ſignal,

Digitized by Google

les gens de guerre ſe raſſemblent dans un lieu convenu ; & ſi quelqu'un refuſe d'obéir, il eſt vendu pour l'eſclavage. Ce châtiment politique tient tout le monde dans la ſoumiſſion ; & le monarque, pour qui la déſobéiſſance eſt utile, ſe plaint quelquefois de trouver ſes ſujets trop ardents à le ſervir. Il eſt rare qu'il prenne lui-même la conduite de ſon armée ; il ſe contente de conſulter ſes dieux ; & comme les prêtres ſont dans ſes intérêts, la réponſe s'accorde toujours avec ſes deſirs. Les troupes s'embarquent avec confiance, & la marche eſt tellement combinée, qu'on arrive pendant les ténebres ſur le terrein de l'ennemi. Si l'on trouve quelque cabane écartée & ſans défenſe, on l'environne, on la ſurprend, on ſe ſaiſit des habitants, & l'on ſe rembarque. Au moindre avantage de cette nature, on s'attribue la victoire ; & l'on revient en triomphe. La moitié du butin appartient au ſouverain, le reſte ſe partage entre les ſoldats. Les priſonniers ſont vendus aux Européens, & ceux-ci les achetent ſans ſcrupule, comme ſi tout leur argent pouvoit leur donner le droit de tenir malgré lui un ſeul homme dans la ſervitude.

Digitized by Google

Quiconque s'eſt trouvé à ces ſortes d'expéditions, fait parade de ſes avantages dans toutes les parties de l'iſle. Il montre ſes bleſſures, raconte ſes exploits, & ſe fait ſuivre par ſes captifs. L'uſage n'eſt pas de les tourmenter, comme au Canada, mais de les forcer à chanter les louanges de leurs vainqueurs. Il eſt vrai que ſi l'entrepriſe a été accompagnée d'un événement malheureux, comme de la mort de quelque perſonne diſtinguée dans la nation, les priſonniers riſquent toujours d'être ſacrifiés. On célebre, par des chants lugubres & des honneurs funebres, la gloire de ceux qui périſſent dans le combat. Les femmes, qui, dans ces occaſions, jouent le premier rôle, s'efforcent d'inſpirer de la compaſſion. Elles pleurent, gémiſſent, ſe lamentent, s'arrachent les cheveux, ſe déchirent la peau; & lorſqu'elles ſont fatiguées de cet exercice, on leur donne du vin de palmier, qui leur fournit une ſource de nouvelles larmes, & donne lieu à de nouvelles ſcenes.

Le royaume de Biſſao n'eſt point héréditaire: il ne ſe préſente d'autres

concurrents, pour occuper le trône, que les gouverneurs de provinces, dont la dignité peut être comparée, en petit, à celle des électeurs d'Allemagne ou des pairs de France. Ils s'assemblent en cercle autour du tombeau du roi, qui n'est composé que de roseaux. Il est soulevé par plusieurs negres, qui le jettent en l'air; & l'électeur sur lequel il tombe, obtient la couronne.

Cette isle est fort peuplée, & le seroit davantage, si les negres du continent n'y faisoient de continuelles incursions. On a remarqué qu'au moindre sujet de chagrin, ces insulaires se noient, se pendent, ou se jettent dans un précipice. Ils sont d'ailleurs très-cruels, & si adonnés à l'eau-de-vie, qu'un pere vend son fils, un fils livre son propre pere, pour s'en procurer. Le plus foible devient la proie du plus fort; & ce sont toujours les Européens qui profitent de ces sortes de marchés. Les Portugais ont ici une fortereſſe, & quelques soldats pour la défendre, une église, & quelques capucins pour la desservir.

Les autres isles voisines de Bissao se nomment Boulam, Guinala, Casnabac, Gattina, Cassegut, Bussi, &c. Elles

ſont plus ou moins habitées, ſuivant le degré de fertilité qui les rend plus ou moins habitables. Il ne dépendroit que de la France d'y faire des établiſſements utiles pour le commerce. Ces inſulaires, qui nous aiment, ſe prêteroient d'inclination à les favoriſer. Ils ſe rappellent avec plaiſir les anciens traités qui les lioient à notre nation, & montrent encore les lieux où nous avions des comptoirs qu'ils nous reprochent d'avoir trop légérement abandonnés.

Au nord de ces iſles, & à quelques lieues de la mer, eſt ſituée la ville de Cachao, ſur la riviere de ce nom, où les Portugais ont bâti pluſieurs forts. Cette place eſt commandée par un capitaine-major, qui dépend du gouverneur des iſles du cap Verd. La garniſon eſt recrutée, tous les ans, par trente ou quarante ſoldats, qui ont preſque tous été bannis de leur patrie pour quelque action criminelle. Ils ſont ſi mal payés, que la plupart ne ſe font pas de ſcrupule de voler pendant la nuit. Le roi de Portugal entretient à Cachao un receveur pour les droits: ils ſont de dix pout cent, ſur les vaiſſeaux marchands qui partent ou qui

Digitized by Google

arrivent. La paroiſſe eſt deſſervie par des prêtres, dont la pauvreté égale l'ignorance. Ils ſont ſecondés par deux ou trois capucins, qui ne paſſent pas pour les plus éclairés de leur ordre.

Les maiſons, qui n'ont qu'un étage, ſont couvertes, les jours de pluie, de feuilles de cotonniers, &, dans les temps ſecs, d'une ſimple toile, pour garantir les habitants du ſoleil & de la roſée. Ils vivent dans une ſi grande indolence, qu'ils aiment mieux ſe paſſer de tout, que de ſe donner la peine de pourvoir à leurs beſoins. Ils ſont obligés, pour avoir de l'eau, de ſortir de leurs remparts avec une garde, ſans quoi ils ſeroient expoſés aux inſultes des noirs, leurs mortels ennemis. Cependant quelques-uns de ces negres ſe ſont familiariſés avec eux, & demeurent dans la ville. Ils font profeſſion d'idolâtrie; mais pour le fond des mœurs, ils ont pris celles des Portugais, comme ceux-ci ont adopté une partie de leurs uſages, ſur-tout leurs débauches avec les femmes, que les deux nations portent à l'excès. Ils ne mangent de la viande qu'à dîner; le ſoir ils vivent de poiſſon, que leur riviere, quoique remplie de crocodiles,

Digitized by Google

leur fournit en abondance. Tous leurs repas commencent par des fruits, que le canton produit ſans ſoins & ſans culture.

Quoiqu'on ne puiſſe guere ſortir des maiſons pendant la nuit, ſans courir quelque danger, il ſe trouve néanmoins une eſpece d'aventuriers nocturnes, qui s'en font un amuſement, & dont l'équipage a quelque choſe de remarquable. Ils portent ſur leurs habits un petit tablier de cuir, qui ne paſſe pas la ceinture de plus de quatre doigts, avec une bavette qui couvre une cuiraſſe. Ce tablier eſt plein de trous, auxquels ſont attachés des piſtolets & pluſieurs poignards. Le bras gauche eſt chargé d'un petit bouclier, au deſſous duquel pend une longue épée, dont le fourreau s'ouvre par le moyen d'un reſſort. Lorſqu'ils ſortent ſans deſſein formé, & uniquement pour ſe réjouir, ils ont, ſur toute cette parure, un manteau noir, qui leur tombe juſqu'aux gras des jambes: mais s'ils ſe propoſent quelque aventure, c'eſt-à-dire, un duel à la Portugaiſe, ils ajoutent à toutes ces armes une courte carabine, chargée de vingt ou trente petites balles, avec un bâton fourchu,

Digitized by Google

pour la poſer deſſus en tirant. Enfin, pour achever une ſi étrange parure, ils ont ſur le nez de grandes lunettes, qui ſont attachées des deux côtés des oreilles. En arrivant au lieu de l'exécution, le brave commence par planter ſa carabine, prend ſon épée, & dans cette poſture, attend courageuſement l'homme qu'il veut aſſaſſiner. Auſſi-tôt qu'il le voit à la portée du fuſil, il fait feu, en lui diſant de prendre garde. Il lui ſeroit difficile de le manquer; car cette eſpece d'arme écarte tellement les balles, qu'elle en couvriroit la plus grande porte. Si l'infortuné, qui reçoit le coup, n'eſt pas tout-à-fait mort, le meurtrier s'approche de lui, l'exhorte à prononcer les noms de Jeſus & Marie, & l'acheve de quelques coups d'épée ou de poignard. Il arrive ſouvent que ces aſſaſſins trouvant la partie égale, ſont arrêtés par ceux dont ils menacent la vie: mais ils ſavent bientôt ſe tirer d'embarras, en proteſtant qu'ils ſe ſont trompés, & qu'une autre fois ils ſauront mieux diſtinguer leur ennemi. Enfin il eſt toujours très-dangereux, à Cachao, de ſortir la nuit;

Digitized by Google

& il n'y a pas beaucoup plus de ſûreté dans toutes les autres colonies Portugaiſes. Il eſt vrai cependant que le capitaine-major fait marcher une patrouille, pour empêcher les déſordres; mais ces ſoldats ſont eux-mêmes des voleurs d'autant plus redoutables, qu'un long exercice du crime, pour lequel ils ont été condamnés au banniſſement, les rend plus habiles dans ce métier. Les maiſons ne ſont guere plus ſûres que les rues, parce qu'étant fort légeres, il eſt aiſé d'en forcer l'entrée. Auſſi ne manque-t-on pas d'y tenir des lanternes allumées pendant toute la nuit, & d'y avoir des chiens d'Europe pour avertir par leur aboiement; car je crois vous avoir déjà dit que ceux du pays n'aboient point. On fait veiller auſſi les domeſtiques, avec ordre de tirer ſur tout ce qui paroît autour du logis.

On voit ici peu de familles véritablement Portugaiſes : la plupart ſont de race mêlée, & même ſi noires, qu'à peine les diſtingue-t-on des naturels du pays. Les femmes vivent fort retirées; & celles qui ſont blanches, ne ſortent pas même pour aller à l'égliſe. Elles ont des chapelles domeſtiques, dont le

Digitized by Google

deſſervant eſt à la fois le prêtre, l'amant & le valet de la dame.

Les femmes noires ou mulâtres peuvent ſortir, mais avec un voile. Les filles ſont, à cet égard, moins gênées que leurs meres; car elles n'ont qu'un ſimple petit linge pour cacher leur principale nudité. Elles ſe couvrent mieux après le mariage, parce qu'elles en connoiſſent plus les conſéquences. Les Portugais ſont ſi jaloux, que dans les viſites qu'on leur rend, il ne faut demander ni à voir, ni comment ſe portent leurs épouſes. On expoſeroit à la fois ſa vie & celle de la femme, l'une par le fer, l'autre par le poiſon.

Le royaume de Cachao eſt environné d'une multitude de petites nations, dont les mœurs, les loix, les uſages, le commerce, la religion n'ont rien qui les diſtingue des autres negres: auſſi ne jugeâmes-nous pas à propos d'y pénétrer. Nous préférâmes les bords enchantés de la riviere de Gambra, que nous remontâmes à plus de ſoixante lieues de ſon embouchure.

Les Portugais l'avoient d'abord appellée Rio-Grande à cauſe de ſa largeur; mais vous avez vu que ce nom

a été donné depuis à une autre riviere. On compte ſix lieues de l'iſle des Oiſeaux au cap de Sainte-Marie, entre leſquels elle ſe jette dans la mer. En entrant, à gauche, nous trouvâmes une touffe d'arbres, nommée le pavillon du roi de Barra. Ce prince a grand ſoin, quand un de ces arbres vient à manquer, de le faire immédiatement remplacer par un autre; & il exige que tous les vaiſſeaux qui entrent dans le fleuve, ſaluent ce prétendu pavillon. Il défend le commerce, & fait tout le mal dont il eſt capable, à ceux qui lui refuſent cet honneur.

Nous vîmes ſur les deux rives une multitude de petits royaumes, qu'on peut traverſer en un jour. Quelquefois, dans l'eſpace même d'une heure, je rendois viſite à quatre petits rois; & je retrouvois par-tout les mêmes uſages. En France, ſous un même maître, chaque province a des coutumes différentes; ici, ſous différents maîtres, le pays offre toujours les mêmes coutumes. Si vous deſirez ſavoir les noms barbares de ces petits états, les principaux s'appellent Barra, Kanter, Tomani, Badela, Jamarrow, Cropina, San-

jally, Jannina, Jagra, Burſaly, Kaen, Fonia, Kambo, Woolli, Vani, &c. Les peuples qui habitent la plupart de ces contrées, n'avoient jamais vu de blancs, lorſque les Anglois y établirent leur commerce. Les femmes en furent ſi effrayées, qu'elles ſe cachoient derriere leurs maris ; mais on parvint bientôt à les apprivoiſer par des préſents. On permit aux Européens de ſe fixer dans le pays ; & les negres voyant l'affection que leurs chefs témoignoient à ces étrangers, ſe familiariſerent inſenſiblement avec eux. Ils apporterent de toutes parts des denrées & des marchandiſes ; & les bords de la Gambra ſe trouverent auſſi peuplés, que les plus célebres foires de l'Europe.

On parle d'une nation, qui, avant cette époque, avoit long-temps commercé avec les Arabes, ſans avoir jamais voulu ſe faire connoître. Ces derniers, comme je vous le diſois autrefois des Tuniſiens, plaçoient leurs marchandiſes dans un lieu convenu, les diſtribuoient par monceau ſur le rivage, & ſe retiroient à la diſtance de quelques lieues. Alors la nation, qui ne vouloit point être vue, s'approchoit dans de grandes

barques, examinoit les monceaux, mettoit à côté la quantité d'or qu'elle en vouloit donner, & diſparoiſſoit ſur le champ. Les Arabes revenoient, laiſſoient leurs marchandiſes, & emportoient l'or quand ils croyoient le marché convenable : dans le cas contraire, ils diviſoient les monceaux, & plaçoient, auprès de l'or, ce qu'ils jugeoient en être l'équivalent. Les negres revenoient à leur tour, mettoient plus d'or, ou laiſſoient les marchandiſes, & ne recommençoient que l'année ſuivante ce même commerce, qui ſe faiſoit toujours ſans ſe parler & ſans ſe voir.

Non loin de ce peuple muet & inviſible, eſt le royaume d'Yani, dont les habitants, depuis une aventure qui les a brouillés avec les Anglois, ont pris en averſion tous les Européens. L'uſage eſt, que celui qui a vendu quelque choſe le matin, peut rompre ſon marché le ſoir, en reſtituant le prix qu'il a reçu, pourvu qu'il faſſe ſa demande avant le coucher du ſoleil. Un Anglois avoit acheté une vache qui ne lui avoit coûté qu'une *barre*. On appelle ainſi une certaine quantité de marchandiſe, qui, dans l'origine, étoit du poids ou de la valeur

d'une barre de fer. L'Anglois, après avoir payé cette vache, avoit jugé à propos de lui couper la queue. Le vendeur, qui s'en étoit apperçu, vint la lui redemander. Comme on alloit la rendre, il affecta beaucoup de surprise, & déclara qu'on avoit changé sa vache; que la sienne avoit une queue, & qu'il étoit bien singulier qu'on cherchât à le tromper. L'Anglois lui expliquant naturellement ce qui étoit arrivé : « quoi! » s'écria le negre, vous avez coupé la » queue de ma vache ? J'estimois cet » animal trois cents barres avec sa » queue ; il faut que vous me les » payiez. » Tous les habitants prirent son parti, en faveur de l'usage ; & il en coûta à l'Anglois trois cents barres pour la queue d'une vache. Quoique très-sensible à cet affront, il dissimula son ressentiment, pour s'en venger d'une maniere plus éclatante. L'année suivante, il fit armer une chaloupe de quelques pieces de canons, & publia qu'elle n'étoit destinée que pour le commerce. Six negres, du nombre desquels étoit le maître de la vache, se rendirent à bord, & se virent sur le champ chargé de fers. On en fit

cependant relâcher un, pour donner avis que ſi l'on ne reſtituoit les trois cents barres, on étoit en état de pouſſer plus loin la vengeance. Les habitants conſternés ſe hâterent de ſatisfaire les Anglois ; mais il eſt reſté, entre les deux peuples, une averſion, dont ſe reſſent, en général, tout ce qui porte le nom d'Européen.

Les Anglois font preſque ſeuls tout le commerce de la Gambra. Ils y ont eu quatorze ou quinze comptoirs, dont le plus célebre eſt le fort James, appellé communément James-Fort. Il eſt ſitué dans une iſle du même nom, placée au milieu du fleuve, à quatre lieues de ſon embouchure. Les François s'en étoient emparés à la fin de l'autre ſiecle ; ils le rendirent à la paix de Riſwick. Il a encore été pris & reſtitué pluſieurs fois ; mais ce qui le rend plus remarquable, eſt une anecdote à laquelle il a donné lieu. Ayant été pillé & démoli par les pirates, la compagnie Angloiſe envoya le capitaine Maſſey pour le rétablir. Maſſey, à qui on avoit donné quelque ſujet de mécontentement, préféra le métier de corſaire, & exerça quelque temps la

piraterie. S'étant ennuyé de cette profeſſion, il retourna en Angleterre, écrivit aux directeurs de la compagnie, confeſſa ſon crime, & convint qu'il étoit digne de mort. Pour toute réponſe, on lui manda qu'il méritoit effectivement d'être pendu, mais qu'on vouloit bien ne pas faire de pourſuites. Cependant il ne ſe cacha point, prit un logement au milieu de Londres; & le lendemain, étant allé trouver les officiers de juſtice, il leur demanda s'ils n'avoient pas donné ordre d'arrêter le capitaine Maſſey pour crime de piraterie. Les officiers n'ayant aucune connoiſſance de cette affaire, il leur déclara qu'il étoit lui-même le coupable, & leur apprit le lieu de ſa demeure. Il fut arrêté quelques jours après, & condamné au ſupplice.

En continuant de remonter la riviere, on trouve le comptoir de Joar, qui fut pillé, il y a près de vingt ans, par le roi de Burſali. Ce prince, à la tête de deux cents hommes, commença par s'emparer du lit du facteur, ſe fit donner par force la clef du magaſin, y enleva un baril d'eau-de-vie, & fut ivre tant qu'elle dura. Un de ſes freres, ivre

comme lui, prit de l'eau dans sa bouche, comme pour la boire, & la souffla au visage du facteur. L'Anglois qui étoit jeune, & d'un caractere bouillant, saisit le vase, & jeta au prince ce qui restoit d'eau. Le negre furieux tira son couteau, & se précipita sur le facteur pour le poignarder. Les spectateurs arrêterent les coups; & ayant représenté au prince l'indignité de sa conduite, ils exciterent sa honte au point, qu'il se jeta aux pieds de l'Anglois, avoua sa faute, & ne se releva qu'après avoir obtenu son pardon. Le roi, en s'en allant, prit les livres du comptoir, & voulut les vendre à un marabout; mais celui-ci n'en pouvant faire aucun usage, ils furent renvoyés par ordre de sa majesté.

La plus nombreuse des nations établies sur la riviere de Gambra, est celle des Mandigos, ou Mandingues, qu'on regarde comme les peuples les plus civilisés de cette contrée. Ils font presque tout le commerce du pays, passent pour d'excellents cultivateurs, & ont grand soin de leurs bestiaux. Ils s'habillent & se nourrissent comme les autres negres, se font des incisions sur le corps, se

couvrent la tête de corail & de paillettes d'or, & vendent tous ces ornements, dont ils ſont cependant très-jaloux, pour ſe procurer de l'eau-de-vie, dont ils ſont encore plus avides.

Les grands mettent leur gloire à nourrir beaucoup d'eſclaves, & les traitent avec tant de douceur, qu'on auroit peine à les diſtinguer de leurs maîtres. C'eſt un crime de les vendre quand ils ſont nés dans la famille, à moins qu'ils n'aient commis de ces crimes, qui feroient vendre même les perſonnes libres. Les autres eſclaves abandonneroient ces maîtres injuſtes, & iroient chercher, dans les royaumes voiſins, une retraite qu'on ne leur refuſeroit pas.

L'uſage de ce pays veut qu'on ſalue les hommes en leur ſecouant la main, & les femmes en l'approchant trois fois du nez, comme pour la ſentir. Après quelques jours d'abſence, une épouſe honnête ſalue ſon mari à genoux ; c'eſt dans la même poſture qu'elle doit lui donner à boire, & lui préſenter ſa pipe ou ſon tabac. Tandis qu'il paſſe le temps dans une converſation oiſive, elle veille à le garan-

Digitized by Google

tir des mouches ; & après l'avoir ſervi modeſtement pendant ſon dîner, elle va manger ſes reſtes dans la cuiſine. Cette extrême ſubordination eſt néceſſaire dans un pays, où la pluralité des femmes ſemble demander qu'elles ſoient plus ſoumiſes qu'ailleurs. Ces uſages, qui nous paroiſſent extraordinaires, ſont donc fondés ſur la néceſſité & la raiſon.

Quand un negre eſt convenu du prix d'une fille qu'il doit épouſer, il ſe rend la nuit chez ſa maîtreſſe, & l'enleve. Les cris de cette jeune perſonne attirent autour d'elle toutes les femmes du village, qui accourent pour la ſecourir ; mais comme ce n'eſt qu'une cérémonie d'uſage, la victoire reſte au raviſſeur, qui dans l'inſtant même exerce l'office de mari. Quoique très-jaloux de leurs compatriotes, les Mandingues ſe trouvent honorés qu'un blanc de quelque diſtinction daigne coucher avec leur femme, leur ſœur, leur mere ou leur fille. Ils les offrent même aux officiers des comptoirs ; & ceux-ci, par honnêteté, les refuſent rarement. Elles ont elles-mêmes beaucoup de goût pour les Européens, & profitent avec joie de la complai-

ſance de leurs maris, & de la politeſſe des étrangers.

Ce qu'on appelle ici les *guiriots*, ſont des eſpeces de bouffons, poëtes & muſiciens, ſemblables à nos anciens troubadours. Ils accompagnent leurs inſtruments de diverſes chanſons, dont le ſujet ordinaire eſt l'antiquité, la nobleſſe, & les exploits de leurs ſouverains. Ils en compoſent ſur toutes les circonſtances qui ſe préſentent; & l'eſpoir de quelques verres d'eau-de-vie leur fait faire cent im-promptus à la gloire des Européens. Un guiriot, qui n'obtiendroit rien de ceux qu'il a loués, ne manqueroit pas de changer ſes éloges en ſatires, & d'aller publier dans les villages voiſins ce qu'il pourroit inventer de plus ignominieux. Les ſeigneurs negres ſont ſi ſenſibles aux compliments de leurs poëtes, qu'ils pouſſent la reconnoiſſance juſqu'à ſe dépouiller de leurs habits pour les donner à ces vils flatteurs. Au reſte, ces louanges ne conſiſtent qu'à répéter mille fois qu'un tel eſt un grand homme, un grand ſeigneur, un homme puiſſant, riche & généreux, qui n'épargne ni le tabac, ni l'eau-de-vie. Ces fadeurs ſont

accompagnées de cris, de geſtes & de grimaces encore plus ridicules. Autant on marque à l'extérieur de conſidération à ces muſiciens, autant on a pour eux de mépris intérieurement. On les traite comme nos comédiens; ils jouiſſent, de leur vivant, des privileges de la ſociété; on les admet à la table des grands, &, après leur mort, ils ſont privés de la ſépulture. On ne ſouffre pas même que leurs cadavres ſoient jetés dans le fleuve, de peur, dit-on, qu'ils ne corrompent l'eau, & ne faſſent mourir les poiſſons. Leurs femmes ſont mieux parées que celles du roi, & plus déréglées que nos filles de théatre, perſuadées qu'elles ne peuvent trop ſe dédommager par la dépravation de leurs mœurs, du peu de conſidération qu'elles retirent de leur profeſſion, & que, dans un état deſtiné au plaiſir du public, elles ne doivent ſe refuſer aucun plaiſir.

Les Mandingues profeſſent le mahométiſme, & ſont très-zélés pour cette religion; mais ils l'obſervent mal, autant par l'ignorance de ceux qui l'enſeignent, que par le libertinage des proſélytes. Leurs prêtres, qu'ils nom-

ments *marabouts*, ont un grand aſcendant ſur leur eſprit & ſur leur conduite. Chaque village a le ſien, qui les raſſemble trois fois le jour, & leur fait faire les prieres & les ablutions marquées dans l'alcoran. Ils pratiquent le carême, la circonciſion, le bairam & les autres cérémonies preſcrites par la loi. Les marabouts paſſent leur vie à tenir des écoles, & à faire des gris-gris. Ce ſont des bandelettes de papier, ſur leſquelles ils tracent des caracteres Arabes. Chaque gris-gris a ſa vertu particuliere; & les prêtres qui les vendent, en tirent un profit conſidérable.

Parmi ces negres, ceux qui font profeſſion d'idolâtrie, réverent, ſous le nom de *Mumbo-Jumbo*, une eſpece de divinité, que la politique, plutôt que la ſuperſtition, leur a fait imaginer. C'eſt un épouvantail pour faire peur à leurs femmes, & les retenir dans le devoir. On leur perſuade que Mumbo-Jumbo veille ſur leurs démarches, lit dans le fond de leurs cœurs, punit leurs fautes les plus ſecretes, & prend ſoin du repos & de l'honneur des maris. Cette figure monſtrueuſe & terrible eſt couverte d'une longue

robe d'écorce d'arbre, avec une toque de paille sur la tête. Un negre, caché dans le ventre de l'idole, pousse des cris horribles, qui la rendent encore plus redoutable; mais c'est toujours pendant la nuit, afin que l'obscurité favorise l'imposture. Dans les querelles de ménage, on s'adresse à la divinité, qui ne manque jamais de décider en faveur du mari. La femme est amenée devant l'idole, & reçoit, en présence des prêtres, le châtiment que mérite son crime. Tous les negres ne sont pas instruits de la fourberie: ceux qui, par leur prudence ou par leur âge, paroissent dignes d'être initiés dans ce mystere, s'engagent, par serment, à ne jamais le révéler. Ils forment entr'eux une espece de société semblable à celle des francs-maçons, mais où le secret est mieux gardé. On ne cite qu'un exemple, où il pensa être découvert par la foiblesse & l'indiscrétion d'un roi du pays. Ce prince ne put se défendre de satisfaire, sur ce point, la curiosité d'une de ses femmes, dont il étoit fort amoureux. Celle-ci n'eut rien de plus pressé, que de communiquer à ses compagnes cette importante découverte;

& bientôt le ſecret fût devenu public, ſi on n'y eût apporté un prompt remede. Pluſieurs ſeigneurs, chefs de la confrérie, s'aſſemblerent à la hâte; & perſuadés qu'ils auroient beaucoup de peine à gouverner leurs épouſes, ſi elles perdoient le ſeul frein capable de les contenir, ils réſolurent de ſacrifier le monarque, & ſes indiſcrettes confidentes à leur propre tranquillité. Ils allerent trouver ce prince, & prenant le ton d'autorité que donne la religion, le ſommerent de comparoître devant l'idole. Munbo-Jumbo lui reprocha ſon imprudence, lui ordonna de faire venir ſes femmes, les condamna toutes à la mort; & la ſentence fut exécutée ſur le champ. Le ſecret demeura caché par ce coup d'éclat; & la puiſſance du Dieu n'en devint que plus redoutable. Il eſt aujourd'hui ſi reſpecté de ces barbares, qu'ils lui obéiſſent avec une aveugle ſoumiſſion. Nul n'oſe ſe couvrir en ſa préſence; & ſon nom eſt employé dans les ſerments les plus ſolemnels.

Par une ſorte de volupté inconnue dans les autres pays, les rois Mandingues ſont toujours accompagnés de

femmes qui les grattent & les chatouillent doucement, pour leur procurer du plaiſir. Ils ſont ſi ſenſibles à ce genre de careſſes, que celles qui s'en acquittent le mieux, ont le plus de part aux graces de la cour. Si ces mêmes princes rencontrent un marabout, ils lui demandent ſa bénédiction, & ont les bras croiſés ſur la poitrine, tandis que le prêtre fait des prieres pour leur ſalut. Pendant ce temps-là, tout le monde ſe tient à genoux; & ce contraſte ſingulier de dévotion & de ſenſualité, ce mêlange de volupté & de religion n'étonne ni ne ſcandaliſe.

Dans pluſieurs royaumes, lorſque le roi veut délibérer quelque affaire importante, il fait aſſembler ſon conſeil au milieu d'une forêt. On creuſe un grand trou, autour duquel tous les conſeillers prennent ſéance, & baiſſant la tête vers le fond, écoutent attentivement ce que ſa majeſté leur propoſe. Les ſentiments ſe recueillent, & les réſolutions ſe prennent dans la même attitude. Le conſeil fini, on rebouche le trou, pour marquer que tout ce qui a été agité, doit y demeurer enſeveli. La

moindre indiſcrétion eſt punie du dernier ſupplice ; & cette méthode rend les plus grands deſſeins impénétrables.

Les terres & les arbres de tous ces royaumes appartiennent aux rois en propriété. Perſonne n'oſe faire la moiſſon, ou tirer du vin des palmiers, ſans la permiſſion de ces monarques. Ils l'accordent volontiers à leurs ſujets ; mais ils exigent d'eux en même temps, deux jours de travail dans la ſemaine. Ils mettent auſſi les étrangers à contribution ; & les Portugais, ceux même qui ſont originaires du pays, donnent une ſomme qui ſe leve régulièrement. Les vaiſſeaux qui prennent leurs cargaiſons dans les ports, paient la valeur de cent barres, outre les préſents que le ſouverain regle à ſon gré.

Pour fournir des eſclaves aux Européens, ces princes envoient des gardes autour des villages, avec ordre d'enlever tous les habitants qu'ils peuvent ſurprendre. On enveloppe les enfants dans un ſac, & l'on met un bâillon aux grandes perſonnes, de peur qu'ils ne répandent l'alarme par leurs cris. Si les gardes, envoyés pour ces ſortes d'en-

lévements, ſe trouvent les plus foibles, les habitants les arrêtent, les conduiſent au roi, qui ne manque jamais de déſavouer leur commiſſion ; mais pour ne rien perdre de ſes eſpérances, & ſous prétexte de juſtice, il vend ſur le champ les coupables pour l'eſclavage. Ce qu'il y a de plus ſingulier, c'eſt que ceux mêmes qui ont été pris d'abord, éprouvent le même ſort que les raviſſeurs : comme ſi la violence qu'on leur a faite, devenoit un droit ſur leur liberté. Tous ces malheureux ſont attachés par le cou avec des cordes, à trois ou quatre pieds de diſtance l'un de l'autre. J'en ai vu juſqu'à quarante dans une même ligne. On les charge d'un ſac de bled, d'une dent d'éléphant, & de leur proviſion d'eau, qu'ils portent dans des ſacs de peau.

La vente de ces captifs tient un des premiers rangs dans le commerce des Mandingues. On trouve auſſi parmi eux une prodigieuſe quantité de cire. Ils la preſſent d'abord, pour en faire ſortir le miel, dont ils compoſent une liqueur ſemblable à notre hydromel. Ils font enſuite bouillir la cire dans

Digitized by Google

l'eau, la paſſent au travers d'une toile de crin, & en forment des pains qui peſent environ un quintal. Les ruches des abeilles ſont de paille, & reſſemblent à celles d'Europe.

Les Jalofs, ou Oualofs, comme ils s'appellent eux-mêmes dans le pays, ſont une autre nation de l'Afrique, qui habite les bords de la Gambra, & ne le cede aux Mandingues, ni pour le nombre, ni pour l'intelligence, ni pour la valeur. Ils ſont noirs comme eux, débauchés, orgueilleux, menteurs, gourmands, voleurs & laſcifs comme eux. Comme eux auſſi, ils vendent leurs enfants, leurs parents, leurs voiſins, leurs amis; & pour cette barbarie, ils ſaiſiſſent ceux qui ne peuvent ſe faire entendre des Européens. Ils les menent aux comptoirs, comme pour y porter des paquets; & feignant que ce ſont des eſclaves achetés, ils les livrent aux marchands Anglois ou Portugais, ſans que ces malheureuſes victimes s'en défient, juſqu'au moment où on les enchaîne. Un vieux negre ayant réſolu de vendre ſon fils, le conduiſit au comptoir; mais l'autre,

Digitized by Google

qui ſe doutoit de ſon deſſein, ſe hâta de tirer un facteur à l'écart, & vendit lui-même ſon propre pere. Le vieillard, prêt à être emmené, dit qu'il étoit le pere du jeune negre ; celui-ci proteſta le contraire, & le marché demeura conclu. Mais le fils, retournant en triomphe, rencontra le chef du canton, qui lui prit l'argent qu'il avoit reçu, & le vendit lui-même au même facteur.

Les princes Oualofs ſont les mendiants les plus effrontés de toute l'Afrique. D'abord ils commencent par vous demander quelques bagatelles ; & s'ils vous trouvent de la facilité à les écouter, ils deviennent ſi importuns, qu'ils vous mettent dans la néceſſité, ou de les ſatisfaire, ou de rompre avec eux. La ſeule méthode, pour s'en défendre, eſt de ne leur rien accorder, s'ils ne l'ont demandé avec de longues inſtances. En général, il ne faut pas eſpérer de raſſaſier jamais leur avidité. S'ils apperçoivent, à l'étranger qui les viſite, quelque choſe qui leur plaiſe, comme un manteau, des bas, des ſouliers, une culotte, &c. ils demandent ſucceſſivement qu'on leur permette

d'en faire l'eſſai, & entrent par degrés en poſſeſſion de tout l'habillement.

Comme les facteurs Européens ne paroiſſent devant ces princes, que pour obtenir quelque faveur, ou leur faire quelques plaintes de leurs officiers, ils n'y vont jamais les mains vuides. Leurs préſents ordinaires ſont dix ou douze pots d'eau-de-vie. Auſſi long-temps qu'il en reſte, leurs majeſtés ne ceſſent pas d'être ivres; & il n'en faut attendre aucune réponſe, avant qu'elles n'aient vuidé tout le baril. Lorſque la raiſon commence à leur revenir, ces princes font eux-mêmes préſent aux facteurs dans leur audience de congé, d'un ou de deux eſclaves enlevés de quelque village voiſin. Malheur à ceux qui tombent alors entre les mains de leurs gardes, car ils prennent ſans choix les premiers venus !

Les Oualofs, ainſi que les Mandingues, ont une ſinguliere façon d'approcher de leur ſouverain, & de lui faire leur cour. Ils commencent par fléchir le genou, s'avancent enſuite vers la perſonne du roi, baiſſent la main juſqu'à terre, la portent ſur

leur tête, touchent la jambe du monarque, & ſe mettent de la pouſſiere ſur le front : c'eſt la plus grande marque de reſpect qu'un ſujet puiſſe donner à ſon maître.

Je ſuis, &c.

Au Sénégal, ce 26 ſeptembre 1753.

Digitized by Google

LETTRE CLXXXII.

SUITE DU SÉNÉGAL.

AYANT visité les comptoirs disperſés ſur les bords de la Gambra, & parcouru les royaumes voiſins, nous deſcendîmes le fleuve, & vînmes mouiller aux iſles du cap Verd. Quoique habitées par des negres, elles ſont ſoumiſes à la domination Portugaiſe, & profeſſent la religion chrétienne. On en compte dix ou douze, parmi leſquelles on diſtingue principalement celle de San Iago, où réſident l'évêque & le gouverneur. Les autres ſe nomment les iſles de Sel, de Bonne-Vue, de May, de Saint-Philippe, de Saint-Jean, de Saint-Nicolas, de Saint-Vincent, de Saint-Antoine, de Sainte-Lucie, &c. Lorſque les Portugais en firent la découverte, à la fin du quinzieme ſiecle, ils leur donnerent le nom général d'iſles du cap Verd, parce qu'étant ſituées vis-à-vis de ce cap, elles n'en ſont pas abſolument très-éloignées. Ils les appel-

Digitized by Google

lerent auſſi les iſles Vertes, ſans doute à cauſe d'une certaine herbe qui croît dans les environs, & y devient ſi épaiſſe, qu'elle eſt capable d'arrêter les vaiſſeaux, lorſque le vent n'eſt pas aſſez fort pour leur faire vaincre cet obſtacle. Cette herbe reſſemble au creſſon, ſon fruit à nos groſeilles; & l'on n'imagine pas ce qui peut produire cette verdure, à une ſi grande diſtance des côtes d'Afrique, dans un lieu où l'Océan n'a point de fond.

Je ne connois pas d'endroit où la chaleur ſoit plus grande, & l'air plus mal-ſain, qu'aux iſles du cap Verd. Comme il y pleut rarement, la terre eſt ſi brûlante, qu'on ne ſauroit poſer le pied dans les lieux où le ſoleil fait tomber ſes rayons. Le vent de nord-eſt apporte enſuite une fraîcheur ſoudaine, dont les effets ſont mortels quand on néglige de s'en garantir. Les habitants ont alors la précaution de ſe couvrir la tête d'un bonnet qui leur deſcend ſur les épaules, & le corps d'une robe de coton. Les productions ſont les mêmes que ſur la côte; on y voit auſſi des cannes de ſucre, & les vignes que les Portugais y ont plantées, portent

Digitized by Google

deux fois l'an. Les chevres & les chevaux s'y ſont prodigieuſement multipliés ; ce qui prouve la bonté & l'abondance des pâturages ; mais on a de la peine à les apprivoiſer. Les bœufs & les vaches y ſont rares ; mais on y trouve un ſi grand nombre d'ânes, que les Anglois en font un commerce particulier pour leurs plantations de l'Amérique.

Les principales richeſſes des inſulaires conſiſtent dans les peaux de chevres, qu'ils préparent à la maniere du levant, & ſur-tout dans la vente de leur ſel, dont ils pourroient remplir, tous les ans, plus de deux mille vaiſſeaux. La méthode du pays eſt, que les marchands le reçoivent dans la mine même, & le tranſportent à peu de diſtance, dans quelque lieu propre à le faire ſécher. Les habitants le chargent enſuite ſur des ânes qui le menent au navire ; & un ſeul negre peut conduire juſqu'à quinze de ces animaux. Ce ſel ſert à conſerver la chair de tortue, qui d'ici, où elle eſt très-commune, eſt envoyée dans les colonies, où l'on n'en conſomme pas moins que de morue dans tous les pays de l'Europe.

Le

Le roi de Portugal avoit donné la plupart des isles du cap Verd aux seigneurs de sa cour, & ne s'étoit réservé que celle de San-Iago, à laquelle on joignit ensuite l'isle de Saint-Philippe. Elles furent d'abord régies par un lieutenant, dont l'autorité étoit fort limitée, car le pouvoir principal appartenoit au gouverneur-général de toutes ces isles. Dans ces derniers temps, on y a établi un officier, revêtu de la juriſdiction civile, qui ne laisse plus au commandant, que l'administration militaire. Le port de San-Iago est comme la douane Portugaise pour tous les vaisseaux de cette nation, qui font le commerce de la Guinée. Il en coûte peu pour son entretien; car, outre que les fortifications sont médiocres, il n'y a, pour les défendre, que la milice du pays. Ces soldats ont l'air de gens qui meurent de faim, & l'officier qui les commande ne paroît pas être mieux nourri.

San-Iago, la plus grande des isles du cap Verd, a plus de quatre-vingts lieues de circonférence. Ses premiers habitants étoient des Portugais bannis pour crime, qui s'étant mêlés avec des races noires, ont produit des générations de

mulâtres. Si vous demandez au plus vil d'entr'eux, qui il eſt, & comment il ſe nomme, il vous répondra qu'il deſcend d'une des premieres familles de Portugal ; que ſes peres ont été bannis par une ſentence injuſte ; & le plus modeſte ſe prétend au moins le fils d'un colonel. « Malgré cette haute extrac-» tion, me diſoit notre capitaine, je » vous conſeille d'être ſur vos gardes ; » car ces gens vous prendroient votre » chapeau en plein midi, & la fuite les » déroberoit à vos recherches. Tandis » que deux ou trois d'entr'eux s'efforcent de partager votre attention par » leurs diſcours, un autre vous arrache votre mouchoir, votre épée, &c. » Ils enlevent tout ce qu'ils trouvent, » & ſe fient à leur agilité ; car ils n'ont » pas moins de légéreté dans les jambes, » que de ſubtilité dans les mains. Ils » ſont ſi effrontés, qu'ils vous regardent » un homme en face dans le temps » qu'ils lui coupent un morceau de ſon » habit, ou lui prennent ſa bourſe. » Ils ont tous la taille haute, mal proportionnée ; les femmes ſur-tout ſont d'une laideur affreuſe, ont les levres groſſes, le nez plat, & les inclina-

tions auſſi déréglées, que leur viſage eſt hideux. A l'exception du gouverneur, de l'évêque, & de quelques moines ou prêtres envoyés d'Europe, tout le reſte eſt de la même couleur & de la même difformité. L'évêque & les chanoines doivent être Portugais d'origine; mais pour le ſervice des autres iſles, on admet les mulâtres & les noirs à l'état eccléſiaſtique.

Outre la cathédrale, il y a, dans la ville de San-Iago, capitale de l'iſle, appellée auſſi *Ribeira-Grande*, trois maiſons religieuſes, une de negres & deux de négreſſes. Le clergé & les couvents de Portugal, qui ont des ſujets ſcandaleux, les envoient à San-Iago; & vous concevez que de pareils prêtres ſont une foible reſſource pour l'inſtruction des peuples & la réformation des mœurs. Les negres qui ſe préſentent pour le ſacerdoce, reçoivent l'éducation qui convient à cette dignité; ſi l'on ne parvient pas à les rendre ſavants, on s'efforce, du moins, de leur inſpirer autant de reſpect pour leur état, que de zele pour les fonctions de leur miniſtere; & quoique negres, ce ne ſont pas les eccléſiaſtiques les plus igno-

rants ni les plus déréglés du pays. L'évêque, qui eſt ſuffragant de l'archevêque de Lisbonne, compte toutes les iſles du cap Verd dans ſon dioceſe.

L'iſle de San-Iago n'a jamais ceſſé d'appartenir au roi de Portugal; & le gouverneur qui y commande au nom de ce prince, étend ſa juriſdiction ſur tous les domaines de la même puiſſance dans la haute Guinée. On ne peut acheter ni vivres, ni proviſions, ſans ſa permiſſion; il a ſeul le droit de vendre des beſtiaux, & ſe les fait toujours payer en argent.

Le lendemain de notre arrivée, nous vîmes le rivage couvert de marchands qui nous préſentoient des oranges, des limons, des cocos, &c. L'un tenoit une chevre entre ſes jambes, l'autre un porc lié à ſon poignet, celui-ci un ſinge ſur ſes genoux, celui-là quelques poules de Guinée, &c. Nos matelots s'empreſſoient de les échanger contre de vieilles hardes; car rien ne ſe vend mieux ici que les vieux habits: c'eſt la marchandiſe la plus courante, & celle dont les habitants ſe dégoûtent le moins. J'ai vu ces inſulaires courir au port avec leurs fruits, leur volaille, &

ce qu'ils avoient de meilleur, ſe diſputer entr'eux la préférence pour une culotte uſée, & pleurer de chagrin de la voir donner à un autre. C'eſt un ſpectacle curieux de les voir endoſſer fiérement les guenilles qu'ils viennent d'acheter ; & tous les jours la même ſcene ſe renouvelle. Celui qui peut ſe procurer un vieux chapeau, garni d'un nœud de ruban, un habit déchiré, une paire de manchettes, des haut-de-chauſſes, avec une longue épée, quoique ſans bas & ſans ſouliers, marche d'un air fier, en ſe contemplant, & ne ſe donneroit pas pour le premier ſeigneur de Lisbonne. Leur habillement, comme leur langage, eſt une mauvaiſe imitation des Portugais. Leurs moindres paroles ſont accompagnées de tant de mouvements & de geſticulations, que leur penſée ſe fait entendre avant qu'ils aient achevé de l'exprimer.

Ribeira-Grande, autrement dite Sanlago, eſt ſituée entre deux montagnes, où coule une riviere qui l'arroſe. A l'extrêmité de la ville, du côté du nord, la vallée s'ouvre aſſez, pour former quantité de vergers & de jardins remplis d'orangers, de citronniers, de can-

nes de ſucre, & de diverſes ſortes d'arbres & de fruits. Outre la capitale, il y a dans l'iſle trois ou quatre autres villes & pluſieurs villages bien peuplés. On appréhende ſi fort qu'il ne s'échappe quelque habitant ſur les vaiſſeaux étrangers, qu'on ne ſouffre même ici aucune barque. On entretient un garde dans cette vue, tant qu'il s'y trouve quelque bâtiment dans les ports.

Je ne dirai qu'un mot des autres iſles du cap Verd. Celle de Mai porte ce nom, parce qu'elle fut découverte le premier de ce mois. Elle eſt renommée par la bonté & la quantité de bon ſel. Il vient dans une eſpece d'étang, où l'on fait entrer l'eau de la mer par des aqueducs dans le temps des marées. Tous les habitants, ſans en excepter le gouverneur, ſont negres, & leur nombre ne monte guere au delà de deux cents. L'iſle de Mai faiſoit partie de la dot de Catherine d'Aragon, lorſqu'elle fut mariée à Henri VIII. On doit préſumer que les Anglois n'auroient point abandonné ce pays, s'ils avoient cru qu'il méritât d'être conſervé.

L'iſle de Saint-Philippe, ainſi appellée, parce que les Portugais y abor-

Digitized by Google

derent le jour de cette fête, ſe nomme auſſi l'iſle de Feu, parce qu'on y trouve un volcan qui brûle ſans ceſſe, & jette des flammes, qui ſe font appercevoir de fort loin pendant la nuit. Il en ſort des rocs d'une groſſeur incroyable, qui s'élancent à une hauteur qui ne l'eſt pas moins. Le bruit qu'ils font dans leur chûte, en roulant ſur le penchant de la montagne, ſe fait entendre à plus d'une lieue.

A peine compte-t-on deux cents habitants dans l'iſle de Saint-Jean. Les Portugais dédaignent d'y venir commander en perſonne, & laiſſent volontiers prendre aux negres le titre de gouverneur. C'eſt même auſſi un negre qui fait l'office de curé. Il ne ſait pas un mot de Latin; mais comme il a appris à lire dans le miſſel, il dit la meſſe, & adminiſtre les ſacrements. Le gouverneur juge les différends qui s'élevent parmi le peuple. Il a le pouvoir de faire mettre les coupables dans une priſon, qui n'eſt qu'un parc découvert, comme ceux où l'on enferme les beſtiaux en Europe. Ils y reſtent quelquefois pluſieurs jours, ſans entreprendre de ſe mettre en liberté. Il eſt rare du moins de voir des

Digitized by Google

rebelles parmi eux ; & lorſqu'il s'en trouve quelques-uns, le commandant eſt en droit de les faire lier juſqu'à ce qu'ils aient ſatisfait à la juſtice, & demandé pardon au public. Son autorité ne s'étend pas plus loin ; & en cas de meurtre, le criminel attend, dans les chaînes, la ſentence du gouverneur de San-Iago ou de la cour de Portugal. Pour les fautes légeres, on ne donne au coupable que ſa cabane pour priſon ; ce qui eſt regardé comme une grande faveur ; car la priſon publique eſt un châtiment auſſi redouté à Saint-Jean, que le dernier ſupplice l'eſt en Europe.

Bonaviſta, ou Bonne-Vue, fut ainſi nommée dans le premier tranſport de joie par les Portugais, lorſqu'ils en firent la découverte. Les hommes y ſont vêtus à l'Européenne, n'ayant d'autres habits que ceux qu'ils reçoivent des Anglois, encore ne les portent-ils que les jours de fête ; car, pour l'ordinaire, les deux ſexes ſont preſque nus. Les jupes des femmes & les culottes des hommes n'ont que la grandeur abſolument néceſſaire pour ſauver la bienſéance.

Digitized by Google

L'iſle de Sel n'eſt point habitée, & on ne la connoît que par l'abondance de cette denrée qu'elle fournit à nos vaiſſeaux. L'iſle de Saint-Nicolas, la plus grande après San-Iago, n'offre rien de particulier, non plus que Sainte-Lucie, Saint-Vincent & Saint-Antoine, qu'il ſuffit de vous nommer.

De l'iſle de San-Iago, nous fîmes voile vers le cap Verd, & nous jetâmes l'ancre à un mille du rivage. Quoique preſſés d'arriver au Sénégal, nous ne réſiſtâmes point au deſir de voir de plus près la perſpective admirable que préſente cette côte. Elle tire ſon nom de la verdure continuelle de ſes arbres & de ſes boſquets. On découvre de loin deux collines rondes, que les François ont nommées mamelles, à cauſe de leur reſſemblance avec le ſein d'une femme. La largeur du cap a environ une demi-lieue; il s'avance beaucoup dans la mer, & paſſe pour le plus grand de l'Afrique, après celui de Bonne-Eſpérance. Les habitants, quoique nus, ne manquent ni de politeſſe ni d'intelligence. Nous nous mîmes dans une chaloupe, le capitaine à notre tête, & touchant au

rivage, nous trouvâmes une centaine de negres qui sembloient s'y être rendus pour nous attendre. L'approche se fit sans défiance de part & d'autre ; & suivant l'usage, nous leur proposâmes de nous donner des otages réciproquement. Cette offre fut acceptée, & s'étant faite de bonne foi, on parla aussi-tôt de commerce. Nous avions apporté des étoffes de laine, du linge, du fer, du fromage & d'autres marchandises. Les negres promirent de nous donner du musc, de l'or & du poivre.

Frappés de la beauté du pays, de l'excellence de cette rade, & de l'abondance des vivres, nous penchions tous à demeurer quelque temps dans un lieu, où l'on prétend que les matelots acquierent de la force pour résister aux maladies de mer : les negres mêmes racontent là dessus des choses incroyables. Nous ne parûmes entrer dans leurs idées, que pour faire renouveller notre provision d'eau ; car nous jugeâmes bien que l'objet de ces Africains étoit de nous retenir parmi eux, espérant que nous pourrions leur être utiles. Cependant notre départ fut différé de

quelques jours pour ſatisfaire les gens de l'équipage, ſur qui ces diſcours faiſoient impreſſion.

Je profitai de ce délai pour me rendre à Rufiſco, ainſi nommée par corruption de *Rio-Friſco*, mots Portugais, qui ſignifient riviere fraîche. Cette ville, où les François ont un comptoir, offre un point de vue fort agréable. Sa ſituation ſur une colline plantée d'arbres, le petit ruiſſeau dont les eaux ſerpentent ſur la droite pour en former une preſqu'iſle, la forêt toujours verte qui s'éleve par derriere en amphithéatre, préſentent un payſage raviſſant. Les maiſons, quoique bâties à la maniere des negres, c'eſt-à-dire, de roſeaux & de feuilles de palmiers, ſont grandes & commodes. Les habitants, qui paſſent pour les meilleurs eſclaves de l'Afrique, n'ont pour vêtement qu'un petit morceau d'étoffe, qui couvre ce qu'on ne doit jamais laiſſer voir; encore ne font-ils pas de difficulté de l'ôter, quand ils entrent dans leurs canots. Les femmes lient leurs cheveux ſur la tête, & y attachent de petites planches pour les garantir du ſoleil. Elles ſont ſi laſcives, qu'elles attaquent

les blancs jusque dans les rues ; & nous avions beaucoup de peine à nous débarrasser de leurs poursuites. Les maris eux-mêmes les prostituent pour des bagatelles ; & le plus souvent ils les offrent gratis au premier venu. Ces peuples me parurent d'ailleurs fort laborieux. Les uns étoient occupés à battre des feuilles d'aloès pour en séparer la filasse ; les autres la tordoient, & en préparoient des lignes & des filets pour la pêche. Après avoir visité toutes les maisons, je fus très-surpris d'entrer comme dans une seconde ville. C'étoit un assemblage de cases un peu moins grandes, couvertes de sable, & qui, semblables à des mausolées, servoient à couvrir les corps morts.

Rufisco est une des principales villes du royaume de Kayor. Les officiers du prince y font leur résidence, soit pour l'administration des affaires, soit pour y recevoir les droits du souverain ; mais on peut appeller de leur tribunal à celui du capitaine-général des troupes, qui exerce comme l'office de premier ministre.

Il fait ici une chaleur insupportable, sur-tout du côté de la mer, dont le

calme eſt ordinairement ſi profond, qu'on n'y reſſent pas le moindre vent. Auſſi les hommes & les animaux y peuvent à peine reſpirer. Ce qui rend encore cet endroit plus dangereux, c'eſt la puanteur inſupportable des poiſſons morts, qui, jetés ſur le rivage, y répandent une mortelle infection. On les y met exprès pour les laiſſer tomber en pourriture, parce que les negres ne les mangent que dans cet état. Quantité de pêcheurs en fourniſſent à la ville, & rendent le même ſervice aux villages voiſins.

Rufiſco, que les François appellent Rufiſque, eſt au fond d'une baie qu'ils ont nommée la baie de France. Elle abonde en poiſſons de toute eſpece; & ſes environs ſont remplis de beſtiaux & de volailles qui ſe donnent à très-bas prix. Les troupeaux y ſont ſi nombreux, que les voyant venir à la mer pour ſe baigner, je m'efforçois inutilement de les compter. Chaque vaiſſeau donne aux officiers du roi une certaine quantité de marchandiſes, pour le droit de prendre du bois & de l'eau. Les negres, employés à fournir ces proviſions, les apportent ſur leur dos juſqu'aux cha-

Digitized by Google

loupes, & ſe croient bien payés par quelques verres d'eau-de-vie.

Les Sereres, répandus dans le voiſinage de cette ville, &, en général, autour du cap Verd, forment une nation indépendante, qui n'a jamais voulu reconnoître de ſouverain. Il ſemble même qu'ils cherchent à ſe dérober au reſte des hommes; car leurs habitations ne ſe trouvent qu'au milieu des forêts. Ils forment entr'eux différentes républiques; mais, comme les intérêts de toute la nation ſont les mêmes, toutes ces républiques ſe réuniſſent en une ſeule, pour réſiſter aux efforts de leurs ennemis communs. Les Sereres ne ſuivent d'autres loix que celles de la nature. Ils ſont nus, n'ont aucune idée d'un être ſuprême, ni d'une autre vie. Ils ſortent quelquefois de leurs retraites, & vont ſur le bord des chemins attaquer les paſſants pour avoir leurs armes. Leurs voiſins les regardent comme des ſauvages, & c'eſt inſulter un negre, que de l'appeller Serere. Ils ſont cependant laborieux, doux, honnêtes, charitables, généreux même envers les étrangers, cultivent la terre, élevent des troupeaux; tandis que ceux qui les traitent

Digitized by Google

de barbares, aiment mieux vivre dans la misere & souffrir la faim, que d'assurer leur subsistance par le travail.

Les autres états qui environnent le cap Verd, sont les royaumes de Sin, de Baol & de Kayor, qui formoient autrefois autant de provinces de l'empire des Oualofs. Les gouverneurs se sont révoltés, & ont pris le titre de roi, sans que le souverain pût les faire rentrer dans le devoir.

L'isle de Gorée, peu éloignée de la ville de Rufisque, est sous la dénomination du roi de Kayor, qui prend le titre de *damel*; & les François y ont un établissement. Son nom lui vient des Hollandois, qui l'ont tiré d'une isle de Zélande, avec laquelle ils crurent lui trouver quelque ressemblance. Elle leur fut cédée par un roi du cap Verd; & ils y bâtirent un fort qu'ils nommerent Nassau: mais ne le jugeant pas capable de défendre la rade, ils en éleverent un second, sous le nom de fort d'Orange. Ils en furent chassés par les Anglois, le reprirent ensuite, en augmenterent les fortifications; & ils ne songeoient plus qu'à s'y maintenir, lorsque le comte d'Estrées, à la tête de douze vaisseaux

de guerre, les obligea de ſe rendre à diſcretion. La compagnie Françoiſe du Sénégal en prit poſſeſſion, & conclut un traité de commerce avec le roi de Rufiſque aux mêmes conditions que les Hollandois. Cent bouches à feu rendent aujourd'hui cette place redoutable; & elle ne peut guere être priſe que par famine, ſi la garniſon ſe tient ſur ſes gardes, & évite les ſurpriſes.

L'iſle de Gorée n'eſt qu'à une lieue du continent, & ſa circonférence n'a pas plus d'un quart de lieue. Une langue de terre baſſe, & une petite montagne très-eſcarpée forment toute cette iſle, que ſa ſituation, parmi une multitude de rocs, rend preſque inacceſſible. Elle n'a qu'un endroit propre au débarquement; & l'accès même en eſt très-difficile. Quoiqu'elle ſoit dans la zone torride, on y reſpire un air frais & tempéré par les vents de terre & de mer, qui y ſoufflent continuellement. M. de S. Jean, directeur du comptoir François, l'a fortifiée & embellie de pluſieurs bâtiments. Par ſes ſoins on y a découvert des ſources d'eau; les jardins ont été plantés d'arbres fruitiers; & en lui procurant tous ces avantages,

Digitized by Google

il a fait d'une petite terre ſeche & ſtérile, un ſéjour ſûr & charmant.

Le gouvernement de Gorée comprend les royaumes de Kayor, de Sin, de Baol, de Salum, &c., juſqu'à la riviere de Serre-Lionne; ce qui fait une étendue de plus de trois cents lieues. Les autres comptoirs qui en dépendent, ſitués de diſtance en diſtance, ſont protégés & défendus par les rois, ſur le diſtrict deſquels ils ſont établis. Ils ne ſouffriroient pas qu'une autre nation négociât dans le pays, au préjudice ou contre le gré des François; & ſi un étranger s'aviſoit de mouiller à leurs rades, ils ſe ſaiſiroient de ſon navire. Ces comptoirs ſont placés dans les villages les plus conſidérables & les plus à portée du commerce ſur les bords de la mer. La France y a des réſidants, qui, à l'aide des interpretes, font le négoce. Les habitants de chaque royaume apportent ce qu'ils ont, ou à échanger, ou à vendre; & le gouverneur eſt le maître d'établir des magaſins dans tous les lieux qu'il juge convenables.

Le royaume de Kayor, quoique fort ſtérile pour le commerce, eſt néanmoins

Digitized by Google

très-utile pour la ſubſiſtance de la colonie. On y trouve des bœufs, des vaches, des poules, du gibier & du poiſſon en abondance. La traite des negres, dans celui de Baol, ſeroit plus conſidérable, ſi nos magaſins étoient mieux fournis. Ils ſont ſi ſouvent dépourvus de marchandiſes, que les ſouverains du pays ſont obligés de trafiquer avec les Mandingues, qui achetent des captifs pour les revendre aux Anglois. Le roi de Salum eſt, de tous ceux de la côte, le plus puiſſant, le plus opulent, le mieux placé pour le négoce, mais celui ſur lequel on doit le moins compter; parce que ni lui ni ſes ſujets ne ſe font aucun ſcrupule de rompre leurs engagements.

La compagnie Françoiſe a trois tarifs pour traiter avec toutes ces nations: l'un ſert de regle pour le commerce avec le roi, l'autre avec les grands, le troiſieme avec le peuple. Le principal, qui ſe fait avec le ſouverain, regarde la traite des eſclaves. On apporte beaucoup de ſoin à les examiner; & les moindres défauts ſuffiſent pour les faire rejeter, ou en diminuer le prix. Deux enfants paſſent pour un homme, ou trois pour deux, ſuivant leur âge ou

Digitized by Google

leurs forces. C'eſt dans le ménagement de cet article, que conſiſte l'habileté des facteurs. Les marchandiſes qui ſe donnent en échange, ſont diſtinguées par différents noms. Le grand *makaton* eſt une boîte d'argent carrée, avec des anneaux pour y attacher un cordon ou une chaîne. Les negres ont cet ornement en forme de bandouliere, & s'en ſervent pour garder leurs parfums, leur or, leurs bijoux. Les rois ne le portent pas eux-mêmes; ils n'accordent cet honneur qu'à l'Alcoran; mais ils le font porter par un officier qui eſt toujours prêt à leur préſenter ce qu'ils demandent. Quelquefois le makaton ne contient que des cure-dents, ou ne ſert que pour la montre. Le *cornet d'argent* eſt effectivement une ſorte de cornet qui pend auſſi à une chaîne, & que les negres emploient aux mêmes uſages que le makaton. On appelle *mortodes*, des eſpeces de perles fauſſes, ou des grains d'argent creux & de figure ovale, dont les femmes ſe font des colliers & des bracelets. Les *bugis* ſont ces petites coquilles dont je vous ai parlé, qui ſervent de monnoie. Vous ſavez auſſi ce qu'on entend par une

barre. La *verroterie* ſont de petits grains de verre de toutes les couleurs, dont il ſe vend ici une quantité incroyable. Ces différents noms déſignent les différents prix : le grand makaton vaut un eſclave ; trente barres valent un grand makaton ; & une certaine quantité de mortodes, de bugis & de verroterie vaut une barre. Les autres effets commerçables, que les Européens donnent en échange pour les captifs, ſont des fuſils, de la poudre, des balles, des couteaux, des tambours, des piſtolets, de l'écarlate, du papier, de l'eau-de-vie, &c.

Les François ont la réputation d'avoir de meilleures marchandiſes, de traiter avec plus de bonne foi, & d'être plus civils que les autres nations. Les negres les préferent aux Anglois, qui ſont généralement déteſtés dans tous les royaumes voiſins du cap Verd. " Il ſeroit à ſouhaiter, me diſoit avec „ une ſorte d'humeur un des facteurs „ de Gorée, que pour le progrès & „ l'avantage de notre commerce, nous „ euſſions mieux ſu profiter de l'heureu„ ſe diſpoſition de ces peuples à notre „ égard. Mais ceux qui juſqu'à préſent

„ ont compoſé la colonie, ont plus
„ travaillé pour leur intérêt propre,
„ que pour celui de l'état. L'appât d'une
„ fortune précipitée a occupé tous leurs
„ ſoins; & perſonne n'a rien voulu faire
„ d'extraordinaire, ſoit pour de nou-
„ velles découvertes, ſoit pour de nou-
„ veaux établiſſements. Chacun s'eſt
„ plongé dans les plaiſirs, & s'eſt éner-
„ vé dans la molleſſe. De ſimples em-
„ ployés, qui n'avoient que de foibles
„ gages, entretenoient des maîtreſſes,
„ & enrichiſſoient des concubines. Pour
„ des ſuccès ſoutenus il faut de la vigi-
„ lance, de l'exactitude, de la probité,
„ de l'intelligence, & ſur-tout des mé-
„ nagements pour les rois dont on a
„ beſoin. Il faut de vrais citoyens, qui,
„ contents de leurs appointements, tra-
„ vaillent, non pour eux-mêmes, mais
„ pour le bien de la compagnie, & ſa-
„ chent ſaiſir l'eſprit des negres, pour
„ ſe les attacher. Voilà ce qui regarde les
„ particuliers. A l'égard de la colonie en
„ général, la meilleure voie d'entretenir
„ & d'augmenter ſon commerce, eſt de
„ conſerver les forts & la garniſon dans
„ un état qui ne lui laiſſe rien à crain-
„ dre des ennemis en temps de guerre,

» ni des pirates pendant la paix ; d'avoir
» ſes magaſins bien fournis ; de n'être
» jamais ſans quelques vaiſſeaux bien
» armés pour éloigner les bâtiments
» d'interlope ; enfin d'être ſans ceſſe à
» portée de contenir les negres par la
» terreur, & de les forcer à l'obſerva-
» tion des traités. Il faut s'attacher ſur-
» tout à entretenir des jalouſies entre les
» rois du pays, & les empêcher d'établir
» de nouveaux droits, de hauſſer le prix
» des denrées, & de nous ôter la li-
» berté de prendre de l'eau & du bois
» dans leurs ports. »

Les habitants de l'iſle de Gorée, & en général, de tous les environs de Rufiſque & du cap Verd, ſont cruellement tourmentés par des inſectes qu'ils appellent des vagvagues. Ce ſont des fourmis blanches, groſſes comme les nôtres, qui, au lieu d'élever des pyramides, reſtent enfoncées dans la terre, & ne ſe décelent que par de petites galeries cylindriques de la groſſeur d'une plume d'oie, qu'elles élevent ſur les corps qu'elles veulent attaquer. Elles s'en ſervent comme de chemin couvert, pour travailler ſans être vues, & dévorent, en très-peu de

temps, toutes les matieres auxquelles elles s'attachent. Si elles aſſiegent un lit, il eſt preſque impoſſible de les chaſſer; & ſi le ſoir on détruit ces galeries, avant la moitié de la nuit elles les ont élevées juſqu'au chevet. Lorſqu'elles ont rongé les draps & les matelas, elles mordent impitoyablement ceux qui ſont dedans, & leur cauſent les douleurs les plus vives.

Parmi d'autres ſingularités, je ne dois pas oublier la multitude innombrable de poiſſons de moyenne taille, qui inonde cette côte. La mer en paroît remplie; & lorſqu'ils ſont pourſuivis par de plus gros, on les voit par bancs s'approcher du rivage, & ſouvent y échouer. Il y a de ces bancs qui ont plus de 50 toiſes d'étendue, & où les poiſſons ſont ſi ſerrés, qu'ils roulent les uns ſur les autres ſans pouvoir nager. Auſſi-tôt que les habitants les apperçoivent près de terre, ils ſe jettent à l'eau, portant un panier d'une main, & nageant de l'autre. C'eſt une choſe très-plaiſante de les voir, dans cette attitude, pénétrer au milieu de ces fourmilieres, plonger ſimplement leur panier, le relever, & s'en retourner chargés de leur proie. Il y a

de ces pêches, où avec un grand filet on prend juſqu'à ſix mille poiſſons, dont les moindres égalent la groſſeur d'une belle carpe. Les negres en emportent chacun leur charge, les matelots en rempliſſent leur chaloupe, & abandonnent le reſte ſur la rive.

Comme le peuple les fait ſécher ſur le toit des cabanes, leur vue & leur odeur attirent près des villages les loups, les lions & les tigres, qui rôdent ſans ceſſe dans les environs. Malheur aux enfants, aux hommes même qui ſe trouvent alors loin de leurs caſes! On a remarqué à cette occaſion, que le loup & le lion fraient enſemble ſans ſe redouter & ſans ſe nuire. Ce n'eſt pas que la taille du loup d'Afrique, bien ſupérieure à celle des nôtres, en impoſe au roi des animaux; c'eſt ſeulement parce que la chair du loup ne le tente point; au lieu qu'il tombe ſur le premier cheval, ou le premier enfant qui ſe trouve en ſon chemin. Il n'y a point de jours, que ces bêtes carnacieres n'enlevent aux negres un grand nombre de poiſſons; & quand on leur demande pourquoi ils ne ſe donnent pas la peine de les retirer

pendant

pendant la nuit, ils répondent froidement, qu'il faut laiſſer vivre tout le monde, & que d'ailleurs ce ſeroit pour eux une plus grande peine de les renfermer tous les ſoirs, que d'en aller pêcher d'autres.

Il eſt une ſaiſon dans l'année, où ces poiſſons donnent lieu à des expériences remarquables. Il faut entendre notre facteur rendre compte lui-même de ſes obſervations. « Ma chambre, dit-il, étoit » remplie de baquets pleins d'eau de » mer, où j'avois continuellement des » poiſſons vivants, qui rendoient, pendant la nuit, une lumiere ſemblable à » celle des phoſphores. Les bocaux remplis de coquillages, les poiſſons même » qui étoient étendus morts ſur ma table, en donnoient auſſi de leur côté. » Toutes ces lumieres réunies enſemble, » & réfléchies ſur différentes parties de » mon appartement, le faiſoient paroître » enflammé. Je prenois beaucoup de » plaiſir à conſidérer ce ſpectacle; & ce » qu'il y avoit de plus charmant, c'eſt » que chaque poiſſon rendoit ſa forme » ſenſible par la lumiere qui en ſortoit. » Il en étoit de même des coquillages & » de tous les corps marins que j'avois

» dans ma chambre. Mille positions dif-
» férentes, que je pouvois leur donner,
» me permettoient de varier à l'infini
» cette brillante & lumineuse décora-
» tion ; & les baquets eux-mêmes sem-
» bloient des fournaises ardentes. La
» mer courroucée me présentoit en
» grand le même phénomene. Ses mon-
» tagnes d'eau sembloient se métamor-
» phoser en montagnes de feu, & of-
» froient, à mes regards, un spectacle
» merveilleux, plus capable d'exciter
» l'admiration que la crainte. »

Notre François, aussi bon observateur que zélé patriote, m'a fait part de plusieurs remarques qui doivent naturellement être placées à la suite de ce que vous venez de lire. Il m'a cité un autre phénomene qui ne s'est point encore présenté à ma vue, & dont je doute que personne ait jamais parlé. « C'étoit, » dit-il, une espece de trombe de feu, » semblable à une colonne de fumée, qui » tournoit sur elle-même. Elle étoit ap-
» payée sur l'eau par sa base ; & le vent
» d'est la poussoit droit à nous. Aussi-
» tôt que les negres l'eurent apperçue,
» ils forcerent de rames pour l'éviter.
» Ils savoient que son effet ordinaire est

» d'étouffer par ſa chaleur ceux qui en
» ſont enveloppés, & quelquefois même
» d'embraſer les cabanes. Ils furent aſſez
» heureux pour la laiſſer à plus de dix-
» huit toiſes derriere la chaloupe, & ſe
» féliciterent d'avoir échappé à ce tor-
» rent de feu, que la lumiere du jour
» ne laiſſoit voir que comme une épaiſſe
» fumée. Sa chaleur, quoiqu'à une diſ-
» tance de plus de cent pieds, étoit ſi
» vive, qu'elle ſe faiſoit ſentir juſqu'à
» nous. Elle nous laiſſa une odeur ni-
» treuſe, qui nous infecta quelque temps,
» & dont la premiere impreſſion fut un
» léger picotement dans le nez, qui oc-
» caſiona aux uns l'éternument, & aux
» aux autres la difficulté de reſpirer.

» Dans ce pays-ci, on cueille des
» huîtres ſur les arbres, comme on les
» détache ailleurs des rochers. Les
» bords des fleuves, à leur embouchure,
» ſont fournis de mangliers qui leur
» prêtent leurs racines pour s'y atta-
» cher, & l'eau n'y perd jamais ſa ſa-
» lure. Lorſque la mer a baiſſé, elle laiſſe
» les huîtres à découvert, & les negres
» ne font que couper la branche où
» elles pendent. Une ſeule en porte
» quelquefois plus de deux cents; & ſi

» elle a pluſieurs rameaux, elle fait un
» bouquet d'huîtres, qu'un homme au-
» roit beaucoup de peine à traîner.

» C'eſt quelque choſe d'horrible, que
» les déſordres que cauſent les ſaute-
» relles dans les campagnes du cap Verd.
» Un matin je vis l'air tout-à-coup obſ-
» curci comme par une épaiſſe nuée.
» C'étoit une quantité prodigieuſe de
» ces inſectes, élevés au deſſus de la
» terre d'environ vingt-cinq ou trente
» toiſes, & qui couvroient un eſpace
» de pluſieurs lieues de pays. Ce nuage
» étoit pouſſé par un vent d'eſt aſſez
» fort, & fut toute la matinée à parcourir
» les environs. Ces animaux porterent
» la déſolation par-tout où ils paſſe-
» rent; & après avoir conſommé les
» herbes, les feuilles & les fruits des
» arbres, ils attaquerent juſqu'à leur
» écorce. Les roſeaux mêmes de la cou-
» verture des cabanes, tout ſecs qu'ils
» étoient, ne furent point épargnés. J'ai
» pris un grand nombre de ces inſec-
» tes, que je fais voir encore dans mon
» cabinet. Ce qui vous ſurprendra, c'eſt
» la promptitude avec laquelle la ſeve
» des arbres répare la perte qu'ils ont
» cauſée. Quatre jours après ce terrible

» paſſage, ces mêmes arbres étoient déjà
» tout couverts de nouvelles feuilles.
» On ne ſe perſuaderoit pas aiſément
» qu'un animal auſſi hideux que la ſaute-
» relle, pût ſervir de nourriture à l'hom-
» me ; il eſt pourtant certain que plu-
» ſieurs peuples de l'Afrique en font
» leur aliment. Ils donnent même diffé-
» rentes façons à ce mets dégoûtant : les
» uns le pilent & en font une bouillie
» avec du lait ; les autres le font rôtir
» ſimplement ſur des charbons, le man-
» gent & le trouvent délicieux. »

Les habitants du Sénégal ont un ſi grand reſpect pour les ſerpents, qu'ils les laiſſent croître & multiplier juſque dans leurs caſes ; quoique ſouvent ces animaux détruiſent leur volaille, & oſent, pour ainſi dire, coucher avec eux. Un jour que j'étois aſſis ſur une natte avec quelques negres, une vipere, après avoir fait le tour de la compagnie, s'approcha de moi. Cette familiarité me déplut ; & pour en prévenir les accidents, je m'aviſai de la tuer d'un coup de baguette. Tout le monde ſe leva auſſi-tôt en jetant les hauts cris ; chacun s'éloigna & prit la fuite. Comme la choſe devenoit ſérieuſe, & que le bruit s'en

répandoit dans tout le village, on m'auroit fait un mauvais parti, si le maître du logis, homme d'autorité & de bon sens, n'eût appaisé le tumulte. Les negres s'imaginent que les serpents de la race de celui qu'on a tué, ne manquent jamais de venger sa mort sur quelque parent du meurtrier.

Je suis, &c.

A Rufisque, ce 17 octobre 1753

LETTRE CLXXXIII.

SUITE DU SÉNÉGAL.

LA saiſon peu favorable pour la navigation, nous fit prendre le parti de nous rendre par terre, de Rufiſque au fort Saint-Louis. Les François ont ouvert cette route pour la commodité de leur commerce, entre la Gambra & le Sénégal, parce que la voie de la mer eſt longue & incertaine. Ce voyage prenoit ſouvent un mois entier, quoique la diſtance, le long des côtes, ne ſoit que d'environ quarante lieues; mais pendant la plus grande partie de l'année, les vents & les courants ſont contraires à la navigation.

Après une marche d'environ douze lieues, nous nous arrêtâmes auprès du lac de Serreres, pour faire rafraîchir notre cortege. Nous y trouvâmes une ſorte de faucon de la groſſeur d'une oie, qui pêche avec une adreſſe admirable. Placé ſur un arbre, au bord du lac, quand un poiſſon approche de la ſur-

face de l'eau, le faucon fond ſur lui avec impétuoſité, & l'enleve avec ſes ſerres. J'en tuai un au moment où il prenoit ſon vol, tenant un poiſſon qui peſoit plus de quatre livres. Les negres me regarderent de mauvais œil, parce que cet oiſeau eſt, parmi eux, dans une eſpece de vénération. Ils portent même la ſuperſtition juſqu'à le mettre au nombre de leurs marabouts, c'eſt-à-dire, de leurs prêtres, qu'ils regardent comme des hommes divins, ou peut-être comme des animaux voraces.

Le lendemain nous arrivâmes au village de Makaya, une des réſidences du damel, qui y tenoit alors ſa cour. Nous trouvâmes à la porte du palais une garde de quarante negres, avec une troupe de guiriots, qui, à notre approche, ſe mirent à célébrer nos louanges. Deux officiers ſe préſenterent pour nous recevoir, & nous introduiſirent à l'audience du prince. Il ne nous fut pas aiſé de paſſer par la premiere porte de ce Verſailles du royaume de Kayor. Le guichet étoit ſi bas, que nous fûmes obligés de nous courber, & ſi étroit, que nous n'y entrâmes que de côté. L'enclos contenoit quantité de bâtiments, au

Digitized by Google

milieu desquels on voyoit une espece de grand salon ouvert de toutes parts. Le damel, qui étoit assis, se leva à notre arrivée ; & nous présentant la main, il nous embrassa avec beaucoup de remerciements de notre visite. L'ordre fut donné pour nous traiter aux dépens de la cour, & pour renvoyer à Rufisque les chevaux & les chameaux que nous y avions loués. On nous mena ensuite à l'audience des femmes. Le prince en avoit quatre légitimes, suivant la loi de Mahomet ; mais ses concubines étoient nombreuses, malgré les remontrances des marabouts, qui prenoient quelquefois la liberté de lui reprocher son intempérance. « La loi, répondoit ce mo» narque, est faite pour vous & pour » le peuple ; mais nous autres souve» rains nous sommes au dessus de tou» tes loix. »

Quoique les negres de cette contrée pratiquent la polygamie, il ne leur est pas permis d'épouser deux filles d'un même pere. C'est encore une loi dont le damel se croit dispensé ; car il a deux sœurs parmi ses épouses. Les prêtres en murmurent, mais secrétement, parce que ce prince est peu traitable sur ce qui

pourroit troubler ſes plaiſirs. Comme il poſſede deux royaumes, il ſe croit plus puiſſant que tous les potentats de l'Europe. Il me demandoit comment étoit vêtu le roi de France; combien il avoit de femmes; quelles étoient ſes forces de terre & de mer; le nombre de ſes gardes, de ſes palais, de ſes revenus. J'avois beaucoup de peine à lui perſuader que ce monarque a douze mille ſoldats pour la garde ordinaire de ſa maiſon; qu'il peut mettre en campagne une armée de trois cent mille hommes; entretenir en même temps cent mille matelots, deux cents vaiſſeaux de guerre & quarante galeres, ſans parler d'une quantité incroyable de petits bâtiments; que ſon revenu annuel, indépendamment des impôts extraordinaires, montoit à plus de trois cents millions. Mais ce qui paroiſſoit incroyable à ce prince Africain, c'étoit qu'un ſi grand roi n'eût qu'une femme. « Et comment peut-il » faire, demandoit-il, lorſqu'elle eſt ou » enceinte ou malade? Il attend, répli- » quois-je, qu'elle ſe porte mieux. Bon, » reprenoit-il, il a trop d'eſprit pour » être capable de tant de patience. »

Le damel fit préſent au facteur de Rufiſque, d'une femme qui paroiſſoit d'un état ſupérieur à l'eſclavage : en effet, elle avoit été l'épouſe d'un des grands officiers de la couronne. Son mari la ſoupçonnant de quelque infidélité, auroit pu ſe faire juſtice de ſes propres mains; mais comme elle étoit d'une famille diſtinguée, il avoit pris le parti de porter ſes plaintes au monarque. Le prince l'ayant jugé coupable, la condamna à la ſervitude, & la donna au facteur. Les parents de cette malheureuſe ſupplierent le François d'accepter en échange une eſclave beaucoup plus jeune, dont il auroit, diſoient-ils, plus de profit à tirer, & qui pourroit lui procurer plus de plaiſir. Le facteur y conſentit; & la femme fut conduite par la famille hors des états du damel. Cette rigueur dans la punition, rend les femmes des grands aſſez chaſtes, ou du moins leur cauſe beaucoup plus d'embarras dans leurs intrigues. Comme le droit de les vendre appartient au ſouverain après leur conviction, elles ſont ſûres de ne jamais trouver en lui, qu'un juge inexorable, qui accorde toujours une

prompte juſtice aux maris offenſés & mécontents.

Pour nous donner quelque amuſement pendant notre ſéjour à Makaya, le roi fit la revue de ſes troupes en notre préſence. Le corps d'armée montoit à douze cents hommes, ſous la conduite d'un lieutenant-général. Ils étoient armés de ſabres, d'arcs & de fleches, & couverts de cottes de maille, qui conſiſtoient en deux morceaux d'étoffes de la forme d'une dalmatique. Le fond étoit de coton blanc, rouge, ou d'autres couleurs, parſemé de caracteres Arabes, que les marabouts croient également propres à jeter l'effroi parmi les ennemis, & à garantir ceux qui les portent, de toutes ſortes de bleſſures. Ils en exceptent cependant celles des armes à feu, parce que leur invention eſt poſtérieure au temps de Mahomet. Sous ces cottes de maille, les negres ont une multitude d'amulettes ou de gris-gris; & celui qui en eſt le plus chargé, doit être le plus brave, parce qu'il a moins de périls à redouter.

Le général s'étant mis à la tête de ſa troupe, fit avertir le roi qu'il étoit

prêt à le recevoir. Sa majeſté monta à cheval, & prenant ſa lance, fit les mêmes mouvements que ſi elle eût été prête à combattre. Le général, à la vue de ſon maître, ôta ſon turban, & ſe jetant à genoux, ſe couvrit trois fois la tête de pouſſiere. Le prince lui fit porter ſes ordres par un de ſes guiriots militaires; & après les avoir reçus dans la même ſituation, le commandant ſe couvrit, & les fit exécuter. Enſuite il reprit ſa premiere poſture, attendant de nouveaux ordres qui ne produiſirent que des mouvements irréguliers; de ſorte qu'il ſeroit difficile de rallier de pareilles troupes, ſi leurs rangs étoient rompus. Cet exercice dura trois ou quatre heures; après quoi le roi retourna dans ſon palais au bruit des tambours, & précédé de ſes muſiciens poëtes, qui chantoient ſes louanges, comme s'il eût remporté une victoire ſignalée.

Les femmes du damel prirent ſoin de nous fournir des proviſions pour continuer notre route. Le prince ſe charge lui-même de ces détails, quand il jouit de ſa raiſon; mais ſa paſſion pour l'eau-de-vie ne lui permettant pas d'être un

inſtant ſans en boire, il fut ivre tant que durerent deux barils de cette liqueur, qui avoient précédé notre viſite.

La journée ſuivante fut longue, mais au travers d'un pays parfaitement cultivé. On voit des plaines entieres couvertes de tabac. L'unique uſage que les negres faſſent de cette plante, eſt pour fumer; car ils n'aiment ni à la mâcher, ni à la prendre en poudre.

On arrive le quatrieme jour à Biurt. C'eſt le ſéjour des officiers du damel pour les droits & les taxes. Preſque tout le commerce s'y fait par l'entremiſe des femmes; mais la plupart, ſous prétexte d'apporter leurs marchandiſes, viennent ſe réjouir avec les matelots.

Du port de cette ville, nous nous rendîmes à l'iſle Saint-Louis, poſſédée par les François, vers l'embouchure du Sénégal. Comme c'eſt de cette riviere fameuſe, que tire ſon nom toute cette partie de la côte d'Afrique, il eſt à propos d'en donner ici une légere idée. Les Latins l'appelloient *Niger*, à cauſe de la couleur des peuples qui habitent ſur ſes bords. Les modernes ont conſervé l'expreſſion Latine, qui, dans notre langue, pourroit ſe

Digitized by Google

rendre par le fleuve Noir. On lui donne aujourd'hui plus communément le nom de Sénégal; & quoiqu'on n'ait pas une connoiſſance exacte de toute l'étendue de ſon cours, on s'accorde néanmoins à le regarder comme un des plus grands fleuves de l'univers. On croit qu'il prend ſa ſource près des frontieres de la haute Ethiopie, & qu'après avoir traverſé une partie de la Nigritie, il s'élargit, forme un lac, & en ſort par deux ouvertures qui font deux rivieres; l'une eſt le Sénégal, & l'autre la Gambra, dont je vous ai parlé. La plupart des villes & des villages ſont ſitués ſur la rive gauche; la droite eſt peu habitée, parce qu'on y eſt expoſé aux incurſions des Maures. Le roi de Maroc y envoie des troupes qui ravagent le pays, & emmenent les habitants en ſervitude. Mais ce fleuve large, profond & rapide, eſt une barriere impénétrable qui garantit l'autre côté du rivage.

Mon deſſein étoit de remonter le Sénégal, & de pénétrer dans les terres juſqu'à ſes premieres cataractes : j'en fus détourné par la lecture d'un mémoire, où j'ai appris ce que je voulois connoître par moi même. C'eſt pro-

Digitized by Google

prement la deſcription de cette riviere, faite par un homme qui l'a toute parcourue. « Son cours, dit-il, eſt d'envi» ron neuf cents lieues de l'eſt à l'ou» eſt, depuis le lac de Bournou, où » l'on dit qu'il prend ſa ſource, juſqu'à » deux lieues de la mer. Là, faiſant » un coude, il tourne tout d'un coup » au ſud, & coule encore l'eſpace de » ſoixante milles, pour aller enfin » ſe perdre dans l'Océan. Son em» bouchure eſt maſquée par une barre » formée de l'abondance du ſable que » le courant y amene, & qui eſt re» pouſſé par la marée. Cette barre eſt » doublement dangereuſe, & parce » qu'elle a peu d'eau, & parce que les » flots impétueux qui ſortent du fleuve » au temps des inondations, lui font » ſouvent changer de place. L'entrée du » Sénégal ſeroit inacceſſible, ſi la force » de ſon cours n'avoit ouvert un paſſage » de cent cinquante ou ſoixante toiſes de » large, ſur deux braſſes de profondeur. » Ce paſſage ne reçoit que des barques » de quarante ou cinquante tonneaux : » les gros bâtiments ne peuvent aborder » juſqu'à l'iſle de Saint-Louis. Mais le » même inconvénient qui les empêche

» d'y arriver, devient une ſûreté pour
» le fort, & rend le commerce des
» François plus tranquille. La compa-
» gnie entretient des canots & des ne-
» gres également adroits & robuſtes,
» pour décharger ſes vaiſſeaux. Ces gens
» ſont tellement familiariſés avec cette
» barre, qu'il eſt rare d'y voir arriver
» des accidents; mais il faut y garder un
» profond ſilence, pour ne point in-
» terrompre le commandement, & les
» laiſſer agir à leur volonté, ſans leur
» donner ni ordres, ni conſeils.

» Après avoir paſſé cette digue re-
» doutable, on trouve une riviere d'une
» belle largeur, d'une eau claire &
» unie, & dont le cours eſt aſſez agréa-
» ble, que l'entrée avoit paru diffi-
» cile. Le terrein des deux côtés n'eſt
» qu'un ſable mouvant. Le bord occi-
» dental forme une langue de terre,
» longue de vingt-cinq lieues, & dont
» la plus grande largeur n'en a que deux
» ou trois. Le côté de l'eſt eſt plus
» élevé; mais l'un & l'autre ſont éga-
» lement arides, ou ne produiſent que
» des plantes fort baſſes. On ne com-
» mence à trouver des arbres, que deux
» lieues au deſſus; encore ne ſont-ce

» que des mangliers ; & c'eſt preſque la
» ſeule eſpece qu'on rencontre juſqu'à
» l'iſle de Saint-Louis, qui porte auſſi
» le nom d'iſle du Sénégal. Alors cette
» péninſule devient moins ſtérile, &
» préſente des pâturages où la com-
» pagnie Françoiſe fait nourrir des trou-
» peaux de moutons & de chevres,
» pour la garde deſquels elle entretient
» pluſieurs negres.

» Avant que d'entrer dans la mer,
» le Sénégal ſe diviſe en différentes
» branches, qui forment une infinité
» de petites iſles. Les principales ſe
» nomment Bokos, Maghera, Bife-
» che, Doremur, le Gallet, Buckſar,
» Grielle, Sor, &c. Celle de Saint-
» Louis eſt au milieu du fleuve, à ſept
» ou huit milles de ſon embouchure.
» On lui donne une lieue de circonfé-
» rence, & ſa largeur eſt très-inégale.
» C'eſt le chef-lieu de la compagnie,
» & le directeur-général y fait ſa réſi-
» dence. Malgré ſa ſtérilité, cette iſle
» eſt habitée par plus de trois mille
» negres attirés par les François, au
» ſervice deſquels ils paroiſſent très-
» attachés. Ils y ont bâti des cabanes
» qui occupent plus de la moitié du

» terrein. On les prendroit pour des
» colombiers, dont les murs ſont de ro-
» ſeaux bien joints les uns aux autres,
» & ſoutenus par des poteaux plantés en
» terre. Ces piquets s'élevent à la hau-
» teur de cinq ou ſix pieds, & ſuppor-
» tent une couverture de paille, qui ſe
» termine en pointe. Chaque caſe n'a que
» le rez-de-chauſſée, & s'étend depuis
» dix juſqu'à quinze pieds de diametre.
» Il n'y a, pour toute ouverture, qu'une
» ſeule porte carrée, encore eſt-elle
» fort baſſe, & ſouvent avec un ſeuil
» élevé d'un pied au deſſus de terre;
» de ſorte que pour y entrer, il faut
» incliner le corps & lever la jambe;
» ce qui fait prendre une attitude auſſi
» gênante que ridicule. Un ſeul lit
» donne ſouvent à coucher à toute une
» famille, y compris les domeſtiques,
» qui ſont pêle-mêle avec les maîtres &
» les enfants. Ces lits conſiſtent en une
» claie poſée ſur des traverſes, ſoute-
» nues par de petites fourches à un pied
» au deſſus du ſol. Une natte tient lieu
» de paillaſſe, de matelas, &, pour
» l'ordinaire, de draps & de couver-
» ture. Pour des oreillers, ils n'en con-
» noiſſent point; & leurs meubles ſe

» bornent à quelques pots de terre, à » des calebaſſes, &c.

» Quoique les negres, en général, » gardent peu de ſymmétrie dans la » diſpoſition de leurs logements, les » François de l'iſle du Sénégal les ont » accoutumés à obſerver une certaine » régularité, qu'ils ont réglée de ma- » niere, qu'elles forment une petite » ville percée de rues alignées. Elles » ne ſont point pavées, & heureu- » ſement elles n'en ont pas beſoin ; » car on ſeroit fort embarraſſé de » trouver des pierres dans le pays. » Les habitants tirent même un parti » avantageux de leur ſable ; comme il » eſt très-profond, il leur ſert de ſiege. » C'eſt leur ſopha, leur canapé, leur lit » de repos. Les chûtes d'ailleurs n'y » ſont point dangereuſes ; & il eſt, de » plus, d'une très-grande propreté, » même après les plus fortes pluies ; » car il ne faut qu'une heure de beau » temps pour le ſécher. Au reſte cette » ville eſt la plus belle, la plus grande » & la plus réguliere de toutes celles » du pays. Elle n'a pas moins d'un quart » de lieue de longueur, ſur une largeur » preſque égale à celle de l'iſle, dont

Digitized by Google

» elle occupe le centre, aſſez également
» diſtribuée aux deux côtés du fort qui
» la commande. Ce fort n'a pas de meil-
» leure défenſe que ſa ſituation natu-
» relle, Son artillerie eſt de trente pie-
» ces de canon, partagées en pluſieurs
» batteries. L'arſenal eſt fourni d'armes
» & de munitions. A l'égard de la gar-
» niſon, elle ne ſauroit être fort nom-
» breuſe; car la compagnie n'emploie
» guere que deux cents hommes dans
» les divers établiſſements qu'elle a ſur
» cette côte. Ils ſont diſperſés ſuivant
» les ordres du gouverneur.

» La partie ſeptentrionale de l'iſle
» Saint-Louis eſt couverte de grands
» arbres, qui ont l'apparence d'une fo-
» rêt, & au milieu deſquels ſe trouve
» un étang, & un autre plus petit vers
» le centre de l'iſle. Le fond ſablonneux
» du terroir n'empêche pas qu'il n'y
» croiſſe aſſez d'herbe pour engraiſſer
» les beſtiaux : les étangs ſont peuplés
» de porcs qui s'y rafraîchiſſent dans
» la boue. L'iſle manque d'eau pendant
» une partie de l'année; on eſt obligé
» d'ouvrir des puits au milieu du ſable,
» pour en tirer une eau ſaumache, dont
» on ne peut faire uſage qu'après l'avoir

Digitized by Google

» filtrée au travers d'une pierre poreuſe.
» Pour la rafraîchir, on la met dans des
» pots de terre expoſés au vent du nord.
» On admire, avec raiſon, que l'eau
» devient ſalée dans ces puits, lorſ-
» que celle de la riviere devient douce,
» & qu'au contraire la riviere com-
» mence à devenir ſalée, lorſque les
» puits ceſſent de l'être.

» On peut juger de la figure que
» fait, dans le pays, le gouverneur
» de l'iſle du Sénégal, par la maniere
» dont il reçoit les princes & les rois
» qui viennent lui rendre viſite. Un
» d'entr'eux, nommé *le petit Brak*, en-
» voya un canot pour lui donner avis
» de ſa venue, & le prier de le faire
» prendre dans une chaloupe. Arrivé à
» la porte du fort, il s'aſſit à terre avec
» ſa ſuite, & reſta dans cette place juſ-
» qu'au retour de ſon interprete, qui eut
» ordre de le conduire à la ſalle d'au-
» dience. Il ne ſe fit accompagner que
» de deux officiers & de deux muſiciens
» poëtes, qui, dans ces occaſions, ne
» s'éloignent jamais de leur maître.
» Le directeur étoit aſſis dans un fau-
» teuil, la tête couverte, avec ſes offi-

» ciers autour de lui. En entrant dans la » salle, le prince negre ôta son bonnet, » s'approcha du général, mit sa main » dans la sienne, qu'il leva plusieurs » fois jusqu'à son front, sans prononcer un seul mot. Le directeur fit la » même chose, mais sans se lever & » sans se découvrir. Le prince s'assit sur » un tabouret, ayant à ses côtés ses » deux officiers, & derriere lui ses » deux guiriots. Il observa pendant » quelque temps un profond silence, » regardant le directeur avec beaucoup » d'attention ; & enfin il lui adressa ce » discours.

» Ayant appris votre arrivée dans » ce pays, avec la qualité de général » pour la compagnie Françoise du Sé» négal, & n'ayant entendu faire » que des éloges de votre personne, » j'ai cru devoir vous prévenir, & » vous offrir mon amitié. Je me suis » toujours senti de l'attachement pour » votre nation, & je lui ai rendu tous » les services qui ont dépendu de moi. » Je promets de persévérer dans les » mêmes sentiments; & vous, général » des François, vous pouvez compter » en particulier sur mon affection;

Digitized by Google

» recevez-en même, dans ce moment,
» un témoignage ſincere, en acceptant
» cette jeune eſclave dont je vous fais
» préſent.

» Le directeur ne répondit à ce com-
» pliment, qu'en ordonnant qu'on ap-
» portât de l'eau-de-vie; car ſi la qua-
» lité de mahométans rend quelques
» negres fort réſervés ſur l'uſage de
» cette liqueur, le plus grand nombre
» ne regarde le précepte de l'alcoran,
» que comme un conſeil qu'on peut
» enfreindre ſans ſcrupule. Le prince
» vit avec plaiſir arriver ſa bouteille.
» Un de ſes officiers remplit un verre,
» en fit l'eſſai, & le préſenta joyeuſe-
» ment à ſon maître. Celui-ci ſe leva,
» but à la ſanté du général, & rendit
» le verre à l'officier, avec un reſte
» de liqueur; ce qui paſſe pour une
» faveur parmi les negres. Après le pre-
» mier coup, le prince alluma ſa pipe
» & ſe mit à fumer, tandis que les mu-
» ſiciens poëtes chantoient ſes louan-
» ges. Ils accompagnoient leurs voix du
» ſon des inſtruments; & le concert finit
» par des vœux pour la ſanté de leur
» ſouverain. Ce dernier, quoique dans
» un âge avancé, avoit l'air noble &
» majeſtueux.

Digitized by Google

» majeſtueux. Son viſage étoit maigre
» & ridé ; mais il avoit de la vivacité
» dans les yeux, & le ſon de la voix
» fort agréable.

» Le roi de Hoval, dont les états
» occupent la partie la plus ſeptentrionale de la Guinée, prend auſſi le
» titre de *brak*, qui ſignifie roi des rois.
» C'eſt purement un nom de majeſté,
» comme celui de damel, roi de Kayor,
» de *ſiratik*, roi des Foules, & plus anciennement celui de Pharaon & de
» Céſar, rois & empereurs d'Egypte &
» de Rome. Le grand brak, car c'eſt
» ainſi qu'on le diſtingue de celui dont
» on vient de parler, fait ſa réſidence à
» Ingherbel, au nord du Sénégal. Le
» même directeur lui dépêcha un interprete, avec un préſent de quelques flacons d'eau-de-vie, pour le prier de recevoir ſa viſite. Le député revint le
» lendemain, & dit au général, que le
» monarque ayant commencé par s'enivrer à l'arrivée du préſent, ne ſeroit
» pas en état de le voir d'un jour ou
» deux. Le directeur lui donna le temps
» de recouvrer ſa raiſon ; & l'étant venu
» trouver le lendemain, il lui propoſa
» de renouveller le traité de commerce

» & d'amitié, qui le lioit à la compagnie.
» Cette propoſition fut ſuivie de deux
» demandes : la premiere, qu'il plût à
» ſa majeſté de ſe priver du plaiſir de
» boire pendant la négociation, pour
» éviter tous les déſordres capables de
» troubler leur bonne intelligence : la ſe-
» conde, que ce prince n'exigeât cette
» année aucun préſent, parce qu'il n'y
» avoit dans les magaſins que les mar-
» chandiſes néceſſaires pour le com-
» merce. Le roi promit l'un & l'autre;
» mais oubliant ſa parole, pendant la
» conférence même, il demanda ſi ſou-
» vent de l'eau-de-vie, que le général
» François ſe crut obligé d'en faire ap-
» porter; & pour cette fois ſeulement, le
» prince en but avec modération. Il étoit
» accompagné d'une de ſes femmes &
» de ſes trois filles, & aſſis ſans façon
» ſur une caiſſe, la jambe étendue ſur
» les genoux de la reine, aſſiſe comme
» lui ſur le même ballot. Une de ſes
» filles, qui ſe mit entre ſes jambes, lui
» tenoit la cuiſſe accollée d'un bras. Les
» deux autres jouant à terre auprès de
» leur mere, faiſoient quantité de fin-
» geries pour divertir ſa majeſté. Leur
» ſituation auroit fait le ſujet d'une pein-
» ture fort groteſque.

» Le même jour, le gouverneur reçut » la visite des deux sœurs du monarque. » L'ainée avoit épousé un seigneur negre; la cadette étoit encore à marier. » Elles étoient toutes deux jolies & bien » faites, comme le sont presque toutes » les femmes du Sénégal. Elles avoient » à leur suite deux esclaves & un guiriot, dont les cheveux étoient chargés de gris-gris dans un grand nombre » de petites boîtes d'argent de différentes formes. Après une longue conversation, où ces princesses marquerent beaucoup d'esprit & de bon » sens, elles chanterent un air du pays, » & firent danser leur musicien. Le » directeur leur fit présent à chacune » d'une lunette d'approche, & les salua, » à leur départ, d'une décharge d'artillerie.

» A son arrivée, on lui avoit présenté une jeune négresse d'une jolie » figure, qui lui offrit diverses sortes » de services, tels qu'elle étoit accoutumée d'en rendre aux autres Français. Elle avoit soin, disoit-elle, de » leur laver les pieds, de les peigner, » de les frotter, &, lorsqu'ils revenoient fatigués du travail, de les ser-

» vir dans l'intérieur de leur chambre.
» Le gouverneur admirant la délica-
» teſſe de ſes facteurs, reçut cette fille
» pour blanchir ſon linge, & la diſ-
» penſa du reſte de ſes offres ; ce qui
» ne parut pas lui faire beaucoup de
» plaiſir.

» Dans une viſite que rendit au gé-
» néral François la principale épouſe du
» monarque, accompagnée des dames
» de ſa cour, elles étoient toutes mon-
» tées ſur des ânes, avec un cortege de
» dix ou douze femmes à pied, & d'au-
» tant d'hommes, parmi leſquels étoient
» deux muſiciens. Le directeur condui-
» ſit la ſultane dans ſa chambre, où elle
» s'aſſit ſur le lit avec trois de ſes dames
» d'honneur. Les autres prirent les pla-
» ces que le haſard leur offrit ; & le
» fauteuil demeura au général. Après les
» premieres civilités, les femmes ôte-
» rent une partie de leurs habits, qui
» les laiſſerent preſque nues. C'eſt une
» politeſſe dont on honore les per-
» ſonnes de diſtinction. La ſultane n'é-
» toit pas d'une beauté ſinguliere ; mais
» elle avoit le viſage agréable & la
» taille fine. Elle ſe fit apporter des
» pipes pour elle & pour ſa ſuite ; mais

» remarquant que l'étranger ne fumoit
» pas, elle offrit de les renvoyer, ſi la
» fumée l'incommodoit. Il répondit
» qu'il ne s'en diſpenſoit que par reſpect
» pour une princeſſe de ſon rang; &
» comme elle voulut le forcer de re-
» cevoir ſa pipe, il s'en fit apporter
» une. La converſation fut animée; &
» le François n'eut pas peu d'embarras
» à répondre à toutes les queſtions
» qu'on lui faiſoit par la bouche de ſon
» interprete. Elles roulerent ſur les
» femmes de ſon pays, ſur leur beauté,
» leur habillement, leurs galanteries,
» & ſur la maniere dont elles vivent
» avec leurs maris. Le bonheur d'avoir
» chacun le ſien, eſt l'article ſur lequel
» on inſiſta davantage, & qui parut
» faire le plus d'envie aux dames Afri-
» caines.

» A l'heure du dîner, le général, qui
» ſavoit qu'elles ne mangent jamais en
» préſence des hommes, prit volon-
» tairement le parti de ſe retirer. Il les
» fit traiter ſuivant leurs uſages, leur
» envoya quelques mets de ſa table, &
» en particulier pluſieurs pieces de pâ-
» tiſſerie Françoiſe. La ſultane y fut ſi
» ſenſible, qu'elle but à ſa ſanté, & le

» fit prier de venir boire à la ſienne.
» Il paſſa auſſi-tôt dans la chambre des
» dames, & acheva de dîner à leur
» table. Il leur ſervit du café, qu'elles
» trouverent délicieux, & à leur départ,
» il reconduiſit la ſultane, & l'aida à
» remonter ſur ſon âne.

» En allant prendre congé du grand
» brak, le directeur François le trouva
» occupé à juger un procès qui paroiſ-
» ſoit l'embarraſſer. Un marabout s'étant
» engagé, avec un ſeigneur negre, à
» lui donner un gris-gris qui le rendroit
» invulnérable pendant la guerre, avoit
» reçu, pour une faveur ſi précieuſe,
» un cheval d'une beauté rare; mais ce
» merveilleux amulette n'avoit point
» empêché que le negre n'eût été tué
» dès le commencement du combat. Ses
» héritiers, qui n'avoient point ignoré le
» marché, redemandoient le cheval au
» marabout. Le brak voyant arriver le
» gouverneur de l'iſle de Saint-Louis, lui
» demanda ſon opinion. Il parut clair
» à ce dernier, que le gris-gris ayant
» été ſans vertu, le cheval devoit être
» reſtitué, & ſon jugement ſervit de
» ſentence.

» Dans les états du grand brak, ſur

„ la rive droite du Sénégal, eſt un can-
„ ton appellé le Déſert. C'eſt une plaine
„ vaſte & ſtérile, bornée par des mon-
„ tagnes de ſable rouge, & qui n'a pour
„ arbres que quelques buiſſons, ſans au-
„ cune autre ſorte de verdure. Les fac-
„ teurs Européens & les Maures s'y
„ rendent de toutes parts pour y faire
„ le commerce de la gomme. Quoique
„ peu importante en apparence, cette
„ marchandiſe eſt devenue un objet de
„ négoce très-conſidérable ; premiére-
„ ment, parce qu'elle ſe donne ici à
„ bon marché, & ſe vend fort cher
„ hors de l'Afrique ; en ſecond lieu,
„ parce qu'elle occupe une grande par-
„ tie de manufactures de l'Europe, &
„ fournit à l'entretien d'une infinité de
„ perſonnes. On l'appelle gomme du
„ Sénégal, ou gomme Arabique, parce
„ qu'avant que les François euſſent des
„ comptoirs dans ce pays, elle ne ve-
„ noit que de l'Arabie. On en reçoit
„ même encore du levant ; & l'on pré-
„ tend qu'elle vaut mieux que celle
„ d'Afrique, par la raiſon, ſans doute,
„ qu'elle eſt plus chere ; car au fond,
„ elles ſont toutes deux de la même
„ bonté. L'artifice conſiſte à mettre à

» part la plus belle, c'eſt-à-dire, la plus
» nette, la plus claire, la plus ſeche,
» celle qui eſt en plus gros morceaux,
» & à la faire paſſer hardiment pour la
» véritable gomme Arabique : du reſte,
» ce ſont les mêmes qualités, les mê-
» mes vertus : on les emploie aux mêmes
» uſages, & l'on en retire la même
» utilité. On lui attribue pluſieurs pro-
» priétés excellentes, comme de guérir
» la colique, en faiſant diſſoudre cette
» drogue dans du lait, d'arrêter les dyſ-
» ſenteries, d'épaiſſir les humeurs ſé-
» reuſes, & de les empêcher de ſe mê-
» ler avec le ſang. Elle ſert de nourriture
» aux negres qui habitent le long du Ni-
» ger, & aux Maures qui la vendent
» aux Européens. Elle eſt leur unique
» ſubſiſtance pendant toute la route. Ils
» ne prennent point d'autres proviſions,
» non par néceſſité, & faute d'autres
» aliments, mais par goût. Tous la man-
» gent avec plaiſir, ou ils la croquent
» comme du ſucre, ou ils la font amol-
» lir dans de l'eau, & l'avalent. Elle leur
» donne de la force & de la ſanté. La
» gomme la plus fraîche, c'eſt-à-dire,
» celle qui a été cueillie nouvellement,
» s'ouvre en deux comme un abricot

Digitized by Google

» mûr. Le dedans en eſt tendre, & lui
» reſſemble aſſez par le goût. L'arbre
» qui le porte eſt une ſorte d'acacia,
» aſſez petit, & toujours verd. Sa ſeve
» eſt ſi active, qu'elle paſſe au travers
» de l'écorce; le ſoleil l'épaiſſit, & en
» forme la gomme. La récolte s'en fait
» deux fois l'année, au mois de mars
» & au mois de décembre. La derniere
» eſt la plus abondante & la plus eſti-
» mée. Elle ſe recueille après les pluies,
» lorſque l'arbre eſt rempli d'une ſeve
» que le ſoleil perfectionne, ſans lui
» donner trop de dureté. C'eſt ce qui
» ne ſe rencontre pas dans celle du
» mois de mars, parce qu'elle n'a eu que
» des chaleurs brûlantes, qui la deſſe-
» chent. La gomme ſe meſure, pour
» la vente, dans un vaiſſeau qui en con-
» tient près de deux cents livres, &
» vaut environ cent ſous de notre mon-
» noie. On trouve dans les environs du
» Sénégal, trois forêts compoſées de
» gommiers, qui donnent lieu à un fort
» grand commerce.

» Au nord de ce même fleuve, eſt
» ſitué le lac de Kayor, à cinquante
» lieues de l'iſle Saint-Louis. Il eſt for-
» mé par les inondations qui le rem-

„ pliſſent réguliérement toutes les an-
„ nées ; & lorſque les eaux ſe retirent,
„ il reſte à ſec dans la plus grande par-
„ tie de ſon étendue. Les Maures & les
„ negres qui habitent ſes bords, y font
„ leurs plantations de millet & de riz ;
„ & la récolte eſt toujours très-abon-
„ dante. Ils y nourriſſent de nombreux
„ beſtiaux, & menent une vie fort ai-
„ ſée. Ces beſtiaux ſont infeſtés par cer-
„ tains oiſeaux de proie, qui, s'atta-
„ chant ſur leur dos, leur mangeroient
„ la chair, ſi l'on ne prenoit ſoin de les
„ en délivrer. Le lac de Kayor commu-
„ nique au Sénégal par un canal très-
„ profond, ſur lequel ſont ſitués les vil-
„ lages d'Ingrin & de Queda, gouver-
„ nés par des ſeigneurs negres. Tout ce
„ pays eſt agréable & bien cultivé. Le
„ riz & le maïs y fourniſſent de riches
„ moiſſons. Les pompions, eſpeces de
„ melons d'eau très-eſtimés, n'y ſont
„ pas moins abondants. Les melons de
„ France & d'Eſpagne y croiſſent par-
„ faitement. Les negres en ramaſſent la
„ graine, la rôtiſſent dans des poêles
„ de fer, & en font un mets dont ils
„ ſont très-friands. La fertilité de cette
„ terre n'empêche pas que le pays ne

„ ſoit ſouvent déſolé par la famine;
„ ce qui vient autant de la pareſſe des
„ habitants, que du ravage des ſaute-
„ relles qui dévorent, dans certaines
„ années, toutes les plantes & tous les
„ fruits. „

J'interromps ici, Madame, la lecture de mon mémoire, pour y revenir dans la lettre ſuivante.

Je ſuis, &c.

Au fort Saint-Louis, dans l'iſle de Sénégal, ce 25 octobre 1753.

LETTRE CLXXXIV.

SUITE DU SÉNEGAL.

» LE lac & le canal de Kayor ſépa-
» rent les états du ſiratik, roi des
» Foules, de ceux du grand brak,
» ſouverain de Hoval. Le gouver-
» neur de l'iſle de Saint-Louis fut
» reçu à la cour du ſiratik, comme
» à celle des rois voiſins. Un prince,
» parent du monarque, vint au de-
» vant de lui à la tête de trente che-
» vaux. Dès qu'il l'eut apperçu, il
» s'avança au grand galop, ſecouant
» ſa lance, comme s'il eût voulu en
» frapper le général. Celui-ci l'aborda
» de la même maniere, c'eſt-à-dire,
» avec le piſtolet en joue; mais lorſ-
» qu'ils furent près l'un de l'autre,
» ils mirent pied à terre, & s'embraſ-
» ſerent: enſuite étant remonté à che-
» val, le prince conduiſit ſon hôte
» dans une maiſon qu'il avoit fait pré-
» parer. On lui ſervit un ſouper à la
» maniere du pays, & par civilité, il

» goûta de tous les mets Africains.
» Après le repas, on vint l'avertir
» que tout étoit disposé pour un bal
» dont on vouloit lui donner le diver-
» tissement : c'est ce que les negres
» appellent le *folgar*. Les jeunes gens
» s'assemblent dans une place, au mi-
» lieu de laquelle on allume un grand
» feu. Les vieillards, assis autour d'eux,
» s'entretiennent agréablement, tandis
» que la jeunesse danse ; & cette con-
» versation, qui se nomme le *karder*,
» est un de leurs plus grands amuse-
» ments. C'est dans ces cercles, où ils
» s'expriment en termes nobles & choi-
» sis, qu'on remarque la beauté de leur
» imagination, l'étendue de leur mé-
» moire, & les progrès qu'ils feroient
» dans les sciences, si leurs talents natu-
» rels étoient cultivés par l'étude : ce
» qu'il ne faut entendre néanmoins que
» des personnes de distinction, tels que
» les seigneurs, les officiers & les mar-
» chands ; car les paysans, les ouvriers
» & le peuple ne sont ni moins ignо-
» rants, ni moins grossiers, que dans les
» autres contrées de l'Afrique.
» Mais pour revenir au folgar, les
» garçons & les filles sont disposés sur

„ deux lignes vis-à-vis l'une de l'autre.
„ Dès que le bruit des inſtruments com-
„ mence à ſe faire entendre, toute la
„ troupe entonne une chanſon : en
„ même temps un danſeur ſortant de ſa
„ ligne, s'avance vers la négreſſe qui ſe
„ trouve placée directement en face de
„ lui. Il s'arrête à quelque diſtance, lui
„ tourne le dos ; & dans cet état, il
„ attend le ſignal du tambour. Au pre-
„ mier coup de baguette, il s'approche
„ de la fille, & forme avec elle une
„ danſe très - laſcive. Chaque acteur
„ fait, à ſon tour, le même exercice :
„ ils ſe réuniſſent enſuite, & ſe con-
„ fondent avec la même indécence, les
„ mêmes attitudes, les mêmes geſtes.
„ Dans ces ſortes de bals, les per-
„ ſonnes de la premiere diſtinction
„ viennent quelquefois danſer avec
„ leurs chevaux. Rien n'eſt plus diver-
„ tiſſant, que de voir ces ſuperbes cour-
„ ſiers, oubliant pour ce moment leur
„ ardeur, ſe conformer au deſſein de
„ la fête. Ils levent leurs pieds, & en
„ frappent la terre légérement & en
„ cadence. Tous les mouvements de
„ leurs corps s'accordent, avec une
„ juſteſſe admirable, au ſon des inſtru-

Digitized by Google

„ ments ; & rien ne reſſemble davantage
„ à une danſe bien conduite & bien
„ meſurée, que leur démarche fiere &
„ réguliere. Il ſemble que la fête ſoit
„ pour eux, tant ils paroiſſent y prendre
„ part & ſont ſenſibles aux applaudiſſe-
„ ments. Les cavaliers eux-mêmes n'a-
„ joutent pas peu d'agrément à tous ces
„ jeux. Ils guident leurs chevaux, &
„ leur font imiter tout ce qu'ils veulent
„ repréſenter, en feignant, par leur
„ contenance & leurs attitudes, un
„ combat, une lutte, une chaſſe, &c.

„ En approchant de Gumel, demeure
„ ordinaire du ſiratik, le gouverneur
„ François reçut une députation de ce
„ monarque, qui le complimenta ſur ſon
„ arrivée. Le palais du roi eſt compoſé
„ d'un grand nombre de cabanes, en-
„ vironnées d'un enclos de roſeaux en-
„ trelacés, & défendues par une haie.
„ Le directeur trouva le prince aſſis ſur
„ un lit, avec quelques-unes de ſes
„ femmes ; d'autres étoient à terre ſur
„ des nattes. Le roi ſe leva, fit quelques
„ pas au devant de l'étranger ; & le
„ plaça à côté de lui.

„ On parla de renouveller l'alliance

» qui subsistoit depuis un temps immé-
» morial entre la nation des Foules & la
» compagnie Françoise du Sénégal. Le
» directeur insista sur les avantages mu-
» tuels de cette union; & pour con-
» clusion, assura le siratik de ses sen-
» timents particuliers de respect & de
» zele. Pendant que l'interprete expli-
» quoit ce discours, le prince exprimant
» la satisfaction sur son visage, prit plu-
» sieurs fois la main du gouverneur, &
» la pressa contre sa poitrine. Ses fem-
» mes & ses courtisans disoient & ré-
» pétoient avec la même joie: les Fran-
» çois sont une bonne nation, ils sont
» nos amis. Je vous permets, ajouta
» le monarque, de bâtir des comptoirs
» dans toute l'étendue de mes états, d'y
» élever des forts pour votre sûreté, de
» vous réclamer de moi dans toutes les
» occasions, & de compter toujours sur
» ma protection & sur mon amitié.

» Pour sentir tout le prix d'une pareille
» faveur, il faut observer que, quoique
» les rois negres aiment passionnément
» le commerce des Européens, & parti-
» culiérement celui des François, parce
» que ces derniers ont pour eux plus de
» politesse & de complaisance que les

» autres nations, cependant ils n'en » craignent pas moins de leur voir » former des établiſſements dans leurs » états. Il ne ſauroient oublier la ty- » rannie avec laquelle ils ont été traités » par les Portugais & les Hollandois ; » & cette défiance pour leur liberté » les diſpoſe à regarder avec horreur, » tout ce qui a l'apparence de forte- » reſſe. D'un autre côté, les Euro- » péens qui ont reconnu, par une lon- » gue expérience, l'avidité des princes » du pays, & la mauvaiſe foi des ha- » bitants, n'abandonnent pas volontiers » leurs marchandiſes aux inſultes & au » pillage.

» Une des reines ayant obſervé que, » pendant l'audience du ſiratik, le » directeur regardoit, avec beaucoup » d'attention, une jeune princeſſe de » dix-ſept ans, s'imagina qu'il avoit » pris de l'amour pour elle, & propoſa » au roi de la lui donner en mariage : » le prince y conſentit; mais le Fran- » çois s'en excuſa, ſur ce qu'étant déjà » marié, ſa religion ne lui permettoit » pas d'avoir pluſieurs femmes. Cette » réponſe fit naître quantité de réfle- » xions & de diſcours entre les dames

Digitized by Google

„ negres ſur le bonheur de celles d'Eu-
„ rope. Elles demanderent au directeur
„ comment il pouvoit vivre ſi long-
„ temps ſans la ſienne ; ce qu'il penſoit
„ de ſa fidélité durant une ſi longue ab-
„ ſence ; & ſi lui-même ne ſe trouvoit
„ pas quelquefois dans le cas d'en man-
„ quer. Il les ſatisfit ſur toutes ces queſ-
„ tions, & principalement ſur la der-
„ niere, en diſant que l'occaſion n'étoit
„ pas toujours auſſi dangereuſe que
„ celle où il ſe trouvoit, quand il avoit
„ le bonheur de les voir. Cette galan-
„ terie Françoiſe lui valut un regard
„ tendre de la part de la jeune princeſſe,
„ & un ſourire gracieux de toutes les
„ autres.

„ Le roi partit le lendemain avec ſa
„ cour, pour ſe rendre à un autre pa-
„ lais. Le directeur vit paſſer ce cor-
„ tege, qui commençoit par un corps
„ de cent ſoixante chevaux. Les reines
„ & les princeſſes venoient après cette
„ avant-garde, montées ſur des cha-
„ meaux, & renfermées dans de grands
„ paniers d'oſier, où l'on ne leur
„ voyoit que la tête. Chaque chameau
„ portoit deux femmes, ſous la con-
„ duite de deux écuyers qui tenoient

„ les paniers pour les empêcher de
„ tourner. Les dames ſuivantes étoient
„ ſur des ânes, & marchoient, au-
„ tant qu'il étoit poſſible, à côté de
„ leurs maîtreſſes, pour les amuſer par
„ leur entretien, allumer leurs pipes, &
„ leur rendre d'autres ſervices. Cette
„ troupe galante ſalua le général
„ avec beaucoup de politeſſe, & lui
„ ſouhaita un heureux voyage. Elle
„ étoit ſuivie d'un long train de cha-
„ meaux, d'ânes & de bœufs chargés
„ du bagage de la cour. Un corps de
„ trois cents chevaux formoit cette pre-
„ miere partie du convoi. A peu de
„ diſtance, les tambours, les trom-
„ pettes & les timbales du roi ſe firent
„ entendre à la tête d'un autre corps
„ de cavalerie. Le monarque ſuivoit
„ ſeul à cheval, vêtu d'un ſurtout d'é-
„ carlate, avec le ceinturon, l'épée &
„ le chapeau à la Françoiſe. En appro-
„ chant du directeur, qui le reçut la
„ tête découverte, il mit auſſi le cha-
„ peau à la main; & après quelques
„ compliments, ils prirent congé l'un
„ de l'autre. Le prince étoit ſuivi de
„ quatre ou cinq cents chevaux qui mar-
„ choient ſur quatre de front. Les pre-

Digitized by Google

» miers rangs étoient compoſés des
» principaux ſeigneurs de la cour. Outre
» le ſabre & la lance, chacun avoit ſon
» arc & ſon carquois paſſés en ſautoir
» ſur le dos, avec une écharpe de plu-
» ſieurs couleurs à la ceinture. Toute
» cette nobleſſe ſalua civilement le di-
» recteur, qui lui rendit quelques fan-
» fares de ſa muſique, avec une dé-
» charge de la mouſquéterie. Les équi-
» pages du roi ſuivoient en bon ordre;
» & cette longue marche étoit fermée
» par deux cents chevaux qui formoient
» l'arriere-garde.

» Le ſiratik peut mettre en cam-
» pagne une armée nombreuſe, parce
» que ſes gouverneurs de province ſont
» obligés de lui fournir la quantité de
» troupes qu'il demande. Pour le rem-
» bourſement de leur dépenſe, ils ont
» le droit de faire eſclaves tous les ne-
» gres qu'ils rencontrent dans l'étendue
» de leur gouvernement: privilege dont
» le roi lui-même ne jouit qu'à l'égard
» de ceux qui ſe ſont rendu coupables
» de quelques crimes.

» Selon les loix établies dans la plupart
» des états Africains, la couronne ne
» paſſe pas du pere au fils, mais au

» frere, & à ſon défaut, au neveu
» du monarque par ſa ſœur, la voie des
» femmes étant regardée comme la
» plus ſûre. Les reines ſoutiennent la
» grandeur de leur rang avec une di-
» gnité ſinguliere. Il eſt de l'étiquette de
» cette cour Africaine, que ces prin-
» ceſſes ne tournent jamais la tête pour
» marquer de l'attention à ce qui ſe
» fait autour d'elles. Mais cette fierté ſe
» change en familiarité vis-à-vis des
» Européens, & en careſſes avec les
» François.

» Le royaume des Foules occupe
» près de deux cents lieues, de l'orient
» à l'occident, ſur les deux bords du
» Sénégal; mais ſes dimenſions ſont
» moins connues du nord au ſud, parce
» que les étrangers ont preſque borné,
» juſqu'à préſent, leur négoce aux rives
» de ce fleuve, ſans avoir cherché à pé-
» nétrer dans les terres. Le pays eſt fort
» peuplé, le terroir fertile; & ſi les ha-
» bitants avoient plus d'induſtrie, ils
» pourroient tirer de leurs productions
» le fonds d'un commerce fort avanta-
» geux. Les lieux principaux qui ſe trou-
» vent dans ſa longueur, en remontant
» le Sénégal, ſont la petite iſle de Mé-

Digitized by Google

„ nage, où les negres, après les inonda-
„ tions font leurs plantations de tabac,
„ de riz, de millet & de légumes, qui leur
„ produiſent de riches récoltes, le lac de
„ Pania-Fouli, formé, comme celui de
„ Kayor, par les débordements de la
„ riviere; le terrier Rouge, lieu célebre
„ par le trafic des gommes, dont les
„ échanges ſe font comme au déſert;
„ l'iſle d'Ivoire ou de Morfil, qui oc-
„ cupe un eſpace de plus de quarante
„ lieues, & tire ſon nom de la quan-
„ tité de dents d'éléphants, que les
„ François y achetent; l'iſle de Bilbas,
„ qui, quoique moins grande que celle
„ d'Ivoire, dont elle n'eſt ſéparée que
„ par un petit bras du Sénégal, lui reſ-
„ ſemble par le terroir, les productions
„ & le commerce; & enfin la ville d'A-
„ gnan, ſéjour ordinaire du ſiratik, &
„ la capitale de ſon royaume.

„ Depuis le terrier Rouge juſqu'à
„ l'iſle de Bilbas, les deux côtés du
„ fleuve préſentent une charmante
„ perſpective. Ses rives ſont couver-
„ tes de grands arbres chargés de
„ verdure, & peuplés d'une variété
„ infinie d'oiſeaux, de ſinges, d'écu-
„ reuils, dont les mouvements & les

„ tours comiques offrent un ſpectacle
„ amuſant. Les oiſeaux, pour éviter la
„ pourſuite des ſinges qui craignent
„ l'eau, font leurs nids à l'extrêmité des
„ branches ſuſpendues ſur la riviere.
„ Rien n'eſt ſi plaiſant, que de voir
„ ces quadrupedes deſcendre du haut
„ des arbres, pour admirer de plus près
„ les barques à leur paſſage. Ils les con-
„ ſiderent quelque temps, paroiſſent
„ s'entretenir de ce qu'ils ont vu, &
„ abandonnent la place à ceux qui arri-
„ vent après eux. Pluſieurs deviennent
„ familiers juſqu'à jeter des branches
„ ſeches aux paſſants, qui leur répon-
„ dent à coups de fuſils. On en tue
„ quelques-uns; d'autres ſont bleſſés;
„ le reſte tombe dans une étrange conſ-
„ ternation. Une partie pouſſe des cris
„ affreux; une autre ramaſſe des pierres
„ pour les jeter à leurs ennemis; d'au-
„ tres ſe vuident le ventre dans leurs
„ mains, & s'efforcent d'envoyer ce
„ préſent aux ſpectateurs. Comme ces
„ animaux ſont fort nuiſibles aux plan-
„ tations, les negres leur font continuel-
„ lement la guerre, & ne peuvent con-
„ cevoir ce qui peut déterminer les Eu-
„ ropéens à les acheter, n'étant propres
„ qu'à faire du mal. Pluſieurs d'entr'eux

» en ont pris occaſion d'apporter des
» rats à vendre aux comptoirs François,
» perſuadés qu'ils ne devoient pas être
» de moindre prix que les ſinges, puiſ-
» qu'ils ne ſont ni moins pernicieux ni
» moins nuiſibles.

» Le gouverneur ne quitta le royau-
» me des Foules, qu'après avoir rendu
» une derniere viſite au monarque dans
» ſa capitale. Ce prince étoit avancé en
» âge; & ſon eſprit s'affoibliſſoit avec
» le corps. Il tomba tout d'un coup
» dans un excès de dévotion, qui lui fit
» abandonner les rênes du gouverne-
» ment. Il ſe retira parmi les marabouts,
» pour ſe perfectionner, diſoit-il, dans
» la mahométiſme. Il devint ſi paſſionné
» pour l'alcoran, qu'il le portoit conſ-
» tamment à ſon cou, dans un gros in-
» folio qui contenoit le texte avec la
» gloſe; & quoiqu'il ſoutînt à peine cet
» énorme fardeau, il ne voulut jamais
» permettre qu'on en diminuât le poids.
» Un pélerinage à la Mecque étoit à ſes
» yeux un titre de ſainteté; & la fin
» de ſa vie, comme celle de tous les
» princes foibles & dévots, fut le regne
» des prêtres, de la ſuperſtition & de
» l'hypocriſie.

» Lorſque

» Lorſque le ſiratik rend la juſtice à » ſes peuples, il ſe fait accompagner de » douze vieillards qui écoutent les parties ſéparément, & rapportent au monarque ce qu'ils ont entendu. Le prince, ſur l'avis de ſes conſeillers, prononce le jugement; & la ſentence eſt exécutée ſur le champ. A ces audiences, il n'y a ni avocat ni procureur; chacun plaide ſa propre cauſe; & dans les affaires civiles, le roi prend un tiers des dommages & intérêts. Le meurtre & la trahiſon ſont les ſeuls crimes qu'on puniſſe de mort. Un débiteur inſolvable eſt vendu avec toute ſa famille, juſqu'à l'entiere ſatisfaction du créancier; & le roi retire une partie du prix de la vente.

» Les Foules n'ont pas la peau d'un » ſi beau noir que les autres negres; la » plupart ſont d'une couleur fort baſanée; ce qui vient de leurs fréquentes » alliances avec les Maures. Ils ne ſont » ni ſi hauts, ni ſi robuſtes que les » Oualofs : leur taille eſt médiocre, » quoique bien priſe. Avec un air délicat, ils ne laiſſent pas d'être propres » au travail. Ils cultivent les terres avec » ſoin, & nourriſſent un grand nombre

» de beſtiaux. Leurs chevres & leurs
» moutons ſont d'une qualité parfaite,
» leurs bœufs fort gros ; & la compa-
» gnie n'a pas de meilleurs cuirs, ni à
» meilleur marché, que ceux qu'elle tire
» de cette contrée. Le pays eſt rempli
» de toutes ſortes d'animaux, depuis le
» lapin juſqu'à l'éléphant ; auſſi ces peu-
» ples ſont-ils fort adonnés à la chaſſe ;
» & ils l'exercent avec beaucoup d'a-
» dreſſe. Ils ont l'eſprit plus vif que
» les Oualofs, & les manieres plus
» civiles ; mais ils ne ſont ni moins
» voleurs, ni moins frippons. Leur dou-
» ceur naturelle les fait aimer de tous
» leurs voiſins ; & ceux qui les inſultent,
» ſe déshonorent eux-mêmes. Chez
» eux, un homme ne tombe jamais
» dans le beſoin ; ils aſſiſtent avec huma-
» nité les infirmes & les vieillards. Les
» querelles ſont rares parmi eux ; & il
» ſe paſſe des années entieres, ſans qu'on
» entende dire qu'un particulier en ait
» inſulté un autre. Cette douceur ne
» vient cependant pas d'un défaut de
» courage ; car il y a peu de nations auſſi
» braves dans toute l'Afrique. Leur in-
» clination pour la danſe leur eſt com-
» mune avec tous les negres ; quoi-

» que mahométans, ils ont une égale
» paſſion pour l'eau-de-vie, & donne-
» roient un bœuf gras pour une pinte
» de cette liqueur; mais il faut prendre
» garde de ne pas leur préſenter une
» bouteille à moitié remplie; car, ſoit
» ſimplicité, orgueil ou ſuperſtition,
» ils préferent un petit vaſe plein, à un
» baril auquel il ne manqueroit qu'un
» pouce de ſa meſure. Ils ſont curieux
» dans le choix des étoffes; les femmes
» ſur-tout ne trouvent rien de trop beau
» dans les toiles que leur vendent les
» François ou les Maures. La ſoie ne
» s'y eſt pas encore introduite, quoi-
» qu'elles la reçuſſent avec joie. Elles
» ſont douces, polies, engageantes, &
» auſſi propres qu'aucune autre femme
» du monde, à tirer parti de la foibleſſe
» des hommes.

» En remontant le Sénégal, & mar-
» chant vers l'orient, on rencontre le
» royaume de Galam, qui confine aux
» états du ſiratik. Nos François, qui fai-
» ſoient cette route, s'arrêterent quel-
» que temps ſur les frontieres de ces
» deux royaumes, où ils exerçoient
» un ſingulier genre de commerce. Les
» femmes de ce lieu s'étant imaginé que

» l'eau qu'on pompoit dans les barques,
» guériſſoit différentes ſortes de mala-
» dies, apportoient du lait en échange
» pour ce prétendu remede. Un chirur-
» gien, nommé Ferrand, s'étoit rendu le
» directeur de ce trafic, & le conduiſoit
» ſi habilement, qu'un jour ne pouvant
» s'accorder avec une de ces femmes
» pour la quantité de lait qu'il exigeoit,
» il remit gravement ſon eau dans la
» pompe, comme s'il eût appréhendé
» de perdre la moindre goutte de cette
» précieuſe & divine liqueur. Ce même
» homme avoit apporté, de l'embou-
» chure du Sénégal, de petites écailles
» plates qu'il donnoit aux negres, pour
» les récompenſer de quelques ſervices.
» Comme ceux-ci y attachoient beau-
» coup de prix, qu'ils les tailloient en
» rond comme des médailles, qu'ils y
» gravoient des caracteres pour leur
» ſervir de gris-gris, il réſolut d'en par-
» tager le profit avec les marabouts, &
» en fit, pour ainſi dire, un commerce
» ſacré, dont il ne tiroit pas un médio-
» cre avantage.

» Betel eſt le dernier village du
» royaume des Foules, & Childé la
» premiere place de celui de Galam,

Digitized by Google

» Ce canton eſt le pays de toute l'Afri-
» que, où la volaille eſt en plus grande
» abondance. Les poulets y valent mieux
» que les meilleurs chapons de l'Euro-
» pe ; & le meilleur chapon s'y donne
» pour une feuille de papier.

» A l'oppoſite de Childé, eſt la ville de
» Tuabo, réſidence ordinaire du roi de
» Galam, & renommée pour quelques
» carrieres de très-beau marbre. Entre
» Tuabo & Dramanet, la riviere de Fa-
» lemé, après un cours dont la longueur
» n'eſt pas encore bien connue, vient ſe
» rendre dans le Sénégal, du côté du ſud.
» Elle forme une iſle immenſe, qui ren-
» ferme les contrées de Bambouk, de
» Makonna, de Jaka, de Gadda, &
» divers autres lieux dont les Européens
» n'ont point acquis la connoiſſance.

» Les richeſſes du royaume de Bam-
» bouk excitoient, depuis long-temps,
» toute l'ardeur des compagnies Fran-
» çoiſes. Elles n'avoient pas eu de direc-
» teur-général, qui n'eût recommandé
» à ſes agents d'employer tous leurs
» ſoins pour la découverte d'un pays,
» d'où venoit l'or qu'ils recevoient des
» ſujets du ſiratik. Ce n'étoit pas une
» entrepriſe aiſée; les habitants compre-

» noient également, qu'il n'étoit pas de
» leur intérêt d'introduire chez eux des
» étrangers, dont le principal soin seroit
» peut-être de les chasser de leurs pos-
» sessions. La premiere démarche, & la
» plus indispensable, étoit de s'établir
» d'abord dans le royaume de Galam.
» Les François obtinrent la permission
» de bâtir un fort à Dramanet, & le
» nommerent Saint-Joseph; mais ayant
» été attaqué & détruit par les negres,
» ils en construisirent un autre, sous le
» même nom, à Mankanet, & un troi-
» sieme, nommé Saint-Pierre, près de
» Kaniura, sur la riviere de Falemé. Ce
» dernier est d'autant plus important,
» qu'il commande l'entrée du royau-
» me de Bamboük, si fertile en mines
» d'or.

» C'est à un facteur, nommé Com-
» pagnon, qu'on a vu depuis archi-
» tecte à Paris, que les François doi-
» vent la découverte de cette riche
» contrée. Il fut le premier Européen
» qui y pénétra, & acquit assez de con-
» noissance des lieux, pour y retourner
» plusieurs fois. Dans l'espace de dix-
» huit mois qu'il mit à voyager dans ce
» pays, il le visita de tant de côtés dif-

» férents, qu'il paroît n'avoir laiſſé aucun endroit à parcourir. Il porta ſes » obſervations ſur tous les objets qui ſe » préſenterent dans ſa route, autant » pour ſatisfaire ſa curioſité, que pour » répondre aux vues de la compagnie » qui l'employoit.

» Les états de Bambouk ne ſont ſoumis à aucun roi, quoiqu'on leur donne » le titre de royaume. Les habitants » n'ont, pour les gouverner, que les » chefs de villages, qui, ſous le nom » de *farim*, exercent un pouvoir ſouverain. Tous ces chefs ſont indépendants l'un de l'autre, mais leur devoir » & leur intérêt les obligent de ſe réunir » pour la défenſe commune. Le pays eſt » fort peuplé, comme on peut en juger » par le grand nombre de villages ſitués à l'eſt de la riviere. On y trouve » des merles blancs & des pigeons » verds, deux ſingularités particulieres à cette contrée. Entre les autres curioſités naturelles, on parle » d'un arbre qui produit une certaine » graiſſe appellée beurre de Bambouk. » Les negres s'en ſervent pour aſſaiſonner leurs légumes. Les Européens » ne la trouvent pas différente du lard,

» à la réſerve d'une petite âcreté qui » n'eſt pas même déſagréable. Le fruit » qui renferme cette graiſſe eſt rond, » gros comme une noix, & couvert » d'une coque, avec une peau ſeche & » brillante. Après en avoir ſéparé une » partie qui tient de la nature du ſuif, » on pele le reſte, & on le met dans » l'eau chaude, d'où l'on enleve le » beurre qui ſurnage. On compte, dans » ce même pays, ſix mines principales, » d'où l'on tire de l'or. Tous les ruiſ- » ſeaux en charient avec leur ſable; il » enrichiroit les habitants, s'ils avoient, » ou plus d'induſtrie, ou moins de pa- » reſſe.

» La ville de Dramet, où les Fran- » çois avoient bâti un fort dans le » royaume de Galam, ſur le Sénégal, » n'a pas moins de quatre mille habi- » tants; ce ſont les négociants les plus » juſtes & les plus habiles que l'on con- » noiſſe parmi les negres. Leur com- » merce s'étend juſqu'à Tombut, qui, » ſuivant leur calcul, eſt cinq cents » lieues plus loin dans les terres. Ils en » tirent de l'or & des eſclaves, & font » quelque trafic avec les François du Sé- » négal; mais ils portent la plus grande

» partie de leurs marchandiſes aux An-
» glois de la riviere de Gambra. Leur
» méthode conſtante eſt d'en faire ré-
» gler le prix par deux ou trois de leurs
» principaux négociants ; & ce tarif de-
» vient une loi pour tous les autres.
» Un eſclave mâle, entre dix-huit &
» trente ans, ſe donnoit autrefois pour
» vingt livres de notre monnoie, une
» once d'or pour douze francs, & le
» morfil pour quatre ſous la livre. On
» appelle morfil les dents d'éléphant,
» dans l'état qu'elles ſe traitent avec les
» negres ſur les côtes d'Afrique, c'eſt-
» à-dire, avant qu'elles aient reçu une
» façon de l'art.

» L'étendue du royaume de Galam eſt
» d'environ quarante-cinq lieues. Il ſe
» termine aux cataractes de Félu, où
» le Sénégal, ayant comme forcé le
» paſſage entre deux montagnes, ſe
» précipite au travers des rochers,
» avec un bruit épouvantable, de la
» hauteur de quarante braſſes. Les
» monts qui préparent cette chûte,
» commencent à une demi-lieue du
» village, & rendent le pays preſque
» inacceſſible. Les cataractes de Go-

» vine, éloignées de celles de Félu » d'environ quarante lieues, préſentent » encore plus de difficulté; non que » le canal n'ait aſſez de largeur, mais » il eſt rempli de rocs, au travers deſ- » quels il ſemble que l'eau ſe ſoit ou- » vert un paſſage, en chariant toute » la terre des environs. Elle court ainſi » par cent boyaux fort rapides, & » dont aucun ne paroît navigable.

» Les peuples de Galam ſont inquiets, » turbulents, & capables de détrôner » leur roi ſous les moindres prétextes. » Les principaux ſeigneurs ſont autant » de petits ſouverains, qui ne connoiſ- » ſent d'autre autorité que celle qu'ils » ont uſurpée. Le royaume de Caſſon » borne cette région à l'orient. Le » prince fait ſa réſidence dans une » grande iſle, ou plutôt une péninſule » formée par deux rivieres au nord du » Sénégal. Ce roi paſſe pour un mo- » narque riche & puiſſant, qui n'eſt pas » moins reſpecté de ſes voiſins que de » ſes ſujets. On connoît peu les limites » de ſes états; mais on prétend que le » roi de Galam eſt ſon tributaire. On » y trouve des mines d'or, d'argent » & de cuivre; & l'on aſſure que ces

» métaux paroiſſent preſque ſur la ſur-
» face de la terre. »

Ici finit la relation, d'où j'ai tiré les morceaux qui m'ont paru les plus dignes de votre curioſité. L'auteur, qui n'a point pénétré juſqu'à la ſource du Sénégal, doute qu'aucun Européen y ſoit parvenu. Il juge que ce fleuve a la même qualité que le Nil, c'eſt-à-dire, ſes accroiſſements & ſes décroiſſements qui fertiliſent le terrein, & après quelques autres réflexions de ce genre, il rapporte les uſages qui l'ont le plus frappé pendant ſa route. Il dit, par exemple, que certains negres mahométans « font aux filles l'opération
» ſuivante, qui leur tient lieu de cir-
» conciſion. Lorſqu'elles ont atteint
» l'âge de douze ans, on leur intro-
» duit un bâton couvert de four-
» mis, qui leur rongent la chair; & de
» peur que ces inſectes raſſaſiés ne ſe
» relâchent de leur activité, on a
» ſoin de les renouveller pluſieurs fois.
» Ces pauvres filles ſont ainſi tourmen-
» tées, juſqu'à ce que l'action des four-
» mis ait produit l'effet qu'on en at-
» tend.

» Ces mêmes peuples reconnoiſſent,

» ſous le nom d'*Horey*, un eſprit infer-
» nal, qui, ſelon toute apparence,
» n'eſt autre choſe qu'un negre dégui-
» ſé, apoſté par les marabouts. A s'en
» tenir aux diſcours de ces bonnes
» gens, les cérémonies de la circon-
» ciſion ne manquent jamais d'être ac-
» compagnées des mugiſſements de cet
» horrible démon. Ce bruit reſſemble
» au ſon le plus bas de la voix humaine,
» & rien n'inſpire tant de frayeur à la
» jeuneſſe. Dès qu'il commence, les
» negres préparent des aliments pour
» le diable, & les lui portent dans
» quelque antre voiſin. Ce qu'on lui pré-
» ſente eſt dévoré ſur le champ; & ſi
» la proviſion ne ſuffit pas, il trouve le
» moyen d'enlever un jeune homme
» qui n'ait pas encore été circoncis, &
» garde ſa proie dans ſon eſtomac,
» juſqu'à ce qu'il ait reçu plus de nour-
» riture. Après même ſa délivrance
» la victime demeure muette autant de
» jours qu'elle en a paſſé dans le ventre
» du diable. Je vis un exemple de cette
» prévention populaire dans une ville
» des Foules. Un jeune negre d'environ
» quinze ans étoit ſorti, diſoit-on, du
» corps d'Horey la nuit précédente,

Digitized by Google

» & tous mes efforts ne purent le faire
» parler, quoique je lui préſentaſſe le
» bout d'un fuſil, que ces peuples
» craignent beaucoup. Quelques jours
» après, il parut librement au milieu de
» nous, & nous raconta des choſes
» étonnantes, qu'il tiroit apparemment
» de ſon imagination. Enfin, tous les
» negres parlent avec effroi de ce
» monſtre ; & l'on eſt ſurpris de la
» confiance avec laquelle ils aſſurent
» qu'ils ont été non-ſeulement enlevés,
» mais avalés par cet eſprit malin &
» goulu.

» Les marabouts, qui les entretien-
» nent dans cette opinion, paſſent les
» premieres années du ſacerdoce dans
» la pratique des plus grandes auſtérités.
» Il eſt vrai qu'ils s'en dédommagent
» enſuite, & ſe livrent ſans retenue
» à toutes ſortes de débauches. On les
» voit couverts de haillons, & le plus
» ſouvent à moitié nus. Ils courent les
» rues comme des foux ; & les hon-
» nêtes femmes, qui ſe rencontrent ſur
» leur paſſage, ſont ordinairement les
» victimes de leur brutalité. Les ſpec-
» tateurs, loin de s'oppoſer à cette
» violence, croient qu'une femme

Digitized by Google

» ainſi traitée acquiert un degré par-
» ticulier de ſainteté, & s'empreſſent
» de baiſer ſes habits. Le mari, quoi-
» que très-mécontent, eſt obligé de
» faire bonne mine, & de donner un
» feſtin au marabout, pour reconnoître
» l'inſigne faveur qu'il a bien voulu faire
» à ſon épouſe. Ces prêtres ne con-
» tractent des alliances qu'avec les fa-
» milles ſacerdotales; & tous les en-
» fants mâles ſont deſtinés à remplir
» les mêmes fonctions que leurs peres.
» Une des principales, c'eſt d'inſtruire
» la jeuneſſe; & leurs écoles ſont quel-
» quefois très-nombreuſes. La plupart
» d'entr'eux poſſedent de grandes ri-
» cheſſes, parce qu'outre le produit de
» leurs gris-gris, ils font encore un
» trafic conſidérable. Le peuple a pour
» eux une vénération ſi profonde, qu'il
» prend leurs rêveries pour des pré-
» dictions, pour des révélations faites
» par Mahomet, à qui ils ſe vantent
» de parler en ſecret. Le reſpect des
» grands ne le cede point à celui du
» peuple. Si les perſonnes de la plus
» haute diſtinction rencontrent un ma-
» rabout, ils forment un cercle autour
» de lui, & ſe mettent à genoux pour

» faire la priere & recevoir ſa béné-
» diction. Le même uſage s'exerce dans
» la chambre du roi ; &, en général, ces
» gens ont une ſi haute idée de la ſain-
» teté de leurs prêtres, qu'ils ſont per-
» ſuadés que ceux qui les offenſent,
» n'ont pas plus de trois jours à vivre.

» L'inſtruction des enfants par les
» marabouts ſe fait une heure ou deux
» avant le jour. Les leçons ſont écrites
» ſur de petites planches ; & lorſqu'ils
» les ſavent lire, ils les apprennent par
» cœur. Il eſt aiſé à un étranger de re-
» connoître leurs écoles, au bruit qu'ils
» font en répétant les inſtructions de
» leurs maîtres avec toute la force de
» leur voix. Ce n'eſt pas ſeulement dans
» les écoles que ces derniers commu-
» niquent leurs ſciences ; ils ſe répan-
» dent dans les villages, pour prêcher
» leur doctrine à ceux qui veulent la
» recevoir. Le pays leur eſt toujours
» ouvert ; & dans les guerres même
» les plus ſanglantes, ils ont la liberté
» de paſſer d'un royaume à l'autre. Mais
» ils ne ſe rendent jamais à charge ſur
» la route : ils portent avec eux leurs
» proviſions ; & lorſqu'elles ſont épui-
» ſées, quelques feuilles de papier four-

» niſſent long-temps à leur ſubſiſtance.
» Ils en compoſent des gris-gris, qui
» leur procurent bientôt de nouveaux
» aliments.

» Dans la partie de l'Afrique qu'ar-
» roſent la Gambra & le Sénégal, les
» principales langues ſont celles des
» Mandingues, des Oualofs & des Fou-
» les. La premiere eſt la plus commune
» ſur la Gambra; & avec cette clef,
» on peut voyager ſans embarras, de-
» puis ſon embouchure juſqu'à l'endroit
» où cette riviere ſe joint au Niger, s'il
» eſt vrai, comme on le croit, qu'elle
» ſoit une des principales branches de
» ce fleuve. Outre cet idiome com-
» mun, les Mandingues ont un jargon
» myſtérieux, entiérement ignoré des
» femmes, & dont les hommes ne
» font uſage qu'à l'occaſion du Mumbo-
» Jumbo. Une corruption du Portu-
» gais eſt devenue le langage ordinaire
» du commerce entre les Européens &
» les negres : peut-être ne ſeroit-il
» pas entendu à Lisbonne : cependant
» les Anglois l'apprennent facilement;
» & leurs interpretes n'en emploient
» jamais d'autre.

» Les negres du Sénégal ſont maho-

» métans, convertis par les Maures :
» mais cette religion ne conſiſte parmi
» eux, que dans la croyance de l'unité
» de Dieu, & dans quelques pratiques
» particulieres. Ils reconnoiſſent la miſ-
» ſion de Mahomet, ſans invoquer le
» nom de ce prophete. Ils ont même
» quelques traditions confuſes de la
» perſonne de Jeſus-Chriſt, & ils en
» parlent comme d'un homme qui a
» fait de grands miracles. Mais ce qu'ils
» racontent de ſa puiſſance & de ſa
» ſainteté, eſt un tiſſu de fables ſans
» ordre & ſans vraiſemblance. Ils
» croient la prédeſtination, & mettent
» toutes leurs infortunes ſur le compte
» de la providence. C'eſt Dieu qui l'a
» voulu ainſi, diſent-ils ; nous ne pou-
» vons nous oppoſer à ſes volontés.
» S'ils commettent quelque larcin, c'eſt
» Dieu qui leur a envoyé ce qu'ils ont
» volé. S'ils perdent leur pere, leur
» mere, leurs freres, leurs enfants,
» c'eſt Dieu qui en avoit beſoin, &
» qui les tire de ce monde. Ils mêlent
» ainſi les horreurs du mahométiſme
» avec les vérités du chriſtianiſme. Ils
» n'ont ni temples, ni moſquées, ni
» égliſes. S'ils ont des aſſemblées reli-

» gieuſes, elles ſe tiennent en plain» champ, à l'ombre de quelques grands» arbres. Ils tracent un cercle à côté» de leur demeure, au milieu duquel» ils font toutes les contorſions que» leur imagination leur ſuggere. Ils ſont» en général très-ſuperſtitieux : lorſ» qu'ils ont un voyage à faire, ils» égorgent un poulet; & ce qu'ils ob» ſervent ſur ſes entrailles, leur ſert de» regle pour avancer ou différer leur» départ.

» Ces negres appellent *couſcou* une» ſorte de mets dont ils font leur» nourriture la plus ordinaire. C'eſt» une compoſition de farine de mil,» qu'ils préparent de la maniere ſui» vante. Ils commencent par piler le» grain, & le paſſent dans un tamis pour» en ôter le ſon. Ils en font enſuite» une pâte qu'ils mettent ſur le feu» dans un pot de terre, & la remuent» ſans ceſſe, pour empêcher qu'elle» ne cuiſe en pain. A force de mou» vement, elle ſe diviſe en petites» boules ſeches & dures, comme des» dragées, & ſe garde long-temps» lorſqu'on a ſoin de la préſerver de» l'humidité. Pour en faire uſage, on

» l'arroſe d'eau chaude ou de bouillon, » qui l'amollit & la fait enfler comme » le riz. Cette nourriture eſt ſaine, lé- » gere, de facile digeſtion, & ſur-tout » très-rafraîchiſſante. Le *ſanglet* n'eſt » que le gruau du mil, qui, employé » comme le gruau du froment, fait à » peu près les mêmes effets.

» On ne trouve nulle part des tama- » rins ſi beaux ni en ſi grand nombre, » que ſur la rive méridionale du Séné- » gal. Toutes les côtes d'Afrique en ſont » parſemées ; mais l'eſpece en eſt plus » petite, & la qualité très-inférieure à » celui-ci. Cet arbre, dont le fruit a » toujours été recommandable dans la » médecine, eſt, pour l'ordinaire, de » la grandeur du noyer, mais plus » touffu. Ses branches s'étendent régu- » liérement de tous côtés, & ſont di- » viſées en pluſieurs rameaux chargés » de feuilles, qui donnent de l'ombre » & de la fraîcheur. Les fleurs naiſſent » par bouquets longs de cinq à ſix pou- » ces : ils ne contiennent cependant » que neuf ou dix fleurs, parce qu'elles » ſont à quelque diſtance l'une de » l'autre. Elles ſortent de l'extrêmité » des branches, & ſe changent en un

» fruit ſemblable, par ſa grandeur & ſa » figure, à des gouſſes de feves. C'eſt » la pulpe & les ſemences ſéparées de » la peau extérieure, & réduites en » pâte, que l'on apporte en Europe. » Les Africains en compoſent une li- » queur avec de l'eau, du ſucre & du » miel, ou en font des confections qu'ils » conſervent pour ſe déſaltérer. Les » feuilles ſimplement ſéchées ont la » même vertu; les negres en mettent » dans leur riz, leur couſcou, & en » général dans preſque tous leurs ali- » ments. Le tamarin, délayé dans beau- » coup d'eau, donne une boiſſon auſſi » agréable que celle du limon. »

Le mémoire, dont vous venez de lire l'extrait, m'a épargné les embarras d'une longue route; & toutes mes courſes, pendant mon ſéjour au Fort-Louis, ſe ſont bornées à de ſimples promenades aux environs de l'iſle. Le village de Sor eſt la premiere habitation qui ſe préſente au bord oriental du fleuve. L'iſle, dans laquelle il eſt ſitué, a une lieu de longueur, & eſt partagée par de petites rivieres qu'on nomme Marigots. Ses ſables, qui ſont, en général, aſſez fertiles, forment, dans

Digitized by Google

ſon centre, pluſieurs collines d'une pente douce, couvertes de gommiers, ou d'autres arbres épineux & d'un accès très-difficile. Pour arriver dans le village, il me fallut traverſer pluſieurs rivieres. J'avois un expédient, lorſqu'elles n'étoient pas trop profondes: c'étoit de me faire porter par des negres. L'un d'eux me prêtoit ſes épaules; & comme ſes habits l'embarraſſoient peu, il étoit bientôt dans l'eau juſqu'à la poitrine, & me paſſoit dans un inſtant & en courant. Ces gens ſont accoutumés à marcher dans l'eau comme ſur la terre, & ils en connoiſſent toutes les routes. Auſſi n'avois-je point d'autre monture, paſſez-moi cette expreſſion, lorſqu'il s'agiſſoit de traverſer une riviere, un étang, ou un lac de moyenne profondeur.

Le bout de mes pieds, malgré toute mon attention, avoit touché les flots; mais ils ne furent pas long-temps à ſe ſécher ſur les ſables brûlants qui couvrent ces bords. Mes ſouliers ſe racorniſſoient, ſe coupoient, & tomboient en poudre. La ſeule réflexion de la chaleur du ſol me faiſoit lever toute la peau du viſage. La nature a placé, ſous les pieds des negres, une peau ſi épaiſſe,

Digitized by Google

qu'elle les diſpenſe de l'uſage des ſouliers, & leur ſert de défenſe contre les corps les plus durs.

Parmi les diverſes plantes qui attirerent mon attention ſur la rive du Sénégal, je vis cette eſpece de potirons, particuliers aux pays chauds, appellés giromons. Ils ne le cedent point à ceux des climats froids par la groſſeur, & leur goût ſucré a quelque choſe de plus fin & de plus délicat. On y trouve auſſi cette grande ſenſitive épineuſe, que les negres appellent *guerakiao*, c'eſt-à-dire, bon jour, parce que, quand on la touche, ou qu'on lui parle de près, elle incline ſes feuilles, comme pour ſouhaiter le bon jour, & témoigner qu'elle eſt ſenſible à la politeſſe qu'on lui fait.

Je vous ai parlé d'un arbre de la côte d'Or, dont la grandeur ſurpaſſe tout ce que j'avois vu en ce genre; mais il n'approche pas de celui qu'on nomme ici le pain de ſinge. J'en ai meſuré le tronc avec une ficelle, & lui ai trouvé ſoixante & dix-huit pieds de circonférence, c'eſt-à-dire, plus de vingt-cinq de diametre. Sa hauteur n'eſt point extraordinaire, & n'a guere que

ſoixante pieds. Du haut du tronc partent pluſieurs branches, dont quelques-unes s'étendent horizontalement, & touchent la terre par leurs extrêmités. Elles ont, depuis quarante-cinq juſqu'à cinquante pieds de longueur; & chacune d'elles feroit un des plus gros chênes de l'Europe. Enfin tout l'enſemble paroît moins former un arbre qu'une forêt. Une racine, qui avoit été découverte par les eaux d'une riviere, me parut avoir plus de cent dix pieds de long, ſans compter la partie qui reſtoit encore cachée en terre. Pluſieurs de ces arbres portent des noms d'Européens, dont les caracteres ſont gravés profondément dans l'écorce. Un de ces noms date du quinzieme ſiecle, & les lettres ont environ ſix pouces de longueur; les pains de ſinge ſont peut-être les plus anciens arbres du globe terreſtre. Si l'Afrique, en produiſant l'autruche & l'éléphant, peut ſe flatter d'avoir enfanté les géants des oiſeaux & des quadrupèdes, elle ne ſe dément point à l'égard des végétaux, en tirant de ſon ſein le plus grand arbre de l'univers.

L'autruche, dont je viens de parler, eſt le principal oiſeau du pays. Il y

eſt ſi commun, qu'on en rencontre ſouvent des troupes nombreuſes ſur le bord des rivieres. Elles ont ordinairement ſept à huit pieds de haut; mais leur corps, quoiqu'aſſez gros, a peu de proportion avec leur grandeur. Elles ſont montées ſur de très-hautes jambes, ont le cou fort long, la tête extrêmement petite, & couverte d'une ſorte de duvet. Les yeux reſſemblent à ceux de l'homme, leur bec eſt court & pointu, & leurs ailes, trop petites pour voler, ſuffiſent pour les aider à courir avec une vîteſſe étonnante, ſurtout lorſqu'elles ont le vent en arriere. Quand il leur eſt contraire, elles n'ont de reſſource que dans leurs jambes. Leurs plumes ſont molles, douces, lanugineuſes cotonnées & fort touffues. Celles des mâles ſont plus blanches, plus longues & plus épaiſſes que celles des femelles. Cet oiſeau a les cuiſſes groſſes & charnues, couvertes d'une peau dure, épaiſſe, ridée, & les pieds de la forme de ceux du bœuf; mais la corne eſt diſtinguée en article, & armée de griffes, qui lui ſervent à lever ce qu'il veut prendre. Sa queue eſt ſerrée, ronde, compoſée de

pennes

pennes blanches dans le mâle, brunes dans la femelle. Ses plumes ſont fort recherchées pour les caſques. Si quelqu'un le pourſuit, il prend des pierres qu'il jette derriere lui avec beaucoup de force. Il dévore indifféremment tout ce qu'on lui préſente, cuir, herbe, pain, viande, poil, &c. Il ne digere cependant point le fer, ni les autres corps durs qu'il avale; mais il les rend tout entiers par l'anus. Le cuivre ſe change en poiſon dans ſon eſtomac. On a ouvert des ventricules d'autruches, dans leſquels on a trouvé juſqu'à ſoixante liards conſumés preſque aux trois quarts par leur frottement mutuel; le fer, les pierres & les os étoient teints de verd-de-gris.

Cet animal multiplie prodigieuſement, parce qu'il fait pluſieurs pontes chaque année; & chaque ponte eſt de quinze ou ſeize œufs, dont la groſſeur eſt proportionnée à celle de l'oiſeau qu'ils doivent produire. Il y a de ces œufs qui contiennent une pinte de liqueur, d'autres qui peſent juſqu'à quinze livres, & ſuffiſent pour raſſaſier ſept ou huit perſonnes. Ils ont le goût des œufs d'oie. La coque en eſt blanche, unie & fort dure,

quoique d'une épaiſſeur médiocre. Les Turcs & les Perſans les ſuſpendent à la voûte de leurs moſquées. On en fait des taſſes & des ornements pour les cabinets des curieux. Les autruches les dépoſent dans le ſable, où l'on a cru long-temps qu'elles les abandonnoient, laiſſant à la chaleur du ſoleil, diſoit-on, le ſoin de les faire éclorre. Il eſt cependant très-certain qu'elles les couvent au Sénégal, mais ſeulement pendant la nuit; ce qui les juſtifie de l'indifférence dont on les accuſe. Ainſi ce qu'on leur reprochoit comme une ſorte d'imbécillité, tourne à leur honneur; puiſqu'au lieu d'être continuellement ſur leurs œufs, elles ne les couvent que lorſqu'il eſt néceſſaire. On a eſſayé en vain d'en faire éclorre au ſoleil ſur une couche.

La chaſſe de cet animal eſt un des grands plaiſirs que prennent les ſeigneurs Africains. Ils arrivent dans la plaine, montés ſur des chevaux barbes, harpés comme des levriers. Ils partent: ils pourſuivent les autruches, qui fuient avec une rapidité ſurprenante. Elles tâchent de gagner les montagnes à la faveur de leurs ailes; mais on a l'atten-

tion de les pouſſer toujours contre le vent. Dès qu'elles commencent à ſe fatiguer, le chaſſeur fond ſur elles au grand galop, & les acheve à coups de fleche & de lance. Quelquefois on les attrape toutes vivantes ; & après les avoir apprivoiſées, on les vend aux marchands, qui les envoient en Europe, où leurs plumes ſervent d'ornement pour les dais, les chapeaux, les caſques, l'impérial des lits, les habillements de théatre, &c. Elles s'apprêtent, ſe blanchiſſent & ſe teignent de diverſes couleurs.

Les Arabes n'eſtiment pas ſeulement l'autruche pour ſes plumes, qui ſont, comme je l'ai dit, une marchandiſe très-recherchée, & dont ils font un grand commerce, mais encore pour ſa chair, qui, toute dure qu'elle eſt, paſſe parmi eux pour un mets délicat. On raconte qu'Héliogabale fit ſervir un jour ſur ſa table les têtes de ſix cents de ces oiſeaux, pour en manger les cervelles.

On trouve, dans les eaux douces du Sénégal, un poiſſon que les François nomment le *tremble*ur, à cauſe de la propriété ſinguliere qu'a cet animal, d'exciter un tremblement très-doulou-

reux dans les membres de ceux qui le touchent. Son effet, peu différent de la commotion électrique, ſe communique de même par le ſimple attouchement avec un bâton, de maniere qu'on laiſſe tomber, dans le moment, tout ce qu'on tenoit à la main. Le corps de ce poiſſon eſt rond, ſans écaille, & gliſſant comme celui de l'anguille, mais beaucoup plus épais relativement à ſa longueur. Sa chair, quoique d'un aſſez bon goût, n'eſt pas d'un uſage également ſain pour tout le monde.

Le requin eſt un autre poiſſon très-commun le long des côtes, & juſque dans les rivieres du Sénégal. C'eſt le plus grand, le plus redoutable des chiens de mer, & l'animal aquatique le plus hardi, le plus vorace, le plus ennemi de l'homme. Il a environ vingt-cinq pieds de longueur ſur quatre de diametre. Sa gueule s'étend juſqu'au milieu du cou, & eſt armée à chaque mâchoire de trois rangées de dents, ſi ſerrées & ſi dures, que rien ne peut leur réſiſter. On en a pris qui avoient dans l'eſtomac des corps humains; & c'eſt, dit-on, ce qui a d'abord fait donner à ce poiſſon le nom de *requiem*, d'où eſt

venu enſuite celui de requin. Pluſieurs perſonnes croient auſſi que c'eſt le véritable monſtre, dans le ventre duquel le prophete Jonas fut trois jours enſeveli; & elles ajoutent que ſi on lui tient le goſier ouvert avec un bâillon, les chiens y entrent aiſément, & mangent ce qu'il a dans l'eſtomac. Les os de ſa mâchoire ont un reſſort ſi ſingulier, qu'il peut ouvrir ſa gueule ſuivant la groſſeur de ſa proie, & lui donner une largeur extraordinaire. Toute ſorte de chair l'accommode; il ſemble pourtant que celle de l'homme blanc l'attire moins que celle d'un negre, & celle-ci moins que celle d'un chien.

Ce monſtre, que la nature ſemble n'avoir produit que pour dévorer, attaque tout ce qu'il trouve; & ſans la difficulté qu'il a de mordre, il dépeupleroit tout l'Océan; mais heureuſement ſa gueule meurtriere eſt tellement éloignée du bout de ſon muſeau, qu'il ne peut ſaiſir ſa proie avec avantage. Les vaiſſeaux qui naviguent ſur ces côtes, en ſont toujours environnés; & ſi quelque matelot a le malheur de tomber dans la mer, il eſt mangé ſur le champ par ces terribles animaux. Lorſ-

qu'on y jette un homme mort, on les voit dans l'inſtant le mettre en pieces & en faire une prompte curée. Leur avidité eſt ſi grande, qu'ils ſe battent comme des furieux; & levant la moitié de leur corps hors de l'eau, ils s'élancent les uns contre les autres avec une violence qui fait retentir l'air de leurs coups.

Il ne faut pas beaucoup d'adreſſe pour prendre ce poiſſon. Comme il eſt extrémement goulu, il ſe jette avidement ſur tout ce qu'on lui préſente. Ordinairement c'eſt un gros hameçon couvert d'une piece de lard, & attaché à une chaîne de fer qui aboutit à une corde. Lorſque le requint n'eſt point affamé, il s'approche de l'appât, l'examine, tourne autour, & paroît le dédaigner. Il s'en éloigne un peu, revient, ſemble vouloir l'engloutir, & le quitte. Lorſqu'on a pris aſſez de plaiſir à le voir, on tire la corde, comme ſi on vouloit r'avoir l'hameçon. Alors ſon appétit ſe réveille, & il ſe jette tout de bon ſur le morceau de lard, & l'avale.

Quand il ſe ſent pris & retenu, c'eſt un autre amuſement de voir les mou-

vements qu'il ſe donne pour ſe décrocher. Tantôt avec ſes mâchoires il eſſaie de couper la chaîne ; tantôt il s'élance en avant, & fait des bonds furieux pour rompre la corde. On en voit qui s'efforcent avec violence de vomir ce qu'ils ont pris, & ſemblent vouloir jeter toutes leurs entrailles par la gueule. Lorſqu'ils ſe ſont bien débattus ; on tire la chaîne juſqu'à leur mettre la tête hors de l'eau ; & avec une corde on fait un nœud coulant, qui leur ſerre le milieu du corps. Il eſt aiſé alors de les enlever dans le bâtiment où l'on acheve de leur ôter la vie. Il n'y a point d'animal plus difficile à faire mourir ; car après l'avoir coupé en morceaux, on voit encore remuer toutes les parties. Quand il eſt pris & tiré à bord, aucun matelot n'eſt aſſez hardi pour en approcher ſans précaution. Outre ſes morſures, qui enlevent toujours quelques membres, les coups de ſa queue ſont ſi terribles, qu'il briſe les bras ou les jambes de tous ceux qu'il attrape.

La chair de ce poiſſon eſt coriace, maigre, gluante & de mauvais goût. Le ſeul endroit ſupportable eſt le

ventre ; on le fait mariner vingt-quatre heures, & bouillir à l'eau pour le manger avec de l'huile. Si l'on prend une femelle qui ait des petits, on les lui ôte ; & après les avoir fait dégorger dans l'eau fraîche pendant un jour ou deux, on trouve leur chair assez bonne. Nos matelots ne dédaignent pas celle du requin même, & les negres en font leur nourriture ordinaire. Ils la gardent jusqu'à ce qu'elle commence à sentir mauvais ; & dans cet état, elle passe parmi eux pour un manger exquis : aussi s'en fait-il un commerce considérable dans la Guinée, & spécialement sur la côte d'Or. La graisse de ce poisson se conserve long-temps, se seche & se durcit comme le lard de cochon ; mais ordinairement on la fait bouillir pour en tirer de l'huile. On enchâsse dans de l'argent les dents de requin les plus grosses & les plus unies, pour en faire des hochets, qu'on donne aux enfants pour aider leurs dents à percer. Enfin la peau de chien de mer est d'usage chez plusieurs artisans, pour couvrir des étuis, polir le bois, &c. On a observé que cet animal est presque toujours environné de petits poissons qui partagent

ſa proie lorſqu'il s'en eſt emparé. Ils entrent librement dans la gueule même du monſtre, qui, choſe étonnante, les laiſſe ſortir, dit-on, ſans leur faire de mal.

Une autre ſingularité du Sénégal ſont les pélicans, autrement dits les grands goſiers, qui ſe promenent gravement ſur les eaux comme les cygnes. Après l'autruche, ce ſont les plus grands oiſeaux du pays. Sous leur bec, qui a environ un pied & demi de longueur, eſt attaché un ſac qui contient plus de dix pintes d'eau, & dont l'uſage eſt uniquement pour la pêche. C'eſt une eſpece d'épervier, que la nature a donné à cet oiſeau, pour lui faciliter les moyens de ſatisfaire à ſes grands beſoins. Elle ne pouvoit le placer dans un animal qui fût mieux s'en ſervir; & l'on peut dire qu'il entend la pêche dans la perfection. Les pélicans nagent ordinairement par compagnie ſur les hauts fonds, & forment un grand cercle, qu'ils reſſerrent en ſe rapprochant peu à peu, pour amener le poiſſon que le mouvement de leurs pieds contient dans ce petit eſpace. Quand ils le voient aſſez raſſemblé, ils plongent dans l'eau leur bec ouvert,

& le renferment avec une vîteſſe comparable à celle d'un pêcheur qui jette & retire ſon filet. Pour verſer l'eau dont leur ſac eſt rempli, ils ne font que pencher leur bec de côté, en l'entr'ouvrant légérement. Elle échappe auſſi-tôt, & laiſſe à ſec les poiſſons, qu'ils vont manger paiſiblement à terre.

Je ſuis, &c.

Au Sénégal, ce 1 novembre 1753.

LETTRE CLXXXV.

LES CANARIES.

Vous apprendrez, Madame, tout à la fois, & mon départ de l'Afrique, & mon arrivée en Europe. Des bords du Sénégal juſqu'aux rives du Tage, on compte environ 700 lieues de côte ; mais par la route que nous prîmes, nous fîmes au moins le double du chemin. Après avoir relâché au fort d'Arguin, nous allâmes mouiller ſucceſſivement aux Canaries, à Madere, aux Açores ; & au bout de cinq ſemaines de navigation, nous arrivâmes heureuſement au port de Lisbonne. Jamais je n'ai vu autant de monde ſouffrir du mal de mer que durant ce dernier voyage.

Vous n'ignorez pas que cette maladie eſt une eſpece d'abattement & de défaillance, qui cauſe des vomiſſements plus ou moins fréquents, ſuivant la diverſité des tempéraments. Il y a des gens qui ne l'ont jamais connue.

D'autres n'en reſſentent les effets que pendant les premiers jours, & en ſont quittes pour de légers étourdiſſements. Dans quelques-uns ce même mal ne paroît que lorſque la mer eſt fort agitée, & que le mouvement du vaiſſeau eſt très-violent; d'autres enfin en ſont incommodés dans les plus courtes traverſées comme dans les plus longues, dans les calmes comme dans les gros temps. Les conſtitutions fortes & les tempéraments foibles l'éprouvent également : il n'y a que telle ou telle diſpoſition, celle des enfants, par exemple, ou des perſonnes affoiblies par des maladies, qui en ſoit exempte. Ceux qui ne reſtent pas aſſez long-temps en mer pour donner lieu au vomiſſement, vomiſſent quelquefois deux ou trois heures après qu'ils ſont deſcendus. Il eſt très-rare que ce mal donne la fievre; il dérange ſeulement l'eſtomac, ſans ôter l'appétit. On remarque que les femmes y réſiſtent plus que les hommes, & ceux qui ont la vue baſſe & courte, plus que de ceux qui l'ont forte & longue. Enfin, on a obſervé que les perſonnes que la mer a le plus incommodées, ſe portent toujours infiniment mieux ſur

terre, que celles qui ont paru les plus vigoureuſes durant la navigation.

Nous étions ſouvent diſtraits dans notre route, par les divertiſſements que nous donnoient les poiſſons volants. La mer en étoit, pour ainſi dire, toute couverte : leur groſſeur eſt égale à celle du merlan. Ils ont deux nageoires, preſque auſſi longues que tout le corps, qui leur ſervent d'ailes pour voler au deſſus de l'eau. Les dorades & les bonites, autres animaux aquatiques qui en ſont très-friands, leur faiſoient une guerre continuelle ; & l'on voyoit, à chaque inſtant, des nuées de poiſſons qui voloient au deſſus de l'eau pour éviter ces cruels perſécuteurs. Comme ils ne ſe ſoutiennent en l'air qu'autant que leurs ailes ſont humides, leur volée étoit courte ; & la plupart de ceux qui s'élevoient par deſſus le navire, y retomboient ſur le champ ; ce qui nous procuroit une nourriture auſſi abondante que délicate.

La nuit nous fourniſſoit d'autres amuſements. Dès que le ſoleil, en ſe plongeant ſous l'horizon, avoit ramené les ténebres, la mer nous prêtoit auſſitôt ſa lumiere. La proue du navire, en

Digitized by Google

faiſant bouillonner ſes eaux, ſembloit les mettre en feu. Nous voguions ainſi dans un cercle lumineux, qui, nous environnant comme une gloire, nous ſuivit juſqu'à l'iſle d'Arguin.

Cette iſle, qui donne ſon nom au golfe où elle eſt ſituée, n'a pas plus de cinq lieues de tour. Elle eſt acceſſible par-tout pour les chaloupes; mais les gros vaiſſeaux ne ſauroient y aborder. Les bâtiments qui ne prennent que dix à douze pieds d'eau, peuvent en approcher à la portée du fuſil. L'iſle d'Arguin, que les Arabes appellent iſle de Ghir, fut découverte, au milieu du quinzieme ſiecle, par les Portugais, qui y bâtirent un fort ſur la pointe d'un roc, vers le nord-oueſt. Ce fort a environ 20 toiſes de face; & ſes murs, qui ſont de brique, n'ont pas moins de quatre pieds d'épaiſſeur, ſur trente ou quarante de haut. Du côté de la terre, il y a deux tours unies par une courtine, au milieu de laquelle ſe trouve la porte. Le reſte de l'enceinte eſt baigné par l'Océan, & percé d'un grand nombre d'embraſures. Dans le corps de la place, on voit une citerne & un magaſin qui ſont à l'épreuve de la bombe.

Digitized by Google

Les Portugais jouirent de ce fort & du commerce des environs pendant l'eſpace de deux ſiecles ; mais les Hollandois, profitant de leur foibleſſe s'emparerent de cet établiſſement, & en augmenterent les fortifications. Ils le conſerverent près de vingt ans, avec l'avantage d'un négoce conſidérable, ſur-tout celui de la gomme, qu'ils pouſſerent à un prix exceſſif, dans l'intention de ruiner le nôtre au Sénégal. Cette raiſon obligea les François d'aſſiéger le fort & de s'en rendre maîtres. La paix de Nimegue leur en laiſſa la propriété ; mais depuis cette époque, il a été pris, rendu & repris par les François & les Hollandois, & eſt enfin reſté à la compagnie des Indes, de même que le château & le comptoir de Portendic, ſitués ſur la même côte, à moitié chemin d'Arguin au Sénégal.

Après avoir doublé le cap Blanc, nous voguâmes, ſans nous arrêter, juſqu'aux Canaries, connues des anciens ſous le nom des iſles Fortunées, à cauſe de la bonté de l'air & de la fertilité du terroir. Je me ſuis rappellé, en abordant à l'iſle de Fer, que le cardinal de Richelieu ayant fait aſſembler plu-

ſieurs aſtronomes à l'arſenal de Paris, pour examiner en quel endroit devoit être placé notre premier méridien, il fut décidé qu'il paſſeroit par cette iſle, comme la plus occidentale des Canaries. En conſéquence, Louis XIII donna une déclaration qui défend aux François de le placer ailleurs, & leur enjoint de compter de là le premier degré de longitude en tirant à l'orient. C'eſt tout ce que cette petite terre peut offrir de curieux à un François; car je regarde comme une fable ce qu'on m'a raconté d'un arbre du pays, qui, pendant le jour, eſt continuellement environné de nuages, & la nuit, fournit de l'eau comme une fontaine pour les beſoins des hommes & des beſtiaux. Près du bourg qui s'appelle comme l'iſle, eſt un volcan qui s'ouvre quelquefois, & y fait de grands ravages.

On prétend que les Canaries ont tiré leur nom d'une certaine eſpece de cannes qui croiſſent en grand nombre ſur une même racine. Pour peu qu'on les preſſe avec la main, elles rendent un ſuc couleur de lait, qui paſſe pour un poiſon très-ſubtil. Il paroît que les premiers habitants de ces terres iſolées étoient

une colonie d'Egyptiens, dont ils avoient apporté les mœurs & la religion ; mais ils tomberent insensiblement dans la plus affreuse barbarie. Ils n'avoient cependant rien de cette cruauté qu'on reproche aux barbares. Ils regardoient l'effusion du sang avec horreur ; & la haine ne leur faisoit point imaginer de vengeance plus vigoureuse contre leurs ennemis, que de les employer à garder les chevres & à les nettoyer ; exercice qui passoit chez eux pour le plus mépriſable. Les Guanches, c'est le nom qu'on donnoit alors à ce peuple, étoient grands, robustes, & si agiles, qu'ils descendoient du haut des montagnes en sautant de rochers en rochers. Ils se servoient pour cela d'une pique longue de neuf ou dix pieds, sur laquelle ils s'appuyoient pour s'élancer d'un endroit à l'autre. Leur habit étoit de peau de chevre ; leur nourriture, une pâte composée d'orge pilé, d'eau & de miel. Ils se servoient de pierres dans les combats, & les lançoient avec autant de force que d'adresse. Leurs maisons étoient des cavernes taillées dans le roc, ou formées par la nature. Ils avoient des rois, & leur étoient très-

ſoumis. Ceux qui ſe marioient leur renouvelloient le ſerment d'obéiſſance pour eux & pour leurs enfants, & leur cédoient les premiers droits ſur la virginité de leurs femmes. Lorſqu'un nouveau monarque montoit ſur le trône, les jeunes gens étoient dans l'uſage de lui offrir non ſeulement leur fidélité & leurs ſervices, mais encore le ſacrifice de leur vie; & il s'en trouvoit qui paſſoient de l'offre à l'exécution. Ils ſe rendoient, avec un nombreux cortege, ſur le bord d'une profonde vallée; & après quantité de cérémonies, ils ſe précipitoient à la vue de tout le monde. Le même uſage obligeoit le prince de marquer une conſidération particuliere pour les parents du mort, & de les diſtinguer par des honneurs & des bienfaits.

Ces peuples reconnoiſſent un Etre ſuprême, auquel ils faiſoient des ſacrifices. Ils avoient quelque idée de la punition future des crimes, & regardoient le volcan du pic de Ténériffe comme l'enfer des méchants. Ils avoient retenu de leurs ancêtres le ſecret d'embaumer les morts de maniere qu'ils ne ſe corrompoient jamais; ils les pla-

çoient dans de grandes caves creuſées ſous des rochers. On voit encore aujourd'hui de ces cavernes ſépulcrales, où les corps ſont preſque entiers, quoiqu'ils y ſoient renfermés depuis pluſieurs ſiecles. On diſtingue également dans les deux ſexes, les yeux, les oreilles, le nez, les dents, les levres, la barbe, & juſqu'aux parties naturelles. Parmi ces eſpeces de momies, les unes ſont debout, les autres couchées ſur des lits de bois ſi dur, qu'il n'y a pas de fer qui puiſſe le percer. Ces cadavres ſont auſſi légers que la paille; les nerfs, les tendons, & même les veines & les arteres, paroiſſent comme autant de petites cordes. Si l'on s'en rapporte aux deſcendants de ces anciens Guanches, il y avoit parmi leurs ancêtres une tribu particuliere, qui poſſédoit ſeule l'art d'embaumer les corps, & le conſervoit comme un myſtere ſacré, qui ne devoit jamais être communiqué au vulgaire. Cette même tribu compoſoit le ſacerdoce, & les prêtres ne ſe mêloient point par des alliances avec les autres ordres de citoyens. Mais après la conquête de ces iſles, la plupart furent détruits par

Digitized by Google

leurs vainqueurs, & leur ſecret périt avec eux. On ſait ſeulement, par une ſorte de tradition, que dans cette opération il entroit du beurre mêlé avec de la graiſſe d'ours, qu'on gardoit exprès dans des peaux de chevres. On la faiſoit bouillir avec une eſpece de lavande qui croît en abondance entre les rochers; on y joignoit de la ſauge ſauvage & d'autres ſimples dont le mêlange compoſoit le baume le plus exquis. Après cette préparation, on commençoit par vuider le corps de ſes inteſtins: on le lavoit enſuite avec une leſſive faite d'écorce de pins ſéchée au ſoleil. Cette purification étoit répétée pluſieurs fois; enſuite on faiſoit l'onction en dedans & en dehors à pluſieurs repriſes, avec l'attention de la laiſſer ſécher à chaque fois. On la continuoit juſqu'à ce que le baume eût entiérement pénétré le cadavre, & que la chair ſe retirant, on vît paroître tous les muſcles. On s'appercevoit qu'il ne manquoit rien à l'opération, lorſque le corps étoit devenu extrêmement léger. Alors on le couſoit dans des peaux de chevres; & la couture en étoit ſi unie, ſi égale, qu'on en admire encore aujourd'hui

l'adreſſe & la propreté. Chaque enveloppe eſt exactement proportionnée à la grandeur du mort.

Les iſles Canaries furent long-temps inconnues aux modernes; les Caſtillans n'en firent la découverte que vers la fin du quatorzieme ſiecle, & ne s'y établirent même pas. Ce ne fut que vingt ans après, que deux gentilshommes François, nommés Betancourt, obtinrent du roi d'Eſpagne la permiſſion de les conquérir. Ils en ſoumirent quatre à leur obéiſſance; & dans la ſuite, ils les céderent au roi de Portugal, qui leur donna en échange quelques terres dans l'iſle de Madere. Enfin, toutes les Canaries furent annexées à la couronne d'Eſpagne, par un traité fait entre les Portugais & les Caſtillans. Le premier fruit que les Eſpagnols en retirerent, fut une certaine herbe nommée *orchel*, qu'ils tranſporterent à Cadix pour les uſages de la teinture. Les peaux de chevres, le ſuif & le fromage faiſoient le reſte du commerce. Dans ces commencements, les Canariens ne ſe montrerent pas fort dociles aux vérités du chriſtianiſme; les miſſionnaires les y amenerent par de-

Digitized by Google

grés. Leurs habitations étoient de ſimples villages, ſans fortifications & ſans défenſe dans le plaines, mais ſi bien retranchés dans les montagnes, qu'il falloit un ſiege pour les forcer.

On compte douze iſles parmi les Canaries; mais il n'y en a que ſept qui ſoient un peu conſidérables; les autres ne ſont, à proprement parler, que des iſlots. La grande Canarie, ſituée au milieu de toutes les autres qui en ont pris le nom, eſt la plus riche, quoiqu'elle ne ſoit pas la plus étendue; car elle n'a pas plus de quarante lieues de circuit. On y trouve quatre villes, dont la principale porte le nom de l'iſle, & en eſt la capitale: on l'appelle auſſi la ville de Palme. Ses maiſons ſont belles, & ont deux étages, avec une plateforme au ſommet. Il y a un château, mais il eſt peu capable de réſiſtance. Palme contient environ douze mille habitants: elle eſt le ſiege du conſeil ſouverain des ſept iſles, de l'inquiſition, de l'évêque & du gouverneur; mais ces deux derniers, ainſi que tous les gens de qualité, font plus communément leur réſidence dans l'iſle de Ténériffe. Outre la cathédrale, dont

le chapitre eſt compoſé de huit dignitaires, de ſeize chanoines & de douze prébendés, il y a des dominicains, des récolets, des cordeliers, des jéſuites, & des religieuſes qui ſuivent la regle de ſaint Bernard. Les François y ont un conſul. Les autres villes ſont Telde, Galder & Guia, autour deſquelles on voit de nombreuſes manufactures de ſucre, qu'on prendroit pour autant de villages, par la multitude des perſonnes qui y travaillent.

L'iſle de Ténériffe, la plus grande des Canaries, & en même temps la plus fertile & la plus cultivée, eſt remplie & environnée de montagnes inacceſſibles. Dans la gorge de ces montagnes, on trouve les plus belles forêts d'orangers, de cédrats, de citronniers, de figuiers, de grenadiers & d'arbres qui produiſent toutes ſortes de fruits. Les vallées portent les plus beaux bleds de la terre; & les côteaux, plantés de vignes, donnent ces excellents vins, qui, ſous le nom de Canarie & de Malvoiſie, ont acquis la plus grande célébrité. Le premier eſt tiré d'un gros raiſin, qui rend une liqueur forte & capiteuſe: c'eſt cependant là le vin d'ordinaire. On fait l'autre avec un petit raiſin, dont le grain

Digitized by Google

rond & doux fournit une liqueur divine, qui mérite d'être tranſportée dans toutes les parties du monde. On attribue communément la qualité de ces vins à la nature du terroir; mais la culture & la façon qu'on donne aux vignes, y a, pour le moins, une auſſi grande part. On choiſit les collines expoſées au midi; on en cultive la partie la plus baſſe, & ſur le terrein deſtiné au vignoble, on éleve de petits murs à hauteur d'appui, à la diſtance de quatre ou cinq pieds les uns des autres. Ces murs ſervent à pluſieurs fins; car, premiérement, en arrêtant les terres, ils empêchent les vignes d'être déchauſſées. En ſecond lieu, ils retiennent les eaux de pluie; & enfin, en augmentant la réflexion des rayons du ſoleil, ils procurent aux ſeps une plus grande chaleur. Le revers de ces côteaux, c'eſt-à-dire, le côté qui regarde le nord, eſt aride, inculte, & ne préſente à la vue qu'une ſuite de rochers nus & d'un gris d'ardoiſe.

Au milieu de l'iſle s'éleve une montagne, dont la hauteur perpendiculaire a plus d'une lieue, & ne cauſe pas moins d'admiration de près que dans l'éloignement.

Digitized by Google

gnement. Elle étend ſa baſe preſque juſqu'à la mer, d'où l'on compte deux journées & demie de chemin juſqu'au ſommet. Quoiqu'elle paroiſſe ſe terminer en pointe fort aiguë comme un pain de ſucre, avec lequel elle a beaucoup de reſſemblance, elle eſt plate néanmoins à l'extrêmité, & ſa cime forme une plaine de plus d'un arpent. Le centre de cet eſpace eſt un gouffre, d'où il s'élance de groſſes pierres avec de la flamme & de la fumée. On peut y monter, pendant un trajet de ſept lieues, ſur des mules ou ſur des ânes; mais il faut continuer le voyage à pied avec de grandes difficultés. Le dos de la montagne, dans les quatre premieres lieues, eſt orné des meilleurs arbres, & le terrein arroſé de petits ruiſſeaux qui ſortent de leurs ſources, & deſcendent juſqu'à la mer. Quand on eſt au milieu du chemin, le froid devient inſupportable, & ne finit qu'à deux lieues du ſommet, où la chaleur n'eſt pas moins grande qu'au fond de la vallée. Le temps le plus commode pour ce voyage, eſt la fin de l'été, parce qu'on évite les torrents que cauſe la fonte des neiges. Il ne tombe point

de pluie ſur la cime de la montagne ; le ciel y eſt clair & ſerein, & le vent ne s'y fait jamais ſentir. Quoique l'iſle ſoit remplie de rochers, elle paroît, du haut du mont, comme une belle & vaſte plaine ; mais ce qu'on prend pour la terre, n'eſt, au fond, que les nuées qu'on voit fort bas au deſſous de ſoi. Toute la partie ſupérieure de la montagne eſt ſtérile, ſans aucune apparence d'arbre ou de buiſſon. Si l'on jette une pierre dans le gouffre d'où ſort le volcan, elle y retentit comme dans un vaiſſeau de cuivre, contre lequel on frapperoit avec un marteau de fer ; auſſi les Eſpagnols lui ont ils donné le nom de *chaudron du diable*. L'ouverture n'a pas moins de cent pieds de diametre, & s'étend vers le fond l'eſpace d'environ mille toiſes. Sa forme eſt celle d'un entonnoir : ſes bords ſont couverts de petites pierres tendres, mêlées de ſoufre & de ſable. On nous aſſura que des voyageurs ayant eu le courage de deſcendre juſqu'au fond de l'abyme, n'y avoient trouvé qu'une eſpece de ſoufre clair, qui reſſembloit à du ſel. La terre ſe pétrit comme de la pâte ; & ſi on l'alonge en

forme de chandelle, on eſt ſurpris de la voir brûler comme du ſoufre. Tel eſt le fameux pic de Ténériffe, qui, ſuivant l'opinion commune, eſt la plus haute montagne du monde, & celle dont la pointe eſt la partie du globe terreſtre la plus éloignée de ſon centre. Nous commençâmes à l'appercevoir à plus de vingt lieues en mer; & de ſon ſommet, on découvre toutes les Canaries.

Laguna, capitale de l'iſle, eſt aſſiſe au pied du pic: ſon nom lui vient d'un lac, ſur le bord duquel elle eſt ſituée. Elle eſt partagée en deux paroiſſes, & contient pluſieurs couvents d'hommes & de filles. La plupart des maiſons ſont de pierres, & couvertes de tuiles: preſque toutes ſont ornées de parterres & de terraſſes, où l'on voit régner de belles allées d'orangers & de limoniers. Les rues n'en ſont pas plus régulieres; mais au milieu de la ville eſt une grande place environnée de beaux bâtiments. On y a conſtruit un aqueduc qui fournit de très-bonne eau. Enfin, ſi l'on conſidere, dans cette capitale, ſa ſituation, l'étendue de la vue du côté de la mer, ſes jardins, ſes

allées d'arbres, ſes boſquets, ſa plaine, ſon lac & la douceur des vents dont elle eſt rafraîchie, elle doit paſſer pour une habitation délicieuſe. Les autres villes ſe nomment Santa-Cruz, Oratava, Rialejo & Garachico.

L'heureuſe température de l'iſle de Ténériffe, & l'excellence de ſes pâturages contribuent infiniment à la bonté de ſes beſtiaux. On y voit des troupeaux de bœufs & de chevreaux dont la chair eſt d'un goût exquis; mais les moutons y ſont moins communs. On y éleve toutes ſortes de volailles; mais le gibier, ſur-tout en oiſeaux, y eſt fort rare; & l'on remarque que le ſerin, qui en France devient blanc, eſt ici d'un gris preſque auſſi foncé que celui de la linotte; ce qui provient, ſans doute, du plus grand froid de notre climat. Ceux qui naiſſent en France, n'ont ni le ſon ſi doux, ni le chant ſi agréable.

L'arbre qui produit le ſang de dragon, eſt propre auſſi à l'iſle de Ténériffe. On appelle ainſi une ſubſtance réſineuſe, ſeche, friable, rarement tranſparente, d'un rouge foncé, & qui eſt ſans goût & ſans odeur, excepté quand

on la brûle. On en fait uſage en médecine ; & les droguiſtes en diſtinguent de pluſieurs eſpeces. Celle des Canaries découle d'un arbre qui croît ſur les hauteurs, & dont les rameaux ſont toujours verds. Son tronc, qui eſt raboteux, ſe fend en pluſieurs endroits, & répand, dans le temps de la canicule, une liqueur qui ſe condenſe en forme de larmes de ſang.

Cette iſle a pluſieurs ports : celui d'Oratava eſt le plus célebre pour le commerce. Les Anglois y ont un conſul & pluſieurs marchands. La meilleure eau ſe trouve à Santa-Cruz, & les bâtiments d'Oratava même y envoient leurs chaloupes. Nous nous amuſâmes à pêcher du maquereau dans la rade. Ce poiſſon y étoit ſi abondant, qu'il ſembloit que tous ceux de la mer voiſine s'y fuſſent raſſemblés. On n'avoit qu'à jeter la ligne, & l'on étoit ſûr de retirer un poiſſon, ſouvent même ſans le ſecours de l'amorce. Les gens du pays font cette pêche d'une maniere encore plus avantageuſe. Dès que la nuit eſt venue, & que la mer eſt tranquille, ils ſe muniſſent de flambeaux, & ſe diſperſent avec leurs bar-

Digitized by Google

ques autour de la rade, à une lieue à la ronde. Arrivés dans les quartiers qui leur paroiſſent les plus poiſſonneux, ils s'arrêtent, & voient les maquereaux raſſemblés autour de la lumiere. Ils donnent un coup de filet qu'ils vuident auſſi-tôt dans leurs barques, & vont ainſi toujours pêchant, juſqu'à ce qu'ils aient fait leur proviſion. Tant que la pêche dure, on ne voit à chaque inſtant que des canots chargés, qui viennent vendre leur poiſſon, & le donnent à très-bon compte. Le maquereau des Canaries n'eſt pas de la même eſpece que celui qu'on mange en Europe. Il eſt moins large & plus petit; ſa chair blanche & ferme, quoique inférieure à celle des nôtres, ne laiſſe pas d'être d'aſſez bon goût.

L'iſle de Gomera a une petite ville, avec un port nommé de même. Les vaiſſeaux des Indes s'y arrêtent volontiers pour y prendre des rafraîchiſſements. Elle appartient au duc de Gomera; mais ſes vaſſaux appellent de ſes jugements aux officiers royaux qui font leur réſidence à Canarie.

Les vins de Palme rendent célebres l'iſle & la ville de ce nom. Elle n'eſt pas

moins fertile en beſtiaux & en fruits.

Lancerota a le titre de comté, & n'a d'ailleurs preſque rien qui la faſſe remarquer. Fuerta Ventura a ſouffert beaucoup d'un volcan qui s'ouvrit en 1730 ſur une des montagnes de l'iſle de ce nom, & étouffa pluſieurs de ſes habitants. Lancerota n'eſt renommée que pour ſes chevaux; la grande Canarie, Palme & Ténériffe pour ſes vins; Fuerta-Ventura pour ſes oiſeaux de mer, & Gomera pour ſes daims. Ces iſles ſont une ſource féconde de commodités & d'agréments: mais l'eau y eſt d'une bonté médiocre.

Les Eſpagnols, poſſeſſeurs des Canaries, n'y trouverent ni vin ni bled à leur arrivée. Ils y ſemerent du grain, & planterent de la vigne. Elle y fut envoyée, les uns diſent des bords du Rhin, les autres de l'iſle de Candie, & peut-être de ces deux endroits à la fois, ſous le regne de Charles-Quint. Ces ſeps ainſi tranſplantés y produiſent, dit-on, de meilleur vin & plus abondamment qu'à Candie même. On prétend que dans une ſeule année, il en eſt venu juſqu'à quinze mille muids en Angleterre: le tranſport & la navi-

gation ne font qu'augmenter ſa bonté.

Je crois vous avoir parlé autrefois de la découverte de l'iſle de Madere, que quelques-uns placent parmi les Canaries, quoiqu'elle en ſoit éloignée de ſoixante lieues : nous mîmes deux jours & demi à faire ce trajet. Madere, qui paſſe pour le plus charmant ſéjour de l'univers, produit un revenu conſidérable au roi de Portugal. L'air y eſt d'une douceur admirable : tous les fruits d'Europe y réuſſiſſent parfaitement ; & ceux du pays y ſont plus eſtimés que les mêmes eſpeces qui croiſſent dans d'autres climats. Cependant, quoique cette terre ſoit très-fertile, elle ne fournit point aſſez de bled pour la nourriture de ſes habitants ; ils ſont obligés de s'en procurer d'ailleurs. Mais l'abondance & la bonté de leurs vins & de leur ſucre les en dédommagent. Le vin de Madere a cette propriété, qu'il ſe perfectionne, ou, s'il a ſouffert quelque altération, qu'il ſe répare à la chaleur du ſoleil ; mais il faut, pour cette opération, que la bonde ſoit ouverte, & qu'il puiſſe recevoir l'air. Le revenu d'un vignoble ſe partage avec égalité entre le propriétaire & ceux qui le

cultivent. Les jéſuites poſſedent les cantons où l'on fait le meilleur vin. Ils en diſtinguent de deux ſortes, qu'ils appellent *tinto* & *malvoiſie*. On aſſure que le premier tire ſon nom d'une teinture rouge qu'on lui donne; mais les propriétaires s'obſtinent à le nier, & ſoutiennent que cette couleur lui eſt naturelle. On compte qu'années communes, l'iſle de Madere donne trente à trente-ſix mille muids de vin. Les habitants en conſomment le tiers; le reſte ſe tranſporte aux Indes orientales, dans les iſles, ou en Europe.

Lorſque les premiers Portugais firent la découverte de Madere, ils ne trouverent qu'une forêt vaſte & déſerte. Ils y mirent le feu; & l'on prétend que l'incendie dura ſept ans. Enſuite ils partagerent entr'eux les divers cantons de l'iſle, ſe mirent à nettoyer la terre; & dans peu d'années, ils firent de ce pays ſauvage un jardin de délices. Cette colonie ne montoit alors qu'à 800 hommes; ils s'y ſont tellement multipliés, qu'elle eſt en état, dit-on, d'en mettre aujourd'hui plus de dix mille ſous les armes. Ils changerent en cités leurs principales habitations; & Funchal,

ainſi appellée à cauſe de la quantité de fenouil qui croît dans les environs, en fut nommée la capitale. Manchico & Santa-Cruz ſont les noms des autres villes. L'iſle entiere a trente-ſix paroiſſes, quatre-vingt-deux hermitages, quatre hôpitaux, quantité de châteaux & de maiſons de plaiſance.

Funchal, ſituée fort près de la mer, eſt défendue par une fortereſſe & quelques autres fortifications. Ses rues ſont mal percées, & ſes maiſons aſſez ſimples, n'ayant qu'un étage & des fenêtres ſans vitres, qui ſe ferment le ſoir avec des volets de bois. Il y a un évêque ſuffragant de Lisbonne; ſa cathédrale, ſous l'invocation de la ſainte Vierge, eſt bâtie à la moderne; ſon clergé eſt riche & nombreux. Les autres égliſes ſont belles & bien entretenues, ſur tout celle des jéſuites, qui y ont un college. On compte dix mille habitants, dont le dixieme au moins ſont des religieux ou des religieuſes qui vivent entre eux avec beaucoup de liberté. Le reſte eſt un mêlange de Portugais, de negres & de mulâtres: les Portugais forment le plus petit nombre. Le commerce les rend d'ailleurs tous égaux;

& ils ne font pas de difficulté de s'allier par des mariages. Ils ſont habillés de noir; & tous, juſqu'aux domeſtiques, portent l'épée, même en ſervant à table. Le gouverneur réſide dans la fortereſſe.

La ville eſt rafraîchie par quantité de petits ruiſſeaux qui deſcendent des montagnes; & l'on ne voit pas, ſans admiration, une extrême fertilité dans les lieux même les plus élevés. Ils ſont auſſi cultivés que nos plaines de France; & le bled n'y croît pas avec moins de facilité. La campagne eſt remplie de jardins, de vignobles & de maiſons agréables. Les boſquets & les allées d'orangers parfument l'air, jettent de la variété dans cette perſpective, & la rendent encore plus riante. Le chant des oiſeaux y fait entendre une mélodie continuelle. La mer & les vaiſſeaux forment un autre point de vue dans l'éloignement. Enfin, de quelque côté qu'on tourne les yeux, on trouve ſans ceſſe de nouveaux charmes dans cette admirable diverſité d'objets dont on eſt environné.

Pendant l'été, les pauvres n'ont guere d'autre nourriture que le pain & le

raiſin. Sans cette ſobriété, il leur ſeroit difficile d'éviter la fievre dans le fort de cette ſaiſon ; & les plaiſirs des ſens, auxquels ils s'abandonnent ſans réſerve, joints à l'excès de la chaleur, mineroient bientôt les plus forts tempéraments. Auſſi les Portugais, même les plus riches, s'impoſent-ils, à cet égard, des regles dont ils ne s'écartent preſque jamais ; & cette affectation de tempérance eſt portée ſi loin, que quiconque oſeroit uriner dans les rues, s'expoſeroit aux reproches d'ivrognerie. L'incontinence regne à Madere dans toutes les conditions. Le meurtre même y eſt dans une ſorte de conſidération, & pour jouir d'une certaine renommée, il faut avoir trempé ſes mains dans le ſang de ſon ennemi. La ſource de ce déteſtable uſage eſt la protection que l'égliſe accorde aux meurtriers, qui trouvent un aſyle inviolable dans les moindres chapelles. C'eſt aſſez qu'un criminel puiſſe ſeulement toucher le coin de l'autel, pour braver toutes les rigueurs de la juſtice.

On n'accorde ici aucune ſorte de ſépulture aux hérétiques ; leur partage eſt d'être jetés dans la mer. Un Anglois

mourut il y a quelques années : les marchands de ſa nation voulant l'enterrer avec décence, & le ſauver de la rigueur du clergé, prirent le parti de le tranſporter dans des rochers, eſpérant qu'il y ſeroit à couvert des recherches eccléſiaſtiques. Mais ils furent trahis dans leur marche ; & les Portugais s'étant rendus en foule au lieu de la ſépulture, exhumerent le corps, & l'expoſerent aux inſultes publiques, après quoi ils le jeterent dans l'Océan. Il n'y a pas de lieu qui leur paroiſſe aſſez vil, pour y enterrer un homme qui ne croit point à l'égliſe ; on appréhende que ſon cadavre n'infecte toute l'étendue d'un canton catholique.

Le troiſieme jour après notre départ de Madere, nous apperçûmes les iſles Açores. On découvrit une terre fort haute & embrumée, qu'on reconnut pour l'iſle du Pic, & à côté, celle de Fayal. Nous nous portâmes ſur cette derniere à toutes voiles, & je voudrois pouvoir vous peindre le point de vue charmant, ſous lequel elle ſe préſente. Elle paroît comme une montagne creuſée en demi-cercle, & partagée en quatre ou cinq ſommets couverts d'ar-

bres, qui, par une pente douce, descendent jusqu'à la mer. La ville, située au pied du mont, fait le tour du port. Elle est environnée de jardins disposés les uns sur les autres dans une espece d'amphithéatre, dont l'irrégularité même offre aux yeux la perspective la plus agréable. Au fond de la rade est une espece de forteresse, dont les murs sont baignés par l'Océan.

On compte à Fayal cinq mille habitants, tous Portugais, & la plupart ecclésiastiques, moines ou religieuses: jamais on n'a tant vu de couvents dans une seule ville. Outre les églises, qui sont, pour la plupart, très-bien bâties, on voit encore plusieurs beaux édifices, & entre autres le college des jésuites, qui sont les seigneurs temporels de l'isle. Les maisons bourgeoises sont fort propres, toutes boisées & parquetées; d'où vous pouvez conclure que le bois n'est pas rare dans le pays.

L'isle de Fayal est sous un beau ciel: l'air y est excellent, & conserve, pendant l'hiver, une température suffisante, pour qu'on puisse se passer de feu. Aussi personne ne se chauffe, & l'on ne voit aucune cheminée dans les maisons. Pen-

dant l'été, on eſt continuellement rafraîchi par des vents qui rendent la chaleur très-ſupportable. L'humidité des montagnes entretient la fertilité. Leur cime eſt couverte d'arbres qui ne quittent jamais la verdure. Le plus commun eſt l'arbouſier, que les Portugais appellent *fayal*, d'où eſt venu le nom de l'iſle. Sur les collines on cultive diverſes ſortes de légumes, qui ſervent de nourriture aux domeſtiques. Les campagnes reſſemblent à autant de jardins ſéparés par des murs à hauteur d'appui, où croiſſent les mêmes fruits qu'en Europe. Il ne dépendroit que des habitants de les orner, car les fleurs ne leur manquent pas. On ne voit ailleurs ni plus de troupeaux, ni plus de volailles.

La montagne la plus élevée de l'iſle de Fayal ſe trouve à peu près vers ſon centre, à deux lieues & demie de la ville. Elle vomiſſoit autrefois des torrents de flammes avec des matieres embraſées, & cauſoit des tremblements de terre aſſez fréquents. La derniere éruption laiſſa, à la bouche du volcan, un grand baſſin, environné d'un mur très-élevé. Ce mur paroît fait avec tant de régularité, qu'on le prendroit pour un

Digitized by Google

que par la rade d'Angra, qui en eſt la capitale: ce nom Portugais ſignifie une anſe propre à recevoir des vaiſſeaux. Ce port, fait en forme de croiſſant, & aſſez mauvais par lui-même, eſt défendu par une triple batterie preſque à fleur-d'eau, par un fort bâti ſur un rocher, & par d'autres ouvrages de fortifications.

La ville d'Angra eſt le ſiege d'un évêque ſuffragant de Lisbonne, le ſéjour du gouverneur, la réſidence du conſeil ſouverain, & celle du tribunal de l'inquiſition, dont la juriſdiction s'étend ſur toutes les Açores. On y compte auſſi beaucoup de paroiſſes & un grand nombre de couvents, beaucoup de prêtres, & encore plus de moines & de religieuſes, qui abſorbent le peu de richeſſes de cette iſle. Les habitants y ſont preſque tous pauvres, & n'ont d'autre commerce que celui du bled, ou d'un peu de vin qu'on y vient charger pour Lisbonne. J'obſerverai, en paſſant, qu'un roi de Portugal ayant accordé la nobleſſe à pluſieurs familles bourgeoiſes, riches & puiſſantes dans le pays, pour ſe les attacher davantage, elles ont négligé le commerce & la

Digitized by Google

culture des terres, comme peu dignes de leur nouveau rang, & ſont tombées dans la pauvreté. Elles ne ſe méſallient jamais ; & quand elles n'ont pas le moyen de marier leurs enfants ſelon leur naiſſance, elles leur perſuadent ou les forcent d'entrer dans des monaſteres. Mais cette pauvreté ne les a point empêché d'orner leur capitale. Les égliſes ſont dans le goût de la grande architecture, par les perrons, les plate-formes & les corridors qui en préparent l'entrée, & annoncent un grand édifice. Quoique la ville ne ſoit pas dans un plan bien égal, ni percée réguliérement, elle eſt cependant agréable par la propreté extérieure des maiſons, & la beauté des fontaines diſtribuées dans tous les quartiers. Un ruiſſeau qui la traverſe, ſert à faire aller pluſieurs moulins, fournit de l'eau à pluſieurs parterres ; & ce mêlange de terre, de mer, d'édifices & de verdure, forme l'aſpect le plus riant & le plus varié.

Les autres Açores ſe nomment Saint-Michel, Sainte-Marie, Saint-George, la Gracieuſe, Flores & Corvo. Les Flamands ſe vantent d'y

Digitized by Google

être arrivés les premiers, & d'y avoir formé des établiſſements. Pour conſerver ce droit vrai ou prétendu, ils ne les marquent dans leurs cartes, que ſous le nom d'iſles Flamandes. Mais les Portugais en ont un plus réel, par la poſſeſſion dont ils jouiſſent depuis plus de trois ſiecles. Ils les nommerent Açores, à cauſe de la grande quantité de vautours qu'on y apperçut en les découvrant. On les appelle auſſi les Terceres, du nom de la principale de ces iſles, ainſi nommée, parce qu'elle eſt la troiſieme qu'on rencontre en venant de Portugal. Celle de Saint-Michel eſt célebre par la fameuſe bataille navale que le marquis de Santa-Cruz y gagna ſur dom Antoine, qui diſputoit la couronne de Portugal au roi d'Eſpagne.

Les Açores étoient ſans habitants naturels lorſque les Portugais y arriverent. On rencontra dans celle de Fayal des familles Flamandes, qu'un naufrage ou quelque autre accident y avoit apparemment jetées. Les Portugais avoient d'abord placé leur premier méridien à Flores & à Corvo, ſur ce qu'ils crurent avoir obſervé que l'aiguille aimantée ne varioit point par

Digitized by Google

leur travers ; mais on assure aujourd'hui que cette observation est fausse ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils le placent présentement au pic des Açores.

On trouve, dans l'isle de Corvo, une statue équestre, faite d'une espece de terre cuite, & montée sur un roc qui lui servoit de piedestal. Le cavalier, qui avoit la tête nue, & étoit couvert d'un manteau, tenoit de la main gauche la bride du cheval, & montroit, de la droite, l'occident, comme pour faire entendre qu'on découvriroit des terres de ce côté-là. Il y avoit, sur le bas du roc, quelques lettres gravées qui ne furent point entendues, & qu'on n'a pas eu soin de conserver ; mais il paroît clairement que le signe de la main regardoit l'Amérique.

A peine eûmes-nous fait quarante lieues, en quittant les Açores pour nous rendre à Lisbonne, qu'un vent furieux de sud-est s'empara de la mer, & nous fit éprouver une tempête dont je ne puis vous peindre la violence. Concevez ce que c'est que la position d'un fragile bâtiment exposé à être le jouet d'une mer courroucée ; tantôt élevé sur une montagne d'eau, tantôt plongé dans les abymes ; battu en flanc

par une lame, appesanti par une autre qui, en tombant, sembloit devoir le submerger. Le vent devint impétueux, inégal, bizarre ; & nous fûmes obligés d'essuyer tous ses caprices. Il sautoit de rumb en rumb, & parcouroit si rapidement tous les points de l'horizon, qu'il paroissoit souffler en même temps des quatre coins du monde : puis s'élevant en tourbillon, il tomboit avec furie, comme s'il se fût précipité du ciel, & forçoit les vagues de s'abaisser sous le poids. Un instant après, il enlevoit notre vaisseau en l'air, pour le faire retomber dans le plus terrible désordre. Le navire n'étoit pas moins tourmenté par les secousses violentes qu'il recevoit hors des flots, où le vent faisoit le bruit du tonnerre. Quoique fort près les uns des autres, nous étions obligés de nous approcher encore, & de crier de toutes nos forces pour nous faire entendre. Toutes les voiles qui se trouverent déployées, furent déchirées. Notre grand mât s'étant rompu à trois brasses au dessus du pont, tomba dans la mer. Le roulis étoit si terrible, que l'eau passoit sur le plat-bord, & couloit dans le fond de cale. Toutes les

pompes jouoient ſans relâche ; & l'eau ne laiſſant pas de croître toujours, les matelots s'écrierent : « nous périſſons ; » nous coulons à bas ; ciel, ayez pitié » de nous. » Ce cri funeſte fit ceſſer toutes les manœuvres ; & chacun ſe mit en prieres comme au dernier moment de ſa vie. Les vents qui s'étoient combattus juſqu'alors, ſe réunirent pour pouſſer les vagues juſqu'aux nues. Ce changement fit relever un peu le navire ; & l'on reprit courage, en voyant qu'il prenoit beaucoup moins d'eau. Telle fut notre poſition pendant l'eſpace de plus de quatre heures. Figurez-vous notre inquiétude, & l'embarras d'un pilote qui cherche vainement ſa route dans le ciel, au milieu des brouillards & des flots conjurés contre lui. Nous errâmes dans cet état juſque ſur la côte de Portugal, où une bonace dont nous ſûmes profiter, nous permit de chercher un aſyle dans le port de Lisbonne.

Vous ſerez ſans doute étonnée, Madame, que l'immenſe partie de l'Afrique, que je viens de parcourir, ne préſente aucun monument d'antiquité ; & que les lieux, même connus de temps immémorial, n'aient rien

à cet égard, qui satisfasse la curiosité d'un voyageur. C'est sans doute à l'orgueil des Romains, qu'on doit imputer cette perte : ayant subjugué l'Afrique, ils firent brûler tous les livres, effacerent toutes les inscriptions, afin que la postérité ne parlât que d'eux, & qu'il ne fût question, dans les siecles à venir, que du nom Romain. Les habitants conserverent, à la vérité, la langue de leurs ancêtres ; mais ils furent obligés de l'écrire en caracteres Latins. Les ouvrages des ariens périrent de même : les califes s'étant rendu maîtres du pays, firent une recherche exacte des livres d'histoire & de science, & les livrerent aux flammes, de peur que si on en lisoit d'autres que ceux de leur secte, on fût moins disposé à croire à leur prophete.

Les anciens Africains adoroient les astres, le feu & le soleil. Vous avez vu que la reine de Saba, revenant de Jérusalem, leur apporta la religion judaïque. Ils reçurent les lumieres de l'évangile par l'eunuque de la reine de Candace, qui fut lui-même converti par saint Philippe. Ils souffrirent de grandes persécutions sous le regne des

empereurs païens, & ſous la domination des Vandales. On y trouve aujourd'hui des catholiques, des juifs, des ſchiſmatiques, des mahométans & des idolâtres. Cette région, qui ne produit preſque plus que des barbares, a été la patrie d'Annibal, d'Aſtrubal, de Térence, de Tertullien, de ſaint Cyprien, de ſaint Athanaſe, de ſaint Auguſtin, de ſaint Fulgence, &c.

Les Romains ayant détruit Carthage, envoyerent pluſieurs colonies en Afrique; & par la ſuite des temps, elles ſe confondirent avec les naturels du pays. Les Vandales s'y établirent ſous la conduite de Genſeric, & y exercerent d'horribles cruautés contre les prêtres & les orthodoxes. Béliſaire, général de l'armée de Juſtinien, les en chaſſa, & fit priſonnier leur roi Gelimer. Les Sarraſins s'en emparerent ſous l'empire de Conſtant. Les Turcs en conquirent une partie; & de tous ces différents peuples, il s'eſt formé un mêlange où chacun a peine à reconnoître ſon origine. Les villes mêmes changerent de nom en changeant de maîtres: on détruiſit les anciennes; on en bâtit de nouvelles: de là cette confuſion,

fuſion, ces fréquentes contradictions dans les géographes.

Les anciens n'ont connu que la plus petite partie de l'Afrique ; ſavoir, la Barbarie, la Numidie, l'Ethiopie & l'Egypte : ils ont cru le reſte inhabitable, à cauſe de la chaleur exceſſive du climat. Ses montagnes les plus célebres ſont Atlas, Serrelionne, le pic de Ténériffe ; ſes caps les plus renommés, Bonne-Eſpérance, Guardafou, le cap Verd ; ſes plus grandes rivieres, le Niger, le Nil, le Zambeſé, la Gambra, &c.

Je ſuis, &c.

A Lisbonne, ce 4 février 1754.

LETTRE CLXXXVI.

LE PORTUGAL.

AVANT que d'arriver à Lisbonne, nous vîmes, ſur notre gauche, la petite ville de Caſcaïs, enſuite le bourg, le monaſtere & le fort de Belem, ſitués ſur les bords du Tage.

Caſcaïs, capitale d'un marquiſat de ce nom, appartient à des ſeigneurs qui deſcendent, dit-on, d'un ancien roi de Caſtille. Quand un vaiſſeau paſſe devant cette place, les gens de l'équipage ne manquent guere de raconter l'hiſtoire ſuivante, arrivée à un des ancêtres du poſſeſſeur actuel de cette terre.

L'uſage eſt, lorſqu'on célebre un auto-da-fé, que les principaux ſeigneurs, en qualité de familiers du ſaint office, accompagnent au bûcher les malheureuſes victimes de cet affreux tribunal. Ils les tiennent au milieu d'eux, tandis que les moines les accablent d'exhortations, de prieres & d'injures. Avant que d'aller au ſupplice,

on les mene dans l'égliſe des dominicains; & là, en préſence du peuple, on leur lit tout haut l'aveu qu'on les a forcés de faire de leurs fautes. Il arriva qu'un juif fort riche, qui avoit une maiſon de campagne dans le voiſinage du marquis de Caſcaïs, fut mis à l'inquiſition. Ce ſeigneur vivoit intimement avec ſon voiſin, & faiſoit grand cas de certaines figues qui venoient en abondance dans le jardin de ce juif. Celui-ci lui en envoyoit tous les matins plein une corbeille qui ne ſervoit qu'à cet uſage; mais comme la haine de cette nation contre les chrétiens n'a point de bornes, ce miſérable avoit l'inſolence & la malice de faire paſſer chacune de ces figues par l'endroit de ſon corps le plus mal-propre & le plus mal-honnête. Trahi par ſon propre domeſtique, il avoua le fait, qui fut lu publiquement dans le procès. Le marquis, qui, ſuivant l'uſage, accompagnoit le coupable, entendit cette dépoſition; & pouſſant le juif d'un coup de coude: « infame, lui dit-il, en colere, eſt-il » donc vrai que tu m'as joué cet indigne » tour? Oui, Monſeigneur, répondit le » coupable; & comme votre excellence

» avoit trouvé bon le premier envoi » embaumé du même parfum, j'ai con- » tinué de la ſervir ſuivant ſon goût. » Les figues du marquis de Caſcaïs ont paſſé en proverbe ; & ce ſeigneur en eſt, dit-on, mort de honte & de chagrin.

Ce marquiſat, un des lieux les plus agréables du Portugal, eſt ſitué au pied d'une hauteur appellée anciennement le promontoire de la Lune, aujourd'hui la montagne de Cintra. Sur l'un de ſes côtés, eſt une petite ville qui porte le même nom ; au ſommet, on voit un monaſtere de religieux hiéronimites, & une égliſe où l'on fait force pélerinages & force neuvaines. Les bâtiments ſont taillés dans le roc, ainſi que l'hôtellerie deſtinée à recevoir les pélerins. Du haut de ce mont, on découvre une vue admirable : d'un côté, c'eſt l'Océan, de l'autre le Tage ; & dans les environs on apperçoit de riches & belles campagnes, qui forment un charmant & délicieux payſage. On trouve, vers cette même cime, de gros amas de cailloux qui ont juſqu'à dix pieds de diametre, & ſont entaſſés les uns ſur les autres ſans aucune liaiſon. On penſe qu'ils ont ſervi de fon-

dement à une ancienne forteresse des Maures, dont on remarque encore quelques vestiges. Les Portugais croient qu'il y a des esprits prépoſés à la garde des trésors cachés dans ces ruines; & le plus hardi n'entreprendroit pas d'y pénétrer, pour la couronne de Portugal. Mais le plus beau monument d'antiquité qu'il y ait dans cette enceinte, est un réservoir de cinquante pieds de long, de dix de profondeur, & dont l'eau, toujours claire, n'augmente ni ne diminue dans aucun temps.

Au bas de la montagne, du côté qui regarde la mer, est une grande & belle vallée, qui fournit presque toute la ville de Lisbonne de fruits, de bled & de vin excellent. On y marche toujours à l'ombre; & quand on s'y repose sous quelque arbre, on se trouve bientôt tout couvert de fleurs. C'est entre cette vallée & la cime du mont, que sont bâtis la ville & le château de Cintra. Les eaux y coulent en abondance, & tirent vraisemblablement leur source du réservoir dont j'ai parlé. Il y a des canaux qui les conduisent dans tous les appartements, & les élevent aussi haut, & en aussi grande quantité qu'on le

juge à propos. On reſpire à Cintra le meilleur air de tout le royaume, & l'on y jouit d'une fraîcheur qui rend ce ſéjour auſſi fréquenté qu'il eſt riant & agréable; mais, depuis que ce lieu a ſervi de priſon à un roi de Portugal, les princes de la maiſon royale ont peu de plaiſir à l'habiter. Ce roi captif, qui ſe nommoit Alphonſe, fut à la fois imbécille & impuiſſant.

Au deſſus de Caſcaïs, le Tage ſe jette dans l'Océan par une embouchure large d'environ une lieue, & ſéparée en deux paſſes par des rochers cachés ſous l'eau. Ces paſſes ſont gardées par des forts; de ſorte que les vaiſſeaux, obligés de ſe rapprocher de terre, ne peuvent entrer ni ſortir, ſans ſe préſenter ſous le canon. Elles ne ſont pas également larges : celle du nord eſt la plus étroite, & par conſéquent la plus dangereuſe. Il eſt preſque impoſſible d'y paſſer, ſans être conduit par des pilotes. Ils viennent s'offrir aux navires lorſqu'ils arrivent. Les forts ſe nomment Saint-Julien & Saint-Laurent. Le premier eſt conſtruit ſur un rocher, le ſecond ſur des pilotis dans un banc de ſable. L'un eſt compoſé de baſtions &

de redans, revêtus de pierre de taille; l'autre n'eſt qu'une eſpece de plate-forme au milieu de la mer. Dans celui-ci il n'y a que cent cinquante hommes de garniſon; le fort de Saint-Julien en a près de trois cents, & quarante pieces de canon. La difficulté de ce paſſage n'a pas empêché MM. de Forbin & Duguê-Trouin d'offrir à Louis XIV d'aller brûler le palais du roi de Portugal, & la flotte Angloiſe, qui ſe croyoit à couvert de toute inſulte. Il eſt vrai qu'il y avoit alors peu d'ordre dans ces forts, & que les gouverneurs faiſant leur ſéjour ordinaire dans la capitale, on pouvoit exécuter un coup de main avant qu'on ſe fût mis en devoir de le prévenir.

En remontant le Tage, depuis ces deux forts juſqu'à Lisbonne, le premier objet qui ſe préſente eſt le château de Belem. Une groſſe tour, qui avance dans le fleuve, oblige les vaiſſeaux qui partent ou qui arrivent, de montrer leur paſſe-port, & de ſaluer la fortereſſe d'un coup de canon. Les étages inférieurs de cette tour ſervent de magaſins; le haut, comme notre baſtille, eſt la priſon où l'on enferme les criminels d'état.

Le monaſtere de Belem, occupé par des religieux de ſaint Jérôme, fut fondé par dom Emmanuel, pour être la ſépulture des rois de Portugal. L'égliſe, dédiée à la ſainte Vierge ſous le titre de la naiſſance du Sauveur, a reçu le nom de Bethléem, d'où s'eſt formé par la ſuite celui de Belem, que le bourg & le fort ont pris également. L'égliſe & le couvent, bâtis l'un & l'autre de pierres de taille, ſont deux édifices où reſpirent une grandeur & une magnificence royales. Le premier eſt un vaſte bâtiment, dont le pavé, les côtés & la voûte, conſtruite dans le goût Arabe, ſont compoſés de marbre & de jaſpe. On y voit les tombeaux de pluſieurs princes, portés par des figures d'éléphants, avec des ornements & des emblêmes relatifs à la qualité & au rang des perſonnes auguſtes qui y repoſent.

Le monaſtere, vaſte & ſpacieux, peut contenir juſqu'à deux cents moines. Une partie des cellules ont la vue ſur le fleuve; les autres donnent ſur des vergers de citronniers, d'orangers, & d'autres arbres rares & précieux. Le dortoir a l'air d'un ſallon de maiſon

royale. La richeſſe des revenus répond à la beauté des édifices : des jardins chargés de fleurs & de fruits, un parc qui abonde en gibier, des étangs remplis de poiſſons, de nombreux troupeaux & de grandes cours environnent ces ſuperbes bâtiments.

On voit, dans le même lieu, une maiſon fondée pour d'anciens officiers & de pauvres gentilshommes. C'eſt l'image de notre hôtel royal des invalides : on y entretient, dans une retraite honorable, de vieux militaires, qui, ayant paſſé leur jeuneſſe & mangé leur bien au ſervice, ont à peine de quoi vivre dans un âge avancé.

Le bourg de Belem joint la ville de Lisbonne, & pourroit, en quelque façon, en être conſidéré comme un des fauxbourgs. Un court trajet nous rendit dans cette capitale, au deſſus de laquelle le Tage eſt navigable juſqu'à quinze lieues. Il entre dans la mer à ſix milles au deſſous ; & dans cet eſpace on jouit d'une vue admirable. Les bateaux qui traverſent ſans ceſſe cette riviere, des vaiſſeaux de toute grandeur & de toutes les nations, l'arrivée ou le départ de la flotte du Bréſil,

cette grande ouverture du fleuve au delà de la rade, une belle & vaſte campagne couverte de bourgs & de villages, le château de Belem, & ſur-tout le ſuperbe aſpect de Lisbonne, bâtie en amphithéatre ſur ſept collines; tous ces objets forment un coup-d'œil raviſſant juſque dans le centre même de la métropole. La perſpective en eſt ſi agréable, que cette ville gagneroit dans l'idée de ceux qui ſe contenteroient de l'appercevoir ſans y aborder. Je doute qu'il y ait une plus belle vue dans le monde, ſi l'on en excepte peut-être celle de Conſtantinople du côté de la mer.

Arrivé à Lisbonne, mon premier ſoin fut de me loger, non à l'auberge, elles y ſont déteſtables; mais dans un appartement que, ſuivant l'uſage du pays, je fus obligé de faire meubler. C'étoit dans le quartier de Saint-Paul, un des principaux de la ville, & celui qu'habitent les étrangers. On voit aux fenêtres des morceaux de papier, qui indiquent que telle maiſon eſt à louer; & moyennant quelques meubles qu'on trouve toujours à acheter, on eſt arrangé & établi en vingt-quatre heures.

Cette dépenſe ſe regagne bientôt ſur celle qu'on feroit à l'auberge ; outre qu'on y vit plus chérement, on y a encore le déſagrément d'eſſuyer les mauvaiſes façons d'un gargotier François, coquin, voleur & banqueroutier, qui ne manque jamais de trahir ſes hôtes, en fourniſſant contre eux des éclairciſſements ſur les affaires qui les amenent. Les Portugais n'ont point d'auberges ; les Hollandois ſont chers & mal-propres. On s'accommoderoit aſſez des François, s'ils étoient plus honnêtes gens.

Dès qu'on a meublé un appartement, on prend un de ces petits garçons de Galice, qui font l'office de décrotteurs, de marmitons, de pourvoyeurs, & on les envoie au marché chercher les proviſions. J'en avois un qui ſavoit un peu de cuiſine, & j'eus la ſatisfaction de vivre à mon aiſe chez moi, à l'abri de la curioſité importune de mes compatriotes, qui, dès qu'un étranger arrive, le ſuivent par-tout, tâchent de gagner ſa confiance, & ne le quittent pas qu'ils ne l'aient dévaliſé, ou qu'ils ne croient pas pouvoir en faire leur dupe. Pour quelques riches François établis à Lis-

bonne, combien d'aventuriers, de chevaliers d'induſtrie, auxquels il ne faut ſe fier qu'avec précaution ! L'eſſentiel, pour un nouveau venu, eſt de bien débuter. S'il eſt négociant, il fréquentera de bonnes maiſons, & ſur-tout ne découvrira pas d'abord la nature de ſon commerce. Si, comme moi, il ne voyage que par curioſité, il doit ſe loger, ſe donner une chaiſe, louer des mules, ou en acheter. Avec ce petit équipage, il ira rendre viſite au miniſtre, qui ſe fera un plaiſir de le préſenter à ſa majeſté. En peu de jours il fait des connoiſſances, forme des liaiſons, & peut vivre agréablement, pourvu qu'il ait ſoin d'éviter les lieux de débauche ; il ne manqueroit pas d'être gratifié de certains préſents qui le feroient repentir de ſon imprudence. Il eſt vrai que les bains d'*aſcaldas* ſont ſouverains contre cette maladie. C'eſt preſque la ſeule qui ſoit à craindre dans ce pays, ſur-tout quand on ſait s'obſerver ſur la nourriture, qu'on boit peu de vin, & qu'on ne mange le ſoir ni viande, ni figues, ni melon. Ces fruits, alors très-pernicieux, ne ſont mal-faiſants ni le matin, ni à dîner.

Digitized by Google

Les fatigues d'une longue route m'ayant obligé de prendre quelques jours de repos, j'employai ce temps à étudier l'hiſtoire du pays, en attendant que je fuſſe à portée d'en connoître les habitants.

Ce royaume, que les anciens nommoient Luſitanie, s'étend le long de la rive occidentale de l'Eſpagne, & a cent lieues de long, ſur environ trente de largeur. Il fut autrefois partagé en différents peuples, qui, ſous divers noms, formoient autant de petites républiques, dépendantes d'un gouvernement général. Les Carthaginois en firent la conquête. Après eux, il paſſa ſous la domination des Romains, & leur donna de l'inquiétude par ſon indocilité & ſes révoltes. Ce ne fut que ſous le regne d'Auguſte, qu'il fut entiérement ſoumis à ces maîtres du monde. Les Alains s'en emparerent du temps de l'empereur Honorius; les Sueves ſuccéderent aux Alains, & les Goths aux Sueves, lorſque le Portugal devint une province d'Eſpagne. Il tomba enſuite au pouvoir des Maures. Alphonſe VI, roi de Caſtille, le reprit, & le donna, avec le titre de comté, à Henri, prince du ſang de Bourgogne, de la famille de

Hugues Capet. On croit que, ſous ſon regne, la Luſitanie changea de nom, & prit celui de Portugal, de Porto & de Cale, deux villes que Henri fit rebâtir, & réunit en une ſeule. Il eſt à remarquer que, lorſque ce nom s'étendit à tout le royaume, la nouvelle ville perdit la moitié du ſien, & ne retint que celui de Porto, qu'elle a toujours conſervé depuis.

Après la mort de Henri, Alphonſe Henriquez, ſon fils, lui ſuccéda ſous la régence de ſa mere. Cette princeſſe épouſa le comte de Traſtamare, & remplit l'état de diviſions & de troubles; mais dès que le jeune prince fut en âge de gouverner, il rétablit la tranquillité. Ayant remporté une victoire ſignalée ſur les Maures, il fut proclamé roi par ſon armée ſur le champ de bataille; & c'eſt à compter de cette époque, que le Portugal a fait un royaume particulier en Eſpagne. Ce n'étoit auparavant, comme je viens de le dire, qu'un comté relevant des rois de Caſtille : il fut, peu de temps après, affranchi de cet hommage. En mémoire de la victoire d'Alphonſe, & des drapeaux de cinq rois qu'il prit dans le combat,

ce prince mit cinq écus dans ſes armes: ce ſont encore aujourd'hui celles de Portugal.

L'ordre de Chriſt fut fondé par Denis I, au commencement du quinzieme ſiecle. Le roi & la plupart des ſeigneurs en ſont décorés; ce qui n'empêche pas qu'on ne le donne auſſi à des officiers ſubalternes, à des marchands, à des commis, à des chirurgiens, à des peintres, comme en France notre ordre de ſaint Michel. Le roi communique volontiers cet honneur, pour ſe débarraſſer de ceux qui lui demandent des récompenſes ou des graces. Il tire d'ailleurs de gros droits pour les proviſions, ſans même faire la dépenſe de la croix, qui eſt ordinairement fournie par le parrain. Les chevaliers la portent pendue au cou avec un ruban rouge, & une autre croix ſur leur habit en broderie de ſoie. Denis leur donna les terres qui appartenoient aux templiers, pour payer les penſions attachées aux dignités de l'ordre.

Ce fut ſous Alphonſe IV, fils de ce monarque, que vécut, dans le même ſiecle, cette célebre Inès de Caſtro, dont les malheurs & la paſſion que

Digitized by Google

conçut pour elle le prince dom Pedre ; ont fourni au poëte Lamotte le ſujet d'une tragédie.

L'événement le plus remarquable du regne de Jean I, fils naturel, & l'un des ſucceſſeurs de dom Pedre, eſt la découverte de l'iſle de Madere. Alphonſe V, ſon petit-fils, inſtitua l'ordre de l'épée. Il avoit entendu dire qu'une épée, que les Maures gardoient dans la ville de Fez, devait être la conquête d'un prince chrétien. Perſuadé que cette gloire lui étoit réſervée, il créa vingt-ſept chevaliers, dont le nombre répondoit aux années de ſon âge. Ce prince, qui s'étoit engagé dans une croiſade contre les infideles, avoit fait battre une monnoie, à laquelle on donna le nom de cruſade, pour être diſtribuée aux ſoldats qui ſervoient dans cette guerre.

Le regne d'Emmanuel fut appellé le regne d'or, à cauſe des riches découvertes que firent les Portugais dans les Indes orientales vers la fin du quinzieme ſiecle & au commencement du ſuivant. Ce même prince chaſſa les juifs de ſes états ; mais ſon fils Jean III, qui lui ſuccéda, eut un plus grand

reproche à ſe faire: ce fut d'y avoir établi ce tribunal d'intolérance & de ſang, qu'Iſabelle & Ferdinand avoient déjà eu la cruauté de fonder dans toute l'Eſpagne.

Ce regne eſt encore marqué par une époque terrible. En 1531, un affreux tremblement de terre renverſa la ville de Lisbonne, & fit périr plus de trente mille habitants, enſevelis ſous les ruines de plus de deux mille maiſons. Le roi, la reine, toute la cour, ſauvés à peine des débris de la capitale, chercherent un aſyle en plaine campagne, & reſterent pluſieurs jours ſous des tentes. Les eaux du Tage, enflées ſubitement par le refoulement de celles de la mer, inonderent la moitié du royaume; & l'infortunée Lisbonne ſubmergée reſſembloit à une iſle de ruines. Des pluies extraordinaires, des inondations terribles, la mer franchiſſant ſes limites, des vapeurs empeſtées, des brouillards épais, des vents infects, accompagnés de pouſſiere; des bruits ſouterrains & aériens, pareils à la décharge d'une nombreuſe artillerie; des ſifflements, des hurlements même dans l'athmoſphere; des météores de feu qui la parcouroient

avec un fracas redoutable ; des fleuves bouillonnants qui s'élevoient tout-à-coup, & retomboient avec précipitation ; d'autres qui disparoissoient, revenoient quelques moments après, se perdoient de nouveau, & se montroient alternativement à plusieurs reprises ; des rivieres, dont une partie remontoit vers sa source, l'autre suivoit son cours, & laissoit un intervalle vuide qu'on pouvoit passer à pied sec ; des lacs qui rendoient un son lugubre ; quelques-uns qui, sans aucun vent extérieur, s'élançoient subitement dans les terres ; d'anciennes fontaines qu'on ne retrouva plus, & de nouvelles qui jaillirent en abondance ; des portes qui s'ouvroient toutes seules ; des cloches qui sonnoient d'elles-mêmes ; d'immenses forêts déracinées ; la masse énorme des montagnes, ébranlée jusque dans ses fondements, tombant sur des villages entiers, les écrasant de son poids, les ensevelissant sous ses ruines ; des précipices comblés ; des villes détruites & remplacées par des étangs ; des isles englouties, & d'autres qu'on voit, pour la premiere fois, sortir du sein des eaux ; des hommes éperdus,

qui, ne ſachant à quoi attribuer leur balancement, ſe croient frappés d'apoplexie ; les animaux eux-mêmes conſternés ; toute la nature en alarmes : tel eſt l'effrayant tableau qui frappa d'épouvante les habitants du Portugal ſous le regne de Jean III, vers le milieu du ſeizieme ſiecle.

Son petit-fils, dom Sébaſtien, ſuccéda à ſon aïeul. Une témérité déplacée lui fit porter la guerre en Afrique, & il y fut tué par les Maures, ſans laiſſer de poſtérité. C'eſt ici le lieu, Madame, de vous faire le récit d'une hiſtoire qui fit grand bruit en Europe au ſujet de ce jeune monarque. On prétendit qu'il n'étoit pas mort ; que, lorſqu'il vit la bataille perdue, il s'étoit retiré vers la mer, & avoit formé la réſolution de courir le monde avec quelques ſeigneurs Portugais ; que, las de ſes courſes, il s'étoit réfugié chez un hermite ; que de là il avoit paſſé en Sicile, dans le deſſein de ſe préſenter au ſouverain pontife ; mais qu'ayant été volé par ſes gens, il étoit arrivé à Veniſe en demandant l'aumône. Les Vénitiens, à la réquiſition de l'ambaſſadeur d'Eſpagne, le firent jeter dans

Digitized by Google

un cachot. Il y fut interrogé, & il perſiſta conſtamment à ſoutenir qu'il étoit dom Sébaſtien, roi de Portugal. Il fut reconnu pour tel par pluſieurs de ſes ſujets; & ſans rien prononcer ſur un point de cette importance, la république ſe contenta de le faire évader. Il ſe retira à Florence, où ayant été demandé au grand duc de la part du roi d'Eſpagne, il fut transféré à Naples, & enfermé dans une étroite priſon. On le menaça de le laiſſer mourir de faim, s'il ne ceſſoit de jouer le perſonnage de roi. « Faites de moi, répondit-il, ce » que vous voudrez; je ſuis dom Sébaſ» tien, roi de Portugal; je prie Dieu » de me ſecourir, & de ne pas per» mettre que la crainte me faſſe trahir » la vérité. Je ſuis ce même prince qui » paſſa en Afrique pour combattre les » infideles, & qui, pour ſes péchés, » eut le malheur de perdre une bataille » qui a cauſé tant de changements dans » la chrétienté. C'eſt la vérité, je ne ſais » point mentir. »

Le comte de Lemnos, vice-roi de Naples, voulut auſſi lui parler. Il le fit amener dans ſon palais; & comme ce ſeigneur étoit ſans chapeau:

« couvrez-vous, comte de Lemnos, » lui dit le prétendu monarque. D'où » avez-vous le pouvoir de me comman- » der, demanda l'Eſpagnol? Ce pou- » voir, répondit l'autre, eſt né avec » moi. Pourquoi faites-vous ſemblant » de ne me pas connoître? Ne ſais-je » pas qui vous êtes? Souvenez-vous que » le roi d'Eſpagne vous a deux fois en- » voyé vers moi. » Alors il rapporta des choſes ſi ſecretes, qui s'étoient paſſées dans ces deux voyages, que le vice-roi en eut, dit-on, l'eſprit frappé juſqu'à ſa mort.

Dom Sébaſtien, ou plutôt cet aventurier, paſſa une année en priſon, uniquement occupé à prier, à jeûner, à fréquenter les ſacrements; & pendant ce temps-là, les Eſpagnols en parloient de diverſes manieres. Les uns diſoient que c'étoit le fils d'un cabaretier; les autres, un moine que les Portugais avoient engagé à jouer ce perſonnage. Les officiers de juſtice l'interrogerent; & ſur ſes réponſes, il fut condamné à être mené par les rues, & de là aux galeres. Il étoit monté ſur un âne; & trois trompettes marchoient devant lui, avec un crieur qui répétoit ſouvent à

haute voix : « cet homme eſt un Cala-
» brois qui a l'impudence de ſe dire
» dom Sébaſtien, roi de Portugal. Je
» le ſuis auſſi, diſoit ce malheureux ; je
» ſuis entre les mains de mes ennemis ;
» qu'ils faſſent de mon corps ce qu'ils
» voudront ; je recommande mon ame
» à Dieu qui l'a créée, & qui ſait la
» vérité. » On le fit enſuite monter ſur la galere royale, où il fut habillé en forçat, & expoſé à la curioſité du peuple.

La galere alla de Naples à Barcelone, où le duc de Medina Sidonia voulut le voir. Ce malheureux lui demanda des nouvelles d'une épée qu'il diſoit lui avoir donnée avant que de s'embarquer pour l'Afrique. Le duc lui répondit qu'à la vérité dom Sébaſtien lui avoit fait préſent d'une épée qu'il avoit encore. « Je vous prie, répliqua
» le forçat, de me la montrer ; je la
» reconnoîtrai bien, quoiqu'il y ait
» vingt ans que vous l'avez. » Le duc la fit apporter parmi pluſieurs autres ; & le prétendu monarque la reconnut. Il raconta à la ducheſſe ce qui s'étoit paſſé de plus ſecret, lorſqu'il l'avoit vue à Cadix ; & il ajouta : « je me ſouviens

» de vous avoir donné une bague ; » l'avez-vous encore ? » La ducheſſe lui dit qu'elle en avoit reçu une de dom Sébaſtien. « Montrez-la-moi ; je vous y » ferai appercevoir un ſecret que vous » ignorez. » On lui préſenta un grand nombre de bagues ; il en choiſit une ; & pour preuve qu'il ne ſe trompoit pas, « faites-en, continua-t-il, ôter la pierre ; » vous y trouverez gravés, au deſſous, » mon nom & mon chiffre. » Le duc & la ducheſſe étoient dans le plus grand étonnement, & ne pouvant cacher, dit-on, leur ſenſibilité, ſe retirerent les larmes aux yeux. Les Eſpagnols, dans la crainte que cet homme ne leur échappât, le renfermerent dans le château de Saint-Lucar ; & jamais depuis on n'en a entendu parler.

Le cardinal Henri, oncle du véritable dom Sébaſtien, étoit monté ſur le trône de Portugal, malgré ſon grand âge, ſes refus, ſa prêtriſe, & les prétentions qui s'éleverent de la part d'une infinité de concurrents. Henri avoit été ſucceſſivement archevêque de Brague, de Lisbonne, d'Evora, grand inquiſiteur, & enfin cardinal. Son regne ne dura que deux ans ;

& avant ſa mort, ſes ſujets l'ayant preſſé de ſe nommer un ſucceſſeur, il avoit choiſi Philippe II, roi d'Eſpagne.

Ce choix déplut aux Portugais; & ils élurent dom Antoine, fils naturel d'un frere de Henri. Philippe, à qui le duc d'Albe avoit déjà fait un grand nombre de partiſans, mit dans ſes intérêts les principaux du royaume, & remporta ſur ſon rival une victoire ſignalée, qui obligea Antoine à lui céder le trône. Ce dernier fit quelques tentatives pour y remonter, à l'aide des François & des Anglois; mais elles furent inutiles; & il ſe retira à Paris, où il mourut en 1595. Son cœur fut porté à l'*Ave-Maria*, & ſon corps enterré aux cordeliers.

Avant que de ſe fixer en France, dom Antoine s'étoit réfugié aux Açores avec une flotte de ſoixante vaiſſeaux, dont il avoit confié le commandement à Philippe Strozzi. Ce fut là que ſe donna, à la vue de l'iſle de Saint-Michel, la célebre bataille dont j'ai déjà eu occaſion de vous parler. Le marquis de Santa-Cruz, qui commandoit les Eſpagnols, gagna une victoire qui lui eût fait infiniment plus d'honneur, s'il

s'il n'en eût terni l'éclat par une cruauté indigne d'un général. Il eut l'inhumanité de faire jeter à la mer Strozzi lui-même, qui avoit été bleſſé dans le combat, & de livrer aux bourreaux tous les François tombés entre ſes mains.

Nous avons une hiſtoire ſecrete de dom Antoine de Portugal, écrite, ou plutôt retouchée par madame de Saint-Onge, qui l'avoit, dit elle, trouvée dans les papiers de ſon grand-pere. Ce dernier ſe nommoit Vaſconcellos, & étoit le frere d'un gentilhomme de ce nom, qui, s'étant attaché à dom Antoine, eut part à ſes malheurs, le ſuivit en France, & mourut près de Lagni. Son frere, dom Gomez Vaſconcellos, âgé d'environ ſoixante ans, épouſa une jeune perſonne, dont il eut une fille qui ſe fit connoître par pluſieurs romans. Il la maria avec le ſieur Gillot de Beaucour, dont eſt née madame de Saint-Onge, qui, du côté de l'eſprit & des productions littéraires, ne le cédoit point à madame Gillot. Elle a laiſſé des comédies & des opéra qui lui ont fait une ſorte de réputation.

Mais pour revenir à ſon hiſtoire de dom Antoine, on y apprend que dom Louis, connétable de Portugal, ſecond

fils d'Emmanuel, avoit eu dans ſa jeuneſſe une maîtreſſe nommée *Violente*, que ſa paſſion lui fit épouſer ſecrétement. Elle lui donna un fils ; & peu de temps après l'avoir mis au monde, elle alla, par délicateſſe, finir ſes jours dans un couvent. Dom Louis tint ſon mariage ſecret ; & l'enfant fut élevé avec ſoin, ſeulement comme ſon fils naturel, de crainte qu'en le faiſant connoître pour légitime, il ne cauſât un jour quelques troubles dans l'état, & pour plus grande précaution, il le fit entrer dans les ordres. Avant ſa mort, dom Louis déclara, par ſon teſtament, ſon mariage de conſcience : mais il paroît qu'on ne jugea pas à propos de le rendre public ; car les Portugais ſont toujours perſuadés que dom Antoine n'étoit qu'un fils naturel. Ce jeune prince ſe fit relever de ſes vœux, ſe ſignala par pluſieurs expéditions ; & après avoir diſputé la victoire à Philippe ſon rival, il fut enfin obligé de lui céder la couronne.

La conquête du Portugal rendit le roi d'Eſpagne maître abſolu des Indes orientales & occidentales, qui lui produiſirent des richeſſes immenſes ; mais il ſut les épuiſer dans les guerres qu'il eut à ſou-

tenir avec la France, l'Angleterre & les Pays-Bas. Celle de la Hollande ſeule, qui ne fut terminée que par le traité de Munſter, lui a, dit-on, coûté plus de quinze cents millions de ducats.

Occupés de leurs affaires d'Europe, les Eſpagnols négligerent d'envoyer des troupes pour conſerver les conquêtes des Portugais en Aſie, en Afrique & en Amérique. Les Hollandois leur en enleverent la plus grande partie, & la réunion des deux couronnes fut infiniment préjudiciable à celle d'Eſpagne.

Les Portugais avoient pour les Caſtillans une haine ſi immodérée, que les prêtres mêmes & les moines ſe déchaînoient en chaire contre eux, & faiſoient hautement dans les égliſes cette priere très-peu chrétienne : « Daignez, Sei» gneur, exterminer cette nation déteſ» table, & nous affranchir pour jamais » de ſon odieuſe domination. » Cette haine ſe manifeſta encore plus par la célebre révolution qui, ſous le regne de Philippe IV, mit ſur le trône le duc de Bragance, deſcendant, par les femmes, du roi Emmanuel. Vous en avez lu les détails dans l'hiſtoire de l'abbé de Vertot. Deux ou trois perſonnes ſeulement

périrent dans cette expédition, & en moins de huit jours, tout le royaume fut purgé de Caſtillans. Au premier coup-d'œil, le ſuccès de cette entrepriſe paroît un miracle du ſecret, ſi l'on conſidere le nombre & les diverſes qualités des perſonnes à qui on fut obligé de le confier; mais, dans le fond, ce n'étoit qu'une ſuite naturelle des ſentiments d'averſion que chaque Portugais avoit conçus depuis long-temps contre les Eſpagnols; ſentiments que les guerres fréquentes de ces peuples firent naître entre eux dès le commencement de la monarchie, & que la concurrence dans la découverte des Indes, & de fréquents démêlés dans le commerce, avoient entretenus & fortifiés.

Cette conſpiration, préparée pendant trois ans avec ce ſecret impénétrable, éclata en un moment: le vice-roi fut maſſacré, la garde déſarmée, l'indolent & trop heureux duc de Bragance proclamé preſque malgré lui, & élevé, ſous le nom de Jean IV, ſur le trône de ſes peres. Les provinces & tous les établiſſements Portugais, dans l'ancien & le nouveau monde, ſuivirent, ſans effuſion de ſang, l'exemple de la capitale.

Un Eſpagnol, témoin des tranſports de Lisbonne, & des réjouiſſances qui ſe firent à cette occaſion, s'écria en ſoupirant : « Eſt-il poſſible qu'un ſi beau » royaume ne coûte qu'un feu de joie à » l'ennemi de mon maître ! »

La maniere dont le duc d'Olivarès annonça à Philippe IV la perte du Portugal, fait voir comme on flatte les rois dans leurs malheurs, & comme on leur déguiſe les triſtes vérités. « Je viens, lui » dit-il, vous apprendre une heureuſe » nouvelle : votre majeſté a gagné tous » les biens du duc de Bragance : il s'eſt » aviſé de ſe faire proclamer roi, & la » confiſcation de ſes terres vous eſt » acquiſe par ſon crime. »

Je ſuis, &c.

A Lisbonne, ce 9 mars 1754.

Digitized by Google

LETTRE CLXXXVII.

SUITE DU PORTUGAL.

AVANT que d'arriver à Lisbonne, combien ne m'avoit-on pas fait de portraits infideles de la nation Portugaiſe? Vous verrez, me diſoit-on, un peuple en proie à la ſuperſtition la plus groſſiere, n'ayant d'Européen que le nom, & gouverné par des uſages Aſiatiques. J'avois lu dans des relations ſouvent fauſſes, toujours exagérées, que les ſujets du roi d'Angleterre poſſédoient ſeuls, avec les mines du Bréſil, la plus grande partie des biens du royaume, & que les Portugais n'étoient, tout au plus, que les économes de leurs propres richeſſes. Depuis long-temps, ajoute-t-on, le grand ſyſtême des Anglois, pour ſubjuguer les nations qui doivent ſervir à leur agrandiſſement, eſt de les tenir dans la dépendance du néceſſaire phyſique, en détruiſant leur agriculture & leur commerce. La méthode qu'ils emploient à cet effet, eſt de leur offrir la premiere ſubſiſtance à meilleur prix qu'ils ne pourroient l'avoir

dans leur continent. Le Portugal donna d'abord dans le piege ; il reçut ſes grains de l'Angleterre, & il devint dès-lors ſon eſclave naturel ; car nous dépendons toujours de ceux qui nous font vivre. A compter de ce moment, il aggrava ſes chaînes à chaque inſtant, par la continuelle diminution de ſon agriculture. Bientôt ſes terres ſe trouverent ſans valeur : ſes récoltes ſe faiſoient dans la Grande-Bretagne, & y portoient tout l'argent de l'état.

En même temps que les Anglois ſont les nourriciers du Portugal, ils veulent encore en être les facteurs. Aucune affaire ne ſe traite que par leur canal : ils ont tout envahi ; les Portugais ne ſont plus que les témoins oiſifs du grand commerce qui ſe fait dans ce royaume. Les cargaiſons des flottes ſont à l'Angleterre : les richeſſes qu'elles rapportent à leur retour lui appartiennent.

Cette inaction du Portugal remonte plus haut, mais vient toujours des Anglois. Dans un traité qui s'étoit fait du temps de Cromwel, il étoit ſtipulé que l'Angleterre fourniroit le vêtement aux Portugais ; & dès-lors il ne fut plus queſtion d'arts dans ce

pays. Insensiblement les anciennes manufactures se détruisirent ; l'industrie se relâcha, & bientôt elle fut anéantie. Les Anglois tenoient cette monarchie par l'habillement comme par la nourriture : c'étoient comme deux ancres que ces insulaires avoient jetées dans ce royaume, pour le rendre entiérement dépendant. Aussi cet état n'a-t-il plus par lui-même aucune voix délibérative : toutes ses résolutions sont dictées par le cabinet de Londres : les démarches de ses ministres dans les cours étrangeres lui sont, en quelque façon, prescrites par ceux de la Grande-Bretagne : il n'a plus ni armée de terre, ni armée de mer. « Reposez-vous sur » nous, lui disent les Anglois : fiez-vous » à nos armées navales ; ne faites point » la guerre, nous la ferons pour vous » & pour nous. Qu'avez-vous besoin » de manufactures ? Nous vous donne- » rons le produit des nôtres à meilleur » marché, que vous ne pourrez le fabri- » quer vous-mêmes. »

L'épuisement des finances du Portugal est une suite nécessaire de cette léthargie. Il n'y a aujourd'hui pour toute richesse dans le royaume, que

Digitized by Google

quinze millions tournois en eſpeces : encore la plus grande partie de cette ſomme n'exiſte-t-elle qu'en une monnoie d'argent, remplie d'alliage, que les étrangers ne peuvent point enlever ; car ſans cela, il ne reſteroit pas un ſou dans toute l'étendue de cette monarchie.

Le compte de cet épuiſement univerſel eſt bien clair : les mines d'or produiſent annuellement environ ſoixante millions, & l'état en reçoit pour ſoixante-dix en marchandiſes étrangeres : il ſe rend donc tous les ans débiteur de dix millions. Depuis la découverte des mines d'or, il eſt ſorti du Bréſil plus de deux milliards quatre cents millions. Ce capital immenſe a paſſé preſque en entier en Angleterre ; & c'eſt ſur cette nouvelle richeſſe, qu'elle a fondé le coloſſe de cette grandeur qui ſurprend aujourd'hui toutes les nations.

On demandoit à un Anglois ce qu'étoient devenues ces ſommes exorbitantes ; car il eſt certain qu'elles n'exiſtent plus dans la Grande-Bretagne. « C'eſt préciſément parce qu'elles » n'exiſtent plus, répondit-il, que notre » royaume eſt aujourd'hui ſi floriſſant. » Elles nous ont procuré les moyens de

» fournir de grands ſubſides, d'acheter
» des alliances, d'entretenir de nom-
» breuſes armées, de former une marine
» redoutable ; en un mot, de jouer un
» des plus grands rôles dans l'Europe. »

Vous jugez bien, Madame, que ce diſcours, qu'on met ſi indiſcrettement dans la bouche d'un Anglois, n'eſt que pour appuyer l'opinion, auſſi téméraire que ridicule, de ceux qui ont imaginé ce faux ſyſtême de politique.

Mon premier ſoin, après quelques jours de repos, fut de viſiter la ville de Lisbonne, & de prendre une connoiſſance générale de cette capitale (1). Sa ſituation, ſur ſept montagnes au bord du Tage, a donné lieu à ces alluſions de Rome à Lisbonne, que l'on rencontre ſi fréquemment dans les auteurs Eſpagnols & Portugais. Au commencement de ce ſiecle, cette derniere ville, lorſqu'on y créa un patriarche, fut diviſée en deux parties, ſous les noms d'orientale & d'occidentale. La premiere

(1) On prie le lecteur d'obſerver qu'on parle ici de la ville de Lisbonne, telle qu'elle étoit en 1754, c'eſt-à-dire, avant le dernier tremblement de terre qui a détruit cette capitale.

Digitized by Google

comprend le diſtrict de l'archevêque ; la ſeconde eſt plus immédiatement ſous la juriſdiction patriarcale. Depuis ce partage, on eſt obligé, m'a-t-on dit, ſous peine de nullité, de marquer dans tous les actes la partie de la ville dans laquelle ces mêmes actes ont été paſſés. Les négociants exacts la diſtinguent également ſur leurs lettres de change, & obſervent cette formalité juſque dans les lettres ordinaires.

Le ſiege du patriarche ſe tient dans la chapelle du roi. Les chanoines y ſont croſſés, mitrés comme les évêques. On y célebre le culte divin avec autant de dignité que de magnificence ; le prélat cherche à imiter en tout la pompe, l'éclat & la majeſté du ſouverain pontife. Les ſeuls cardinaux manquent aux cérémonies de cette égliſe. Je ne finirois pas, ſi je voulois rapporter tout ce que le feu roi a fait pour l'établiſſement de cette nouvelle dignité. Les ornements précieux & l'argenterie, conſacrés au ſervice divin, ont emporté les richeſſes de pluſieurs flottes du Bréſil ; cet entretien coûte déjà plus que toutes les troupes du royaume.

Le patriarche a aboli une partie des

ſuperſtitions qui ſe pratiquoient en Portugal avant ſon érection, & a réduit preſque toutes les proceſſions à celle de la Fête Dieu, la plus ſuperbe, peut-être, qui ſoit dans le monde chrétien. Les rues ſont tapiſſées des étoffes les plus précieuſes. On étale tout ce que la magnificence la plus ſomptueuſe peut imaginer de plus éclatant; & lorſqu'on loue une maiſon, on a ſoin de ſtipuler dans le bail, que le propriétaire ſera tenu de l'orner le jour de la Fête-Dieu. Ces mêmes rues ſont couvertes de damas, pour les garantir du ſoleil. Une colonnade très-riche occupe toute l'étendue de la place du palais; rien n'eſt oublié de tout ce qui peut contribuer à ſolemniſer, avec éclat, ce jour conſacré à l'honneur du corps de Jeſus-Chriſt.

La ſtatue de ſaint Georges, montée ſur une grande haquenée blanche, ouvre la marche à trois heures du matin, au ſon des timbales, des trompettes & des cors de chaſſe de la cour. Tous les chevaux du roi, richement harnachés, ſuivent le ſaint; tous les religieux s'y trouvent en corps; tous les chevaliers des ordres en habits de cérémonie; tous les tribunaux ſupérieurs & infé-

rieurs ; la cour enfin, & tout ce qu'il y a de grand dans le royaume, assistent à cette procession. Les femmes paroissent aux fenêtres sans coëffe & sans voile, & ne négligent rien, par les ornements dont elles se parent, pour attirer sur elles les regards des spectateurs. Il est permis ce jour là, sans exciter la jalousie des maris, & sans craindre d'accident, de les considérer avec attention. Les moines sur-tout sont ceux qui se font le plus remarquer. Les femmes les couvrent de fleurs qu'elles leur jettent des fenêtres.

Les hommes doivent éviter de se montrer aux croisées pendant la procession, ou se couvrir avec soin, pour n'être pas remarqués. Il est ordinairement plus de trois heures après midi lorsque tout le monde est rentré dans l'église. Il faut être alors très-circonspect à regarder les femmes ; car les maris se tiennent cachés pour épier jusqu'aux moindres mouvements ; & malheur à qui leur donne sujet d'exercer les vengeances usitées dans ce pays contre une épouse soupçonnée ou un amant téméraire ! On doit éviter aussi de se promener dans les rues après la procession : les polissons

Digitized by Google

ſe tiennent aux fenêtres avec des ſeringues pleines d'huile, qui abyment les habits. Mais cette digreſſion me fait perdre de vue mon objet principal.

La ville de Lisbonne eſt conſidérable par ſa grandeur, ſon antiquité, la vaſte étendue de ſon port, & la beauté de ſes édifices. On y compte environ trente mille maiſons, quarante égliſes paroiſſiales, non compris celles des monaſteres, vingt-ſix portes du côté du Tage, dix-ſept qui donnent ſur la campagne, vingt couvents d'hommes & dix-huit de femmes, où ſont renfermés quinze cents moines & deux mille religieuſes. Tous ces couvents ſont grands, bien bâtis, richement ornés, & curieux à voir.

Parmi les égliſes, les plus conſidérables ſont la cathédrale, celle des dominicains, Notre-Dame de Lorette, la Miſéricorde, Saint-Paul & Saint-Roch. La cathédrale, ſituée ſur une hauteur, eſt un bâtiment antique, ſombre, mais magnifique. Dans une châſſe fort riche, placée auprès du grand autel, repoſent les reliques de ſaint Vincent, auquel l'égliſe eſt dédiée. On raconte que ce ſaint ayant été martyriſé auprès du cap qui porte ſon nom, & ſon corps ayant

été abandonné aux animaux de proie, avec défenſe de l'enterrer, il arriva des corbeaux qui le garderent juſqu'à ce que de bonnes ames vinſſent l'inhumer. Lorſque les Maures furent chaſſés de Lisbonne, on déterra ce corps; on le tranſporta pompeuſement dans la cathédrale; & pour conſerver la mémoire du bon office que lui avoient rendu les corbeaux, on en nourrit continuellement deux dans l'enceinte de cette métropole. On les y voit voler ſans qu'ils en ſortent jamais, & il y a des troncs deſtinés à recevoir les aumônes pour fournir à leur entretien.

L'égliſe des dominicains paſſe pour la plus belle de Lisbonne. On y remarque trois chapelles toutes brillantes de dorure, depuis le pavé juſqu'à la voûte. Dans l'une eſt la généalogie de Notre-Seigneur en bas relief, dans l'autre celle de ſaint Dominique, & dans celle du milieu un grand crucifix, entouré d'une grille d'argent. La plaie du côté eſt ouverte, & le ſaint ſacrement y eſt continuellement expoſé. La chapelle eſt éclairée par ſix grands cierges de cire blanche, & une multitude de lampes d'argent perpétuellement allumées. Sur le portail, on voit

les noms & les têtes de tous ceux qui ont été brûlés par ordre de l'inquiſition. Le couvent répond à la magnificence de l'égliſe. Les religieux y ſont commodément logés, & plus grandement peut-être qu'il ne convient à des moines.

Près de là eſt le palais du grand inquiſiteur, où ſe tient le tribunal ſuprême du ſaint office. Les Portugais l'appellent la ſainte maiſon; & c'eſt de ce lieu redoutable que partent ces jugements terribles, contre leſquels l'innocence même oſe à peine réclamer. Ce conſeil eſt ſouverain; & tous les autres tribunaux de l'inquiſition, ſoit du Portugal, ſoit des Indes, quoique ſouverains auſſi eux-mêmes, doivent lui rendre compte de leurs procédures toutes les fois qu'il l'exige.

Les Portugais ſont peu d'accord ſur la maniere dont s'eſt établi parmi eux ce fameux tribunal. J'entendois, il y a quelques jours, pluſieurs ſavants diſſerter ſur cette matiere, & lui aſſigner chacun une origine différente; mais le tout ſe réduiſoit à deux opinions que je ſoumets à votre jugement. La premiere me parut être une de ces fables auxquelles la crédulité des hommes ſert de paſſe-port: la voici telle qu'elle m'a

été préſentée. « Un jeune homme de » Cordoue, appellé Pierre Saavedra, » poſſédoit non-ſeulement une belle » écriture, mais auſſi le talent funeſte » d'imiter toutes ſortes de caracteres. » Il penſa à l'employer à l'agrandiſ- » ſement de ſa fortune ; & regardant » comme au deſſous de lui les profits » médiocres, il conçut de grandes vues, » & forma de vaſtes projets. En con- » trefaiſant des billets, des quittances » de finances, des cédules ſur le tréſor » royal, il en tira de fortes ſommes, » avec leſquelles il alla juſqu'à ſe pro- » curer l'ordre de ſaint Jacques, & une » commanderie de trois mille ducats. » Ces premiers ſuccès le porterent à » de plus grandes témérités ; & la ren- » contre qu'il fit d'un religieux, chargé » d'un brevet apoſtolique pour le roi » de Portugal, le conduiſit au préci- » pice. Il imagina d'imiter le caractere, » la formule & le ſtyle d'un bref, & » de prendre la qualité de nonce en- » voyé en Portugal, pour y établir » l'inquiſition. Ayant fabriqué ſes dé- » pêches, & ramaſſé tout l'argent qu'il » avoit recueilli de ſes précédentes » friponneries, il ſe fit un équipage

» convenable, & entra en Portugal
» comme un légat de la cour de Rome.
» Ses meſures étoient ſi bien priſes, &
» il ſut ſi bien jouer le rôle de prélat,
» qu'il fut reçu & traité comme miniſtre
» du ſaint ſiege. Cette comédie dura
» ſix mois, pendant leſquels il établit
» un tribunal d'inquiſition en Portugal;
» mais tout ce manege ayant été décou-
» vert, quoique le tribunal continuât
» de ſubſiſter, on n'en ſaiſit pas moins
» l'artiſan de cette fourberie, qui fut
» condamné aux galeres. »

Telle eſt l'hiſtoire de la prétendue origine de l'inquiſition dans ce royaume par Saavedra; & ce qui paroît avoir donné cour à cette fable, c'eſt la comédie d'un bel eſprit de la cour, intitulée le *Faux Nonce*. Elle fut faite d'après une relation tirée d'un manuſcrit de la bibliotheque de l'Eſcurial; « mais ce
» manuſcrit doit être regardé avec d'au-
» tant plus de raiſon comme une piece
» apocryphe, me dit un de nos ſavants,
» que les bulles apoſtoliques, qui ont
» été expédiées pour l'établiſſement du
» ſaint office dans ce pays, ſe conſer-
» vent encore dans les bureaux de la
» cour, & dans les archives de la ſu-

Digitized by Google

» prême inquiſition. » Je rapporterai ici ce que ce même ſavant me dit ſur cette matiere, en prenant les choſes dès leur origine.

« Lorſque les juifs furent chaſſés d'Eſ-
» pagne, l'an 1482, le roi de Portugal
» les toléra dans ſon royaume ; mais
» comme ils y profeſſoient leur religion,
» contre les défenſes expreſſes de la
» cour, ſa majeſté pria le ſouverain
» pontife de lui envoyer des inquiſiteurs
» pour rechercher & punir les coupa-
» bles. C'eſt ſous le regne de Jean III,
» qu'arriva de Rome la bulle d'érection
» du ſaint tribunal ; & dom Diegue de
» Sylva, franciſcain, évêque de Ceuta,
» & confeſſeur du roi, occupa le pre-
» mier la charge éminente de grand
» inquiſiteur. »

L'égliſe de la Miſéricorde eſt une des plus belle de cette capitale. Elle eſt entretenue par une confrérie de ce nom, compoſée de ce qu'il y a de plus diſtingué à Lisbonne. On y reçoit auſſi toutes les perſonnes d'une condition honnête ; & depuis le bourgeois juſqu'au grand ſeigneur, juſqu'aux princes, juſqu'au roi lui-même, nul ne dédaigne d'y être admis. Tous les ans les con-

Digitized by Google

freres éliſent entre eux un préſident, appellé le *pourvoyeur*, dont l'emploi, quoique très-onéreux, eſt néanmoins fort brigué. Quiconque en eſt pourvu, n'en eſt pas quitte, s'il veut l'exercer avec honneur, pour cent mille francs pendant l'année de ſon adminiſtration. Les autres officiers ſe renouvellent auſſi tous les ans le jour de la viſitation de la ſainte Vierge, qu'ils ont choiſi pour leur fête. Cette illuſtre & pieuſe confrérie ſe dévoue uniquement au ſecours des malheureux, prend ſoin des affaires des veuves & des orphelins, adminiſtre leurs biens, fait élever de pauvres filles, parmi leſquelles beaucoup d'honnêtes gens viennent prendre des épouſes : c'eſt le moyen de ſe procurer des protecteurs. On contient ces filles dans la plus grande régularité ; car ſi l'on remarque le moindre déréglement dans leurs mœurs, on les abandonne. Les confreres ſe font auſſi un devoir d'aſſiſter les priſonniers, s'emploient à procurer leur délivrance ; & lorſqu'ils ſont condamnés à mort, ils les accompagnent au ſupplice, les conſolent, les exhortent à finir chrétiennement, & pourvoient à leur ſé-

pulture. Leur charité s'étend auſſi ſur les morts, qu'ils enterrent à face découverte & en habit de franciſcain; ils font dire tous les ans plus de dix mille meſſes dans leur égliſe, ou pour les confreres décédés, ou pour le ſalut de ceux dont ils prenoient ſoin pendant leur vie, & qui ſubſiſtoient par leurs charités. Cet utile établiſſement s'eſt étendu dans les autres villes du royaume, & dans tous les pays ſoumis à la couronne de Portugal.

La petite & riche égliſe de ſaint Antoine de Padoue, patron de Lisbonne, ſa patrie, eſt placée auprès de la cathédrale, dans l'endroit même où l'on dit qu'étoit la maiſon du ſaint religieux. Celle de la mere de Dieu ſe vante, comme mille autres, de poſſéder le ſaint ſuaire, qu'elle montre tous les ans le jour du vendredi ſaint. La reine, épouſe de Jean V, en a fondé une, où ſe voit le tombeau de cette princeſſe, qui a voulu y être enterrée.

Non loin de là eſt une égliſe de religieuſes, où derniérement il ſe paſſa une ſcene qui prouve combien la philoſophie, qui a déjà diſſipé tant de ténebres en Europe, eſt encore éloignée

d'éclairer le Portugal La prééminence entre St. Jean-Baptiſte & St. Jean l'évangéliſte forme un ſchiſme qui diviſe tous les monaſteres de filles. Il n'eſt permis à aucune d'elles de reſter neutres, ou d'avoir une vénération égale pour les deux ſaints : auſſi-tôt qu'elles ont pris le voile, elles doivent ſe décider, & ſe faire baptiſtes ou évangéliſtes. Lorſque la fête de l'un ou de l'autre eſt arrivée, celles qui lui ſont dévouées la ſolemniſent avec la plus grande magnificence ; muſique, illumination, feux d'artifices, décorations, rien n'eſt oublié. On a ſoin ſur-tout d'avoir un prédicateur éloquent, qui ſache exalter en termes emphatiques le ſaint du jour, & qui prouve ſpécialement combien il eſt ſupérieur à ſon rival. La faction oppoſée n'a garde de ſe trouver alors à l'égliſe où ſe fait la fête ; ce qui eſt regardé comme une eſpece de proteſtation contre tout ce qui ſe dit en faveur du ſaint qu'on célebre au préjudice de l'autre. Mais voici quelque choſe de plus ſérieux : les religieuſes du couvent dont je viens de vous parler, ſe diſputant ſur le mérite de nos ſaints, la querelle s'échauffa ; & des

paroles on en vint aux coups. Ces héroïnes ſe battirent tant qu'elles eurent de force ; & enfin le zele des évangéliſtes n'étant pas encore ſatisfait, elles oſerent s'en prendre au patron même du parti contraire. Elles ſaiſirent donc une image de St. Jean-Baptiſte, la fouetterent, la foulerent aux pieds, l'enterrerent dans le jardin, & danſerent ſur la place.

Si des égliſes de Lisbonne on paſſe aux maiſons religieuſes, celle des jéſuites attire la principale attention. Ces peres jouiſſent d'une grande conſidération en Portugal. On les regarde comme des apôtres ; & ils ſouffrent modeſtement qu'on leur en donne le nom, qu'on leur en rende les honneurs. Ils ont auſſi des gens de lettres parmi eux, quoiqu'en petit nombre ; & l'on ne peut les taxer d'ignorance, comme preſque tous les religieux du pays, dont ils different encore par une vie plus réglée, des mœurs plus pures.

Le couvent des franciſcains eſt un vaſte bâtiment, dans lequel vivent plus de deux cents moines. Près de la ſacriſtie eſt une chapelle de marbre, qui ſert de ſépulture aux archevêques. Les

carmes ont dans leur monaſtere un puits qui ſe montre par curioſité. La pierre qui borde le deſſus, eſt de jaſpe & toute d'une piece. Les cloîtres ſont garnis de faïence peinte en bleu, repréſentant diverſes figures de grandeur naturelle. On y voit entr'autres celle de ce moine, qui, fatigué d'une trop longue abſtinence, faiſoit cuire, dans ſa cellule, un œuf à la lumiere d'une chandelle. Le ſupérieur le voyant, par le trou de la ſerrure, occupé de ſa petite cuiſine, entra bruſquement, & l'en reprit avec aigreur. De quoi l'autre s'excuſant, dit que c'étoit le diable qui l'avoit tenté, & lui avoit inſpiré cette ruſe. Auſſi-tôt le diable lui-même, qui étoit caché ſous la table, parut en diſant : « tu en as menti, chien de » moine, ce tour-là n'eſt pas de mon » invention ; c'eſt toi qui viens de me » l'apprendre. » Ce tableau eſt preſque entiérement effacé.

Parmi les autres édifices qui embelliſſent cette capitale, le palais royal eſt le premier qui s'offre à la vue, quand on arrive par le Tage. Sa face principale regne ſur la largeur d'une grande place, & ſe termine par un pavillon

pavillon d'où l'on découvre tout le port. Le roi peut voir, de ſes fenêtres, les navires qui entrent ou qui ſortent ; & rien n'eſt ſi beau que cette multitude infinie de bâtiments qui vont & viennent ſans ceſſe ſur le fleuve. Le port, qui a plus de quatre lieues de longueur, à compter depuis Caſcais juſqu'au deſſus de Lisbonne, eſt ſûr & commode ; les vaiſſeaux mouillent le long de la ville, dans un fond de dix-huit braſſes d'eau, continuellement à l'abri des vents. D'un côté, ils ſont couverts par les collines ſur leſquelles eſt ſituée cette capitale ; de l'autre, par les bords oppoſés du Tage, par-tout fort élevés.

Les appartements du palais ſont vaſtes & richement meublés ; mais le bâtiment eſt irrégulier, & n'a en dehors aucune beauté remarquable. C'eſt un édifice carré, fait en dôme, avec quatre pavillons, deux plate-formes ornées de baluſtres, deux galeries, & des balcons à toutes les fenêtres. On y voit pluſieurs pieces magnifiques, entr'autres la ſalle des gardes, où ſe tient l'aſſemblée des états, celles du conſeil de guerre & des autres tribunaux. La cha-

pelle occupe un des côtés du palais; & dans le haut, eſt la bibliotheque, enrichie de très-bons livres, rangés dans des cabinets de bois de noyer. Elle a été conſidérablement augmentée par le feu roi, qui faiſoit acheter, dans différentes villes de l'Europe, une infinité de choſes rares & précieuſes, tableaux, ſtatues, livres & manuſcrits. Mais il ſemble, par le peu de ſoin qu'on en avoit alors, que ce prince étoit plus curieux de la réputation qu'il s'étoit faite en les acquérant, que jaloux de les conſerver. Je dirai en paſſant, que ce monarque fut accuſé de trop d'amour, & pour l'égliſe & pour les femmes; mais eſt-il vraiſemblable, comme on l'a écrit, qu'il s'amuſât à dire la meſſe? A l'égard de ſes maîtreſſes, on raconte qu'une d'elles lui demandant une grace, il répondit: « ce que vous » deſirez ne dépend pas de votre amant, » mais du roi, ſur lequel votre amant » à peu de crédit. »

On trouve, en entrant dans le palais, une tour carrée, environnée de portiques où ſont étalés toutes ſortes d'ouvrages rares, qui viennent de l'étranger. De là on entre dans les appartements

qui ſont remplis de tant de meubles, qu'on les prendroit pour des magaſins de marchands. Dès que le jour tombe, on met dans chaque chambre un gros chandelier d'argent, & un flambeau de cire dans chaque chandelier. Les ſalles, qui ont plus de cinquante pieds de long, n'ont de clarté que par cette lumiere; & rien n'eſt plus triſte que cette ſombre & lugubre illumination. Les appartements pourroient être parfaitement éclairés avec ce qu'elle coûte; car ce flambeau peſe plus que ne feroient trente bougies. On ne brûle, chaque jour, tout au plus qu'une livre de ces gros cierges; ce qui reſte ſe partage entre les officiers de la chambre; un marchand vient enlever tous les matins, & payer comptant la cire qui n'eſt pas conſumée. On aſſure que c'eſt le plus fort & le plus clair de leurs gages. Je ne conſeillerois donc à perſonne de vouloir réformer cet abus; on trouveroit bientôt le moyen de ſe débarraſſer de cet importun réformateur.

L'hôtel de la douane, ſans être magnifique, eſt commodément placé ſur le bord du Tage, dans le voiſinage du

palais. Il eſt compoſé de pluſieurs magaſins voûtés, où, moyennant un certain droit, on porte toutes les marchandiſes qui ſortent ou qui entrent, pour y être plombées. C'eſt un opéra que d'en obtenir quelque expédition, tant il faut de formalités & de ſignatures pour les en retirer. Il y a cependant un avantage pour les négociants, c'eſt de pouvoir les y laiſſer long-temps, & ne les ſortir qu'à meſure qu'ils en ont beſoin, ſans être tenus à aucun paiement; auſſi la plupart ne les redemandent-ils qu'après les avoir vendues, & ſur la facture de leurs correſpondants. La ferme de cette douane eſt un des plus forts revenus de ſa majeſté Portugaiſe. Les dorures, les galons, & en général, tout ce qui eſt or ou argent filé, y ſont ſaiſis comme effets prohibés. Les livres, de quelque genre & en quelque langue qu'ils puiſſent être, ſont d'abord portés à l'inquiſition pour y être examinés; & malheur à ceux qui ne ſont pas marqués au bon coin!

Outre cette douane, il y a la maiſon des eſclaves, où, de vingt negres qu'on amene d'Afrique, il en faut laiſſer quatre pour les droits de ſa ma-

Digitized by Google

jeſté. Ces miſérables ſe vendent & s'achetent dans les marchés, comme les bœufs & les chevaux. Ils rapportent chaque jour deux réaux de profit à leur maître, & ſont de plus obligés de ſe nourrir. La grande diverſité de couleur qu'on voit ici ſur les viſages, fait que pour ſignifier qu'on eſt une honnête femme, ou un homme d'honneur, on ſe contente de dire ſimplement : « je ſuis » blanche, ou je ſuis blanc. » Au reſte, la plupart des Portugais ſont baſanés : c'eſt l'effet du climat, & encore plus de leurs mariages avec les noirs, fort ordinaires parmi le peuple. La nobleſſe, moins ſujette à ce mêlange, conſerve entr'elle un plus beau ſang.

Pour revenir aux édifices publics de Lisbonne, preſque tous ceux dont je viens de parler, ſont ſitués ou ont vue ſur quelque grande place. Celle du palais occupe, le long du Tage, une immenſe étendue de terrein, & eſt bordée d'une muraille à hauteur d'appui, qui regne dans tout cet eſpace. De ce lieu très-fréquenté, on découvre, d'un côté, les vaiſſeaux qui ſont à l'ancre, & de l'autre, le palais du roi. Des

édifices non moins vaſtes ſe préſentent à l'extrêmité oppoſée ; & l'on voit d'aſſez belles maiſons dans l'enfoncement. C'eſt ſur cette place, que ſe donnent les ſpectacles de l'auto-da-fé & du combat des taureaux ; c'eſt là que, de ſes fenêtres, le roi peut voir, avec toute ſa cour, brûler des hommes & égorger des animaux.

Non loin de là, eſt le marché qu'on appelle la Riviere : on y vend le poiſſon, le gibier, la volaille, & toutes les denrées, excepté la viande de boucherie. Les curieux ont remarqué qu'il entroit tous les jours, par la ſeule porte de Saint-Antoine, quinze cents bêtes chargées de farine & de fruits, plus de mille par la porte de Saint-Vincent, douze cents par celle de l'Eſpérance, & plus de neuf cents par la porte de Sainte-Croix.

Les boucheries ſont dans le voiſinage. On tue annuellement onze mille bœufs, cent mille brebis, quinze ou vingt mille tant chevres que boucs, dont les Portugais aiment la chair, l'odeur & le goût. L'impôt qu'on leve ſur tout ce bétail, ne s'afferme que

cent mille écus par an. La viande eſt, en général, aſſez bonne, mais ſi mal coupée, que la vue en eſt dégoûtante.

A l'un des côtés de la place royale, eſt l'hôtel-de-ville, où s'aſſemblent les magiſtrats municipaux & les officiers de la police. On y diſtribue tout le bled qui ſe conſomme dans Lisbonne; & lorſqu'il n'y eſt point abondant, on a ſoin d'obſerver l'égalité dans le partage, afin que perſonne n'ait à ſe plaindre.

Il y a d'autres places dans les divers quartiers de cette capitale. Une des plus ſpacieuſes, qu'on nomme le Rouſſio, & ſur laquelle ſont bâtis quelques beaux palais, eſt formée en façon d'amphithéatre. Les ſamedis on y tient une eſpece de foire; & en même temps on y voit des boutiques portatives, comme celles du Pont-Neuf à Paris, où l'on étale pluſieurs ſortes de marchandiſes.

Des ſept collines qui partagent la ville de Lisbonne, les plus conſidérables ſont Saint-Georges & Sainte-Catherine. Les autres ſe nomment Saint-Vincent, Saint-André, Sainte-Anne, Saint-Roch & les Saintes-Plaies.

La plus haute eſt celle de Saint-Georges. C'eſt là qu'eſt bâtie la citadelle, fermée d'une enceinte qui en fait comme une ville particuliere. On y trouve des rues, des égliſes, des jardins, & une place d'armes. Ce château commande Liſbonne, la tient en reſpect, & peut la foudroyer en cas de révolte. Il n'y a point ici d'autres fortifications. On avoit commencé quelques ouvrages, lorſqu'on craignoit l'invaſion des Eſpagnols, dont on venoit de ſecouer le joug; mais quand on eut fait la paix avec eux, on abandonna ces travaux. On n'y voit donc que la fortereſſe dont je viens de parler: le reſte de la ville eſt environné d'une ſimple enceinte de vieilles murailles, flanquées de ſoixante & dix tours élevées autrefois par les Maures. Derriere le château eſt placée l'égliſe des auguſtins; on y remarque une croix d'or, garnie de pierreries, qui ſe porte en proceſſion dans les grandes fêtes.

La ville de Lisbonne eſt incommode, tant à cauſe des hauts & des bas, des monts & des vallées où elle eſt ſituée, que parce que les rues y ſont étroites & mal-propres: on ne les nettoie guere

que le jour de la Fête-Dieu. Les maiſons n'ont point de latrines: ce ſont des négreſſes, qui, tous les matins, emportent les ordures; ou, lorſqu'on voit un orage ſe former, on vuide les pots par les fenêtres, ce qui rend les rues peu ſûres, ſur-tout pendant la nuit; car outre le déſagrément de recevoir une pareille offrande, on court riſque encore d'être aſſommé par le vaſe même, qu'on jette ſouvent avec ce qu'il y a dedans. Ces jours derniers, un Anglois étant ſorti tard du palais, fut régalé de ce parfum par une des dames d'honneur de la reine.

Le climat de Lisbonne eſt d'une douceur charmante, le ciel clair & ſans nuages, & l'eau d'une bonté & d'un goût merveilleux. Auſſi les habitants y vivent-ils fort long-temps; & les vieillards y conſervent une vigueur peu commune dans les autres pays. On y fait, en général, aſſez bonne chere avec l'excellente volaille d'Alentéjo, les délicieuſes perdrix & les lievres de Sétubal, les jambons ſucculents de Lamégo, & la viande de boucherie de la province d'Algarve, tous pays renommés pour ces ſortes de productions & de denrées,

Pour achever de remplir cette lettre, je vous envoie le précis d'une conversation que j'ai eue ce matin avec un médecin Portugais. Elle n'a, à la vérité, aucun rapport avec les matieres précédentes ; mais je craindrois de l'oublier, ſi je différois de vous en faire le récit. Il étoit queſtion de l'état des ſciences & de la littérature dans ce royaume ; & voici, en ſubſtance, ce que me diſoit ce médecin.

« L'univerſité de Coïmbre a fait » infiniment d'honneur à notre na- » tion, & a fourni des profeſſeurs en » théologie, en philoſophie, en juriſ- » prudence, en médecine, à preſque » toutes les univerſités du monde. » Il eſt vrai que depuis long-temps elle » ne produit plus de ces hommes que » l'Europe invitoit à venir l'éclairer. » Comme par-tout la nouvelle philo- » ſophie a porté des coups mortels à » la ſuperſtition & à l'ignorance, les » profeſſeurs de Coïmbre, craignant » qu'elle ne nuiſît à leurs intérêts, ſe » ſont efforcés de l'éloigner. Il y a envi- » ron trente ans, qu'un de nos gentils- » hommes, nommé Mendoça, doué » d'un eſprit naturellement philoſo-

» phique, revint à Lisbonne, après
» avoir long-temps voyagé & acquis
» beaucoup de lumieres. Mais ce ſa-
» vant s'étant aviſé de vouloir décré-
» diter Ariſtote, les jéſuites ſe déclare-
» rent contre lui, & s'efforcerent de
» le faire paſſer pour un homme qui
» avoit perdu la raiſon.

» Le droit & la médecine ſont les
» ſciences auxquelles les Portugais s'ap-
» pliquent le plus, à cauſe des charges
» lucratives que procure la qualité
» de docteur dans ces deux facul-
» tés; mais parmi cent de ces doc-
» teurs, à peine s'en trouve-t-il dix qui
» aient quelques connoiſſances. Les au-
» tres ſont des ignorants, à qui la vanité
» tient lieu de ſcience & de mérite. Sou-
» vent, comme ils appartiennent à des
» familles en crédit, on les préfere aux
» véritables ſavants, qui, ſe trouvant
» pauvres & ſans appui, reſtent preſ-
» que toujours dans l'obſcurité. C'eſt
» une choſe conſtante en Portugal, que
» dans l'étude du droit & de la méde-
» cine, les juifs réuſſiſſent mieux que
» les chrétiens; mais comme ils ne
» peuvent prétendre aux charges de
» judicature, ils ſe font preſque tous

» médecins ou avocats, & excellent
» tellement dans ces deux professions,
» qu'ils supplantent ordinairement les
» chrétiens même les plus habiles.
» Aussi, dans les affaires importantes,
» ce sont les juifs qui ont toute la
» confiance. Ils ne tardent pas à s'y
» enrichir; mais lorsqu'ils sont parve-
» nus à une certaine opulence, ils
» quittent le pays, & vont s'établir
» en Hollande ou en Angleterre, pour
» y jouir tranquillement du fruit de leurs
» travaux. Ceux qui, par intérêt ou par
» amour de la patrie, s'obstinent à de-
» meurer en Portugal, y deviennent
» tôt ou tard les victimes de la superst-
» tion & du fanatisme.

» Il n'y a pas trente ans, que nos
» Portugais auroient lapidé un homme
» qui auroit osé soutenir le mouvement
» de la terre. Il y a moins de temps
» encore, que lorsque nos archevê-
» ques faisoient la visite de leur dioceſe,
» le peuple assemblé pour les recevoir,
» chantoit devant eux un cantique,
» dont le refrain étoit : bénite soit la
» très-sainte Trinité, sœur de la Vierge
» Marie.

» On ne sauroit refuser à mes com-

» patriotes un don qu'ils tiennent de
» la nature, celui de l'éloquence;
» mais ſi nous avons de bons pré-
» dicateurs, combien d'autres déſ-
» honorent la chaire, par le genre
» ſauvage & groteſque, que notre
» ignorance les force d'adopter! Un
» Portugais, chargé de faire le pané-
» gyrique de ſaint François d'Aſſiſe,
» eſt obligé de prouver que François
» eſt le plus grand de tous les ſaints,
» qu'il égale & ſurpaſſe même Jeſus-
» Chriſt. Mais ſi ce même orateur prê-
» che le lendemain la fête de ſaint Jean
» de Dieu, à moins que de vouloir
» être ſifflé de ſon auditoire, le même
» peut-être que celui de la veille, il ſe
» trouve dans la néceſſité de prouver
» que le ſaint du jour l'emporte ſur tous
» les autres bienheureux.

» Comme notre langue a naturelle-
» ment beaucoup de dignité, elle en
» eſt d'autant plus propre au genre
» hiſtorique, & fournit abondamment
» au récit des grands événements &
» des belles actions. Il y a une aca-
» démie d'hiſtoire, établie à Lisbonne
» par le feu roi; mais ſes membres n'ont
» publié juſqu'ici aucune production qui

» ſoit connue hors du Portugal. Les pre-
» miers académiciens, nommés par le
» prince pour réformer notre ancienne
» hiſtoire & compoſer la nouvelle,
» étoient certainement les ſujets les
» plus capables que ſa majeſté pût choi-
» ſir, pour remplir la deviſe, *reſtituet*
» *omnia*, qu'elle avoit donnée elle-
» même à l'académie; mais le moyen
» d'en venir à bout? Ils n'oſoient rom-
» pre en viſiere aux inquiſiteurs acadé-
» miciens; & comme ils étoient encore
» moins d'humeur à leur ſacrifier la
» vérité, le corps d'hiſtoire générale
» du royaume a été retardé juſqu'ici,
» & peut-être ne paroîtra-t-il jamais.

» Le poëme épique du Camoëns,
» ſi connu dans le monde ſavant,
» prouve le mérite de notre langue,
» & ſon aptitude pour la poéſie, lorſ-
» qu'elle eſt employée par d'habiles
» mains. Les Portugaiſes ſont poëtes
» naturellement, & ne ſauroient ſe
» paſſer de quelques académies parti-
» culieres, pour donner de l'exercice
» à leur verve. On ſe ſouvient encore
» des noms de celles que différentes per-
» ſonnes avoient établies à Lisbonne:
» les *ſingulares*, les *generoſos*, les *ano-*

» *nymos*, les *inſtantaneos*, les *appli-*
» *cados*, les *eſtudioſos*, & mille autres,
» qui toutes ont diſparu, ſans que le
» public en ait tiré aucun avantage.
» Leurs membres n'étoient occupés
» qu'à ſe donner des éloges réciproques, ou à ſe déchirer par des ſatires.
» Malgré le penchant naturel des
» Portugais pour la poéſie, ils n'ont
» preſque point d'ouvrages de théatre.
» Auſſi ne joue-t-on guere ici que des
» pieces Eſpagnoles. Les ſeuls poëtes
» dramatiques que nous ayions, ſont
» Mello, Gomez, Mattos, Fragoſo
» & Cordeyro, dont nous faiſons
» aſſez de cas. La ſcene, ſans encou-
» ragement a long-temps langui parmi
» nous; & ce n'a été que par ordre du
» roi régnant, que l'on a établi un
» opéra à Lisbonne. On prétend que,
» pour la régularité & la magnificence,
» ce théatre ne le cede point aux plus
» belles ſalles de ſpectacles de l'Europe:
» mais nous manquons de bonnes
» pieces, bien différents, m'a-t-on dit,
» de vous autres François, qui avez
» des pieces excellentes & point de
» théatres. Le nôtre paſſe conſtamment
» pour un des plus grands & des plus

» beaux édifices de ce genre (*); mais
» on y joue ſi rarement, qu'en compa-
» rant le nombre des repréſentations
» avec l'argent qu'il a coûté, il n'y en
» a pas une qui, juſqu'à préſent, ne
» revienne à un million. Un de nos
» poëtes, qui entend votre langue, &
» écrit aſſez bien dans la nôtre, avoit
» entrepris d'y faire jouer une de vos
» tragédies, dont le ſujet eſt tiré de
» notre hiſtoire. En traduiſant *Inès*,
» il en avoit changé la diſpoſition, &
» la ramenoit à la vérité des faits, telle
» qu'elle ſe trouve conſacrée dans les
» annales Luſitaniennes. La fin tragique
» d'Inès de Caſtro eſt un des événements
» les plus intéreſſants de l'hiſtoire de
» Portugal. Comme vous devez avoir
» vu ſouvent cette amante infortunée
» reparoître ſur votre théatre, peut-
» être ne ſerez-vous pas fâché de ſa-
» voir ſes aventures; quand ce ne ſe-
» roit que pour obſerver en quoi l'au-
» teur François s'eſt écarté, dans ſa
» tragédie, de la vérité hiſtorique.

(*) Il a été totalement renverſé par le dernier tremblement de terre.

» Dom Pedre, enfant de Portugal,
» après la mort de Conſtance ſa pre-
» miere femme, devint amoureux
» d'Inès, fille d'un ſeigneur Caſtillan.
» Il l'épouſa en ſecret, & en eut plu-
» ſieurs enfants. Les ſeigneurs Portu-
» gais, jaloux du crédit que les parents
» d'Inès avoient à la cour, repréſente-
» rent au roi Alphonſe, pere de dom
» Pedre, qu'il étoit à craindre que
» cette nouvelle épouſe n'entreprît de
» faire régner ſes enfants au préjudice
» de ceux de Conſtance. Sur cet avis,
» Alphonſe mande l'infant, pour ſavoir
» de lui s'il eſt vrai qu'il ſoit marié,
» comme on le lui aſſure. L'infant ſou-
» tient conſtamment qu'Inès n'eſt que ſa
» maîtreſſe : le roi le preſſe de la quit-
» ter & de ſe remarier. Dom Pedre
» allegue différents prétextes. Alphonſe
» veut ſuivre le conſeil qu'on lui a
» donné de faire mourir Inès. Celle-ci
» en eſt inſtruite ; elle ſe flatte que la
» voix de ſes enfants, petits-fils du roi,
» pourra le toucher. Elle va avec eux
» ſe proſterner à ſes pieds ; & verſant
» un torrent de larmes, elle le ſupplie
» d'avoir pitié d'elle, & des fruits mal-
» heureux de ſon mariage & de ſon

Digitized by Google

» amour. Le roi eſt attendri; mais les
» courtiſans reviennent à la charge, &
» déterminent ce foible monarque à
» prononcer l'arrêt funeſte. Ils ſe char-
» gent même de l'exécution, & poi-
» gnardent Inès dans un couvent où
» elle s'étoit retirée.

» Dom Pedre attendit la mort d'Al-
» phonſe, qui arriva cinq ans après,
» pour ſe venger des infames meur-
» triers de ſa chere Inès. Pierre Coello
» eut le cœur arraché par le ſein, &
» Alvar Conçales par les épaules. Dom
» Pedre aſſiſta lui-même à cette bar-
» bare exécution, & furieux de voir
» que la violence des tourments ne leur
» arrachoit pas un ſoupir, il prit un
» fouet, & en frappa Coello au viſage.
» Coello regarda le roi avec des yeux
» enflammés de colere, & fit à ce
» prince les reproches les plus ſan-
» glants; mais dom Pedre, aveuglé par
» la vengeance, dit à un de ſes offi-
» ciers : apportez du vinaigre & de
» l'ail à ce lapin écorché. »

Je ſuis, &c.

A Lisbonne, ce 20 mars 1754.

LETTRE CLXXXVIII.

SUITE DU PORTUGAL.

JUSQU'ICI, Madame, je n'ai preſque fait mention que des rues, des maiſons, des palais, des places, des égliſes, des couvents de Lisbonne ; il faut dire auſſi un mot des loix, des mœurs, des uſages de ſes habitants.

A juger d'eux par ce que j'ai vu depuis le peu de temps que je les connois, je les crois jaloux, vindicatifs, diſſimulés, vains, railleurs, & ſurtout préſomptueux ſans ſujet, n'ayant, ſi l'on excepte les gens de condition, que des connoiſſances très-bornées, & une éducation très-médiocre. A peine ont-ils l'uſage de la lecture ; & tous leurs voyages ſe réduiſent à quelques courſes qu'ils font au Bréſil, en Afrique & aux Indes orientales, d'où ils rapportent des mœurs encore plus groſſieres que celles de leur pays. Ces défauts ſont balancés par quelques bonnes qualités : ils ont, avec beaucoup de vivacité & de pénétration, un

amour ſingulier pour leur prince, & paroiſſent tellement attachés à leurs uſages, que tout ce qui eſt étranger leur déplaît & les révolte. Ils ſont fideles, ſecrets, amis généreux, ſobres, charitables, adonnés aux pratiques de la religion, mais plus ſuperſtitieux que dévots. Tout eſt prodige, tout eſt miracle parmi eux; & le ciel, ſi on les en croit, ne manque jamais de ſe déclarer en leur faveur d'une façon particuliere. Ils aiment à s'habiller magnifiquement, & principalement les femmes, dont les unes ſe mettent à la Françoiſe, les autres en amazones, ou dans une diverſité d'autres goûts riches & galants. La bonté du climat & la douceur de la vie rendent les Portugais pareſſeux. Ils travaillent peu, & ſe bornent à une fortune médiocre. J'ajouterois, pour dernier trait de leur caractere, leur haine implacable & leur ſouverain mépris pour les Eſpagnols, ſi la double alliance qui unit ces deux puiſſances depuis environ un demi-ſiecle, ne rendoit aujourd'hui ce ſentiment moins général.

Il eſt peu de nations qui aient pouſſé

le commerce plus loin, ni qui l'aient ſoutenu avec plus de réputation que les Portugais. Devenus ſujets du roi d'Eſpagne, ils eurent de redoutables ennemis dans les Hollandois, qui travailloient à ſecouer le joug des Caſtillans, lorſque le Portugal commençoit à le porter. Vous avez vu comment le Bréſil leur fut enlevé, comment ils perdirent leurs conquêtes aux Indes orientales, & comment, après pluſieurs années de ſervitude, ils rentrerent dans leurs premiers droits. Mais le coup fatal à leur commerce étoit frappé; & quoiqu'ils aient repris cette partie de l'Amérique, celui des grandes Indes ne s'eſt jamais bien relevé. Celui même qui s'exerce aujourd'hui à Lisbonne, eſt médiocre en comparaiſon de l'immenſe négoce qui ſe faiſoit dans cette capitale, lorſque toutes les richeſſes du ſein Perſique, de l'Arabie, des états du Mogol, des côtes de l'Inde, de la Chine, du Japon, &c. venoient ſe raſſembler à Goa, & arrivoient à Liſbonne ſur des flottes nombreuſes, pour y être diſtribuées chez toutes les nations de l'Europe. Le commerce, tel qu'il eſt préſentement, ſe fait, comme

je vous l'ai dit, preſque tout par les étrangers : on y voit des marchands François, catholiques & proteſtants, & pluſieurs maiſons Angloiſes & Hollandoiſes. Les catholiques vivent ſous la protection de la France ; les calviniſtes, ſous celle de la Hollande & de l'Angleterre.

L'autorité du ſouverain eſt abſolue en Portugal : le roi ſe ſert de l'inquiſition, comme du plus ſûr inſtrument de la politique. Ce tribunal ne fait rien ſans l'aveu du monarque. Tout ſon pouvoir ſe borne à réprimer les blaſphêmes, la polygamie, le péché contre nature, & ſur-tout à inquiéter les juifs, pour en tirer beaucoup d'argent. Le feu roi, Jean V, a mis des bornes à ſa puiſſance, & cette réforme n'eſt pas une des actions les moins glorieuſes de ſon regne. La mémoire de ce prince eſt encore gravée dans le cœur de ſes peuples ; & ce qu'on raconte de ſon adminiſtration, pourra vous faire connoître une partie de ce qui ſe paſſe à la cour de Liſbonne.

Ce monarque avoit confié ſon autorité à un miniſtre, qui, ſous le nom de ſecretaire d'état, donnoit tous les jours

audience au public. Les perſonnes de diſtinction ſe tenoient dans les deux ſalles qui précédoient ſon cabinet; & là chacun pouvoit lui parler auſſi long-temps que ſes affaires l'exigeoient. On ouvroit enſuite la porte qui communique au paſſage du palais, dont toutes les avenues étoient remplies de monde. Les uns retenoient le miniſtre par ſon manteau, les autres par la manche de ſon habit, ou par ſa grande épée à la Portugaiſe. Il répondoit à tous d'une maniere gracieuſe, prévenoit les perſonnes de conſidération qu'il appercevoit ſur ſon chemin; & tiraillé de tous côtés, il ſe rendoit enfin chez le roi. Cette marche pénible duroit quelquefois une heure entiere; & le miniſtre ne commençoit à reſpirer, que lorſqu'il arrivoit à la ſalle des gentilshommes. C'eſt dans ce lieu que la nobleſſe, qui avoit à lui parler, l'attendoit debout; car il n'y a ni chaiſes, ni tabourets, ni aucune eſpece de ſieges dans les appartements de ſa majeſté. Perſonne ne peut s'y aſſeoir, pas même le ſecretaire d'état, qui écrit à genoux, en préſence de ſon maître.

Lorſque ce miniſtre avoit fini ſon

travail, il retournoit chez lui avec le même cortege, disant à chacun ce que le prince avoit décidé à son sujet. Il parloit aux uns à haute voix, aux autres en particulier; & comme il étoit impossible que tout le monde fût satisfait, il arrivoit quelquefois que des gens emportés & violents, & surtout des femmes mécontentes le chargeoient d'injures atroces. Il y en avoit même qui portoient la fureur jusqu'à le menacer de l'assassiner. « Ne vous en » aviſez pas, répondoit-il en souriant; » car le roi vous feroit pendre: & » d'ailleurs vous perdriez un homme » qui ne cherche qu'à vous obliger » lorsqu'il dépend de lui de le faire. » Ces mêmes personnes, touchées de repentir, se jetoient à ses pieds; il les embrassoit comme ses enfants, & obtenoit du prince une partie de leurs demandes.

Le monarque donnoit lui-même ses audiences trois fois par semaine; le samedi à la noblesse, qui avoit alors l'honneur de parler debout à sa majesté; les autres jours, tout le monde indifféremment étoit admis. Il étoit permis à chaque particulier d'approcher du

du trône, de remettre ſon placet au ſouverain, & de l'entretenir de ſes affaires. L'audience commençoit par les hommes, & finiſſoit par les femmes. Le prince, aſſis ſous un dais, s'appuyoit contre une table, ſur laquelle étoit une corbeille pleine de pieces d'or dont ſa majeſté gratifioit ceux qui ſe trouvoient dans le beſoin. L'huiſſier de la chambre faiſoit entrer, dix à dix, les perſonnes qui ſe préſentoient; & le roi, voulant faire exécuter promptement ſes ordres, appelloit un des grands du royaume, qu'il chargeoit de la commiſſion. Il en uſoit ainſi, pour l'ordinaire, lorſqu'il s'agiſſoit de châtier des maris, dont les femmes venoient ſe plaindre; lorſqu'il étoit queſtion de punir des enfants rebelles, ou de prévenir un enlévement. Ces audiences faiſoient trembler les maris pervers, les fils ingrats, les amants audacieux, les filles paſſionnées, &, en général, tous ceux dont la conduite étoit répréhenſible. Les miniſtres eux-mêmes n'étoient pas exempts de crainte; car le roi n'ignorant rien de ce qui ſe paſſoit dans ſon royaume, parce que chacun avoit la liberté de l'en informer, les contenoit dans le devoir.

Les mémoires qu'on préſentoit au monarque, étoient renfermés dans un ſac de velours ou de marroquin, qui ne s'ouvroit que lorſqu'il plaiſoit à ſa majeſté d'en ordonner l'examen en ſa préſence. S'il s'agiſſoit d'une affaire ſecrete, elle mettoit dans ſa poche le placet qu'elle liſoit en particulier, & faiſoit enſuite ſavoir ſes volontés à la perſonne intéreſſée.

Les dames Portugaiſes, quand elles alloient à l'audience, avoient des eſpeces de mantes ou de domino, qui empêchoient qu'on ne les reconnût. Mais lorſqu'elles étoient aux pieds du roi, &, pour ainſi dire, entre ſes genoux, elles ſe découvroient, & laiſſoient voir des beautés, auxquelles le galant monarque ne paroiſſoit pas inſenſible. Cependant il conſervoit une gravité majeſtueuſe, accompagnée d'un air de bonté, qui donnoit de l'aſſurance à la ſuppliante. Les étrangers, dans la ſeule intention de le voir de plus près, venoient ſouvent à ces audiences où on lui parle à genoux; & quoique la plupart n'euſſent rien ni de particulier ni d'eſſentiel à lui dire, ils n'en étoient pas moins bien reçus.

Digitized by Google

On dit, mais je ne garantis pas le fait, que si un seigneur Portugais avoit commis quelque violence, la noblesse y étant fort sujette avant le regne de ce prince, sa majesté le faisoit appeller dans sa chambre, & ordonnoit qu'on lui donnât la bastonnade. Cette punition, en usage parmi les Maures, avertissoit le coupable, qu'à la premiere rechûte il devoit s'attendre à être exilé dans quelque château des côtes de Mosambique ou de Guinée, des Indes orientales ou du Brésil. Là, ces seigneurs étoient obligés de servir en qualité de simples soldats; & c'est l'unique moyen que ce prince crut devoir employer, pour réprimer l'audace de sa noblesse. Les uns enlevoient de force les effets des marchands, & ne les payoient qu'à coups de bâton ou de poignard; les autres ravissoient leurs filles & leurs femmes, sans aucun respect, ni pour la décence, ni pour le sacrement. Aujourd'hui que ces abus n'ont plus lieu; qu'un créancier peut demander ce qui lui est dû, sans craindre d'être ni assassiné ni maltraité, les filles sont plus en sûreté, & les maris plus tranquilles.

Ce prince, qui ſavoit ainſi ſe faire reſpecter des grands, étoit également chéri & adoré de ſon peuple. Il diſoit, en parlant des premiers : « mon » grand-pere les craignoit ; mon pere » les aimoit ; & moi, je ne les aime » ni ne les crains. » Avant ſon avénement à la couronne, la police étoit ſi mal obſervée dans les rues de Lisbonne, qu'on n'y étoit point en ſûreté de ſa vie pendant la nuit. Aujourd'hui on y marche avec beaucoup plus de ſécurité ; & l'on y eſt tout au plus expoſé à perdre ſon chapeau, que le voleur porte impudemment ſur la place pour le vendre le lendemain, ſans même ſe donner la peine de le déguiſer.

Ayant appris qu'on ſe préparoit à donner au peuple le divertiſſement de l'auto-da-fé, je me rendis à cette fête, que les Portugais voient avec tant de plaiſir. Il eſt libre aux femmes ce jour-là, comme à la Fête-Dieu, de paroître aux fenêtres, ornées de toute leur parure. J'eus la permiſſion d'entrer dans le palais du ſaint office, où je vis bien des choſes propres à rectifier

les fauſſes idées des étrangers ſur l'état actuel de ce tribunal.

Le roi étant arrivé, la proceſſion dirigea ſa marche vers l'égliſe de Saint-Dominique, où ſe lit le procès des criminels. J'admirai la bonté de ce prince, qui voulut bien parler lui-même aux coupables, & les exhorter au repentir. Parmi ces malheureux, étoit un prêtre du Bréſil, qui, ayant embraſſé le judaïſme, s'étoit fait circoncire, contre les loix de l'état. Sa majeſté le preſſa de ſe convertir, &, par ſon retour au chriſtianiſme, de ſe ſouſtraire au ſupplice qu'il alloit ſubir dans les flammes. Elle employa les expreſſions les plus touchantes pour vaincre l'obſtination de ce prêtre apoſtat; elle l'aſſura de ſa protection, & lui promit une penſion pour le faire ſubſiſter, ſi revenu à lui-même, il reprenoit ſes premiers ſentiments de religion, & rentroit dans le giron de l'égliſe. Tous les aſſiſtants furent attendris des bontés du monarque pour ce miſérable, qui aima mieux ſe laiſſer brûler, que de renoncer à ſon crime. Quoiqu'âgé de plus de ſoixante ans, il ne témoigna ni crainte ni foibleſſe, & ne daigna pas

répondre un mot aux remontrances des moines, qui lui crioient de se convertir. Avant que de le brûler, on lui arracha la peau des doigts qui avoient touché la sainte hostie. Il souffrit ce tourment & celui du feu, sans dire autre chose, sinon qu'il étoit bien honteux, bien infame, de traiter ainsi un homme qui mouroit pour soutenir l'existence d'un seul Dieu. Il sembla d'abord vouloir éloigner les flammes avec son mouchoir; mais le mouchoir ayant pris feu, ce malheureux perdit connoissance, & fut bientôt réduit en cendres. Les juifs tirerent avantage de cette constance; & les prêtres catholiques en parurent humiliés.

Le roi parla à d'autres criminels avec les mêmes expressions de bonté & de douceur: ils reconnurent leurs fautes, & implorerent la clémence de sa majesté qui leur fit grace. Pour l'ordinaire, les juifs ne s'avouent coupables, que lorsque dans l'église de Saint-Dominique, à la lecture des pieces du procès, ils voient leurs femmes ou leurs enfants dans le nombre de ceux qui ont confessé d'avoir judaïsé. Comme ils ont assisté avec eux à ces cérémonies illi-

cites, ils ne doutent pas qu'on n'ait des preuves suffisantes pour les convaincre; & alors ils demandent grace publiquement au saint office.

Ce jour-là, les rues sont bordées de soldats, tant pour la sûreté publique, que pour prévenir les désordres que les juifs cachés pourroient causer dans la ville. Il importe sur-tout aux étrangers de ne proférer aucune parole qui puisse scandaliser la superstition des Portugais. Ils doivent être bien sûrs des gens avec qui ils se trouvent; car, à la vue de cet appareil, le peuple de Lisbonne n'est pas moins animé pour la gloire de l'inquisition, que l'étoient anciennement les Bacchantes pour l'honneur de leur dieu. Un Anglois, un Hollandois, qui passeroit au travers de la foule, seroit accablé d'injures par la populace. « Voyez-le, diroit-elle, ce mé» créant, cet hérétique! Il mériteroit » bien d'être aussi lui-même affublé de la » fatale simarre. » Ensuite elle donne mille malédictions aux malheureux qu'on va brûler; & si elle s'apperçoit que quelque spectateur en ait l'air affligé, « sans » doute, lui dit-elle, que vous plaignez » votre frere, votre ami que l'on con-

» duit à l'échafaud. » Puis pénétrée de zele à la vue des criminels expirants, elle s'écrie, les mains jointes, & les yeux dévotement tournés vers le ciel: « Dieu! » quelle grande clémence! Bénies ſoient » à jamais les bontés du ſaint office! » Pour ne pas s'expoſer aux inſultes de cette canaille, il convient de ſe mettre ſeul à une fenêtre, & d'avoir entre les mains la feuille imprimée qui contient les noms, les crimes, la ſentence & le ſupplice de ceux qu'on va exécuter. En s'occupant de cette lecture, on ne craint point de commettre d'indiſcrétion par des queſtions ou inutiles ou dangereuſes.

Une des fautes que punit l'inquiſition avec le plus de ſévérité, eſt l'exercice de la religion judaïque, défendu par les loix du pays. Il y a pourtant beaucoup de juifs en Portugal; mais ils s'y tiennent cachés, & ne ſe font connoître entr'eux, que par des ſignes de convention, comme, chez nous, les francs-maçons.

Quand on dit que l'inquiſition s'empare du bien de ceux qui ont le malheur d'entrer dans ſes cachots, ce propos a beſoin d'éclairciſſement; & voici

comment il doit s'entendre. Les crimes du reſſort de ce tribunal, ſont en même temps une violation des loix fondamentales de l'état, & les perſonnes qui s'en rendent coupables, encourent la confiſcation de leurs biens, comme en France, quand on eſt condamné à des peines capitales. C'eſt au roi qu'appartiennent ces biens confiſqués; mais l'inquiſition prend, ſur cet argent, l'entretien des priſonniers, ſouvent très-nombreux, & dont elle a le plus grand ſoin. Ce qui reſte, entre dans les coffres de ſa majeſté, à moins qu'elle ne juge à propos d'en gratifier ſes officiers, ſes miniſtres ou ſes favoris.

Les réjouiſſances de l'auto-da-fé, les proceſſions de la Fête-Dieu, les maſcarades du carême tiennent ici lieu de carnaval: on n'en connoît point d'autre à Lisbonne. Les femmes ont la liberté, pendant la ſemaine ſainte, de courir la nuit, couvertes de mantes noires; tandis que les galants, déguiſés ſous le même habillement, ſe mêlant avec elles dans la foule, cauſent des peines cruelles aux maris. En vain ces derniers font accompagner leurs épouſes par des

négreſſes qui veillent ſur leur conduite; la fidélité de ces eſclaves n'eſt point à l'épreuve de la ſéduction : elles ſont même les premieres à prévenir leurs maîtreſſes, à ſervir leurs amours, à leur faciliter des rendez-vous dans les maiſons de leurs amants.

Le commerce des femmes eſt auſſi gênant que difficile en Portugal. On eſt perſuadé qu'un homme ne peut ſe trouver ſeul avec elles, ſans leur faire violence. Pour être admis à leur ſociété, il faut témoigner autant d'éloignement pour la galanterie, que d'indifférence pour elles; ſe faire une bonne réputation ſur cet article délicat; & lorſqu'il paroît qu'on ne les aime ni qu'on ne les recherche, c'eſt alors qu'on peut entretenir avec elles des liaiſons. Il eſt vrai qu'on paie cher la curioſité de les voir, par le cérémonial ridicule qu'on eſt obligé d'obſerver. Si l'on obtient la permiſſion d'entrer dans leur appartement, on les trouve à terre aſſiſes ſur une natte, à l'extrémité de laquelle les hommes leur parlent à quinze pieds de diſtance. Les moines ont ſeuls le droit de ſe mettre ſur des chaiſes à côté d'elles, tandis qu'un honnête homme, un homme du monde n'oſe en ap-

procher. Souvent un religieux, ſous prétexte de confeſſion, s'introduit dans la maiſon de ſes pénitentes, & s'enferme avec elles, du conſentement du mari, pour être plus à portée, dans un cas preſſant, de leur adminiſtrer les ſecours ſpirituels.

Comment concilier cet excès de confiance pour les moines, avec ce qu'on dit de leur incontinence? Pourvu qu'ils abandonnent, au profit du couvent, leur portion ordinaire de nourriture, on leur permet, dit-on, de s'abſenter du monaſtere, de courir les aventures, & de coucher même ſans façon dans les lieux de débauche. On raconte que dom Pedre, prédéceſſeur du feu roi, viſitant ces maiſons de plaiſir, trouva, parmi une troupe de négreſſes nues, un religieux qui paſſoit pour un ſaint. Le monarque indigné de voir, en pareille compagnie, un homme de ſa réputation & de ſon caractere, lui fit couper le nez & les oreilles, & le renvoya dans ſon couvent. Le lendemain, ce prince ſe rendit lui-même au monaſtere, où tous les moines, rangés en haie, vinrent, ſelon l'uſage, recevoir ſa majeſté. Le roi n'y voyant pas le ſaint en queſtion, en

demanda des nouvelles au ſupérieur, fit l'éloge de ſon mérite & de ſa vertu, & témoigna le plus grand empreſſement de le voir. Le ſupérieur allégua divers prétextes, pour excuſer l'abſence de ſon religieux. Le roi inſiſta, il fallut obéir. Le moine parut tout défiguré; & le prince, après avoir joui cruellement de ſa confuſion, lui fit, en préſence de toute la communauté qui l'écoutoit à genoux, une ſévere réprimande.

Après la fête de l'auto-da-fé, dont vous avez vu les Portugais ſi amoureux, leur divertiſſement principal eſt le combat du taureau. Il y a peu de villes dans le royaume, qui n'aient une place deſtinée à ce ſpectacle; & il n'eſt pas, juſqu'aux payſans, qui, dans les villages mêmes, n'en faſſent leur amuſement.

Lorſque la cour a ordonné la célébration de cette fête à Lisbonne, on la publie avec éclat; & dès ce moment, une réjouiſſance univerſelle regne dans toute la ville. On entend de tous côtés des concerts de muſique, & ce temps eſt tellement conſacré à la joie, qu'on ſe livre alors à mille bouffonneries; on

va même jusqu'à se dire des injures atroces, qui, dans tout autre occasion, seroient repoussées par le poignard.

La veille de ce jour si desiré, tout le monde se promene dans la place royale pour voir les préparatifs du combat. La façade du palais est bordée d'un amphithéatre; & au dessus on construit des balcons qui répondent aux fenêtres, par lesquelles on y entre des appartements. Celui du roi occupe le centre sous un dais superbe; & les personnes que sa majesté juge à propos d'admettre auprès d'elle, trouvent des places à ces fenêtres. On loue fort cher celles de l'amphithéatre, & l'argent qu'on en retire, sert à payer les dépenses de la fête. Les galants de Lisbonne font les derniers efforts pour y placer leurs maîtresses, leur offrir la collation; & tel qui n'a chez lui ni pain ni argent, engage tout ce qu'il possede pour ne pas manquer à son amour.

Outre ces premieres places, on voit un monde infini aux portes des maisons, aux fenêtres, & sur les échafauds dressés dans les rues voisines. Les divers rangs de balcons, qui, de tous côtés, environnent l'arene, sont tendus de magnifiques pieces de soie, & occupés par ce qu'il y

a de plus grand & de plus distingué en Portugal. A la droite de celui du roi, sont les membres des divers conseils ; on les reconnoît à leurs armes brodées en or sur des tapis. De l'autre côté, on apperçoit le corps de ville & les magistrats, chacun selon son rang & sa dignité. Les ambassadeurs sont en face de sa majesté. Le reste des loges est loué à divers particuliers à un prix excessif. La vue de tant de monde rassemblé, celle des dames sur-tout, ornées de leurs pierreries, a quelque chose de frappant. Comme elles sont très-curieuses de fleurs & de dorure, & qu'elles se coëffent toutes en cheveux, il seroit difficile de rien imaginer de plus galant ni de plus riche. Elles paroissent à découvert, chargées de ce qu'elles ont de plus brillant, & n'oublient rien de ce qui peut relever l'éclat de leur beauté & de leur parure.

Dès que le roi se montre à son balcon, & que la fête commence, les hallebardiers s'avancent dans le milieu de la place pour écarter le peuple, & le faire ranger sur les échafauds. Ils vont ensuite se mettre sur une même ligne au dessous de la loge du roi ; & alors on voit paroître deux compagnies de jeunes gens

en uniforme de taffetas rouge, portant des vaſes remplis d'eau, dont ils arroſent le lieu du combat. Après eux, arrive le corps de juſtice, accompagné de ſes alguaſils, pour empêcher qu'il ne s'y commette du déſordre. Ceux-ci ſe rangent fort ſerrés les uns contre les autres; car n'ayant de leur côté ni échafauds ni barrieres, ſi un taureau vient à eux, il ne leur eſt pas permis de reculer: toute leur reſſource eſt dans la pointe de leurs hallebardes, qu'ils préſentent à l'animal en fureur; & s'ils le tuent, on leur en abandonne le profit.

Les tauréadores, c'eſt-à-dire, les cavaliers qui doivent entrer en lice avec les taureaux, arrivent les derniers au ſon d'une muſique guerriere, & ſuivis de gens à livrée, qui portent leurs lances. Ces hommes de pied ne quittent jamais leur chevalier; ils ſe tiennent à ſes côtés, & en ſont la principale défenſe. On commence par ſaluer le roi & toute l'aſſemblée; on demande la permiſſion de combattre; & l'ayant obtenue, chaque cavalier va galamment faire ſa révérence aux femmes de ſa connoiſſance. Il faut être gentilhomme, pour avoir droit de combattre à cheval: cet honneur du moins s'accorde rarement aux roturiers.

Digitized by Google

Quelquefois la fête commence par une mascarade composée de figures giganteſques, qu'on fait danſer indécemment au milieu de l'arene. Elles ſont remplacées par des rois negres, dont la ſuite nombreuſe en hommes & en femmes forme d'autres danſes également laſcives & burleſques. On fait paroître enſuite des figures d'enfants, qui, à meſure qu'on les renverſe, ſe redreſſent d'elles-mêmes. On lâche contre elles un taureau furieux, dont la colere redouble, en les voyant ſe relever ainſi, lorſqu'il croit les avoir terraſſées.

A cette ſcene, ſuccede celle des pyramides rangées en forme de parterre, contre leſquelles l'animal ſe déchaîne avec la même furie. Elles ſont remplies d'oiſeaux, de lievres, de chats & de lapins, qui ne ſavent où ſe retirer. Le taureau mugit de rage de ne trouver que des objets, qui, quoique ſi peu dignes de ſon courroux, lui échappent lorſqu'il veut les pourſuivre. Il court, bondit & exhale un épais brouillard de ſes narines. Les valets, l'excitant par leurs cris & leurs ſifflements, achevent de le rendre furieux, en lui lançant des dards garnis de bandelettes de papier, ſemblables

Digitized by Google

aux thyrſes des Bacchantes. Pluſieurs de ces dards ſont remplis de poudre, & éclatent comme une fuſée, dès qu'ils ſont attachés au corps de l'animal: rien ne le tourmente ni ne l'irrite davantage. Les cavaliers ſaiſiſſent ce moment pour courir à lui; mais ils n'y vont pas tous à la fois: c'eſt le premier auquel il s'adreſſe, qui commence l'attaque. Les autres ſe retirent ſans ſortir de l'arene, & attendent que la bête vienne à eux pour la combattre. Ils ne doivent ſe ſervir d'autres armes que de la lance, & ne peuvent prendre l'épée ou le ſabre, que lorſqu'ils ont été ou bleſſés ou renverſés de cheval; qu'ils ont perdu ou leur manteau ou leur chapeau: ils ſont alors engagés d'honneur à venger cet affront, & autoriſés à mettre l'épée à la main.

Le grand art de ce duel conſiſte à porter la lance ſi adroitement ſur le taureau, que le fer reſte dans la chair de l'animal, & le tronc dans la main du cavalier. Celui-ci pique enſuite des deux pour paſſer outre; parce que le taureau ne ſe retourne jamais pour aller à lui. Si on ſe ſert de l'épée pour le combattre, on la lui enfonce entre les cornes: ce coup qui le terraſſe & le renverſe, eſt ſuivi

des acclamations de toute l'assemblée ; & le vainqueur remporte le prix. Mais toutes ces choses ne se passent guere sans qu'il y ait quelque homme de tué ou de blessé ; & le moindre mal qui arrive, est la perte du cheval.

Dès que le taureau est mis à mort, on l'enleve ; il est transporté par des mulets hors de la place ; & on le livre à la populace qui se le partage. Pour en faire sortir un autre d'une loge voisine, on tient une échelle derriere la porte ; & l'homme qui l'ouvre monte sur le toit pour sauver sa vie ; car l'animal a l'instinct de le chercher derriere cette même porte, dans le dessein de le tuer, s'il pouvoit l'attraper. Cet homme se retire au galop ; & comme il ne lui est pas permis de se défendre, toute sa ressource est dans la légéreté de son cheval.

Le second taureau, mis en liberté, va bientôt trouver un autre adversaire dans la foule des combattants. Ceux-ci ne font d'abord que badiner, en lui présentant le bout de leur manteau. Ils savent avec adresse, & presque sans sortir de leur place, esquiver les coups de l'animal furieux. Le taureau ferme les yeux en frappant : le cavalier fait

un demi-pas à côté en effaçant le corps ; & l'un & l'autre recommencent ſept à huit fois le même manege. Alors, ſur un ſignal que donnent les trompettes, le cavalier quitte le dard pour prendre l'épée ; & attaquant la bête en face, il la met à mort. Les trompettes ſonnent pour la troiſieme fois. Quatre mules caparaçonnées entrent & enlevent le taureau de la lice. On tue ainſi, dans le même jour, juſqu'à trente de ces animaux ; & pluſieurs ne combattent que quelques minutes.

Quelquefois le taureau ſaute ſur l'amphithéatre ; mais ceux qui occupent les premiers rangs, ayant leurs épées nues à la main, l'obligent de ſe retirer ; & ſouvent il eſt tué avant que d'être rentré dans l'arene. Lorſqu'un tauréadore eſt vivement pourſuivi, il ſaute au delà de la barriere par le moyen d'une planche ſaillante, qui lui ſert à appuyer le pied. On lâche contre l'animal des chiens vigoureux, qui le ſaiſiſſent par le cou & par les oreilles : alors pluſieurs aſſiſtants ſortant de l'amphithéatre avec leurs épées, s'efforcent de lui percer le cœur. Ils ne courent aucun danger, parce qu'ils ſe mettent à l'abri des coups de cornes,

Digitized by Google

en lui préſentant leur manteau, contre lequel le taureau dirige toute ſa fureur. D'ailleurs ces hommes ſont en ſi grand nombre, qu'ils ſe donnent promptement du ſecours, en détournant l'animal, lorſqu'ils le voient acharné contre la même perſonne. Il y a beaucoup plus à craindre pour les cavaliers, parce que leurs chevaux ſont trop vifs pour ſe laiſſer gouverner. Il ne leur eſt donc pas aiſé d'éviter la rencontre de l'ennemi; & ils ſeroient à tout moment en danger d'être renverſés, s'ils n'étoient ſecourus par les piétons.

On combat encore par le moyen d'une groſſe lance, maſſive & peſante, dont le bout eſt ſolidement fixé en terre, & la pointe penchée vers la porte d'où doit ſortir le taureau. Le combattant ſe tient à côté ou derriere cette lance, & court ſouvent beaucoup de riſque; car ſi l'animal évite de s'enferrer, il y a tout à craindre pour la vie des cavaliers. Mais ces hommes ſont ſi adroits, que rarement la bête manque de recevoir le fer, ou dans le cou, ou dans les épaules.

Ces combats, qui tiennent de nos anciens tournois, ſont, ſans contredit, un des plus beaux ſpectacles du monde,

ſoit qu'on en conſidere ſimplement le coup-d'œil, ſoit par l'intérêt mêlé de crainte & de joie, qu'inſpirent l'intrépidité, le courage, l'adreſſe & l'agilité des acteurs. Les Eſpagnols ont une telle paſſion pour cette fête cruelle, qu'il n'y a pas une femme qui ne vendît ſon ménage, pour avoir de quoi payer ſa place dans les balcons ou ſur des échafauds. On eſt même étonné de voir des dames de la premiere qualité, repaître de ces ſcenes ſanglantes, de beaux yeux qui ſemblent faits pour de plus douces cruautés.

On ne peut nier que ce combat ne ſoit un reſte de la barbarie des Sarraſins ou des Maures, ou peut-être même des Romains, peu digne de l'approbation d'un ſpectateur dans le ſilence du cabinet, ou d'une ame tendre & portée à la compaſſion. Les ſouverains pontifes n'ont jamais pu venir à bout d'interdire ce plaiſir barbare aux Portugais & aux Eſpagnols : ils ont ſeulement imaginé l'expédient d'attacher, ce jour-là, des indulgences à quelques égliſes, pour ceux qui s'expoſent au danger d'être tués dans cette fête meurtriere. « Après tout, me » diſoit un Anglois, on ne doit pas exami-

» ner à la rigueur ces ſortes de ſpecta-
» cles, de peur que trop de philoſophie
» ne nous rende puſillanimes. Il eſt cer-
» tain degré de férocité néceſſaire à la
» nature humaine; & s'il eſt important
» qu'il ſoit renfermé dans de juſtes bor-
» nes, il ne faut point le proſcrire en-
» tiérement, pour ne pas perdre cette
» fermeté qui fait le caractere de l'hom-
» me courageux. Les combats de tau-
» reaux ſont préciſément dans le degré
» que je demande, & ils n'ont rien
» d'aſſez féroce en eux-mêmes, pour
» qu'on doive s'en interdire l'uſage. Ils
» retracent les exploits de l'ancienne
» chevalerie; ils excitent l'ame des
» ſpectateurs aux grandes & belles
» actions; ils peuvent produire tous les
» bons effets des combats en champs
» clos, ſans l'horreur qui les accompa-
» gnoit, & ſans l'effuſion du ſang hu-
» main, dont la ſcene étoit abreuvée.
» Ce ſpectacle nous accoutume à mépri-
» ſer le danger, il nous apprend que la
» meilleure voie de le ſurmonter ſans
» effroi, eſt d'aller au devant, & de le
» voir venir avec fermeté. On y apprend
» encore à porter un prompt ſecours à
» ceux qui y ſont expoſés, & à payer

» courageuſement de ſa perſonne, pour
» les mettre à l'abri du péril. En un
» mot, quoique cette fête ne ſoit point
» abſolument conforme aux loix de la
» nature & de l'humanité, on peut dire
» néanmoins qu'elle exige, dans les com-
» battants, des qualités dont on ſe fait
» honneur. »

Je ſuis, &c.

A Lisbonne, ce 4 avril 1754.

LETTRE CLXXXIX.

SUITE DU PORTUGAL.

JE n'étois pas tellement occupé des curioſités de la capitale, que je ne parcouruſſe auſſi quelquefois les provinces; & ſouvent mes courſes s'étendoient juſqu'aux extrêmités du royaume. Ces voyages ſe faiſoient tantôt par terre, tantôt par mer; & j'ai viſité ainſi les principales villes du Portugal.

La province la plus ſeptentrionale, où ſe trouvent Braga & Porto, eſt renfermée entre deux rivieres; ſavoir, le Mino & la Douro. Le terroir y eſt ſi fertile, l'air ſi ſain, que les habitants y jouiſſent à la fois d'une ſanté parfaite, & d'une extrême abondance. Les femmes y conçoivent juſqu'à l'âge de cinquante ans; & il n'eſt pas rare de voir vingt-cinq enfants dans une famille. Auſſi le pays eſt-il très-peuplé; & dans un eſpace qui n'a que ſeize lieues en carré, on compte quinze cents paroiſſes, ſix ports de mer, cent trente maiſons religieuſes, deux cents

cents ponts de pierre, & plus de cinq mille fontaines qui ne tariſſent jamais. Ce qui contribue à cette fécondité, eſt la quantité conſidérable de rivieres dont la province eſt arroſée. Comme elle eſt frontiere de la Galice, les Portugais ont eu ſoin de la munir de villes fortes, pour la garantir des incurſions de leurs voiſins.

Une de ces villes, nommée Monçaon, a pour armes une muraille, ſur laquelle eſt aſſiſe une femme avec deux pains à ſes côtés. On raconte que cette place, étant aſſiégée par les Eſpagnols, ſe trouva tellement preſſée par la faim, qu'elle ſe diſpoſoit à capituler; mais une femme fit cuire quelques pains, du peu de farine qui reſtoit aux aſſiégés, & du haut des murs, les jeta à l'armée des ennemis. Ils crurent que l'abondance étoit dans la ville; & en conſéquence ils leverent le ſiege.

L'ancienne & fameuſe cité de Porto ou Oporto, qui, comme je l'ai dit, a donné ſon nom à tout le royaume, eſt, après Lisbonne, la plus conſidérable du Portugal. Sa ſituation ſur la pente d'une montagne, dont le pied eſt mouillé par le Douro, oblige de toujours monter &

deſcendre. Du reſte, la ville eſt belle, & même aſſez propre, contre l'ordinaire de toutes celles du pays, ſans en excepter la capitale, dont les rues, toujours pleines d'immondices, ſont encore infectées par une multitude de chiens qui couchent dehors, & ne ceſſent d'aboyer pendant toute la nuit. On compte, à Lisbonne ſeule, plus de quatre-vingt mille de ces animaux; & cette capitale n'eſt éclairée que par des lampes qui brûlent devant quelques madones, ou images de la Vierge. Les maiſons, auſſi mal-propres qu'incommodes, ſont remplies de couſins, de punaiſes & autres inſectes nés dans la fange, & qui rendent le ſéjour des villes inſupportable. La légéreté des toits & des murailles ne garantit les habitants ni des vents du nord, ni de la rigueur de l'hiver.

Il réſide à Porto un tribunal de juſtice, le premier du royaume après celui de Lisbonne. Il eſt compoſé d'un préſident, d'un chancelier, d'un certain nombre de conſeillers & autres magiſtrats. Cette cour fait, pour ainſi dire, partie de celle de la capitale, appellée *Deſembargo do Paço*, dont elle releve.

Digitized by Google

Ses arrêts ſont ſujets à réviſion ; & elle ne juge pas toujours en dernier reſſort.

La cathédrale a un chapitre de vingt chanoines ; & le dioceſe contient près de quatre cents paroiſſes. C'eſt de ce ſiege, que fut tiré dom Thomas d'Alméida, pour venir le premier occuper cette fameuſe chaire patriarcale, cette prélature par excellence, pour laquelle le feu roi ſe donna tant de mouvements, fit faire à Rome tant de démarches, dépenſa de ſi grandes ſommes ; qu'il ſollicita avec tant d'inſtance ; qu'il eut tant de peine à obtenir. Il lui compoſa un diſtrict, un archevêché particulier, avec des revenus conſidérables à prendre ſur celui de Lisbonne. On vit alors ce qui eſt contre les canons, & ne s'étoit peut-être jamais vu, deux dioceſes indépendants l'un de l'autre, dans une même ville. Sans doute que l'impatient monarque ne pouvant ni attendre la mort de l'ancien archevêque, ni le renvoyer, prit le parti de diviſer ſa juriſdiction, pour jouir plutôt de l'établiſſement qu'il deſiroit. On s'étoit flatté que l'expédition des bulles s'accorderoit gratuitement, en conſidération du zele

que ſa majeſté Portugaiſe montroit alors pour l'intérêt de la chrétienté, en faiſant la guerre contre les Turcs. La cour de Rome en modéra le prix, & ſe contenta, pour cette fois, de ſoixante-quinze mille livres. Ces bulles furent reçues à Lisbonne avec des tranſports de joie & des réjouiſſances, qui durerent pluſieurs jours.

Vous ſavez que le nom de *patriarche* ne ſe donnoit autrefois qu'aux évêques qui occupoient les grands ſieges indépendants de l'égliſe Romaine, tels que ceux de Conſtantinople, d'Alexandrie, d'Antioche & de Jéruſalem. Ces prélats tenoient le premier rang dans la hiérarchie eccléſiaſtique; & en remontant par degrés, depuis la mitre juſqu'à la tiare, le ſimple évêque ne préſidoit que ſur le territoire de ſa ville; le métropolitain commandoit à la province, le primat aux métropolitains, & le patriarche aux primats. Quelques perſonnes croient que les apôtres ont établi ces diſtinctions; d'autres, qu'elles n'étoient pas même encore connues au concile de Nicée. Quoi qu'il en ſoit, l'autorité des patriarches s'étant accrue par degrés, toutes les grandes affaires furent por-

Digitized by Google

tées devant eux, & leurs arrêts exécutés avec le même reſpect que ceux des ſouverains.

Il paroît que Jean V étoit bien pénétré de l'importance & de l'étendue de leur juriſdiction, par la vénération qu'il tâcha d'inſpirer aux peuples pour cette éminente & ſuprême dignité. Il fit faire au prélat des équipages magnifiques, & voulut que ſa marche eût toujours l'air d'un triomphe. La croix patriarcale étoit portée par un cavalier qui montoit un cheval ſuperbe. Le patriarche qui le ſuivoit, occupoit une litiere entourée de vingt valets de pied. Enſuite venoient quatre carroſſes d'une grandeur & d'une richeſſe extraordinaires, attelés de ſix mules, & conduits par des hommes vêtus magnifiquement. Le premier étoit vuide; c'étoit la voiture d'honneur. Les trois autres contenoient les officiers du pontife. Les chanoines, choiſis parmi la premiere nobleſſe, & richement fondés, marchoient en litiere, ſuivis chacun de ſix domeſtiques. Aux proceſſions de la Fête-Dieu, un clerc portoit devant eux un chapeau verd, & un eccléſiaſtique la queue de leur robe. Le roi & les

infants venoient après eux, enſuite les grands officiers de la couronne, & ſix cents chevaliers de l'ordre de Chriſt, avec leurs habits de cérémonie. Lorſque le patriarche officioit, ſa majeſté ne manquoit jamais d'aſſiſter à ſa meſſe, où dix-huit de ces chanoines l'accompagnoient à l'autel. Je vous ai déjà parlé de ſon habillement ſemblable à celui des cardinaux. Ce prélat a tous les honneurs de la cour, & jouit de la préſéance ſur les grands, ſur les archevêques du royaume, même ſur le primat. Ce dernier étoit en poſſeſſion de faire porter devant lui la croix archiépiſcopale dans Lisbonne. Le nouveau pontife lui diſputa cette prérogative, ainſi que pluſieurs autres droits honorifiques; ce qui fit entr'eux un grand procès, qui, ſans doute, ſe termina à l'avantage du patriarche, comme chef de la religion, & prélat favoriſé de la cour.

Cette place pourroit devenir un jour très-préjudiciable au ſaint ſiege, en occaſionant un ſchiſme que les Anglois ne manqueroient pas d'appuyer de toutes leurs forces. En effet, la nation Portugaiſe ſe croiroit d'autant plus fondée à ſe paſſer du pape & des car-

Digitized by Google

dinaux, que le patriarche & les chanoines ayant déjà les mêmes habits, quand ils officient, on leur ſuppoſeroit bientôt la même dignité & le même pouvoir. Alors il ſeroit à craindre que le chef de la religion en Portugal ne prît ſur lui, du conſentement du roi & de la nation, d'accorder toutes les graces, les immunités, les permiſſions, les diſpenſes qui viennent de Rome, & procurent au ſouverain pontife un argent immenſe, qui, par ce moyen, ne ſortiroit plus du royaume.

Sur la rive gauche du fleuve, il regne à Porto un magnifique quai, où l'on attache les navires; & chaque habitant a le plaiſir de voir le ſien devant ſa maiſon. Il y a des académies où les jeunes gens peuvent apprendre leurs exercices, & un arſenal où l'on équipe les vaiſſeaux de guerre qu'on y conſtruit tous les ans. La marine Portugaiſe étoit, ſous le dernier regne, dans l'état le plus miſérable. Cinq ou ſix vaiſſeaux délabrés, & autant de frégates, ſans officiers, ſans matelots, ſans ſoldats, conſtituoient les forces navales de ce royaume. En peu d'années, le fameux miniſtre Sébaſtien-Joſeph Carvalho,

dont le caractere inébranlable, inflexible & sévere, influe sur tous les objets de l'administration, mit la marine sur le pied des autres parties du gouvernement. Il appella des étrangers, François, Anglois, Suédois, Hollandois, Danois, pour enseigner la navigation aux Portugais : car ces derniers, qui, depuis trois siecles, faisoient sur mer des voyages dont le bruit avoit élevé leur réputation au dessus de celle des Phéniciens & des Carthaginois, connoissoient à peine encore l'art de naviguer.

Leur marine est aujourd'hui composée de dix vaisseaux de ligne, & de vingt frégates ; mais ils n'ont presque point de navires marchands. Le commerce maritime, malgré tous les efforts de M. de Carvalho, est encore entre les mains des Anglois. Il se fait, à la vérité, par des compagnies sur les vaisseaux de sa majesté ; mais les Portugais ne sont que des prête-noms ; & peut-être cette nation aime-t-elle mieux traiter avec les étrangers, comme vous allez vous-même en juger.

Le roi avoit accordé à une compagnie le privilege exclusif de vendre tous les vins de Porto, qui passent

pour les meilleurs du Portugal. Cette compagnie, qui vouloit les avoir au prix le plus bas, refusoit de les acheter dans la saison convenable, & ne les prenoit qu'à crédit; de sorte que les propriétaires, privés du débouché de leurs vins, que les Anglois achetoient auparavant, & payoient comptant, se trouvoient dans l'impossibilité de faire travailler à leurs vignes. Cet odieux monopole lassa enfin les habitants de Porto, & excita une émeute qui commença par les femmes & par les enfants. On entendit de toutes parts des cris de « vive » le roi, vive le peuple, & meure la » compagnie. » On sonna le tocsin; & dans ce moment, les hommes allerent en foule chez le directeur de la compagnie, qui fit tirer sur eux quelques coups de fusil. Cette populace, encore plus aigrie, enfonça les portes du magasin; & malgré une escouade de sbires qui étoient accourus au secours, elle brûla les meubles, & déchira les livres de compte. Le gouverneur assembla les troupes de la garnison; mais une grêle de pierres les obligea de crier, comme tout le monde: *meure la compagnie.* Cette condescendance n'appaisa pas la

ſédition ; pour y mettre fin, les cordeliers porterent en proceſſion le ſaint ſacrement ; & tout ſe calma. En attendant la déciſion de la cour, chacun vend ſon vin à qui il veut, & à celui qui le paie le mieux : liberté dont il ſeroit auſſi injuſte que dangereux de vouloir dépouiller les peuples.

L'objet du miniſtre, en formant ces compagnies, étoit de diminuer le commerce, & conſéquemment le pouvoir des Anglois, d'exciter l'ardeur de ſa nation, & de la tirer de l'eſpece de ſervitude où ils la retiennent. C'eſt à quoi il s'eſt principalement appliqué depuis qu'il eſt en place ; mais cette même nation ne paroît avoir ni le zele, ni l'activité néceſſaires pour ſeconder ces intentions louables & patriotiques. Les Portugais ſe laiſſent accabler volontairement par la miſere, plutôt que de ſortir de cet état d'indolence, qui, dans le plus beau pays du monde, les réduit à un néceſſaire preſque inſuffiſant, & leur fait trouver la faim & la maladie dans le climat le plus ſain & le plus heureux. On parle actuellement de fonder, pour la province de Para & de Maragnan, une compagnie compoſée

des ſeuls Portugais, à la tête de laquelle doit être le miniſtre lui-même; mais il faudroit commencer par réformer la pareſſe nationale, pour donner une conſiſtance ſolide à cet établiſſement. Il faudroit un ſiecle d'un gouvernement pareil à celui de M. de Carvalho, pour mettre ce royaume dans l'état de puiſſance, dont l'a privé juſqu'à préſent la nonchalance de ſes habitants.

Parmi pluſieurs beaux édifices de la ville de Porto, on diſtingue principalement l'égliſe & le monaſtere des chanoines réguliers de ſaint Auguſtin. On y voit un grand nombre d'autres couvents d'hommes & de femmes, entre autres une abbaye de bénédictines, qui contient plus de cent trente religieuſes. Ici, comme dans tout le Portugal, ces établiſſements ſont ſi multipliés, qu'un des projets du gouvernement actuel eſt de les réduire à la moitié, d'en raſſembler deux en un, de les aſtreindre à des regles auſteres, d'empêcher qu'on ne reçoive aucun novice, garçon ou fille, avant l'âge de vingt-cinq ans.

Il régnoit autrefois dans ces maiſons beaucoup moins de régularité qu'aujourd'hui. Il ne faut pas croire néan-

moins que les religieuſes aient jamais mérité le nom odieux de courtiſanes cloîtrées, que les Anglois leur donnoient anciennement. Ils ne ceſſent de parler encore du célebre monaſtere d'Olivelas près de Lisbonne; mais tout homme ſenſé doit regarder ce qu'ils en racontent, comme une de ces plaiſanteries que ſe permet la différence de religion. Un d'entr'eux vouloit me perſuader que c'eſt de ce monaſtere tendre, galant & voluptueux, que ſont ſorties ces fameuſes *lettres Portugaiſes*, dont nous avons en France une traduction; qu'elles ne ſont point un jeu de l'imagination, comme nous le croyions vous & moi; que cet ouvrage qui reſpire l'amour le plus ardent, le plus généreux, qui le peint dans toutes ſes nuances, dans tous ſes détails, où l'on retrouve ſes orages, ſes inquiétudes, ſes retours, ſes réſolutions d'un moment, la délicateſſe de ſes craintes, l'héroïſme de ſes ſacrifices, a été réellement écrit par une religieuſe paſſionnée à un amant infidele.

Oporto, moins fortifié par l'art que par la nature, eſt tellement inacceſſible du côté de la mer, que les Portugais

n'ont pas jugé néceſſaire de le munir avec beaucoup de ſoin. De vieilles murailles, flanquées de méchantes tours, avec quelques baſtions, en ſont toute la défenſe.

La ville de Guimaraens, au nord-eſt de celle dont je viens de parler, a été long-temps la demeure des rois de Portugal; & on la regarde comme le berceau de la monarchie. On croit qu'elle a été fondée plus de cinq cents ans avant Jeſus-Chriſt; & vers le commencement du quinzieme ſiecle, on l'augmenta de plus de moitié. La réputation d'un monaſtere de l'ordre de ſaint Benoît y attirant une infinité de pélerins, les religieux firent conſtruire des maiſons pour les loger. Le nombre s'accrut inſenſiblement; & il ſe forma un grand bourg, qui dans la ſuite devint une ville aſſez importante, pour être le ſéjour de ſes ſouverains. Ils y établirent une chambre des comptes, une ſalle d'audience, des priſons, & une tour, pour y dépoſer les archives, qui, depuis, ont été tranſportées à Lisbonne. Tous ces édifices ſubſiſtent encore; & leur grandeur, jointe à d'autres monuments également remar-

quables, fait de l'ancien & du nouveau Guimaraens une des premieres cités du royaume. On y compte cinq paroiſſes, huit couvents, cinq hôpitaux, quinze places, cinquante-ſept rues, huit portes, quatre ponts, & environ deux mille familles. Le monaſtere a été changé en une collégiale deſſervie par vingt-cinq ou trente chanoines, ſous le titre d'égliſe royale & collégiale de Notre-Dame d'Olivéira. Si l'on en croit la tradition, elle occupe l'emplacement d'un ancien temple de Cérès, qui fut détruit par l'apôtre ſaint Jacques. On dit que ſur le piédeſtal de la déeſſe, il fit mettre l'image de Notre-Dame. Ce récit eſt appuyé ſur une inſcription trouvée dans le mur même. Dans la ſuite, ce lieu fut dédié au ſaint apôtre; mais on y conſerva la ſtatue de la Vierge. Pour la ſouſtraire à la fureur des Sueves, des Alains, & autres barbares, qui jadis inonderent cette contrée, un évêque la cacha dans une montagne voiſine, d'où, après la perſécution, elle fut remiſe en ſon ancienne place. Elle la quitta une ſeconde fois, & fut dépoſée dans l'égliſe qu'elle occupe actuellement. Cette égliſe a toujours été

si chere aux rois de Portugal, qu'ils ont exempté de toutes sortes d'impôts, non-seulement les prêtres qui la desservent, mais les domestiques même, & jusqu'aux locataires qui habitent les maisons des chanoines.

Quelques années avant mon arrivée à Guimaraens, il s'y étoit passé une aventure qui vous fera connoître jusqu'où les Portugais poussent la jalousie. Un officier de judicature ayant vu son épouse recevoir le salut d'un étranger, monta chez lui, prit un clou & un marteau, enfonça le clou dans le cou de celle qu'il croyoit infidelle, l'attacha contre la porte de sa chambre, & alla tranquillement raconter au pere de sa femme la belle action qu'il venoit de commettre. Il remit en même temps à son beau pere la clef de la maison, afin qu'il pût délivrer sa fille s'il le jugeoit à propos, ou qu'il en fût encore temps. Le pere effrayé courut à son secours. Comme elle n'avoit pas perdu beaucoup de sang, il la fit panser; & elle guérit de sa blessure, protestant que toute sa faute consistoit à avoir rendu le salut à un homme qu'elle voyoit pour la premiere fois. Le pere en

parla au mari, qui ayant déja réfléchi ſur ſon injuſte & cruel procédé, avoua qu'elle ne lui avoit jamais donné lieu de ſoupçonner ſa fidélité. Il verſa des larmes de douleur, & alla ſe jeter aux pieds de ſa femme. Celle-ci le reçut avec bonté, & lui accorda ſon pardon. Ils ont, depuis, toujours été bien enſemble, & ſont encore vivants l'un & l'autre.

La juſtice ſe mêle peu de ce qui ſe paſſe dans l'intérieur des ménages; pour cauſe de jalouſie, un amant même tue ſans façon ſa maîtreſſe, ſans qu'on ſe mette en peine de rechercher le coupable. Il ne ſe fait pas plus de ſcrupule de donner la mort à ſon rival, ſur-tout ſi ce rival eſt un étranger; de pareils crimes reſtent preſque toujours impunis. Pour éviter ces accidents, les femmes vivent dans une ſolitude ſi auſtere, qu'il eſt paſſé en proverbe, qu'elles ne vont que trois fois dans leur vie à la paroiſſe, ſavoir, pour y être baptiſées, mariées & enterrées. Au ſurplus, leur induſtrie trouve aſſez de moyens de tromper les maris jaloux, & de ſe venger de l'eſclavage où l'on tient ici le beau ſexe. En général, les Portu-

gaiſes ſont ſpirituelles & inſtruites, mais galantes & coquettes.

Lorſque les Sueves eurent envahi cette contrée, l'ancienne ville de Braga devint le ſiege de leur monarchie: elle eſt aujourd'hui celui d'un archevêché, de qui elle dépend pour le temporel & pour le ſpirituel. Le prélat, pour marquer cette double puiſſance, marche la croſſe à la main & l'épée au côté. Il jouit de plus de quarante mille ducats de revenu, & diſpute à l'archevêque de Tolede le titre de primat d'Eſpagne. Il s'appuie ſur ce que cette derniere ville ayant été dépouillée de cette dignité par l'invaſion des Maures, la primatie fut transférée à l'égliſe de Braga. Les Eſpagnols reprirent Tolede; & l'archevêque voulant rentrer dans ſes droits, trouva des difficultés de la part du nouveau primat. Cette diſpute a été ſouvent renouvellée, & ſpécialement au concile de Trente; mais les papes n'ayant jamais voulu la décider, les évêques d'Eſpagne reconnoiſſent l'archevêque de Tolede, & les Portugais celui de Braga.

On compte, dans ce dernier ſiege, une ſuite de cent quatorze prélats,

dont plusieurs sont connus par leurs écrits & par leur mérite. Celui qui occupe aujourd'hui cette place, est un des fils naturels du feu roi. Il ne va point à la cour, non plus que tous les autres évêques Portugais.

Dans une bataille donnée autrefois entre les habitants de cette ville & ceux de Porto, les femmes de Braga eurent la plus grande part à la victoire. Pour conserver la mémoire de cet événement, les vainqueurs imposerent aux citoyens de Porto, pour une des conditions de paix, qu'à l'avenir aucun homme ne pourroit entrer dans les emplois de leur ville sans l'agrément d'une femme de Braga.

Ce diocese contient douze cents paroisses, & environ cent cinquante maisons religieuses, la plupart très-bien fondées, ou dont le vulgaire favorise la paresse, par d'abondantes aumônes. On y compte, entr'autres, neuf abbayes de bénédictins, dont la principale, & même la premiere de cet ordre en Portugal, est celle de saint Martin de Tibaens, à trois lieues de cette ville. Sur une invitation très-

preſſante de l'abbé, qui eſt en même temps général de ſa congrégation, je me déterminai à aller paſſer deux jours dans ce monaſtere. On m'y fit voir une bibliotheque aſſez nombreuſe, où ſont raſſemblés, par ordre des matieres, les auteurs Portugais qui ſe ſont diſtingués dans tous les genres de ſciences & de littérature. A la tête de chaque ouvrage, on trouve des détails ſur la naiſſance, l'âge, la vie, le mérite de ces écrivains. J'ai cru que ces notes pourroient vous être d'autant plus agréables, que de toutes les parties qui compoſent l'Europe ſavante, la littérature Portugaiſe eſt peut-être celle qui nous eſt la moins connue. Les journaux qui multiplient les ailes de la renommée, n'étant point établis de ce royaume, n'ont pu nous en rien apprendre; & la Luſiade du Camoëns eſt preſque le ſeul ouvrage qui nous ait donné l'idée de la poéſie Luſitanienne. Il en eſt pour nous, de ce pays, par rapport aux lettres, comme de ces continents que nos voyageurs ſe ſont contentés de reconnoître de loin, & qu'ils ont négligés. Comme je ne vous ſuppoſe pas la même indifférence pour

les écrivains du Portugal, j'en citerai de différentes classes, la plupart du seizieme & du dix-septieme siecle.

La théologie offre un Antoine de Senna, à qui l'on doit la connoissance de deux commentaires de saint Thomas, qui n'avoient point encore paru, l'un sur la Genese, l'autre sur les Machabées: un Barthelemi Quental, qui fonda ici la premiere maison des prêtres de l'oratoire; ses sermons sont remplis d'onction & de zele: un Antoine des Chagas, qui, ayant mené une vie licencieuse avant de se faire capucin, & publié un poëme libertin avant de composer ses œuvres spirituelles, déploroit le danger de ses vers pour les oreilles chastes, recherchant les exemplaires pour les brûler, & offrant de se fustiger à l'intention de ceux qui les lui rapportoient: un Jean de Saint-Thomas, de l'ordre de saint Dominique, qui, se voyant nommé confesseur du roi, dit à ses freres: « ce » fardeau est au-dessus de mes forces; » c'en est fait de moi; je suis mort. » Il tint parole, & mourut peu de jours après: sa logique fut imprimée à Rome, sa philosophie à Madrid, sa théologie

à Lyon, ſon explication de la doctrine chrétienne à Valence, ſa pratique pour aider à bien mourir à Saragoce, ſon traité de la confeſſion générale à Liſbonne : un François Ferreiro, dominicain, qui, de retour de Paris, où il fit ſon cours de théologie, fut précepteur de l'infant dom Antoine, puis prédicateur du roi, enſuite envoyé au concile de Trente, prêchant tous les jeudis devant cette auguſte aſſemblée. Un jour, en montant en chaire, il fit demander en quelle langue on deſiroit qu'il prononçât ſon ſermon : ce qui ſurprit tout le monde. Il travailla à la réformation du bréviaire Romain, à la compoſition du catéchiſme du concile, fut confeſſeur de ſaint Charles Borromée, & enfin celui de Jean III, roi de Portugal. Ses ouvrages ſont un commentaire ſur Iſaïe, un autre du livre de Job, & une Bible Hébraïque. Fradique Eſpinoſa, de l'ordre de Cîteaux, a compoſé la « clef du paradis » & l'échelle du bonheur, formée de » trois cents cinquante aphoriſmes, qui » ſervent d'échelons pour monter juſ- » qu'au comble de la perfection évan- » gélique. » Grégoire Coronal a fait

un traité de l'égliſe, & un autre, contre Machiavel, du meilleur état d'une république; François Almeyda, un écrit contre le pere Queſnel, & un morceau ſur les rits eccléſiaſtiques. Les autres théologiens ou auteurs aſcétiques que vante le Portugal, ſont Jean de Silveira, Georges Cardoſo, Balthaſard Quedes, Jean Vincent, & Antoine des Reys, oratorien, qui a traduit de l'Italien en Portugais, la vie de la ſainte Vierge dans le ventre de ſa mere, & celle de Jeſus-Chriſt dans le ſein de la Vierge. Aujourd'hui le goût d'une meilleure érudition & d'une ſaine critique commence à ſe répandre ſur la théologie. Cette ſcience reſpectable, long-temps réduite aux vaines ſubtilités de l'école, commence enfin à vouloir ſortir du chaos où elle étoit plongée.

La juriſprudence nomme Ferdinand Paez, auteur d'un ouvrage curieux, où l'on examine « ſi la grande » quantité d'enfants peut diſpenſer des » emplois publics un pere ou un tu» teur. » Les deux Gouvea, dont l'un, après avoir enſeigné le droit dans pluſieurs villes de France, alla mourir à Turin, eſtimé de Cujas, & accuſé

d'impiété par Calvin ; l'autre, qui professa le droit à l'université de Coïmbre, a laissé un écrit, pour prouver « la jus- » tice de la proclamation de Jean de » Bragance au trône de Portugal, » & un discours sur « la perfidie des » Allemands, dans la détention de » l'infant dom Edouard. » Antoine Homem occupa une chaire dans la même université, où ses cahiers se conservent encore manuscrits. Accusé & convaincu de judaïsme, il fut condamné à mort. Sa maison de Coïmbre, sa patrie, où il possédoit un canonicat, fut démolie ; & l'on y éleva un monument encore subsistant, qui porte le nom de professeur malheureux, *præceptor infelix.* Costa, Barbosa, Velasco, Lopez, Macedo, Correa, Soares, Payra, Gil, Aboïm, Leam, Filipe sont encore des noms célebres dans la jurisprudence Portugaise. Ceux qui se distinguent aujourd'hui à l'université de Coïmbre, sont MM. Scara, Azevedo, & Ferreira, également versés, & dans le droit Romain, & dans la science des ordonnances.

La médecine compte parmi ses docteurs, François Sanchez, qui a donné

une ſomme anatomique, un traité ſur la durée de la vie humaine, & un cours de médecine; Philippe Montalvo, qui a écrit ſur la vue, ſur les maladies de la tête, & ſur la ſanté; Fernand Mandez, qui a laiſſé des leçons de médecine, ſous le titre de l'*art d'Apollon*, & a inventé un remede très-connu, ſous celui de l'*eau d'Angleterre*; Fonſéca Henriquez, qui a fait un traité ſur l'uſage du mercure, un autre ſur la pleuréſie, un troiſieme ſur l'état de l'enfant avant ſa naiſſance, & ſur la façon de l'élever; un autre enfin ſur la guériſon des maladies vénériennes: Ferdinand Cardoſo, qui a publié à Madrid un écrit ſur les accouchements à treize ou quatorze mois; il a quitté le Portugal pour aller profeſſer le judaïſme à Veniſe: Caſtro Sarmento, de la ſociété royale de Londres, auteur d'une diſſertation ſur l'inoculation, d'un traité des foſſilles, d'une hiſtoire du regne minéral, & d'un mémoire ſur les opérations de chirurgie; Xavier Leytam, qui fut ſept ans jéſuite, ſe maria enſuite, eut huit enfants, exerça la médecine avec ſuccès à Lisbonne; devenu veuf ſe fit prêtre, & s'acquitta avec édification

édification des devoirs de ſon miniſtere. Ses ouvrages ſont une diſſertation ſur les fievres inconnues aux anciens, un traité ſur les maladies des princes, un diſcours ſur l'exiſtence du pélican, & un autre ſur les jardins de Sémiramis. On cite encore un Henriquez, un Vieyra, un Carvalho, un Ramirès, un Fragoſo, &c. En général, les médecins Portugais ne paſſent pas pour les plus ſavants de l'Europe. L'anatomie & la chirurgie, deux ſciences qui ſe doivent leur perfection l'une à l'autre, ſont ici très-peu cultivées. Il y a cependant deux chaires d'anatomie, fondées, l'une à Lisbonne, l'autre à Coïmbre. La botanique eſt ſi négligée, que les apothicaires mêmes n'ont qu'une connoiſſance fort légere des plantes & de leurs propriétés. On n'en connoît qu'un, que l'on puiſſe nommer avec honneur; c'eſt Barthelemi da Fonſeca, lequel poſſede un herbier qui ſe feroit diſtinguer dans tout autre pays.

La philoſophie moderne doit ſa premiere origine aux Portugais, s'il eſt vrai que Deſcartes ait puiſé ſon ſyſtême de l'ame des bêtes dans un ouvrage de Gomez Pariera. Cordeiro, célebre jéſuite de Lisbonne, fut auſſi un des précur-

ſeurs de ce grand philoſophe, par ſon dégoût pour le péripatétiſme, dans lequel il commença à mêler de nouvelles vues. Les progrès de la bonne phyſique ont été plus tardifs. Le médecin Leitao, & Alexandre de Guſman, un des favoris du feu roi, ſont les premiers qui l'introduiſirent en Portugal. Deſcartes, Newton & Leibnitz y ont aujourd'hui quelques partiſans, ſur-tout parmi les théatins & les peres de l'oratoire. On vante les récréations philoſophiques du pere Almeida, & le cabinet de phyſique des chanoines réguliers de ſaint Auguſtin. Je ne dois pas omettre M. Verney, qui a donné en Latin une excellente logique à l'uſage de ſes compatriotes. Il avoit déjà publié un traité des études & une introduction à la philoſophie, qui ne peuvent manquer d'être adoptés dans les écoles de ſon pays, comme ils le ſont déjà dans la plupart de celles d'Italie. M. Louis-Antoine Verney, archidiacre d'Evora, établi à Rome, où il ſe diſtingue par ſes lumieres, eſt un philoſophe Portugais, dont l'abſence ne doit point empêcher que ſon mérite ne tourne à la gloire de ſa patrie.

La navigation & la géographie offrent

le célebre Magellan, dont il reſte un routier des navigations ; Gomès de Saint-Eſtevan, qui a écrit ſes voyages d'Europe ; François Dos-Santos, qui a donné l'art de conſtruire les vaiſſeaux, avec des eſtampes qui repréſentent la coupe & toutes les parties d'un navire ; Ferreira Reyman, auteur d'un routier des Indes, très-eſtimé ; François Alvarès, auquel on doit une deſcription hiſtorique de l'Ethiopie ; Jean-Baptiſte Lavanha, qui a laiſſé un état des vingt-deux provinces d'Eſpagne, & un ouvrage ſur le gouvernement nautique ; Carvalho da Coſta, qui a fait la géographie Portugaiſe & un abrégé de géographie, la voie aſtronomique, & une méthode d'aſtronomie ; Gaſpard Barreyros, franciſcain, dont on a conſervé une diſſertation ſur le pays d'Ophir, d'où Salomon tiroit ſes tréſors ; Laurent de Guſman, qui apprend les différentes manieres de vuider, ſans l'aide des gens de l'équipage, les bâtiments qui font eau ; Mendez Finto, qui fut ſucceſſivement laquais, matelot, marchand, miſſionnaire, & alla ſe marier & mourir en Eſpagne, laiſſant une hiſtoire très-fabuleuſe de ſes aventures, traduite en pluſieurs langues.

L'hiſtoire vante Bernard de Brito, moine bernardin, qui a écrit, avec autant de pureté que de nobleſſe & de préciſion, l'hiſtoire de ſon pays & celle de ſon ordre; Jean Dos-Santos, miſſionnaire dominicain, dont on a une aſſez bonne hiſtoire d'Ethiopie; André de Réſendé, qui, entre plus de cinquante ouvrages de différents genres, en a laiſſé pluſieurs ſur les antiquités de la nation; Jacques de Couto, qui a continué l'hiſtoire des Indes, commencée par Jean de Barros, le Tite-Live du Portugal; Damien Goès, qui, parmi une infinité de diverſes productions, a fait un mémoire ſur l'ambaſſade du prêtre Jean, & une deſcription du ſiege de Louvain; Lopez de Caſtanhéda, auteur d'une relation de la découverte & de la conquête des Indes, où il avoit voyagé; il eſt mort bedeau de l'univerſité de Coïmbre: Freyre Maſcarenhas, qui a parcouru tous les pays, & parloit toutes les langues de l'Europe, étoit de toutes les académies de Portugal, & a écrit ſur tous les événements de ſon temps, la paix de Ryſwick, la ſucceſſion à la couronne d'Eſpagne, la bataille d'Oudenarde, la mort de Louis XIV, la

naiſſance, les alliances, le décès des princes & des perſonnes conſidérables, les actions, les ſieges, les batailles, les traités de paix, les détrônements, les aſſaſſinats, les tremblements de terre, &c. Il a vu tout ce qu'il a écrit, & a écrit tout ce qu'il a vu. Il eſt le premier qui, en 1715, introduiſit les gazettes en Portugal; mais ſous le gouvernement actuel, il n'exiſte plus ici aucune gazette. Un autre Maſcarenhas, évêque, & fils du marquis de Montalvo, a laiſſé plus de quarante ouvrages manuſcrits ſur toutes ſortes de ſujets, & principalement ſur des matieres hiſtoriques & eccléſiaſtiques. L'hiſtoire généalogique de la maiſon royale, par le pere Gaëtan de Souſa, théatin, eſt deſtinée à ſubſiſter auſſi long-temps que la grandeur & l'éclat de l'auguſte maiſon qui en fait le ſujet.

L'hiſtoire particuliere offre plus d'un bon ouvrage; mais cet éloge convient ſur-tout à la vie de l'infant dom Louis, par M. le comte de Vimioſon, dont le ſtyle aiſé, noble & délicat, n'a pu manquer d'obtenir tous les ſuffrages. Les Portugais commencent à ſe dégoûter de ces narrations emphatiques, de ces pointes,

de ces jeux de mots, de ces comparaiſons forcées, qui, pris autrefois pour de l'eſprit, faiſoient illuſion aux ignorants. Ils ont auſſi moins de confiance aux anciennes ſuperſtitions, & n'ajoutent plus tant de foi aux incidents ſurnaturels.

La grammaire fournit un Jérôme Cardoſo, qui ouvrit à Lisbonne une école célebre. Etant devenu aveugle, ſa fille prit ſa place, & continua à donner ſes leçons. Ce grammairien a publié pluſieurs ouvrages de ſon métier, entre autres, une réfutation de Deſpautere, un dictionnaire Latin & Portugais, le premier qui ait paru dans ce pays. On parle auſſi d'un pere Alvarès, jéſuite, qui a travaillé ſur la grammaire; mais les défauts de ſa méthode ont excité le zele d'Antoine-Felix de Mendez, qui, dans un ouvrage ſur le même ſujet, s'eſt élevé au premier rang. Ferreira da Coſta ſe diſtingua par ſes compoſitions Latines, de même que Joſeph Caëtano, qui s'eſt fait une aſſez bonne réputation en ce genre. La congrégation de l'oratoire paſſe ici pour être très-verſée dans cette ſcience, ſur laquelle ces meſſieurs ont publié des ouvrages eſtimés.

L'éloquence profane & ſacrée lan-

guit encore en Portugal ; & malgré les préceptes de Cipriano Soarès, ſavant jéſuite, qui a écrit ſur la rhétorique, le goût des métaphores, des antitheſes, & des hyperboles orientales, a continué de régner dans la chaire & au barreau. Cependant la capitale a quelques bons auteurs, qui, s'étant formés par l'imitation des François, connoiſſent les grands reſſorts du ſentiment & de la perſuaſion. Le pere Caëtan de Bem, M. Pégado de Silva, le pere de Saint-Antoine, & le jéſuite Vieira, ont pris pour modeles nos bons prédicateurs. Ce dernier a donné un recueil de ſermons pour le carême, qui le fait comparer à Bourdaloue. C'étoit d'ailleurs l'homme du Portugal qui ſavoit le mieux ſa langue. Il fut mis deux fois à l'inquiſition pour ſa liberté de prêcher. On parle avec éloge des oraiſons funebres & des panégyriques de Gama, & des ſermons du pere Quental, dont je viens déjà de faire mention.

La poéſie épique s'honore de la *Luſiade* de Camoëns, de l'*Uliſſée*, de Perriera de Caſtro ; de la *fondation de Lisbonne*, par Antoine de Souſa ; du poëme de *Macchabée*, par Michel Sylveira ; de

celui d'*Alphonſe*, par Vaſconcellos; du *Portugal reconquis*, de dom Menezès; & de la *Henriade*, par ſon fils, le comte d'Ericeira. D'autres poëtes, comme Baccellar, Monte-Mayor, Ribeiro, Emmanuel & Rodrigue Lobo, ſe ſont diſtingués dans le genre paſtoral. Je ne dois pas oublier Sa da Miranda, dont les églogues lui ont mérité le nom de Virgile Portugais, comme à Rodrigue Lobo celui de Théocrite. Mirenda eſt le premier qui ait montré la ſatire aux gens de ſa nation : il l'introduiſit à la cour ſous les habillements de la comédie. Dom Fernand de Soto-Mayor, qui avoit épouſé une petite-fille de ce poëte, faiſoit tant de cas de ſes manuſcrits, qu'il les prit pour une ſomme conſidérable de la dot de ſa femme. On connoît, de Joſeph Freyre, une centurie d'épigrammes; de Flavio Jacobo, deux volumes de diſtiques moraux; de Diegue d'Andrade, un poëme ſur les victoires des Indiens; de Henri de Gomez, un poëme héroïque de Samſon; d'Antoine des Reys, la fable de Poliphême, & une grande partie des métamorphoſes d'Ovide en vers burleſques. Le ſavetier Bandora fut à la fois le

Noſtradamus & le maître Adam des Portugais. Poëte & prophete, c'en étoit trop pour ne pas devenir l'objet de l'attention du ſaint office. Auſſi étoit-il un des criminels qui furent jugés à l'auto-da-fé de 1641 ; mais il en fut quitte pour quelques mois de priſon. On aſſure qu'il avoit prédit dans ſes vers la révolution qui a mis ſur le trône la maiſon de Bragance. Ce pays ſe glorifie encore des poéſies du pere Caëtano de Lima, Euſtache d'Alméida, & de MM. Pereira da Coſta, Felix Mendez, Villar Mayor, Texeira, &c.

Le théatre Portugais met au rang de ſes auteurs dramatiques un Dias Balthesar, de l'iſle de Madere, qui a fait de ces anciens drames appellés *Auto*, dont la plupart roulent ſur des ſujets pieux, comme en France nos anciens *myſteres* ; un Henri de Gomez, auteur de vingt-deux comédies, dont on ne connoît plus guere que quelques titres originaux, tels que ceux-ci : « tromper pour régner ; » les ſoupçons n'offuſquent pas le ſoleil ; » ce qui ſe paſſe à minuit ; le ſoleil » arrêté, &c. » Gil Vicente, qu'on regarde comme le Plaute du Portugal, a ſervi de modele à Lopé de Vega & à

Quevedo. Eraſme apprit exprès le Portugais pour lire ſes comédies. On a recueilli en quatre volumes, & l'on joue tous les jours à Lisbonne les pieces d'Antoine-Joſeph, qui a été brûlé pour crime de judaïſme. A la troiſieme rechûte, il aima mieux mourir que de ſe rétracter. On aſſure qu'en allant au ſupplice, il dit aux inquiſiteurs : « J'obſerve » une religion que vous ſavez vous-» mêmes avoir été chérie de Dieu ; je » penſe que Dieu l'aime encore, & » vous penſez qu'il ne l'aime plus ; & » parce que vous le jugez ainſi, vous » condamnez au feu ceux qui croient » que Dieu aime toujours ce qu'il a » aimé. Vous reprochez aux mahomé-» tans d'avoir établi leur religion par le » fer ; vous avez raiſon ; mais n'éta-» bliſſez pas la vôtre par le feu, ſans » quoi vous vous privez de l'avantage » que vous avez ſur les mahométans. » Vous prouvez que votre religion eſt » divine, en diſant qu'elle s'eſt accrue » par la perſécution des païens & le » ſang des martyrs ; mais aujourd'hui » vous prenez le rôle des Dioclétiens, » & vous nous faites prendre le vôtre. » Vous voulez que nous ſoyons chré-

» tiens, & vous ne voulez pas l'être.
» Soyez au moins des hommes, & trai-
» tez-nous comme vous feriez, ſi vous
» n'aviez point une religion pour vous
» conduire, & une révélation pour vous
» éclairer. Si le ciel vous a aſſez aimés
» pour vous faire voir la vérité, vous
» êtes les enfants chéris; mais eſt-ce
» aux enfants qui ont l'héritage de leur
» pere, de haïr ceux qui ne l'ont pas?
» Le caractere de la vérité eſt de triom-
» pher ſur les cœurs & ſur les eſprits;
» n'eſt-ce pas avouer ſon impuiſſance,
» que de la faire recevoir par les ſup-
» plices? Si quelqu'un, dans la poſté-
» rité, oſe jamais dire que dans le
» ſiecle où nous vivons, les peuples
» d'Europe étoient policés, on vous
» citera pour prouver qu'ils étoient
» barbares. »

La bibliographie ſe fait honneur du travail de Cardoſo, du pere da Cruz, de Barreto, de Brito & de Freitas, dont les uns ont fourni des recherches, les autres ont laiſſé des mémoires que le ſavant Diego Barboſa, de Lisbonne, a employés pour compoſer, en deux ou trois volumes in-folio, une bibliotheque hiſtorique, critique & chronologique,

de tous les écrivains de ſon pays. Il y a quelque temps qu'on imprima à Lisbonne un journal littéraire dans le goût de ceux de Paris & de Londres ; mais l'indiſcrétion de l'auteur, & ſon penchant décidé pour la ſatire, lui attirerent un juſte châtiment, & ſon privilege fut ſupprimé.

La littérature Portugaiſe nomme encore les Macédo, les Moraès, les Oſorio, les Mello, les Menezès, &c. Le fameux pere Macédo, jéſuite, né à Coïmbre, quitta la ſociété pour entrer dans l'ordre de St. Antoine, & enſuite dans celui des cordeliers. Il accompagna en France, en Italie, en Angleterre, divers ambaſſadeurs, & mourut à quatre-vingts ans, laiſſant, en différents endroits de l'Europe, une quantité incroyable d'ouvrages de tous les genres. Il ſoutint à Veniſe des theſes *de omni ſcibili*, parloit toutes les langues anciennes & modernes, étoit poëte, orateur, hiſtorien, philoſophe, littérateur, théologien ; aucun écrivain en Portugal n'a joui d'une plus grande réputation. Il a prononcé en public ſoixante diſcours Latins, cinquante-trois panégyriques, trente-deux oraiſons funebres. Il a com-

posé quarante-huit poëmes, cent vingt-trois élégies, cent cinquante épitaphes, deux cents douze épîtres dédicatoires, & plus de deux mille épigrammes. Parmi d'autres ouvrages, je remarque une description poétique de la sainte baume, des vers sur la statue équestre de Louis XIII, une description de la maison de campagne de l'archevêque d'Aix, la tragi-comédie d'Orphée, représentée devant Louis XIV; un parallele de Scot & de St. Thomas, un discours académique, où l'on examine « qui pourroit être le plus flatté, à la » représentation d'une piece de théatre, » ou un sourd qui la verroit, ou un » aveugle qui l'entendroit? »

Le nom de Macédo est heureux pour la littérature Portugaise; car, outre celui dont je viens de parler, il y a encore Edouard & Antoine, dont les ouvrages formeroient un nombreux catalogue. Edouard, entr'autres productions, a donné en Portugais l'*Aristipe* de Balzac; & Antoine, parmi divers écrits, a traité, sous le titre singulier d'*Eva* & *Ave*, les deux états du monde tombé en *Eva*, & relevé en *Ave*.

Moraès, né à Bragance au commen-

cement du ſeizieme ſiecle, eſt auteur de *Palmerin*, roman de chevalerie, dont Cervantes rend un jugement ſi avantageux, lorſqu'il fait dire au curé, dans Dom-Quichotte, qu'il mérite d'être conſervé auſſi précieuſement que l'étoient les œuvres d'Homere dans la caſſette de Darius. Moraès a encore fait le roman de *Primaleon*, fils de Palmerin. Cet auteur eſt mort aſſaſſiné à la porte d'Evora.

Jérôme Oſorio, appellé le Cicéron Portugais, étudiant la philoſophie à Paris, y fit connoiſſance, & contracta une amitié intime avec le célebre Ignace de Loyola, depuis fondateur de la ſociété des jéſuites, & aujourd'hui ſaint Ignace. On eſtime ſes traités de la nobleſſe civile & chrétienne, traduits en François par la Guillotiere; celui de la gloire, pour réparer la perte d'un ouvrage de l'orateur Romain ſur le même ſujet, & où l'auteur Portugais a parfaitement imité le ſtyle de ſon modele. Ses autres écrits ſont un traité de l'inſtitution d'un prince, une paraphraſe de Job, une hiſtoire du roi Emmanuel, des diſcours ſur la juſtice & ſur la ſageſſe, & une traduction en vers Grecs

des lamentations de Jérémie, qu'il fit n'étant encore qu'écolier.

Pluſieurs écrivains du nom de Mello, tiennent un rang diſtingué dans la littérature Portugaiſe. Emmanuel, de l'ordre de Chriſt, eſt un des plus féconds auteurs qu'ait produit cette nation. Habile politique, bon philoſophe, hiſtorien élégant, poëte ingénieux, Mello écrivit dans tous les genres; & l'on compte près de cent ouvrages ſortis de ſa plume. On eſtime particuliérement ſa politique militaire, ſon hiſtoire des mouvements de la Catalogne, ſes regles de conduite pour les gens mariés. On a auſſi de lui quatre dialogues, intitulés: « les hor» loges parlantes, l'écritoire avare, la » viſite des fontaines, & l'hôpital des » lettres. » Parmi ſes manuſcrits, ſe trouve une deſcription du Bréſil, ſous le titre de paradis des mulâtres, de purgatoire des blancs, & d'enfer des negres.

Des deux Menezès, grand-pere & petit-fils, comtes d'Ericeïra, le premier a écrit la vie de Jean I, une partie de l'hiſtoire des Portugais, celle de Tanger, &c.; le ſecond, à qui ſon aïeul avoit appris le Latin, ſa mere, le

Digitized by Google

François, ſon pere, l'Italien, ſa grand'-mere, l'Eſpagnol, a compoſé plus de cent ouvrages, parmi leſquels on compte quarante-huit paralleles d'hommes, & douze de femmes illuſtres de Portugal, un mémoire ſur la valeur des monnoies de cette monarchie, un recueil d'œuvres poétiques, & une diſſertation ſur le nombre de vingt-deux, à l'occaſion de vingt-deux ſortes de monnoies Romaines, trouvées à Lisbonne le 22 octobre, & préſentées au roi le jour que ce prince eut vingt-deux ans.

Auriez-vous cru, Madame, que la littérature Luſitaine, que vous ne connoiſſiez guere que par le Camoëns, ou par quelques hiſtoires de voyages, fût ſi feconde en écrivains ? Dominés par les Maures, les Portugais ont long-temps vécu dans la ſervitude, l'ignorance & la barbarie. La valeur leur fit enfin ſecouer le joug ; mais, accoutumés à manier les armes, ils avoient contracté un inſtinct belliqueux qui les rendoit impatients du repos. Ils porterent la guerre en Afrique, en Aſie, en Amérique ; & franchiſſant l'eſpace des mers, ils étonnerent l'univers par leurs découvertes ; mais ces voyages immenſes leur

firent négliger les lettres : l'épée étoit dans la main de ceux qui auroient pu manier les pinceaux de Calliope, & Mars seul fut leur Apollon. On vit enfin briller quelques rayons de lumiere dans l'université de Coïmbre, & le Portugal changea de face. Descartes ensuite leur apprit à penser, & les dégagea des entraves où d'anciens préjugés les retenoient. Déjà les sciences sont au delà de leur orient ; & dans le détail que je viens de faire de tous les genres de littérature, vous pouvez prendre une juste idée de leur état actuel. Le regne présent annonce des jours encore plus lumineux. Ce prince honore de sa protection les sciences & les beaux arts, & excite l'émulation par des récompenses. Les plus distingués parmi les jeunes fidalgos, forment entr'eux de petites sociétés littéraires, où on lit tous nos bons ouvrages. Le théatre de M. de Voltaire, la Henriade, l'Esprit des loix, l'Art de la guerre du roi de Prusse, sont continuellement entre les mains de cette noblesse studieuse, qui, pour se les rendre plus familiers, s'applique elle-même à les traduire. Elle sait accorder la profession des armes avec ces exer-

cices de l'eſprit ; & je connois des ſeigneurs Portugais qui, au milieu des ſoins militaires, n'ont jamais interrompu leur commerce avec les muſes. Pluſieurs parlent, avec élégance, le Latin, le François, l'Italien, l'Anglois & l'Eſpagnol, poſſedent l'hiſtoire, les mathématiques & la phyſique. La délicateſſe même du ſexe, & les diſſipations du plaiſir, n'ôtent point aux dames de la cour leur portion de cet heureux goût. Je ne nommerai que la ducheſſe Anne de Lorraine, dame d'honneur de la reine, qui ſait toutes les langues, & joignant les ſciences aux beaux arts, peint dans une perfection qui feroit admirer un artiſte.

Je ſuis, &c.

A Brague, ce 25 avril 1754.

LETTRE CXC.

SUITE DU PORTUGAL.

LA province de Beira eſt voiſine de celle dont je viens de parler. Ses villes principales ſont Lamégo, Aveiro & Coïmbre. Aveiro a, dit-on, ce privilege ſingulier, qu'il n'eſt permis à aucun étranger d'y paſſer la nuit, ſans la permiſſion du magiſtrat. On y voit un couvent de religieuſes, où l'on ne reçoit que des filles de condition, & iſſues de vieux chrétiens, c'eſt-à-dire, de ceux qui ne ſont ni de race maure, ni de race juive. La terre d'Aveiro eſt une des plus conſidérable du Portugal. Après la révolution qui mit le duc de Bragance ſur le trône, ce prince l'enleva à ſon véritable poſſeſſeur, parce qu'inviolablement attaché au parti du roi d'Eſpagne, il ne voulut jamais reconnoître d'autre ſouverain.

Coïmbre ou Conimbre eſt une aſſez grande ville, ſituée à ſix ou ſept lieues de la mer, à l'extrêmité d'une plaine, & ſur une hauteur dont la pente s'étend

Digitized by Google

juſqu'à la riviere de Mondégo. L'aſpect en eſt beau, & l'on s'en forme de loin une plus grande idée qu'elle ne mérite. On juge pourtant, lorſqu'on y entre, qu'ayant ſervi de réſidence aux ſouverains, elle a été abandonnée par ſes maîtres. Le peu d'édifices anciens qui y reſtent, ſont moins dans le goût moreſque que gothique. Coïmbre eſt le ſiege d'un évêché, d'un tribunal de l'inquiſition, & d'une univerſité autrefois très-célebre, la mere des ſavants en Portugal, mais où l'on ne connoît guere que la philoſophie d'Ariſtote, hériſſée de tous les ſophiſmes théologiques, de toutes les ſubtilités de l'école & de la pédanterie. On y compte ſept chaires de théologie, dix de droit civil, ſept de droit canon, ſept de médecine, une de mathématiques, une de muſique, & plus de quatre mille écoliers qui paſſent leur vie dans la diſſipation & l'ignorance. Leur grande occupation eſt de faire des cure-dents de buis. Le Latin qu'on parle dans toutes ces écoles, eſt un jargon moitié Italien, moitié Portugais. L'inquiſition conſerve ici une partie de ſon ancienne autorité ; & ſes

officiers y ſont encore très-puiſſants, quoique ce tribunal ſoit moins une chambre ardente, comme autrefois, qu'une juriſdiction de police, conduite par la politique, & dirigée par le gouvernement. Je vis un laquais qui portoit ſur lui un piſtolet & un poignard, ce que perſonne n'oſe faire, même à Lisbonne. On me répondit qu'un valet du grand inquiſiteur pourroit faire plus mal encore, ſans qu'on y trouvât à redire, mais que je ne verrois perſonne qui oſât l'imiter.

La ville de Coïmbre a reçu beaucoup de privileges des rois de Portugal, dont ſept y ont pris naiſſance, & pluſieurs y ſont enterrés. On y voit un grand nombre d'égliſes, de monaſteres, & autres monuments ſomptueux, tels que la cathédrale, un pont ſuperbe & un magnifique aqueduc. La maiſon des jéſuites, compoſée de ſeize corps-de-logis, eſt une des plus belles de leur ſociété. Elle peut contenir trois cents religieux, & occupe la principale rue de la ville.

On montre encore ici un ancien édifice, où l'on dit qu'on battoit monnoie lorſque les rois tenoient leur cour à Coïmbre. La premiere qui fut frappée

Digitized by Google

en Portugal, ſe fit à Porto, & avoit ſur le revers les armes de cette ville, qui ſont des tours baignées par un fleuve. Comme il n'y avoit alors dans le royaume aucun ouvrier capable de ce travail, on en appella des pays étrangers, & on leur accorda de grands privileges. La cour des monnoies eſt aujourd'hui fixée à Lisbonne. C'eſt là qu'elle eſt gouvernée par un tribunal, où préſide le tréſorier, aſſiſté de deux juges de la balance, & de deux greffiers de la dépenſe & de la recette. Il y a un fondeur, un affineur, un eſſayeur, & une infinité d'officiers ſubalternes, qui ſont nommés par le tréſorier. Cette cour releve du tribunal des finances; & le vedor, ou intendant qui a le département des Indes, y préſide de droit lorſqu'il s'y trouve.

Il ſeroit difficile de marquer avec certitude l'origine des monnoies de Portugal, & lequel de ſes rois en a fait frapper le premier. On ſait qu'anciennement on comptoit par *livres*, & l'on avoit des pieces d'argent & de cuivre de très-petite valeur. Aujourd'hui les Portugais comptent par *reis*, qui ne valent pas un denier de France, &

dont cent quatre-vingts font une livre. La plus ancienne monnoie connue de ce royaume, eſt une piece d'or, qui vaudroit cinq cents reis, & dont ſoixante peſeroient un marc. Elle eſt du douzieme ſiecle, & repréſente, d'un côté, Sanche I, à cheval & armé; de l'autre, une croix avec quatre étoiles, entourée de ces mots, par abréviation : *in nomine Patris, & Filii, & Spiritûs Sancti, amen.* Cette monnoie a eu cours juſqu'au quatorzieme ſiecle, du moins n'en trouve-t-on point d'autre depuis Sanche I juſqu'à Alphonſe IV.

Ce dernier en fit battre en argent à Lisbonne & à Porto; car on en voit marquées d'une L, & d'autres d'un P, pour faire connoître de quelle ville elles ſont ſorties. L'effigie du prince n'y paroît point; mais au deſſus de ſon nom eſt une couronne avec cette légende, qui eſt la même pour le revers : *Sit nomen Domini benedictum.* Ce ſont les plus anciennes pieces d'argent qui ſoient connues en Portugal; & évaluées ſur le pied actuel, elles pourroient valoir quarante reis.

Mon intention n'eſt pas de vous

parler de toutes celles qui ont été frappées ſous les regnes ſuivants ; mais je ne dois pas omettre que lorſqu'Alphonſe V eut accepté la croiſade, & fait vœu de paſſer avec ſon armée dans la terre ſainte, il fit battre, en or le plus fin, une monnoie particuliere pour les croiſés, à laquelle il donna deux grains de plus que n'avoient les autres ducats de la chrétienté, afin qu'elle pût avoir un libre cours dans toute ſa route. On la nomma *cruſado*, à cauſe de ſa deſtination pour l'uſage des croiſés. On y voyoit ſur un des champs, une croix de ſaint Georges, entourée de lettres, qui ſignifioient : *Adjutorium noſtrum in nomine Domini*, & ſur l'autre, l'écu royal couronné, & placé ſur la croix d'avis, avec cette légende : *Cruſatus Alphonſi quinti, regis.*

On a auſſi frappé dans la ſuite des cruſades d'argent, & ce nom eſt encore aujourd'hui un des plus uſité dans la monnoie de Portugal. Il n'y a point de cette derniere ſorte de cruſades au deſſous de quatre cents quatre-vingts reis. L'ancienne monnoie d'or conſiſte en trois ſortes de pieces, dont les plus fortes ſont de vingt-deux & demi au marc, & valent

valent quatre mille huit cents reis ; les autres ſont des moitiés & des quarts. On en a fait de plus modernes, qui valent, par gradation, depuis quatre cents quatre-vingt reis, juſqu'à ſix ou ſept mille. Les plus baſſes, qui ſont celles que l'on nomme cruſades, font la dixieme partie de l'ancienne monnoie d'or. Au reſte, toute celle qui ſe fabrique en argent, ſans alliage, eſt ſi rare en Portugal, que le plus riche négociant en raſſembleroit à peine pour cinquante piſtoles. Vous n'en ſerez point étonnée, quand je vous dirai que ces eſpeces, valant, à proportion de l'or, dix pour cent moins que dans les autres pays, les étrangers les enlevent par préférence, & qu'elles manquent à la circulation. Le gouvernement y ſupplée par de petites pieces d'or, & quantité de monnoie de cuivre. On prétend que ce qui l'empêche de proportionner, comme dans les autres royaumes, la valeur de l'argent à celle de l'or, eſt la crainte que ce changement n'en apporte auſſi dans le prix des marchandiſes & des denrées. Il eſt défendu, ſous peine de la vie, de faire venir du Bréſil de la poudre d'or, parce que les étrangers,

qui ne manqueroient pas de l'enlever, priveroient le roi du profit considérable qu'il trouve sur la fabrication de la monnoie.

Croiriez-vous, Madame, qu'on est aussi mal-proprement logé à Coïmbre, qu'on pourroit l'être dans le plus mauvais cabaret de village. Les hommes y mangent comme les animaux, sans se servir de leurs mains. On donne à chacun, sur une assiette, sa portion de légume en pyramide; & tous y portent la bouche & mordent dedans. Nous n'avions ni cuillers ni fourchettes dans notre auberge. La table étoit seulement ornée d'un couteau qu'on se jetoit l'un à l'autre après s'en être servi.

En entrant dans la ville, j'avois vu plusieurs femmes assises au soleil, tenant la tête de leurs maris sur leurs genoux, & occupées d'une recherche assez malpropre. La récolte étoit abondante, & ces sales créatures, pour marquer plus d'amour à leurs époux, croquoient cette vermine, comme le mets le plus exquis. Ceux-ci, à leur tour, rendoient le même service à leurs femmes. Les uns & les autres ne témoignent aucune peine d'avoir la tête pleine de poux.

Digitized by Google

Le ſexe ſe charge de poudre & de friſure, qui ſervent de pâture & de retraite à ces animaux. Il a pourtant beaucoup de ſoin de ſes cheveux, & va toujours la tête découverte, même dans les rues. On l'y accoutume dès l'enfance; & les hommes y ſont tellement habitués, qu'en hiver même, dès qu'ils ſont rentrés, ils quittent la perruque, ne mettent point de bonnet, & n'en ſont jamais incommodés. C'eſt apparemment l'effet du climat, encore plus que de l'habitude; car une Françoiſe m'a dit que pendant les premieres années de ſon établiſſement à Lisbonne, étant accablée de fluxions, on lui conſeilla d'aller nu-tête; & ce fut le ſeul remede qui la guérit.

Pour revenir à la mal-propreté des auberges, l'uſage eſt, avant de mettre la viande dans la marmite, de la couper par morceaux, & de la ſervir comme une eſpece de hachi. On fait rôtir un gigot, ſans poêle ni léchefrite: on l'arroſe avec de l'huile, qui, coulant dans les cendres, fait prendre à la viande un goût & une odeur déteſtables. Ce n'eſt pas tout: on donne au rôti de grands coups de couteau, qui en font

ſortir tout le jus, & le rendent auſſi ſec que du parchemin. Un voyageur trouve peu de lits dans les cabarets ; on ſe contente de fournir autant de matelas qu'on en veut payer ; & d'affreux marmitons, qui ont toujours les pieds nus, viennent vous ſervir à table & dans vos chambres.

L'hôteſſe, quelque laide qu'elle ſoit, ſe montre rarement aux étrangers, pour ne pas donner de jalouſie au mari ; elle aime pourtant à ſe faire voir, pour peu qu'elle en trouve l'occaſion. Les Portugaiſes ont, en général, avec aſſez d'embonpoint, une belle carnation, de beaux yeux, de beaux cheveux, de belles dents. Leur habillement n'eſt pas avantageux ; elles ſe rendent la gorge trop abondante, trop en avant, & trop ſerrée. Autrefois elles avoient toujours, par deſſus leur vêtement, une grande jupe noire, retrouſſée ſur la tête, de façon que leur viſage & leur taille ne pouvoient être vus que de ceux à qui elles vouloient bien accorder cette faveur ; ce qu'elles faiſoient, en ouvrant cette eſpece de manteau d'une maniere, en apparence, fort ingénue, comme ſi effectivement

elles ne penſoient qu'à ſe procurer un peu d'air. Quelques perſonnes s'en ſervent encore, mais pour l'égliſe ſeulement. L'habit des hommes eſt celui des Européens, mais taillé & porté de mauvaiſe grace, avec une longue épée qu'ils ont ſous le manteau dans lequel ils s'enveloppent. Les perſonnes de la cour portent preſque tous des uniformes. Les bourgeois & le peuple ſont d'une malpropreté qui ſent le judaïſme. Il y a quelques femmes de condition, habillées & coëffées à la Françoiſe; mais, pour l'ordinaire, elles ſont toujours en cheveux. Leurs ſouliers ſont fort hauts & fort larges; & preſque toutes ont le pied gros, & marchent mal: auſſi marchent-elles peu. Elles ſont continuellement aſſiſes ſur leurs talons; & jamais elles ne ſe promenent. On les tient tellement renfermées, qu'on voit communément juſqu'à de ſimples marchands, avoir chez eux des chapelles où ils font dire la meſſe, pour leur ôter tout prétexte de ſortir. Les plus pauvres ne ſont guere moins contraintes; ce qui n'empêche pas que les unes & les autres ne ſe mettent très-proprement.

A quelques lieues de Coïmbre, eſt une fontaine merveilleuſe, qui, quoiqu'elle n'ait, dit-on, qu'un pied de profondeur, engloutit tout ce qu'on y jette. Les Portugais prétendent qu'un arbre, un bœuf, un cheval qui y tomberoient par haſard, enfonceroient inſenſiblement, ſans qu'on pût ni les en retirer, ni ſavoir ce qu'ils deviennent; mais les Portugais, dans leurs récits comme dans leurs hiſtoires, ſont toujours chargés de miracles, de fanfaronades & de merveilleux.

Un autre ſingularité encore plus remarquable, & que je voulus voir dans la même province, eſt le fameux lac de la montagne de Strelle. Si l'on s'en rapporte encore aux Portugais, quoiqu'il ſoit à plus de douze lieues de l'Océan, & dans un endroit fort élevé, on y apperçoit de temps en temps, des débris de navires; & toutes les fois que la mer eſt en mouvement, la même agitation ſe fait remarquer dans le lac. Les habitants ont la ſimplicité de croire que les diables y ont établi leur domicile, & que tout homme en péché mortel, qui a la hardieſſe d'en

approcher, ne peut manquer d'y être englouti. Avant que de tenter l'aventure, nous fîmes halte pour laiſſer repoſer nos chevaux; nous marchâmes enſuite pendant une heure, & nous arrivâmes à une petite croix, où mes guides recommanderent leur ame à Dieu de tout leur cœur. La terre réſonnoit ſourdement ſous nos pieds, comme ſi nous avions été ſur une voûte. J'y appuyai mon oreille, & je crus entendre rouler un torrent avec un horrible fracas. Nous fîmes pluſieurs queſtions à nos conducteurs, qui nous conjurerent au nom de Jeſus-Chriſt & de ſa ſainte mere, de ne pas tenter Dieu, en approchant de trop près de la demeure du diable.

En moins de trois heures, nous parvînmes au haut de la montagne; & après avoir marché long-temps dans de grandes prairies qui ſont au ſommet, nous arrivâmes enfin ſur les bords du lac. Il paroiſſoit friſſonner dans le milieu; il s'en élevoit même de petits bouillonnements, qui n'empêcherent pas un jeune étranger que nous avions avec nous, de s'y baigner. S'étant avancé à quelque diſtance du rivage,

il se sentit attiré par les eaux : d'où l'on peut conjecturer qu'en même temps qu'elles s'élevent du sein de la terre pour former ce lac, elles y rentrent par une autre ouverture. Le baigneur n'eut à combattre aucun des diables dont on nous avoit menacés ; nul d'entr'eux ne se présenta pour l'entraîner dans leurs abymes ; & dès que nos guides le virent sortir sain & sauf, ils coururent l'embrasser, en répétant mille fois ces paroles d'admiration : *il santo ! il santo !*

Nous descendîmes la montagne par un autre chemin, & nous arrivâmes dans un lieu où se forment des amas naturels de neige, que le vent pousse dans les profondeurs. On la couvre d'herbe & de terre pour la garantir du soleil ; & c'est là que Lisbonne fait, pour l'été, sa provision de glace. On la transporte pendant la nuit sur des mulets jusqu'aux bords du Tage ; ensuite on l'embarque jusqu'à la ville, où elle se vend douze ou quinze sous la livre. On n'a pas trouvé de lieu plus propre à en fournir la capitale ; ce qui prouve le peu d'industrie des habitants, qui, ayant des montagnes aux environs

de Lisbonne, où en hiver il tombe toujours beaucoup de neige, n'ont pas encore imaginé d'avoir des glacieres.

Du haut de la Strelle, on découvre le bourg de Cavilhaon, où l'on entretenoit divers métiers de draps, de ſerges & de bas, que la politique actuelle de ce royaume rend inutiles. Cauſant derniérement ſur cette matiere avec un ſeigneur Portugais, il me dit : « Les étrangers qui viennent » en foule préſenter au roi des mé» moires pour rendre ce pays fertile, » & y établir des manufactures, igno» rent que ces entrepriſes ne con» viennent ni au bien de l'état, ni à » la tranquillité des habitants. Dieu » nous a rendu maîtres de l'or que nous » trouvons ſans peine au Bréſil ; ſi ce » métal étoit dans le Portugal, nous » aurions toutes les manufactures qu'on » a en France & en Angleterre, parce » que nos richeſſes nous mettroient en » état de conſtruire des places fortes, » & d'entretenir des troupes pour les » garder ; mais comme tout notre or » eſt en Amérique, en nous prenant » une de nos villes maritimes, on nous » mettroit hors d'état de jouir de nos

» tréſors. Nous n'avons rien à craindre, » tant que les Anglois trouveront à » débiter chez nous le produit de leurs » terres & de leur induſtrie. Ils nous » protégeront même, & verſeront » juſqu'à la derniere goutte de leur » ſang, pour nous défendre contre » les ennemis qui oſeroient nous » attaquer. Nous leur procurons plus » de profit que les autres nations en- » ſemble; & ils ſont les ſeuls qui faſ- » ſent valoir nos vins & nos den- » rées. S'ils n'emportent pas tout notre » or, c'eſt de peur que les autres puiſ- » ſances ne ſe réuniſſent pour nous » enlever le Bréſil. Ils ne ſeroient pas » aſſez forts pour nous défendre; & » l'Eſpagne ne manqueroit pas de ſe » mettre de la partie pour nous ſub- » juguer.

» C'eſt pour la même raiſon, » que nous ne faiſons pas travailler aux » mines d'argent & de cuivre des par- » ties ſeptentrionales du royaume: » nous craignons d'exciter la jalouſie de » nos voiſins; nos richeſſes du Bréſil » leur font déjà aſſez d'envie; en tra- » vaillant à nos mines d'étain & de » plomb, nous ruinerions le commerce

» d'Angleterre. Il faut auſſi ménager la
» Suede, qui nous apporte du cuivre;
» & il n'y a pas juſqu'aux Hollandois,
» autrefois nos ennemis, de qui nous
» ne ſoyons bien aiſes d'acheter diver-
» ſes marchandiſes, entr'autres le ſal-
» pêtre, quoique les ſeuls immondices
» de Lisbonne en fourniroient abon-
» damment.

» Nous ſentons parfaitement les avan-
» tages que nous pourrions retirer des
» projets qu'on nous propoſe; mais
» encore une fois, la raiſon d'état ne
» le permet pas; & notre puiſſance eſt
» ſi peu redoutable, que nous ne
» devons chercher qu'à vivre en paix
» avec toutes les nations, ou à nous
» comporter de maniere que, ſi les unes
» conſpirent notre perte, les autres
» ſoient engagées, par leur propre
» intérêt, à travailler à notre conſer-
» vation.

» C'eſt ſur ce ſyſtême heureux de ſa-
» geſſe & de politique, que ſont fon-
» dés notre tranquillité, notre bonheur,
» & l'abondance du néceſſaire. Les
» Anglois nous apportent du bled, de
» la viande ſalée, de la merluche, de
» l'étain, du plomb, du charbon de

» terre, des draps, des ſerges, des
» étamines, des droguets, des baïettes,
» étoffe particuliere de leur pays, dont
» nous faiſons un très-grand uſage ; les
» Hollandois, des toiles fines, des toiles
» ordinaires, des toiles à voiles, des
» épiceries, des cordages, du lin, du
» chanvre, de la poudre à canon, du
» fromage, de la biere même, quoi-
» que défendue ; les Italiens, des ru-
» bans, de la ſoie à coudre, du papier
» à écrire & à imprimer, du riz de Pié-
» mont & de Veniſe, du bled de Sicile
» & de Sardaigne, des glaces & de la
» verrerie ; les Hambourgeois, du
» fer-blanc, des planches propres à
» faire des tonneaux, du cuivre, de
» l'acier, &c. ; les Suédois, des bois de
» menuiſerie & de charpente, du fer,
» du ſel & du goudron ; les Eſpagnols,
» quantité de mules & de mulets, des
» ſoies crues, des taffetas de Grenade,
» des laines, de l'indigo, du ſafran ;
» les François, des toiles, des bas,
» des éventails, des gants, des bon-
» nets, des aiguilles, des épingles, &c.
» L'entrée de toutes ſortes de marchan-
» diſes eſt permiſe, excepté les étoffes
» de ſoie, d'or, d'argent, & ſur tout

» le vin & l'eau-de-vie, à cauſe de la
» grande quantité de vin que nous re-
» cueillons, & parce que nos eaux-de-
» vie ſont ſi inférieures aux vôtres,
» que nous ne trouverions pas à nous
» en défaire. En fait de draps, nous ne
» recevons que ceux d'Angleterre &
» de Hollande: cette préférence vient
» d'un ancien traité qui déroge, en
» leur faveur, à la défenſe générale
» d'en laiſſer entrer dans le royaume.

» A l'égard de nos propres négociants,
» leur commerce eſt extrêmement bor-
» né; car ſans ſe donner la peine de tirer
» les marchandiſes de leur ſource, ils ſe
» contentent de les prendre à Lisbonne
» des mains des étrangers, pour les re-
» vendre en boutique. Auſſi ſont-ce ces
» mêmes étrangers, les Anglois ſur-tout,
» qui font ici les fortunes les plus bril-
» lantes & les plus rapides. Ils ne ſe bor-
» nent pas au ſeul trafic des productions
» de leur pays: ils en tirent de toutes
» les parties de l'Europe, & y portent
» celles du Portugal.

» Anciennement les François fai-
» ſoient ici preſque tout le commerce;
» & le nombre de leurs maiſons égaloit
» ſeul celui de toutes les autres en-

» ſemble. Mais pendant la guerre de la » ſucceſſion d'Eſpagne, les marchandi- » ſes de France ne pouvant arriver qu'a- » vec beaucoup de difficulté, les An- » glois & les Hollandois travaillerent à y » établir leur négoce. Les riches mines » d'or du Bréſil qu'on découvrit alors, » furent pour eux un nouveau mo- » tif qui les anima; & ils ont réuſſi, » en ſe conformant au goût de notre » nation, qui conſiſte, en général, à » avoir des marchandiſes apparentes » & à bon marché, ſans trop s'embar- » raſſer qu'elles ſoient de durée. La » bonne politique exigeroit qu'au lieu » des privileges particuliers que nous » accordons à ces deux peuples, nous » favoriſaſſions les négociants François, » pour en attirer un plus grand nombre. » Ce ſont preſque les ſeuls étrangers » catholiques : la conformité de la re- » ligion fait qu'ils s'y marient, & peu- » plent le royaume, en devenant eux- » mêmes, dans la ſuite, Portugais; » tandis que les autres, après y avoir » fait fortune, s'en retournent avec » leurs richeſſes dans leur patrie.

» Votre commerce eſt tombé au point, » qu'il n'y a preſque point ici de change » ſur la France : vos négociants ſont

» obligés, pour payer ce qu'ils reçoi-
» vent de Paris, d'ordonner à leurs com-
» miſſionnaires d'en tirer le montant ſur
» Amſterdam ; & les Hollandois ſe
» rembourſent en tirant eux-mêmes ſur
» Lisbonne, d'où ils font revenir leurs
» fonds en eſpeces. Enfin, vous ne re-
» cevez de nous en cuirs, en fruits,
» en bois de teinture, &c. que l'équi-
» valent de ce que vous nous donnez ;
» au lieu que les autres nations font un
» commerce immenſe, qu'elles aug-
» mentent à meſure que nos mines du
» Bréſil ſont plus abondantes. Jamais
» nous ne pourrons, par la vente de
» nos vins & de nos denrées, balancer
» la valeur des productions qu'elles
» nous fourniſſent ; & nous ſerons tou-
» jours obligés de payer l'excédant en
» une quantité prodigieuſe d'or mon-
» noyé. Quoique la ſortie de cette ma-
» tiere ſoit défendue, elles l'enlevent
» néanmoins ſans riſque, & l'envoient,
» les unes en Italie ſur des vaiſſeaux de
» guerre Anglois, dont les occaſions
» ſont très-fréquentes à Lisbonne ; les
» autres les font paſſer en Angleterre,
» ſur des paquebots qui leur voiturent à
» peu de frais ce précieux métal.

» Pluſieurs nations de l'Europe ont » ici des conſuls, dont la principale » fonction eſt de les maintenir dans » leurs privileges. Elles ont, de plus, » le droit de ſe choiſir un juge Portu- » gais; mais ſon élection doit être con- » firmée par ſa majeſté. Nous ne pou- » vons traduire les étrangers, lorſque » nous avons des affaires contr'eux, » que pardevant ce magiſtrat, qui ſeul » eſt cenſé inſtruit de leurs prérogati- » ves. L'appel de ſes jugements ſe porte » à la cour ſouveraine, au *deſembargo* » *do paço*, qui eſt ici, comme en France » votre parlement. Leurs autres privi- » leges conſiſtent à ne payer aucun droit » d'entrée, pour ce qui concerne la vie » & l'habillement de leur famille; mais » ceux qui veulent profiter de cet » avantage, doivent déclarer, au com- » mencement de l'année, les choſes » qu'ils ſe propoſent de faire venir. Ils » ſont exempts de ſubſides, de loge- » ment de gens de guerre, & peuvent » porter la canne; ce qui eſt défendu » aux Portugais.

» Les Anglois & les Hollandois » ſont les ſeuls qui aient droit d'é- » tablir quelques maiſons de com-

» merce au Bréſil ; mais ils en retirent
» peu d'utilité, par la difficulté qu'ont
» les étrangers de ſympathiſer avec les
» habitants du pays, & par les accidents
» funeſtes qui peuvent quelquefois réſul-
» ter de cette antipathie. Ils préferent
» d'adreſſer leurs marchandiſes à des
» commiſſionnaires Portugais, les
» croyant plus en ſûreté entre leurs
» mains.

» Les Anglois ont la faculté d'envoyer
» des paquebots de Falſmouth à Lis-
» bonne pour porter leurs lettres. C'eſt
» un prétexte & un moyen pour y in-
» troduire de la contrebande, & en ti-
» rer plus commodément & avec moins
» de riſque, des effets dont l'exporta-
» tion eſt prohibée. Ces meſſagers ſont
» de grands voliers, excellents pour la
» mer; & comme ils ſont exempts
» de viſite, à l'inſtar des vaiſſeaux de
» guerre, ils s'en retournent toujours
» richement chargés. »

L'Eſtramadure de Portugal s'étend en longueur, du nord au ſud, des deux côtés du Tage : Tomar, Santaren, Leiria, Alanquer & Sétubal en ſont les principales villes après Lisbonne. La premiere fut fondée par un grand-

maître des templiers ; & après la deſtruction de ces religieux, elle fut donnée aux chevaliers de l'ordre de Chriſt, qui en ont fait leur chef-lieu. Ils y ont une maiſon magnifique, compoſée de douze cloîtres d'une belle architecture, avec une nombreuſe bibliotheque. C'eſt dans cette maiſon que réſide le ſous-grand maître, qui releve immédiatement du ſaint ſiege, & jouit d'une juriſdiction épiſcopale. Il a le quart des revenus de toutes les commanderies. Cet ordre eſt le ſeul qui ſoit porté par le roi de Portugal ; auſſi eſt-il le plus recherché, quoiqu'en même temps le plus avili. Les grands ont la vanité d'avoir pour valets derriere eux à table, derriere leurs carroſſes, des chevaliers décorés du même cordon. Il ſuffit, pour être reçu, de prouver qu'on a ſervi pendant trois ans, en qualité de volontaire, dans la ville de Mazagan en Afrique, où les Portugais entretiennent une forte garniſon, & envoient des malfaiteurs.

A l'occaſion de l'aviliſſement de l'ordre de Chriſt, je dirai un mot de celui de Malthe, qui a auſſi pluſieurs commanderies dans ce royaume. On en prend

la croix, on la quitte de même, & on la porte par fantaiſie, ſans preuves, ſans examen, & ſans tenir à cet ordre : ce qui diminue prodigieuſement l'eſtime qu'on a ailleurs pour cette croix.

Santaren, ſur la route de Tomar à Lisbonne, eſt une ville ancienne, ſituée dans une jolie campagne, ſur une hauteur au bord du Tage. Son territoire, extrêmement riche en bled, en vin, en fruits, en olives, eſt d'une fécondité ſi prompte, qu'on y recueille le froment deux mois après qu'on l'a ſemé. Le nom de Santaren eſt une corruption de ſainte Irêne, vierge & martyre, dont le corps, dit-on, y fut trouvé par un miracle. C'eſt dans les environs de cette ville, que croiſſent ces beaux orangers, dont les Portugais ont apporté les premiers greffes de la Chine, & qui depuis un ſiecle & demi ſe ſont tellement multipliés, qu'on en voit aujourd'hui des forêts entieres en Portugal. Le fruit s'envoie de Lisbonne en différentes parties de l'Europe ; & les oranges qu'on mange à Paris pendant plus de quatre mois, viennent preſque toutes de la province d'Eſtramadure.

Digitized by Google

Sur le chemin de Santaren à Lisbonne, je vis paſſer la voiture du patriarche, ſans ſuite, ſans eſcorte, & ſeulement accompagnée d'une troupe d'enfants. J'en fus d'autant plus étonné, que ce prélat ne marche qu'avec un très-grand cortège ; mais j'appris que dans cette voiture, il n'y avoit qu'une fille qu'on venoit d'enlever à ſes parents, pour la conduire au palais du pontife qui devoit la marier. On a recours à cet expédient, lorſque des peres intéreſſés ou injuſtes, retiennent malgré elles, dans le célibat, des filles d'un âge mûr, & en état de diſpoſer de leur cœur & de leur main ; car la loi leur permet de ſe marier ſelon leur inclination, même avec des hommes d'une condition inférieure : mais dans le cas où la femme a un titre plus conſidérable, elle le garde, & le mari porte ſon nom ſeul. Les demandes étant faites dans les regles, les parents ne manquent pas de les rejeter. L'amant, après avoir eſſuyé pluſieurs refus, porte ſa plainte à l'évêque ou au patriarche, & lui préſente la promeſſe de mariage qu'il tient de la demoiſelle. Le prélat envoie chercher la

Digitized by Google

fille, qu'on eſt obligé de lui livrer; & ſi elle perſiſte dans ſa volonté, il les marie, mais ſans que les parents ſoient tenus de leur rien donner. Cet article n'eſt pas du reſſort de la puiſſance ſpirituelle : c'eſt à l'époux à ſe pourvoir comme il le juge à propos; mais ils ne peuvent pas ſe diſpenſer de le recevoir dans leur maiſon avec ſa femme, & de les laiſſer tranquillement conſommer le mariage. Ces ſortes de différends ſe terminent pour l'ordinaire, par des accommodements, ſouvent par des procès, quelquefois par des aventures tragiques. Quand ce ſont des gens de condition, le roi en prend connoiſſance, & contribue par ſes libéralités, à la réconciliation des parties. En général, malgré la loi qui favoriſe ces alliances, la nobleſſe ne ſe marie qu'avec l'agrément de ſa majeſté.

Puiſque le haſard me fait tomber ſur cette matiere, je n'oublierai pas de dire ce qui s'obſerve, lorſqu'un homme ſe diſpoſe à prendre une épouſe légitime. Je dis légitime; car la plupart vivent en ménage, long-temps avant que de ſonger au ſacrement. Les riſques que courent les jeunes gens dans les lieux de dé-

bauche, la chaleur du climat qui leur permet difficilement de ſe paſſer de femmes, les engagent de bonne heure à ſe pourvoir d'une maîtreſſe. La demoiſelle entretenue, ne voyant que ſon amant, lui donne, pour l'ordinaire, un grand nombre d'enfants, avant que des intérêts de famille, la volonté des parents, ou la ſituation des affaires permettent au jeune homme de ſe marier.

Lorſque le temps arrive de former une alliance plus ſérieuſe, un des premiers articles du contrat eſt, que la maîtreſſe ſe retirera dans un couvent, & s'y engagera par des vœux ſolemnels. On regle la dépenſe de ſon entretien ; les enfants entrent dans la maiſon paternelle ; & au défaut de fils légitimes, ſi ce ſont des roturiers, ils héritent des biens de la famille, quand même ils ſeroient mulâtres. Il n'en eſt pas de même de la nobleſſe ; les bâtards mulâtres n'ont aucun droit à la ſucceſſion. Les blancs mêmes ne peuvent y prétendre qu'avec l'agrément de la cour, accordé du vivant du pere. Il y a de grandes maiſons en Portugal, qui deſcendent

Digitized by Google

de ces bâtards, dont la poſtérité ne rougit point de ſes aïeux. Autrefois les enfants trouvés étoient réputés nobles, ſur la ſuppoſition qu'ils pouvoient être fils de gentilshommes, & ſur un principe de droit, que dans le doute du bien ou du mal, le bien doit toujours être préféré.

Dans l'ordre de la nobleſſe, les ainés ſuccedent aux charges de leur pere, lorſqu'elles ſont héréditaires. Les cadets s'appliquent à l'étude pour s'avancer dans la magiſtrature ou dans l'égliſe; & en attendant, ils ne ſubſiſtent que des penſions que leur font les ainés, auxquels tous les biens ſont ſubſtitués. Ces derniers gardent leurs freres chez eux, les traitent avec amitié, & les entretiennent avec décence. Ici, comme parmi nous, les cadets enrichis par des bénéfices, des emplois ou des commanderies, ſont, pour l'ordinaire, très-utiles à leurs familles.

On n'admet point en Portugal cette diſtinction ſi connue en France, entre la nobleſſe de robe & la nobleſſe d'épée; les enfants des plus grands ſeigneurs embraſſent indifféremment ou la magiſtrature ou le ſervice militaire. Les nobles ſe diviſent en pluſieurs claſſes; les

Digitized by Google

ducs ſont plus que les marquis, les marquis plus que les comtes, les comtes plus que les barons, & les barons plus que les ſimples gentilshommes. Ces titres mêmes ne ſont pas toujours héréditaires : on ne les reçoit que de la faveur du monarque, qui les donne quelquefois pour pluſieurs *vies*, comme diſent les gens du pays, c'eſt-à-dire, pour pluſieurs générations. Ce temps expiré, le fils d'un homme qualifié peut être réduit au ſeul titre de gentilhomme. L'uſage des nobles Portugais qui habitent les Indes, eſt de donner en mariage à leurs filles la plus grande partie de ce qu'ils poſſedent, afin que les garçons, privés de l'eſpérance des biens paternels, cherchent à s'avancer dans le ſervice.

Dans la claſſe ordinaire des citoyens, les parents, pour enrichir les aînés, obligent les cadets à ſe faire moines ; & ces jeunes gens s'y portent avec d'autant plus de facilité, qu'ils regardent cet état comme très-propre à favoriſer le libertinage. D'ailleurs un enfant qui ſe fait eccléſiaſtique ou religieux, eſt une preuve que ſa famille n'eſt point entachée du judaïſme ; car ceux qui

pourroient

pourroient en être soupçonnés, sont exclus pour toujours du sacerdoce. Les peres usent de la même contrainte envers les filles, & les forcent de se faire religieuses, soit faute de facultés pour les établir, soit dans la crainte qu'elles n'usent de la liberté que leur donne la loi de se marier à leur gré. Comme la plupart des cloîtres sont fort pauvres, & qu'on n'y exige que des dots très-modiques, ces filles mourroient de faim, sans une médiocre pension que leur font leurs parents, sans de petits ouvrages qu'elles vendent à leur profit, & sans les libéralités de quelques amis, avec lesquelles elles vivent & s'entretiennent.

Je ne voulus pas quitter la province d'Estramadure sans visiter le célebre monastere de Mafra, qui est en même temps & une maison royale & un couvent de moines. Dans une maladie qui mit en danger les jours du feu roi, ce prince fit vœu de fonder un autre escurial, dans le lieu même où seroit situé le plus pauvre monastere d'hommes de son royaume. Après une exacte recherche, on trouva que celui de Mafra, où logeoient, au milieu d'un désert, quelques capucins

dans une eſpece de chaumiere, étoit la maiſon de leur inſtitut la plus miſérable. Les ordres furent donnés ſur le champ de faire venir un plan d'Italie, d'après lequel on ſe propoſa d'élever un bâtiment ſuperbe, qui devoit éterniſer la mémoire du monarque. L'ordonnance eſt telle, que l'égliſe en occupe le centre. Derriere le chœur, on voit des cellules propres à loger deux ou trois cents franciſcains pour deſſervir ce magnifique temple. La droite & la gauche de l'édifice forment un vaſte palais pour le roi, la reine, la famille royale, & leurs officiers. Il a la vue ſur la mer, & ſert aux mariniers à ſe reconnoître. Les religieux de Maffra, fâchés d'être continuellement ſous les yeux du maître, euſſent mieux aimé, comme auparavant, courir la campagne, pour chercher leur ſubſiſtance, que de vivre dans cette eſpece de clôture, quoiqu'on y eût abondamment pourvu à leurs beſoins. Aujourd'hui que l'on ſent combien il eſt inutile, & même onéreux, de nourrir tant de gens oiſifs, le plan du gouvernement eſt de laiſſer cette multitude de fainéants s'éteindre d'elle-même, & d'employer leurs revenus à des uſages plus utiles,

Sétubal, ſituée à l'extrêmité de la province d'Eſtramadure, s'eſt inſenſiblement accrue par la commodité de ſon port, les productions de ſon terroir, la richeſſe de ſa pêche, & la multitude de ſes ſalines. Il s'y fait une très-grande quantité de ſel blanc, que les vaiſſeaux tranſportent dans le nord; & en général, ſon diſtrict l'emporte ſur beaucoup d'autres, ſoit par la bonté de ſes vins & de ſes fruits, ſoit par l'abondance de ſes grains & de ſes troupeaux, ſoit par l'agrément de ſon climat & la fertilité de ſon ſol. C'eſt de là ſur-tout, ainſi que de Santaren, que nous viennent ces oranges douces qui s'envoient dans tous les pays, & ne le cedent qu'à celles de Malthe. La terre s'y couvre de fleurs dans toutes les ſaiſons : les abeilles produiſent un miel délicieux, les oliviers de l'huile excellente, les rivieres quantité de poiſſons, les montagnes diverſes pierres précieuſes; & le Tage fourniroit même de l'or aux habitants, s'il leur étoit permis d'y en chercher : enfin on y jouit d'un printemps preſqu'éternel.

L'Alentejo, ainſi nommé à cauſe de ſa ſituation au delà du Tage, eſt la cinquieme province du royaume. Nous

y entrâmes par la ville d'Eſtremos, célebre par la victoire que les Portugais, ſous la conduite du comte de Schomberg, remporterent ſur les Caſtillans, commandés par dom Juan d'Autriche. Après la bataille, on trouva dans la caſſette de ce prince une longue énumération des troupes, de l'artillerie, des munitions, & généralement de tout l'attirail de l'armée Eſpagnole, qui devoit ſervir à la conquête du Portugal. Sur quoi vous remarquerez la mauvaiſe plaiſanterie d'un ſecretaire d'état de la cour de Lisbonne, qui, renvoyant ce mémoire à celle de Madrid, écrivit au bas : « nous » certifions le préſent état exact & véri» table, ayant été trouvé ſur le champ » de bataille après la défaite des Eſpa» gnols, le 8 juin 1663. » Cette ville, qui eſt une place de guerre, & a ſur la hauteur une fortereſſe conſidérable, ſe fait également remarquer par ſon air de propreté, & par l'agrément de ſa ſituation. On y fabrique beaucoup de faïence.

Au midi d'Eſtremos eſt la ville d'Ebora, qu'on croit avoir été bâtie par les Phéniciens; car elle étoit déjà fort conſidérable plus de cent cinquante ans

Digitized by Google

avant l'ere chrétienne. Céſar lui donna le droit de ville Latine, & Sertorius y fit conſtruire une enceinte de murailles. Paul III l'éleva à la dignité de métropole, & ſon premier archevêque y fonda une univerſité.

La maiſon de Bragance a un magnifique palais à Villa-Viçoſa, dans la même province; & les rois y font un voyage preſque tous les ans. Ils y ont une aſſez belle ſalle, où ſont tous leurs portraits; & à deux lieues de la ville eſt un parc ſuperbe de la grandeur du bois de Boulogne, mais où il y a plus de bêtes fauves.

Elvas, ville épiſcopale, eſt à deux journées d'Ebora. Je fis cette route avec un gentilhomme Portugais, à la maniere du pays. Lorſqu'un homme de conſidération eſt en voyage, il va loger de couvent en couvent, & y eſt toujours très-bien reçu. Son palefrenier porte les armes du roi ſur la houſſe de ſon cheval; & cette marque de diſtinction le fait reſpecter dans toutes les provinces. Sans cette précaution, je ne conſeillerois pas à un étranger de s'écarter du grand chemin; car tout eſt ſuſpect à la nation Portugaiſe.

Les environs d'Elvas ſont très-fertiles;

& la ville, ſituée ſur un côteau, eſt une des mieux fortifiée du pays. Les maiſons ſont blanches & fort propres ; & l'on voit une grande & belle citerne, qui peut contenir aſſez d'eau pour en fournir pendant ſix mois aux habitants. Elle y eſt conduite par un aqueduc élevé de quatre arches les unes ſur les autres, mais qui d'ailleurs n'a rien de merveilleux dans ſa conſtruction.

La province d'Algarve occupe la partie la plus méridionale du royaume. Son nom, dérivé de l'Arabe, déſigne ſa ſituation. Ses villes principales ſont Tavila, Faro, Silva & Lagos. Elles n'ont rien par elles-mêmes de remarquable ; mais on peut dire de cette province, comme de tout le Portugal en général, que les terres y produiſent preſque ſans travail, & dédommagent au centuple du peu de peine & de ſoins qu'on ſe donne pour les cultiver.

Je ſuis, &c.

A Lisbonne, ce 19 mai 1754.

Digitized By Google

LETTRE CXCI.

SUITE DU PORTUGAL.

AYANT parcouru les provinces, je me rapprochai de la capitale, & je revis cette ville fameuſe, dont Ulyſſe, après la deſtruction de Troye, jeta, dit-on, les premiers fondements. Le nom Latin d'*Olyſſipo* ſemble appuyer cette opinion, que je crois pourtant très-fabuleuſe. Je fis cette ſeconde entrée, comme la premiere, par l'embouchure du Tage, & paſſai heureuſement cette barre étroite & dangereuſe, formée par des rochers & des bancs de ſable. Je n'ai point vu au fort Saint-Julien cette coulevrine de cent livres de balle, qui, ſi l'on en croit les Portugais, fut trouvée dans la ville de Diu, lorſqu'ils la prirent ſur les Indiens; mais les fortifications & les batteries me parurent en bon état. On me montra de loin le palais d'Adjuda; c'eſt la partie de Belem qu'habite le roi. Elle eſt ainſi appellée du nom d'une chapelle dédiée à la Vierge. L'égliſe, dont j'ai parlé ailleurs,

également remarquable & par la hauteur prodigieuse de la nef, & par la délicatesse de ses colonnes ciselées, est un chef-d'œuvre d'architecture. Nous nous arrêtâmes à la vue de la tour qui avance dans la mer, & que les vaisseaux ne peuvent passer, qu'après avoir été examinés par les commissaires de la santé. A mesure qu'on monte le Tage, ce fleuve s'élargit, & forme devant Lisbonne un port de trois lieues d'étendue, toujours rempli de navires.

Il ne me reste plus beaucoup de choses à vous apprendre de cette ville, d'où je compte partir dans peu de jours pour me rendre à Madrid. Vous ai-je dit que nous avons ici un couvent de capucins de la province de Bretagne, & une église Françoise, desservie & entretenue aux frais du roi? Un de ces religieux m'a raconté qu'en 1641, plusieurs peres de sa province, s'étant embarqués en qualité de missionnaires pour la côte de Guinée, furent les premiers qui annoncerent, au gouverneur de l'isle de Saint-Thomas, l'avénement du duc de Bragance à la couronne de Portugal. Cet officier, en faveur de cette bonne nouvelle, leur permit de

ſe fixer dans cette iſle, & leur fournit, ainſi que les habitants, tous les ſecours néceſſaires pour cet établiſſement. Ces religieux s'étant trouvés dans le cas de rendre des ſervices eſſentiels aux Portugais, on en inſtruiſit la cour de Lisbonne; & pour récompenſe, ils obtinrent du roi la permiſſion d'avoir un hoſpice dans la métropole, pour leur faciliter le paſſage aux miſſions des colonies. On leur donna un jardin & quelques bâtiments ſur le bord du Tage, où ſont aujourd'hui conſtruits l'égliſe & le couvent. Mais depuis très-long-temps, on ne leur permet plus d'envoyer des miſſionnaires aux colonies Portugaiſes; des capucins Italiens, établis dans cette capitale, jouiſſent ſeuls de ce privilege.

Il y avoit auſſi une maiſon de capucines Françoiſes, fondée depuis près d'un ſiecle, par la reine Marie-Françoiſe-Eliſabeth de Savoie. Cette princeſſe avoit tiré du couvent de la place Vendôme, à Paris, quatre de ces filles, auxquelles ſuccéderent d'autres religieuſes de la même nation; mais il n'en reſte plus qu'une vieille, qui probablement ne ſera point remplacée; car les

familles Françoiſes ſont trop peu nombreuſes en Portugal pour eſpérer d'y faire des proſélytes. Notre égliſe, dédiée à ſaint Louis, eſt fort jolie, & n'eſt point ſujette à l'ordinaire. Il y a un logement pour un chapelain, & un emplacement pour beaucoup de lits. Louis XV y a attaché des revenus, & y entretient un chirurgien.

Le chantier, pour la conſtruction des vaiſſeaux de guerre, touche preſque au palais, & l'on y travaille ſans relâche. A l'égard des vaiſſeaux marchands, on les fait venir des pays étrangers, parce que le bois eſt très-rare en Portugal, & que, même pour brûler, on n'y connoît guere que le bois de pin. Les navires au deſſus de cinq ans, qui ſe vendent dans le port de Lisbonne, paient vingt pour cent de droit; & ceux qui ſont au deſſous, ne donnent que dix pour cent, afin d'engager les négociants à n'acheter que de bons vaiſſeaux.

A une des extrêmités de la ville, eſt une maiſon appellée la galere. On y renferme de pauvres malheureux condamnés par l'inquiſition, des eſclaves fugitifs, qui ont mérité quelque châti-

ment, ou des forçats pris par les Portugais dans les guerres qu'ils ont continuellement avec les Maures. Ces misérables, liés deux à deux à une chaîne fort pesante, attachée à leur ceinture qui la soutient, sont occupés pendant le jour ou à travailler sur les vaisseaux du roi, ou à porter du bois, de l'eau, &c. dans les maisons des principaux officiers de la marine. Le soir, on les reconduit à la galere, où ils couchent dans de grandes salles sur des nattes. On leur donne des habits & des bonnets de drap bleu, avec un morceau de serge grise, qui leur sert de manteau pendant le jour, & de couverture pendant la nuit. Ils sont mal nourris, à moins qu'il ne leur survienne quelques secours par des aumônes. Tous les jours, de grand matin, on les conduit à l'attelier, & les dimanches on leur fait des instructions convenables à leur état. Les médecins les visitent dans leurs maladies; & lorsqu'ils sont en danger, on leur administre les sacrements. Pour les moindres fautes, on les châtie très-sévérement avec une corde goudronnée, qui emporte la chair avec la peau.

Je ne vous dis rien des promenades, ni des jardins publics de Lisbonne ; il n'y en a ni dans la ville, ni aux environs. On voit seulement quelques maisons de campagne assez agréables, que les Portugais appellent *quintas*. Les plus belles appartiennent aux Anglois, qui y attirent & aiment à y recevoir les étrangers. J'ai visité celle d'un négociant, amateur de botanique, où se trouvent réunies les plantes les plus curieuses & les plus rares. C'est dans ces quintas, que s'assemble la bonne compagnie ; je veux dire les riches négociants, les seuls qui soient ici en état de soutenir ces dépenses, & d'en goûter les plaisirs. J'aurois pu faire mention d'un jardin de Lisbonne, dont l'entrée est fermée aux femmes, mais où les hommes vont se promener.

Je vous ai parlé de la douceur de ce climat : l'air y est rafraîchi, dans la saison des grandes chaleurs, par un vent de mer qui le purifie. Il pleut par déluge pendant cinq mois de l'année ; & alors les rues basses sont impraticables par les eaux qui descendent des hauteurs, & forment des torrents. Le froid est quelquefois

très-rigoureux ; & cependant on ne ſe ſert de cheminées que dans les cuiſines : on a le préjugé de les croire mal-ſaines : l'uſage des braſiers eſt même aſſez rare. On a recours au manteau, que tout le monde porte pour ſe garantir, même en été, de la ſubtilité de l'air. Dans le cours des ſept mois de ſéchereſſe, il s'éleve de fréquents ouragans, qui cauſent une pouſſiere ſi épaiſſe, qu'elle obſcurcit le ſoleil. Il pleut rarement dans cette ſaiſon ; mais la fraîcheur de la nuit empêche que les fruits ne ſe deſſechent. On a d'ailleurs, dans les maiſons de campagne, de grandes citernes, auxquelles aboutiſſent de petits canaux qui portent l'eau dans les endroits où elle eſt néceſſaire. On entend rarement le tonnerre ; & il ſe paſſe des années ſans qu'il arrive d'accidents.

Ce pays produit le meilleur grain de l'Europe ; mais il ne fournit pas la moitié de ce qu'il faudroit pour la conſommation des habitants. Il leur en vient des iſles Açores, de France & de la mer Baltique. Parmi les différentes cauſes de cette diſette, on pourroit aſſigner la trop grande

quantité de terres qui ſont plantées de vignes, & le trop grand nombre de Portugais, qui, en paſſant au Bréſil, ont enlevé des bras à l'agriculture. La population n'eſt pas en proportion de la moitié du terrein. Elle pourroit être doublée ſans ſurcharger le pays. Elle alloit au delà de cinq millions d'ames ſous les Romains, & de quatre millions du temps du roi Emmanuel, le regne brillant du Portugal. On compte aujourd'hui moins de deux millions cinq cent mille habitants.

Excepté le pain & la volaille, les vivres ſe vendent à très-bas prix. On loue ſur-tout la police qui s'obſerve dans les boucheries. Les murs intérieurs ſont plaqués de petits carreaux de faïence, & couverts de viande expoſée à la hauteur de ſix pieds. Les acheteurs indiquent les morceaux qu'ils deſirent; & les bouchers, placés ſur des étaux en forme de théatre, les leur délivrent le long d'une planche. Au milieu de cet enclos, eſt un commiſſaire aſſis avec des balances, & toujours préſent pour empêcher le déſordre, & rendre juſtice à ceux qui ſe trouvent léſés.

Digitized by Google

Le poiſſon ſe vend moins cher que la viande ; & le débit en eſt d'autant plus facile, que les habitants, par économie, font volontiers maigre les jours gras, ſur-tout à ſouper. Ils ne ſe nourriſſent guere que de haricots, de merluche, & principalement de ſardines, que le Tage produit ſi abondamment, qu'elles ne valent que trois ou quatre ſous le cent, ſouvent même dix ou douze ſous le millier. Il arrive quelquefois que les pêcheurs en prennent une ſi grande quantité, qu'ils ſont obligés d'en jeter une partie, de peur qu'après avoir payé les droits d'entrée, qui ſont conſidérables, ils ne trouvent point à s'en défaire. On eſt dans l'uſage d'en ſaler pour les provinces, où elles ſont d'une reſſource infinie pour les pauvres gens.

Cette grande ville n'avoit autrefois que trois fontaines, encore étoient-elles preſque dans le même quartier. On faiſoit porter l'eau par des ânes, & elle ſe vendoit trois ou quatre ſous la charge. Il y a actuellement un aqueduc ſuperbe, bâti par le feu roi, qui la diſtribue avec abondance dans toutes les parties de cette capitale. On ſe

ſert, dans les maiſons, de petits pots fort minces, faits d'une terre rouge, très-commune en Portugal, dans laquelle, en l'expoſant à l'air pendant la nuit, elle ſe rafraîchit parfaitement. La rue des confiſeurs a cela de particulier, que, quoique ſon terrein ſoit au niveau de la riviere qui eſt toujours ſalée, & qu'il n'en ſoit éloigné que de trois cents pas, les maiſons ont des puits d'eau douce excellente : ceux qui les habitent n'en conſomment point d'autre.

Le loyer des maiſons, qui ſont généralement aſſez jolies, n'eſt pas abſolument cher à Lisbonne ; ſur-tout ſi l'on ne s'attache point à certains quartiers, & ſpécialement à celui des négociants. Comme elles ont d'aſſez grands appartements, qu'elles ſont toujours bien blanchies, qu'un placage de faïence regne, à hauteur d'appui, autour de chaque piece, que les plafonds en ſont ou peints, ou d'une blancheur extraordinaire, & les planchers couverts de nattes très-fines, pour peu qu'on choiſiſſe des lieux élevés, & qu'on ait ſoin d'entretenir la propreté, ce qu'on néglige un peu trop en Por-

tugal, on peut être logé commodément & gaiement. On ſe paſſe aiſément de tapiſſeries ; & les meubles ordinaires ne conſiſtent qu'en quelques chaiſes, une table, une armoire, une paillaſſe & deux matelas qu'on étend le ſoir, ſans bois & ſans rideaux, ſur des nattes de jonc. Les maiſons des grands ſont bâties de belles pierres, dont on trouve, près de la ville, des carrieres abondantes ; les autres ne ſont que de moëllon, de brique, ou de bois recrépi de plâtre. Anciennement on ſe ſervoit peu de verre pour les fenêtres ; on n'avoit que des jalouſies. Aujourd'hui on eſt encore obligé, lorſqu'on loue un appartement, de ſe pourvoir de chaſſis de verre ; & quand on déménage, on emporte ſes vitres, comme ſon lit, ſa table & ſes autres meubles.

Encore quelques détails ſur les différentes claſſes des habitants de cette capitale, & je finis. En général, la cour eſt triſte, cérémonieuſe ; le roi ſérieux, peu acceſſible ; &, à l'exception de quelques jours de fête ou de gala, il eſt toujours ou avec ſa famille, ou à la chaſſe. Il fait ſouvent de petits voyages dans ſes maiſons de plaiſance aux en-

Digitized by Google

virons de Lisbonne. La reine, qui lui eſt extrêmement attachée, l'accompagne par-tout, aux ſpectacles, à la promenade, à la chaſſe, qu'elle aime avec paſſion, & dans toutes ſes courſes : auſſi a-t-elle le teint fort baſané. Cette princeſſe eſt très-inſtruite, a de l'eſprit & beaucoup de prudence. Elle n'a point encore perdu la ſenſibilité que lui cauſa ſon renvoi de la cour de France, où elle avoit été élevée pour être aſſiſe ſur ce trône avec Louis XV.

Le roi paſſe ſix ſemaines ou deux mois, vers le temps du carême, à Salva-Terra, où il traite à ſes fraix tous les étrangers connus pour honnêtes gens. Il y entretient un opéra, des tables & des chevaux de chaſſe indifféremment pour tout le monde. Il reſte auſſi quelque temps à Villa-Viçoſa, à Pin Heyro & à Maffra; mais il n'y vit pas avec la même magnificence. Ses autres maiſons ſont Pancos, Almarin, Cintra, &c.

Le jour de la S. Jean & de la S. Pierre, l'infant dom Pedre, frere du roi, donne à leurs majeſtés & à la famille royale deux fêtes ſuperbes dans ſa maiſon de

Quelus, à une petite lieue de Lisbonne, où tous les miniſtres étrangers ſont invités. On commence par un combat de taureaux, ſuivi de la comédie & d'un concert, dans lequel la reine, la princeſſe du Bréſil, & les infantes ne dédaignent pas de chanter elles-mêmes. La fête finit par un ſouper magnifique & un feu d'artifice. Jamais ni les ſeigneurs, ni les dames ne mangent avec leurs majeſtés. La maiſon de Quelus eſt peu réguliere, mais fort agréable; le roi n'a nulle part des meubles ſi riches, ni de ſi beaux appartements.

Aux grandes fêtes & les jours de cérémonies, ſa majeſté ſe fait voir en public dans ſa chapelle, où tous les grands ſont obligés de ſe trouver. Ce prince ſe tient au chœur ſous un dais, à côté du patriarche. Les ſeigneurs, qui ont des charges à la cour, peuvent ſeuls y entrer : les autres reſtent dans la nef, où les marquis ſont aſſis ſur des tabourets, & les comtes ſur des bancs. La reine paroît dans une grande tribune ouverte, avec les princeſſes ſes filles, & quantité de dames de ſa ſuite. Le jeudi-ſaint elle va à pied comme tout

le monde, à l'entrée de la nuit, visiter les églises. Elle est précédée par des hommes chargés de grandes planches, qu'ils posent sur le pavé pour la garantir de la mal-propreté des rues. Ils forment, par ce moyen, un plancher avec tant d'ordre & de diligence, que la reine & toute sa cour marchent à pied sec, sans aucune interruption. Ses carrosses la suivent de loin; & elle s'en sert au retour. Le roi fait ses visites plus tard, accompagné seulement de quelques seigneurs, & sans cet appareil. Les grands y vont en gala, & toujours suivis d'une foule de domestiques.

Mais où la cour se montre avec plus d'éclat, c'est à l'anniversaire du roi & de la reine. Après la messe, leurs majestés montent dans leur appartement, où la noblesse richement parée, & les étrangers qui en sont curieux, sont admis à leur baiser la main. La fête se termine toujours par un concert qui se donne le soir au palais. Les grands ne vont guere chez le roi que ces jours-là; je ne parle pas de l'audience publique que ce prince leur donne tous les samedis. Les ambassadeurs n'y paroissent

Digitized by Google

qu'à ces mêmes fêtes, à moins que des affaires ne les y amenent; & alors ils font demander une audience particuliere. Les femmes mêmes, quoique préſentées, doivent être ſpécialement annoncées toutes les fois qu'elles vont chez la reine. Cette princeſſe indique le jour à la *camaréra-mor*, ou premiere dame d'honneur, & celle-ci les introduit dans l'appartement, où ſe trouvent debout & rangées ſur la même ligne, la reine, la princeſſe du Bréſil, & les autres infantes. La reine ne parle jamais la premiere, & ne répond qu'à ce qu'on lui dit. Nulle n'eſt aſſiſe en ſa préſence, & l'on ne connoît chez elle ni l'uſage, ni l'honneur du tabouret. Leurs majeſtés ne mangent point en public, mais ſeulement devant quelques ſeigneurs du premier rang. La famille royale s'aſſemble preſque tous les jours, ſoit pour faire de la muſique, ſoit pour jouer au pharaon; & quelquefois ces mêmes ſeigneurs y ſont admis. Le reſte de la nobleſſe, réduite à ramper chez le miniſtre, ſe montre rarement à la cour. Auſſi eſt-elle ſans crédit, ſans argent, ſans pouvoir, ſans éclat, & endettée à l'excès; car elle croit, comme nous,

que l'art de faire des dettes & de ne pas les payer, eſt la ſcience des gens du beau monde.

C'eſt parmi les nobles des trois premieres claſſes, les ducs, les marquis & les comtes, que le roi choiſit des ſujets pour remplir les emplois de la cour, de la guerre, & les gouvernements des colonies. Ils jouiſſent du privilege de la grandeſſe, & d'une penſion ſur le tréſor royal, ſuivant la qualité de leur titre. Quant à la ſimple nobleſſe, ou celle qui n'eſt pas titrée, ceux qui la poſſedent prennent la qualité de fidalgos ou de gentilshommes, & participent auſſi à une penſion, dont le fonds eſt de quatorze mille cruzades. Perſonne ne prend ici le titre de dom, qui eſt une marque de diſtinction, ſans la permiſſion du roi, tandis qu'en Eſpagne, les plus petits bourgeois ſe parent de ce titre. Les charges d'épée & de robe ne ſont pas vénales, & tous les trois ans on en renouvelle les proviſions.

Les femmes qui compoſent la maiſon de la reine ſont, outre la camaréra mor, pluſieurs demoiſelles appellées aſſafattas, qui ne paroiſſent jamais devant le roi. Elles ſervent dans

l'intérieur le plus particulier, & ne quittent la cour que pour ſe marier. Il n'eſt ici queſtion ni de dames d'atour, ni de dames du palais. Les officiers, qui approchent le plus de la perſonne du monarque, ſont le grand maître, le grand-écuyer, les gentilshommes de la chambre, appellés *camariſtas*, qui ſervent par ſemaine, avec quantité d'autres officiers, comme maîtres d'hôtel, valets-de-chambre, pages, huiſſiers, &c. La maiſon de la reine & celle des princes ſont compoſées en hommes, à proportion, comme celle du roi. Ce prince n'a point une garde particuliere & permanente comme en France : il ſe fait eſcorter par un détachement de cavalerie ou d'infanterie caſerné à Liſbonne : celle de la reine conſiſte en quelques hallebardiers, qui n'ont pas ſeulement d'uniforme.

Quelque pauvre que ſoit la nobleſſe, elle n'en eſt pas moins dans l'uſage de ſe faire ſervir par une nombreuſe ſuite de domeſtiques ; mais leur nourriture eſt ſi modique, qu'on les entretient à peu de fraix. Il y a auſſi des eſpeces de gentilshommes qui ſervent pour cinq ſous par jour. Tous ces valets, nobles ou rotu-

Digitized by Google

riers, ont, ſous le manteau, une longue épée, & quelques-uns un gros chapelet à la main, qu'ils marmottent ſans ceſſe, même au milieu de leurs affaires ou de leurs plaiſirs. Il eſt vrai que le plus grand nombre a mis bas cet extérieur de dévotion, qui n'exiſte preſque plus que chez quelques femmes & parmi les moines. Mais ſans faire, comme anciennement, parade de ce chapelet, on en conſerve toujours le pieux uſage. A huit heures du ſoir, en hiver, les bourgeois & le peuple ne manquent point de réciter, en eſpece de plain-chant, le roſaire ſur le ſeuil de leur porte. Ce vacarme dure une bonne heure, paſſé lequel temps les rues ſont inondées de pots-de-chambre, de voleurs, de chiens & de gens de juſtice. Mais ce qu'on ne trouve pas ici à toutes les bornes, comme à Paris, ce ſont ces filles proſtituées, qui, le pied dans le ruiſſeau, le viſage enluminé, le regard auſſi hardi que le geſte, vous propoſent, d'un ton impudent & ſoldateſque, des plaiſirs auſſi groſſiers qu'inſipides. Les sbires, qui ſont en aſſez grand nombre, marchent par bandes de quinze ou vingt, armés de longues épées, qu'ils préſentent

préſentent nues devant les paſſants, en les interrogeant de façon à les effrayer. Cette troupe de police eſt ſi peu redoutée des malfaiteurs, que le miniſtre eſt obligé de faire faire des patrouilles par la garniſon, compoſée de quatre à cinq mille hommes. Une partie des déſordres eſt cauſée par la miſere du peuple, & plus encore par cent cinquante mille negres ou métis qui inondent cette capitale.

Il n'y a point de maréchauſſée dans tout le royaume; mais, comme les Portugais voyagent peu, on entend rarement parler des vols ſur les grands chemins. Les priſons ſont le ſéjour de la barbarie & du déſeſpoir. Les nobles, les officiers, les débiteurs, les étrangers y ſont mêlés avec les plus grands ſcélérats, ſans autre diſtinction de rang ni de traitement, que ſuivant ce qu'ils peuvent payer au geolier; & plus ils ſont riches, plus on les maltraite, pour en tirer plus d'argent. On en ſort ruiné, ſi l'on eſt innocent; & ruiné & abſout, ſi l'on eſt riche, quoique coupable. Les pauvres y ſont à la merci de la charité publique; car le roi ne paie rien pour les priſonniers; & c'eſt ce qui fait qu'on

arrête tant de monde, & avec tant de légéreté. On compte plus de quatre mille de ces malheureux dans les cachots de Lisbonne.

L'archevêque d'Evora eſt, par ſa place, ainſi que le chancelier en France, le chef de la juſtice dans toute l'étendue du royaume. C'eſt en même temps le plus riche eccléſiaſtique, & celui qui a le plus de pouvoir & de faſte. Le *déſambargo do paço*, qui, comme je l'ai dit pluſieurs fois, eſt le premier tribunal, a été fondé au commencement du quinzieme ſiecle. C'eſt là que ſe font les loix & les pragmatiques, & que ſe reglent les conflits de juriſdiction. Il eſt diviſé en deux chambres, celle de ſupplication, qui eſt de trente-neuf magiſtrats, & celle de juſtice civile, qui eſt de vingt-quatre. Le reſte des conſeillers ſont nommés *extravagantes*; ce qui répond à nos honoraires. Le droit de faire au monarque de très-humbles remontrances, eſt inconnu dans cette cour, de même que l'indécent uſage où l'on eſt en France, de conteſter ſur l'étendue & les bornes du pouvoir ſouverain. On ne connoît pas non plus ici les lettres de cachet; mais les ordres ver-

Digitized by Google

baux ſont pour le moins auſſi fréquents, & peut-être plus redoutables.

Il y a à Lisbonne d'autres tribunaux; ſavoir, le conſeil militaire, compoſé de quatre conſeillers, & d'un ſecretaire qui eſt ordinairement miniſtre de la guerre; le conſeil des finances, qui a, pour ſurintendants, trois des premiers ſeigneurs du Portugal; le conſeil de conſcience, pour les affaires qui concernent les ordres de chevalerie; le conſeil des trois états, qui connoît de certains revenus, & regle les vivres & le fourrage pour les troupes. Le ſénat eſt proprement ce qu'on appelle à Paris le bureau de la ville; avec cette différence, qu'on y traite de toutes les charges municipales du royaume. Le préſident eſt toujours un homme de la premiere naiſſance. Il y a, dans les provinces, des intendants chargés à peu près des mêmes fonctions que les nôtres. On n'a point ici de contrôleur-général des finances; M. de Carvalho s'eſt réſervé cette partie. Les évêchés, les capitaineries, les gouvernements, les vice-royautés, les ambaſſades, les alliances, les grands mariages ſont du département du conſeil d'état, compoſé de

quatre conſeillers eccléſiaſtiques, de cinq ſéculiers, & d'un ſecretaire, qui eſt encore M. de Carvalho. Ce miniſtre fait ſigner au roi les ordonnances qu'il donne ſur toutes les parties du gouvernement, ſans prendre d'autre titre que celui de *ſecretaire des récompenſes & des graces*. Tous les jours ceux qui ont affaire à lui, peuvent le voir.

Je vous ai parlé de l'inquiſition, qui n'eſt plus un tribunal eccléſiaſtique, mais royal. Ses jugements ne tombent plus guere que ſur des miſérables ſans honte, ſans pudeur, & dignes du fouet par tout pays. C'eſt preſque l'unique châtiment que l'on exerce actuellement ſur cette canaille. Auſſi les Portugais vont-ils trouver déſormais les auto-da-fé peu intéreſſants, quand ils n'y verront plus de *figurons*; c'eſt le nom qu'on donne à ceux qu'on brûle. Les plus à plaindre ſont quelques prêtres, leſquels, pour avoir mal parlé de l'inquiſition, ſont condamnés à une priſon perpétuelle dans les cachots de leurs ennemis, qui, comme vous jugez bien, vengent avec zele leur propre cauſe.

Outre ces tribunaux ſupérieurs, les provinces & les villes ſont régies par des corrégidors, auxquels d'autres offi-

Digitized by Google

ciers & magiſtrats particuliers, également nommés par le prince, ſont ſubordonnés. Au reſte, la juſtice eſt en général très-mal adminiſtrée, & ſe rend avec une extrême lenteur, tant par la chicane & les ſubterfuges des avocats, que par les innombrables plaidoieries dont on ſurcharge les affaires. La loi oblige ceux qui intentent des procès & les perdent, à payer, au profit du roi, une amende du dixieme de la ſomme conteſtée.

Les juges, dans les matieres criminelles, joignent à cette lenteur ordinaire, une extrême indulgence. Leurs arrêts les plus ſéveres ſont preſque toujours d'enrôler les coupables pour les Indes ou pour l'Afrique. L'impunité enhardit le crime: quelqu'un m'a dit avoir vu un domeſtique aſſaſſiner ſon camarade en plein midi, ſe retirer froidement, ſon couteau à la main, être conduit en priſon en riant, & en ſortir quelques mois après, pour faire le métier de bourreau. Rien ne ſeroit plus aiſé, que d'informer le roi de ces prévarications; car ce prince donne audience trois fois la ſemaine à tous ſes ſujets, dont les eſclaves negres ou négreſſes ne ſont

pas même exceptés. Les deux premieres ſont pour le peuple, & la derniere pour la nobleſſe.

Il n'y a point de pays catholique, où l'on ait autant de confiance au mérite des ſaints, qu'en Portugal. Dans la guerre de la ſucceſſion d'Eſpagne, les troupes qui ſuivoient le parti de l'archiduc, étant embarraſſées pour ſe donner un chef qui fût de leur nation, s'aviſerent d'en choiſir un dans le paradis. Elles élurent ſaint Antoine, patron de Liſbonne, qu'elles ont toujours regardé depuis comme leur général. Le roi dom Pedre en expédia la commiſſion en forme, & fit porter ſon image, dans une litiere ſuperbe, à l'armée, où la nation lui rendit tous les honneurs dus à cette dignité. Le roi, ſelon l'uſage qui s'eſt toujours obſervé, va tous les ans, la veille de la fête du ſaint, entendre les vêpres à ſon égliſe, & porte avec lui trois cent mille reis, pour lui payer ſes appointements.

Tous les catholiques, ou ceux qui veulent le paroître, ſont obligés de préſenter après Pâque, aux curés de leurs paroiſſes, un certificat de confeſſion & de communion. Les juifs ne ſont pas les moins exacts à s'acquitter de ce

devoir, pour éviter tout ſoupçon de judaïſme ; ce qui n'empêche pas que leur vie ne ſoit remplie d'inquiétude & de contrainte ; car ceux mêmes qui ſe convertiſſent, ont encore beaucoup de déſagrément. Ils ſont marqués de l'épithete infamante de *nouveau chrétien*, qui leur ôte l'eſpérance de s'allier jamais avec les anciens, & les prive pour toujours, eux & leurs deſcendants, des charges ſéculieres & eccléſiaſtiques. Ces alliances ne laiſſent pourtant pas d'avoir lieu ; mais ce n'eſt qu'à l'occaſion de quelque aventure amoureuſe, ou lorſque de nouveaux chrétiens riches font la fortune à de pauvres filles. Les enfants qui naiſſent de ces mariages, ſont appellés demi-chrétiens nouveaux ; les petits-enfants, quarts de nouveaux chrétiens, & ainſi toujours en deſcendant, juſqu'à ce qu'on ait perdu la mémoire du degré de leur origine. Alors on les nomme partie de chrétiens nouveaux ; de maniere que cette eſpece d'infamie ne s'efface preſque jamais. Il y a des familles qui ſe qualifient de puritaines, pour dire qu'elles ne ſe ſont point mêlées avec le ſang des juifs ou des Maures. Elles s'en glorifient au point de ne jamais s'allier avec d'au-

tres ; & c'eſt pour cette raiſon, qu'on voit communément des Portugais ſe marier avec leurs parentes, malgré tout ce qu'il en coûte à Rome pour ces ſortes de diſpenſes.

On m'a aſſuré que les juifs de Lisbonne avoient offert de payer deux millions de cruſades, pour qu'il leur fût permis de peupler la montagne d'Armada, ſituée ſur la rive gauche du Tage, & que cette permiſſion leur a été refuſée. Les Portugais ſentiront un jour combien il étoit ridicule de craindre, & cruel de perſécuter un peuple ſans chef, ſans conſtitution, diſperſé par toute la terre, & hors d'état de ſe raſſembler ; trop peu nombreux dans chaque pays, pour y être redouté, & n'ayant ſur-tout nul intérêt de ſe faire craindre. Comme les juifs n'ont point de gouvernement qui leur ſoit propre, ils n'en ſont que plus attachés, plus ſoumis aux ſouverains qui les protegent ; & n'étant, pour ainſi dire, d'aucun pays, ils ſont exempts de cette prévention ſecrete, que tout homme qui s'expatrie, conſerve pour le pays où il eſt né. Qu'on les laiſſe donc jouir du droit des citoyens, & ils auront à coup ſûr l'ame citoyenne.

Digitized by Google

Quelque attachés que ſoient les chrétiens Portugais, aux pratiques extérieures de la religion, ils ne les obſervent pas toujours avec aſſez de décence, même dans les lieux où il ſemble qu'elles devroient être le plus reſpectées. C'eſt dans les égliſes que ſe forment ordinairement les intrigues amoureuſes; que ſe donnent les rendez-vous; que ſe gliſſent les lettres & les billets; que les ſignes & le langage des doigts ſuppléent à la parole, & le tout d'une façon ſi ſubtile, ſi ménagée, qu'un étranger qui ne ſeroit point prévenu ſur cet uſage, jugeroit qu'on ne s'eſt pas dit un ſeul mot. Les gens du pays y ſont ſi accoutumés, qu'il eſt rare que les plus réguliers s'en ſcandaliſent.

Cependant les cérémonies les plus reſpectables de notre religion, ſe font d'une maniere grave & pompeuſe. On porte le viatique aux malades avec beaucoup de majeſté. Le prêtre eſt ſous un dais ſoutenu par ſix perſonnes, & marche lentement, précédé par des trompettes, & ſuivi d'une vingtaine de confreres. Ceux-ci ſont vêtus de ſoutanes rouges uniformes, avec chacun un cierge, portant à la main les

choſes néceſſaires à l'adminiſtration du ſaint ſacrement. J'ai déjà parlé de la magnificence avec laquelle le patriarche officie : le chœur, compoſé de trente bénéficiers qui ſervent à l'autel avec la mitre, & ſe qualifient de monſeigneur, eſt ſoutenu par une muſique à la Romaine, c'eſt-à-dire, ſans ſymphonie ; mais parmi le grand nombre de voix, & ſur-tout de hautes-contres, il s'en trouve d'excellentes. Depuis l'alliance des Portugais avec les Anglois, ſaint Georges eſt, après ſaint Antoine, le plus grand de tous les ſaints du pays.

Ceux qui font monter le plus haut les revenus du roi de Portugal, ne les portent pas au delà de ſoixante millions ; encore comprennent-ils dans cette ſomme, la confiſcation qu'il fait tous les trois ans, des biens des gouverneurs & autres perſonnes publiques qui reviennent des Indes. Rappellez-vous ce que j'ai dit des vice-rois de Goa, qui, à leur retour, ne manquent guere de ſubir un procès criminel, & ſe croient trop heureux de pouvoir racheter la vie ou la liberté, par l'abandon de leur fortune. Les autres revenus ſe tirent principalement de la douane, du droit d'entrée

& de ſortie, des trois ordres dont le roi eſt grand-maître, & des mines d'or du Bréſil. La couronne eſt héréditaire, & paſſe aux filles au défaut des mâles. Le prince nomme à tous les grands bénéfices; & la religion catholique eſt la ſeule qui ſoit permiſe dans le royaume. Dans les occaſions importantes, l'uſage ancien étoit d'aſſembler les états-généraux de la nation; mais, ſous ce gouvernement, je ne crois pas que perſonne oſe les propoſer. Ce tribunal inſpecteur & puiſſant, qui veut qu'on rende des comptes, déplairoit également au monarque & au miniſtre.

Le Portugal ne préſente aucun objet frappant pour l'hiſtoire naturelle. La plante la plus curieuſe eſt celle qui porte la mouche; à moins que d'être prévenu, on ne s'aviſeroit pas d'en cueillir la fleur, tant elle reſſemble à l'animal dont elle porte le nom. Il y en a de pluſieurs couleurs, qui toutes paroiſſent être une mouche véritable. C'eſt en ce genre, le jeu de la nature le plus ſingulier que je connoiſſe.

Je ſuis, &c.

A Lisbonne, ce 23 mai 1754.

Fautes à corriger dans l'article du Portugal.

PAGE 242, *ligne* 5, Caſcaïs, *liſez* Caſcaës.
242, *ligne* 25, *effacez* & d'injures.
243, *ligne* 24, la haine de cette nation contre les chrétiens n'a point de bornes, *liſez* cette nation n'aime pas les chrétiens.
247, *ligne* 27, ſervent, *liſez* peuvent ſervir.
247, *ligne pénultieme*, la, *liſez* une : les, *liſez* quelques.
248, *ligne* 12, reſpirent, *liſez* regnent.
248, *ligne* 16, compoſés de marbre & de jaſpe, *liſez* de très belles pierres tirant ſur le marbre.
249, *ligne* 6, environnent, *liſez* environnoient, dit-on, anciennement.
249, *ligne* 8, on voit, *liſez* on m'a dit qu'on voyoit autrefois.
249, *ligne* 10, c'eſt, *liſez* c'étoit, m'a-t-on ajouté.
249, *ligne* 11, notre, *liſez* votre.
249, *ligne* 16, avancé, *ajoutez* il ne reſte aucun veſtige de cet établiſſement.
251, *ligne* 27, ou qu'ils ne croient pas pouvoir, *liſez* à moins qu'ils ne déſeſperent d'.
252, *ligne* 8, s'étend le long de la rive occidentale, *liſez* ſitué à l'occident.
252, *ligne* 9, *effacez* &.
252, *ligne* 10, de long, *liſez* de longueur.
256, *ligne* 22, le regne, *liſez* l'âge.
259, *ligne* 18, il vit, *liſez* il avoit vu.
260, *ligne* 26, Lemnos, *liſez* Lemos.
261, *ligne premiere*, *même faute*.
262, *ligne* 15, lui demanda, *liſez* demanda au duc.
265, *ligne premiere*, s'il n'en eût, *liſez* s'il n'en eût pas.

Digitized by Google

Page 274, *ligne pénultieme*, obligés, *ajoutez* dit-on.

279, *ligne* 6, déterra, *lisez* exhuma.

279, *ligne* 10, nourrit, *lisez* nourrissoit.

279, *ligne* 12, voit, *lisez* voyoit.

279, *ligne* 15, entretien, *ajoutez* cet usage n'existe plus.

281, *ligne* 25, en Portugal, *lisez* dans le royaume.

282, *ligne* 8, en Portugal, *lisez* à Lisbonne.

293, *ligne* 16, pas sujette, *lisez* tout-à-fait si sujette.

297, *ligne première*, les maisons n'ont point, *lisez* dans un grand nombre de maisons il n'y a point.

299, *ligne* 15, docteurs, *ajoutez* prétendus.

303, *ligne* 12, pieces Espagnoles, *lisez* pieces traduites de l'Espagnol.

311, *ligne* 27, qui écrit, *lisez* qui écrivoit.

322, *ligne* 11, faire violence, *lisez* faire quelque violence.

325, *ligne* 23, manquer, *ajoutez* ce jour-là.

340, *ligne* 26, se retire, *ajoutez* ensuite.

377, *ligne* 27, Ce, *lisez* Le

378, *derniere ligne*, 175, *lisez* 1754.

384, *ligne* 2, omettre, *lisez* craindre de répéter.

389, *ligne* 4, *retranchez* habillées &.

403, *ligne* 19, les premiers, *lisez* les premieres.

406, *ligne* 27, accordé, *lisez* qui doit être accordé.

Digitized by Google

SUPPLÉMENT aux lettres précédentes.

CES lettres ont été écrites avant le tremblement de terre qui a renverſé la ville de Lisbonne ; elles ne pouvoient donc faire mention ni de ce déſaſtre, ni des changements arrivés depuis cette époque. Nous allons y ſuppléer, & commencer par le fléau même qui a occaſioné tous ces changements.

Le premier de novembre de l'année 1755, à neuf heures & demie du matin, le ciel paroiſſant pur & ſans nuage, on s'attendoit à un beau jour, quand tout-à-coup un bruit affreux ſe fait entendre ; on reſſent une ſecouſſe effroyable ; pluſieurs maiſons tombent ; d'autres ſont balancées comme un vaiſſeau ſur la mer. Les uns y reſtent enſevelis ; ceux qui fuient ſont jetés les uns contre les autres, ou lancés contre les murs. Le craquement des charpentes, la chûte des bâtiments, les bruits ſouterrains ſe mêlent aux lamentations. Les égliſes, les palais, les édifices publics, les maiſons particulieres n'offrent plus qu'un monceau de mi-

nes ; & tout eſt dans le trouble, la conſternation & le déſordre.

Les éléments ſe réuniſſent pour accabler les infortunés habitants. Les vents s'échappent avec violence ; les eaux ſont ſoulevées avec force ; des feux s'exhalent avec impétuoſité ; la terre s'ébranle & annonce un bouleverſement général. La mer agitée franchit ſes bornes, ſort de ſon lit, & ſemble vouloir engloutir tout le globe. La riviere ſe déborde, entraîne un peuple immenſe ; les vaiſſeaux ſe heurtent, ſe briſent & périſſent dans le port.

La fureur des incendies vient ſe mêler à celle des eaux : la flamme dévore les bâtiments ; le feu gagne de près en près, s'établit dans les ruines à l'aide d'une tempête qui accompagne toutes ces ſecouſſes ; & déjà cette malheureuſe capitale n'eſt plus qu'un vaſte & énorme embraſement. Le plomb fondu coule de toutes parts ; les toits enfoncent les planchers, renverſent les murailles ; les vieillards, les enfants, les malades ſont étouffés dans leurs lits, ou conſumés par les flammes ; & la ville entiere, éprouvant tout ce que les élément ſéchaînés peuvent cauſer de ravages,

devient une ſcene de déſolation, d'horreur, de deſtruction & de mort.

Quel ſpectacle effrayant, de voir ſortir, des embouchures & des traverſes de toutes les rues, des eſſaims de malheureux, qui, comme des ſpectres pâles, défigurés, les terreurs de la mort peintes ſur le viſage, courent en foule de tous côtés, pour ſe ſauver dans les places ou dans les champs; les uns à demi habillés, d'autres preſque nus; ceux-ci traînant l'objet le plus cher de leur tendreſſe à moitié mourant, ou prêt d'expirer; ceux-là pouvant à peine ſe traîner eux-mêmes; le plus grand nombre, parmi l'effroi, le trouble & la confuſion générale, cherchant, appellant d'une voix lamentable ceux qui les intéreſſent le plus. Ici une mere, là des enfants, plus loin des époux s'empreſſent réciproquement de ſe retrouver. Tel, par l'effet de la frayeur, ne peut ſe ſoutenir, & manque d'appui pour reſter debout: tel autre ſe laiſſe tomber par terre, & ſemble ne demander qu'un tombeau: tous, par des cris touchants & de profonds ſoupirs, implorent le ſecours du ciel, & oſent à peine l'eſpérer.

Dans les premiers moments de cette

épouvantable cataſtrophe, les habitants effrayés, ſe croyant plus en ſûreté dans les égliſes, courent en foule s'y réfugier; mais les égliſes, les grands édifices ſont ceux qui tombent avec plus de fracas; & les infortunés que la dévotion ou la crainte conduit dans ces ſaints aſyles, ſont écraſés ſous leur chûte.

Quoique la ſecouſſe fût univerſelle, elle ſe fit plus ſentir dans certains quartiers, que dans d'autres. Sa plus grande violence fut de l'hôtel de la monnoie aux fourches patibulaires; de-là, montant juſqu'au château qu'elle renverſa, elle détruiſit toute l'ancienne ville des Maures, & plus de ſoixante-dix des principales rues de Lisbonne. Celles qui avoient réſiſté au tremblement, ne furent pas à l'abri de l'incendie. Le feu dura pluſieurs jours; & c'eſt peut-être ce qui éloigna le fléau de la peſte, qu'on avoit ſujet de craindre, par la quantité de cadavres dont l'air étoit infecté. L'incommodité des logements & l'intempérie de l'air occaſionoient une infinité de maladies. Pour comble de malheurs, la ville paroiſſoit menacée de la famine; & au milieu de cette affreuſe déſolation, la brutalité humaine

déployoit encore toutes ſes fureurs. Une foule de matelots, de ſoldats & de negres, à qui cet événement ouvroit les priſons, ſe répandirent dans tous les quartiers, fouillant dans les ruines, entrant dans les maiſons, pillant, volant, maſſacrant; & ce déſordre augmentoit encore l'horreur & l'épouvante. Chaque jour, les perſonnes riches recevoient des billets anonymes, par leſquels on menaçoit de les brûler, ſi elles ne portoient dans des lieux marqués, les ſommes qu'on demandoit.

On a écrit dans pluſieurs relations, que des incendiaires avoient profité de ces affreuſes circonſtances, pour venger d'anciennes injures. Ce fait a d'autant moins de vraiſemblance, que, pour les ſcélérats mêmes, il y a certains moments de crainte, qui forcent la vengeance à ſe taire. Il eſt d'ailleurs bien prouvé que l'incendie a été cauſé par le renverſement des édifices; que les feux qu'on faiſoit alors dans les maiſons, ayant été entraînés dans les ruines, les avoient conſumées, & s'étoient communiqués aux bâtiments voiſins.

La déſertion de Lisbonne eſt la ſuite inévitable de cette effrayante cataſtro-

phe. Figurez-vous une nation entiere, égarée, fugitive, déſeſpérée, errante dans les campagnes, ſans motif qui la conduiſe, ſans objet qui la guide. Pénétrée de douleur, les yeux baignés de larmes, l'ame troublée par la crainte, le cœur ſerré de la perte de ſa fortune, de ſes proches; elle regarde encore de loin en ſoupirant, cette ville chérie & malheureuſe, le bûcher & le tombeau de ſes habitants; cette vue redouble ſes pleurs, ſes gémiſſements, ſon trouble, ſon déſeſpoir & ſa fuite. Loin de raſſurer, de retenir, de ramener ce peuple effrayé; les prêtres, les moines, par des principes de piété auſſi faux qu'indiſcrets, rempliſſoient leurs ſermons de terreurs, & augmentoient les alarmes. D'autres répandant de fauſſes prophéties, annonçoient la ruine entiere de cette ſeconde Ninive.

La cour tremblante n'eut, pendant huit jours, que la campagne & des berlines pour aſyle. Heureuſement elle étoit alors à Belem, où elle a continué depuis à faire ſon ſéjour. Il fut d'abord queſtion de l'établir à Porto, & enſuite de conſtruire à Belem même une nouvelle ville, avec un port auſſi beau & auſſi commode que celui de

Digitized by Google

Lisbonne. Jusqu'à présent, on s'est contenté d'y bâtir de vastes baraques avec de grandes salles, où les ministres ont leurs bureaux, & où le roi donne ses audiences.

On a long-temps fatigué la bonté de ce prince par des plans de réédification : il en venoit de toutes les parties de l'Europe ; mais la continuation des tremblements de terre dérangeoit toujours ces projets, ou en suspendoit l'exécution. Dans l'espace d'un mois, on sentit plus de trente secousses, dont quelques-unes furent très-violentes. Enfin, on s'est déterminé à conserver le premier emplacement, à réparer les églises, les hôtels, les maisons, autant que le nouvel alignement & l'élargissement des rues pourront le permettre. A en juger par ce qu'on a fait jusqu'à présent, le rétablissement de Lisbonne sera l'ouvrage de plus d'un siecle. Cette ville infortunée n'a été long temps qu'un monceau de ruines, parmi lesquelles, en relevant les décombres de côté & d'autre, on avoit pratiqué des chemins & ouvert des passades. On marchoit sur l'ancien emplacement des maisons, à travers des débris, qui, à la réserve de

quelques bâtiments élevés çà & là, offroient par-tout l'aſpect effrayant d'une fortification ſautée en l'air par l'effet d'une mine. On n'oſe preſque plus bâtir d'édifices ſolides, la plupart des maiſons ſont de bois ; le roi lui-même, comme on vient de le dire, eſt logé dans une baraque. On a pris le parti d'en faire conſtruire en Hollande, d'où les vaiſſeaux les apportent, pour ainſi dire, toutes faites; on n'a que la peine de les aſſembler, de les conſolider avec un ſimple enduit de plâtre.

On a d'autant plus de raiſons de craindre, qu'il n'y a point d'années que ce pays n'éprouve quelques tremblements. Les vapeurs épaiſſes & onctueuſes qui s'élevent du Tage & des environs de Lisbonne, indiquent que l'intérieur des terres eſt rempli de bitume, dont l'activité continuelle eſt ſans doute ce qui occaſione ces ſecouſſes périodiques. En comparant le dernier malheur qui a abymé cette capitale, avec celui qui l'avoit ravagée plus de deux ſiecles auparavant, les Portugais ont pu voir des préſages de ce qui vient de leur arriver; mais on ne conçoit pas la manie de certains peuples, de fixer leurs demeu-

Digitized by Google

res ſur des terreins fameux par leurs ruines. Lima eſt trois fois renverſé, & trois fois rétabli ſur ſes débris. La ſoif des richeſſes eſt-elle donc plus chere aux hommes, que l'amour de la vie? Lisbonne a été deux fois détruite; & les Portugais veulent la reconſtruire ſur le même rivage. Séduits par l'amour de la patrie, ils ne peuvent s'arracher d'une contrée qui ſous un climat où les fleurs naiſſent de toutes parts, n'en dévore pas moins ſes habitants. Si du paſſé on peut tirer des conjectures pour l'avenir, il eſt à préſumer qu'après une certaine révolution d'années, & dans la même proportion ſéculaire, cette grande cité, qu'on veut rebâtir au même lieu, éprouvera encore les ravages qui viennent de la plonger dans l'abyme.

Repréſentez-vous, Madame, la conſternation qu'une ville, qui menace d'enſevelir ſes habitants, doit répandre de toutes parts; & vous concevrez combien il a fallu de préſence d'eſprit, de fermeté d'ame, de ſupériorité de génie, pour trouver promptement des remedes à tant de maux. Les réglements admirables que fit ſa majeſté Portugaiſe, ſont une preuve éclatante de ſa

ſageſſe, de ſa ſenſibilité, de ſa tendreſſe pour ſes peuples. Le nombre prodigieux des bleſſés & des malades, dont la chûte des maiſons avoit épargné la vie, faiſoit un ſpectacle affligeant pour l'humanité; & c'eſt d'abord vers cet objet intéreſſant, que ſe porta l'attention du monarque. Ce prince réduiſit juſqu'à ſa table, pour leur fournir de la volaille. On ramaſſa tout ce qu'on put trouver de remedes; & les plus grands ſeigneurs aſſiſtoient à tous les traitements. Chacun, à l'exemple du maître, exerçoit, comme à l'envi, les fonctions de l'hoſpitalité. La reine elle-même, & les auguſtes infantes travailloient de leurs propres mains, ſoit à coudre du linge, ſoit à faire de la charpie pour les bleſſés; & toutes les dames de la cour, excitées par ces grands exemples, s'occupoient des mêmes travaux. Les autres ſecours de toute eſpece furent auſſi prompts qu'abondants; & l'on ne ſauroit trop répéter que c'eſt aux ſoins paternels du roi & de ſon auguſte famille, qu'un grand nombre de ſujets ont dû la vie.

Le premier mouvement de la libéralité du monarque fut d'ouvrir ſes

coffres, & de répandre des aumônes avec une généroſité égale à l'étendue & à la ſenſibilité de ſon cœur. On diſtribuoit, dans les cuiſines du palais, des aliments à un grand nombre de perſonnes qui, manquant de tout, venoient y chercher leur ſubſiſtance. Parmi ces infortunés, on voyoit des gens qualifiés, qu'un moment avoit fait paſſer du ſein de l'opulence à la plus humiliante diſette; mais l'ordre fut tellement obſervé, que les pauvres eurent de quoi ſatisfaire à tous leurs beſoins, ſans autre protection que leur indigence. On fit défenſe de vuider les magaſins de bled, qui étoient dans le voiſinage de Lisbonne, juſqu'à ce que l'abondance fût ramenée dans cette ville; & le commerce de toutes les choſes de premiere néceſſité fut encouragé par des récompenſes.

Un des plus preſſants beſoins étoit de loger un peuple nombreux, qui n'avoit plus d'aſyle. On fit apporter les tentes militaires, renfermées dans les arſenaux des places les plus voiſines. Les planches & le bois, propres à bâtir, furent affranchis de tous droits; on défendit d'augmenter le prix des loyers

loyers dans les maiſons qui ſubſiſtoient encore ; & l'on employa tous les matériaux de celles qui n'exiſtoient plus. On fit apporter une grande quantité de paille & de foin, pour ſuppléer au défaut des baraques, & pour ſervir de lits aux pauvres, que l'humidité de la terre pouvoit incommoder.

Ce jour terrible, ce jour de calamité & d'horreur, eſt l'époque la plus glorieuſe du miniſtere de M. de Carvalho, depuis comte d'Oeïras, & aujourd'hui marquis de Pombal. Lui ſeul, dans ce déſeſpoir général, ne perd point courage, & conſerve toute ſa préſence d'eſprit. Ce miniſtre ne prend aucun repos ; & n'ayant pour demeure, pour lit, pour bureau & pour table, que la voiture qui le tranſporte d'un bout de la ville à l'autre, nuit & jour, & à chaque inſtant il parcourt tous les quartiers de Lisbonne. Sa préſence conſole les malheureux, diſſipe la crainte, fait renaître l'eſpérance. Par ſes ordres on éteint le feu, on enterre les cadavres, on les brûle dans de la chaux, ou on les porte à la mer. Douze bataillons forment un camp, d'où l'on détache des patrouilles contre les brigands qui troublent la tranquillité ; &

par-tout on éleve des gibets, où ces bandits ſubiſſent la peine due à leurs crimes. Des hommes ſont employés à fouiller dans les ruines, pour en retirer les effets ; d'autres ſont prépoſés pour les recevoir ; & afin qu'ils ne ſoient pas troublés dans leur travail par une populace curieuſe ou avide, huit régiments ſont continuellement occupés à l'écarter. Des ſubſiſtances arrivent des provinces par la mer, & éloignent la famine de la capitale. Par-tout les boutiques & les magaſins ſont ouverts ; & ſi en général les denrées ſe vendent un peu plus cher, le prix n'en eſt cependant point exorbitant, par les ſages réglements qui en fixent la valeur. On ſubſtitue aux égliſes détruites, des lieux propres au ſervice divin. On crée un tribunal pour les affaires urgentes, & principalement celles qui regardent le commerce maritime & le départ des vaiſſeaux. En moins de huit jours, il paroît trois cents ordonnances ſur les précautions à prendre, les malheurs à éviter, les pertes à réparer. Enfin, M. le marquis de Pombal, par ſon exemple, ſa fermeté & ſa prévoyance, retient le peuple de Lisbonne, prêt à aban-

donner une ville où ſes ſoins ont ramené l'eſpoir & l'abondance, en y maintenant l'ordre & la police. La fondation d'un nouvel empire peut elle être auſſi glorieuſe, que la conſervation d'un royaume, dont les plaies ſubites & multipliées demandoient les plus prompts remedes? Auſſi ce grand homme jouit-il à la fois, & dans un âge avancé, de la plus grande gloire que puiſſe acquérir un particulier, & de la plus grande autorité qu'un ſouverain puiſſe confier à un ſujet.

Né à Coïmbre, en 1699, d'une famille noble, Joſeph-Sébaſtien Carvalho fut élevé dans cette univerſité, & s'y diſtingua par un eſprit ſuperieur & de bonnes études. Il prit d'abord le parti des armes; & tout annonçoit qu'il étoit fait pour y réuſſir, une taille haute & avantageuſe, une force extraordinaire, un air noble, une phyſionomie impoſante, une belle figure; & malgré tous ces avantages, le jeune militaire quitta le ſervice, pour ſuivre la route des négociations. Il avoit épouſé une demoiſelle de l'illuſtre maiſon d'Aveiras; ce mariage, qui ne fut point approuvé des parents de ſa femme, eſt ce qui contribua le plus à lui faire embraſſer un nouvel état. Il fut en-

voyé à Vienne, en qualité de ſecretaire d'ambaſſade. Devenu veuf, & nommé enſuite ambaſſadeur dans cette même cour, il épouſa la niece du maréchal Daun. Ses talents ſupérieurs ſe développerent dans ſa nouvelle place ; & ſes dépêches firent l'admiration du conſeil de Lisbonne. On ſentit de quelle utilité pouvoit être dans le miniſtere un homme de ſon génie ; & malgré les cris de l'envie, qui craint toujours l'approche du mérite, il fut rappellé en Portugal.

Placé dans le conſeil dont il étoit l'oracle, il en fut bientôt le chef ; & dès qu'il vit dans ſes mains les rênes du gouvernement, il ne craignit point, pour le rendre plus abſolu, de s'expoſer au reſſentiment de ce qu'il y avoit de plus grand dans le royaume. Uniquement occupé d'accroître l'autorité de ſon maître, il ſubjugua tous les eſprits, vainquit tous les obſtacles, fit trembler les plus braves, & plier les plus fiers. Son génie univerſel embraſſe toutes les partie de l'état, attaque tous les abus, découvre tous les maux, & connoît les moyens de les guérir. Prévoyant tout, ne négligeant rien, il joint aux vues promptes & étendues la ſcience des détails, également doué de ce

génie puissant qui crée les entreprises, & de ce courage ardent qui les exécute. Ce ministre est le premier qui ait conçu l'espérance de délivrer sa nation du joug des Anglois relativement au commerce, & ait montré autant d'assiduité que de zele à jeter les fondements solides & durables de cette noble indépendance.

Ce n'est point assez pour lui d'être un grand homme d'état; il a encore la facilité d'écrire sur toutes sortes de matieres. Plusieurs ouvrages qui ont paru à Lisbonne contre les jésuites, contre l'infaillibilité du pape, sur l'agriculture, sur l'éducation, sont sortis de sa plume. Nul Portugais n'est plus instruit, plus capable de grandes choses, plus versé dans la politique, plus éloquent dans ses discours, plus fleuri dans sa conversation, plus doux dans le particulier, plus chéri de son roi, plus aimé du peuple, plus haï des grands, plus redouté de ses ennemis, plus poli envers les étrangers, plus ami des lettres qu'il protege par inclination & cultive par goût. Il sait qu'elles font la gloire d'une nation, & que, dans quelque pays que ce puisse être, cette gloire est un avantage réel, quoique l'utilité ne s'en fasse pas toujours sentir au vulgaire.

Perſuadé que la conſervation de l'état dépend en quelque façon de celle de ſa perſonne, M. le marquis de Pombal a, pour ſa ſûreté, une compagnie de quarante gardes à cheval, qui le ſuivent partout l'épée nue, tandis que le roi marche ſouvent ſans eſcorte, ou n'a, pour ſa garde ordinaire, qu'un détachement de la garniſon de Lisbonne.

Mais je reviens à cette ville, dont cette digreſſion m'avoit éloigné. N'ayant jamais eu de dénombrement ſûr de ſes habitans, on n'a pas ſu au juſte l'état des perſonnes qui ont péri dans ce déſaſtre. On a cru long temps qu'elle contenoit cinq cent mille ames; mais, en 1748, un Anglois oſa parier qu'on n'y en trouveroit pas trois cent mille. On a toujours été perſuadé que la cour de Londres avoit part à la gageure, & que la curioſité de ce particulier n'étoit autre choſe qu'un prétexte politique. Quoi qu'il en ſoit, ce pari, qui étoit très-conſidérable, fournit les moyens de faire un dénombrement exact, maiſon par maiſon; & il ne s'y trouva pas, en y comprenant même les étrangers, plus de deux cent quatre-vingt mille habitants. Mais comme le gouvernement ne prit point connoiſſance

de cette recherche, elle fut comme non avenue pour l'état politique ; & l'erreur populaire exiſte toujours.

Il n'étoit donc pas poſſible de ſavoir le nombre de ceux qui avoient péri dans le tremblement de terre, à moins que le miniſtere n'obligeât chaque particulier de donner une liſte des morts qui lui appartenoient : mais la prudence s'oppoſoit à cette déclaration : le Portugal étant un royaume déjà très-dépeuplé, cette nouvelle diminution de ſujets pouvoit fournir aux puiſſances voiſines l'occaſion de former quelque entrepriſe. Il étoit donc de l'intérêt de l'état, de cacher le nombre des hommes qu'il venoit de perdre ; mais on eſt perſuadé qu'il ſe montoit à près de vingt mille.

La plus grande mortalité étoit dans les égliſes, dont les voûtes, en s'écroulant, écraſerent ceux qui y faiſoient leurs prieres. Ce n'étoit heureuſement pas encore le temps des grand'meſſes : circonſtance qui a conſervé beaucoup de monde ; & l'on a remarqué que, par une autre circonſtance, le fort de ce fléau étoit tombé ſur le menu peuple ; car c'eſt un uſage établi en Portugal, que les perſonnes un peu à leur aiſe aient une chapelle dans leurs

maisons, où des voisins d'un certain ordre vont entendre la messe. Enfin, par une derniere circonstance, il se trouva que beaucoup de gens étoient alors à la campagne; parce que la saison du mois de novembre répondant ici à celle de notre mois de mai, les personnes riches jouissent, éloignées de la ville, des douceurs d'un second printemps.

Mais si le nombre des hommes qui périrent, fut moins grand qu'un pareil désastre ne sembloit le faire craindre, celui des édifices fut plus considérable qu'on ne devoit s'y attendre. De vingt mille maisons qui composoient cette capitale, à peine en resta-t-il le quart qu'on pût habiter; car, quoiqu'elles n'eussent pas été abattues, leurs fondemens étant ébranlés, le moindre mouvement pouvoit les renverser. L'alarme & l'épouvante s'étoient si fort répandues parmi les habitans, qu'ils détruisoient eux-mêmes le dessus des maisons, pour n'être pas écrasés sous leurs ruines. On compta trente-deux paroisses, outre la cathédrale, soixante petites églises, outre celle du patriarche, cinquante-trois palais, outre celui du roi, & neuf édifices publics, parmi lesquels étoient une des plus belles salles de spectacle de

l'Europe, trente couvents d'hommes & vingt-un de filles, entiérement abattus, ou conſidérablement endommagés.

On évalue ces pertes à deux cents millions, celle des maiſons particulieres à ſept cents, celle des meubles incendiés à douze cents, celle des vaſes ſacrés, ornements, ſtatues, tableaux, &c. à trente-deux millions. A l'égard de l'argent monnoyé, quoique, généralement parlant, le Portugal fût très-pauvre, il y avoit néanmoins à Lisbonne un nombre infini de Bréſiliens, dont les richeſſes en or étoient conſidérables. Tous ces tréſors furent enſevelis dans la terre, ou engloutis dans les flammes. La caiſſe de la douane, le tréſor du roi, celui des dépenſes extraordinaires eurent le même ſort; & l'on fait monter à plus de quatre-vingts millions la perte des diamants, tant de la couronne, que des dames Portugaiſes; la reine & les princeſſes ne conſerverent que ceux qui ſe trouverent alors ſur elles. Les rues des orfevres & des metteurs-en-œuvre furent celles qui ſouffrirent le plus, & du tremblement, & de l'incendie. Deux cents boutiques pleines de pierreries & de bijoux furent enſevelies ſous des ruines, ou conſumées par les flam-

mes. On assure que le total de ce qu'ont perdu les étrangers en argent ou en marchandises, passe deux cents quarante millions ; savoir, l'Angleterre cent soixante, Hambourg quarante, l'Italie vingt-cinq, la Hollande dix, la France quatre, la Suede trois, l'Allemagne deux, &c. On voit par ce détail, que ce sont les Anglois & les Hambourgeois qui ont le plus souffert, parce qu'en effet ils font ici le plus grand commerce ; les Hollandois se bornent à la commission.

Cet événement funeste a produit des effets divers parmi tous les négociants. Ceux qui étoient sur le point de faire banqueroute, ayant perdu leurs livres, se trouvèrent tout d'un coup débarrassés de leurs dettes. D'autres, qui avoient toutes leurs richesses dans leurs papiers, se virent en un moment réduits à l'indigence. Aussi dans les différentes relations qu'ils envoyerent à leurs correspondants, ils étoient tous guidés par des vues particulieres. Les uns voulant conserver leur crédit, n'eurent garde d'effrayer ceux qui leur avoient confié leur bien. Les autres grossirent le mal, pour faire entrer plus généreusement leurs créanciers dans cette perte. D'ailleurs l'abattement,

Digitized by Google

la douleur, la crainte, le déſeſpoir, la licence, la confuſion, le brigandage, qui regnent néceſſairement dans ces jours de calamité & de terreur, écartent les objets conſolants, & fixent les regards ſur ceux qui frappent d'une maniere plus ſenſible. Or qu'y a-t-il de plus effrayant, qu'un royaume totalement bouleverſé, une capitale couverte de ſes débris, des millions de maiſons incendiées, un peuple entier en proie aux flammes, vingt mille perſonnes frappées de mort, la fortune de deux cent mille ſujets détruite, & une perte de plus de deux milliards ?

« Cependant, diſoit un François, » ſecretaire d'ambaſſade à Lisbonne, » ſi l'on ne conſidere ce malheur que » du côté de la politique, le Portugal » n'a rien perdu dans cette révolution. » Le renverſement de quelques pierres, » de quelques édifices, l'anéantiſſement » de quelques marchandiſes qui appar- » tenoient preſque toutes aux étranges, » l'incendie de quelques meubles, & » la mort de quelques ſujets oiſifs, qui » n'étoient ni laboureurs, ni artiſans, » ne ſauroient former un vuide dans » ſon ſyſtême général. Le phénomene

» n'a porté que ſur des matériaux qui,
» bien-loin d'être la cauſe de la grandeur
» de cette monarchie, étoient au con-
» traire les ſources de ſa ruine. Les cours
» étrangeres auroient dû profiter de cet
» événement, pour achever de la tirer
» des mains des Anglois. Le grand coup
» d'état étoit de lui faire appercevoir
» l'abyme, auquel elle venoit d'échapper
» par un autre abyme; mais il falloit
» pour cela l'arracher à ſes anciens pré-
» jugés politiques, ſans quoi le phéno-
» mene étoit en pure perte pour les
» Portugais, & pour le reſte de l'Europe.
» Un de ces préjugés repréſentoit à
» cette nation les armes Eſpagnoles tou-
» jours prêtes à fondre ſur elle, dans la
» vue de s'emparer une ſeconde fois de
» ſon pays. Mais ſi les deſſeins qu'on
» prête à l'Eſpagne avoient quelque fon-
» dement, jamais moment n'eût été
» plus favorable. Dans la déſolation où
» ſe trouvoit le Portugal après le tremble-
» ment de terre, ſans capitale, ſans ar-
» gent, ſans vivres, ſans armées, ſans
» puiſſance; dans ce moment, où une
» terreur panique s'étoit emparée de
» tous les eſprits, où la crainte avoit ſaiſi
» tous les cœurs, où perſonne ne pen-

» ſoit aux affaires générales, & où cha-
» cun n'étoit occupé que de ſes intérêts
» particuliers, l'Eſpagne n'auroit eu
» qu'à faire avancer quatre ou cinq mille
» hommes, pour conquérir ce royaume.
» N'a t-on pas vu au contraire la cour
» de Madrid prendre part à ſon mal-
» heur, donner des ordres pour ſecou-
» rir cette monarchie, lui envoyer de
» l'argent, des ſubſiſtances? Epoque
» remarquable en Europe, & qui doit
» enfin diſſiper pour toujours le préjugé
» généralement reçu en politique, que
» les Eſpagnols ſont aux aguets pour
» ſaiſir le moment favorable de s'em-
» parer du Portugal.

» Les autres préjugés que les Anglois
» ont grand ſoin d'entretenir dans l'eſ-
» prit de la nation, & qui lui ont été
» plus funeſtes que le déſaſtre qui a aby-
» mé cette capitale, ſont que ce pays,
» naturellement ſtérile, ne peut ſuffire
» à la ſubſiſtance de ſes habitants; que
» l'agriculture lui devenant inutile, les
» autres ſont obligés de lui fournir le
» néceſſaire; que ce royaume n'a beſoin
» ni d'armées de terre ni de mer; qu'il
» eſt de l'intérêt de l'Europe de le ſou-
» tenir dans ſa poſition; qu'il eſt plus ri-

» che aujourd'hui, qu'il n'étoit avant la
» découverte de ſes mines; qu'il n'a pas
» beſoin de manufacture, & qu'avec
» ſon or, il peut avoir les genres fabri-
» qués à meilleur marché, qu'il ne
» les feroit lui même; que quand il vou-
» droit former de ces établiſſements, il
» n'en auroit pas le pouvoir, attendu
» que le phyſique du climat s'y oppoſe;
» que cette nation ne ſauroit ſe paſſer
» des étrangers; que ce ſont eux qui
» l'ont rendu plus ſociable, & de bar-
» bare qu'elle étoit, l'ont miſe au niveau
» des peuples policés; enfin, qu'il eſt
» dans l'ordre des choſes, que des peu-
» ples entiers ſoient oiſifs, tandis que
» d'autres travaillent.

» C'eſt pour avoir trop ſuivi ces maxi-
» mes, que le Portugal a ſubi le joug des
» Anglois, qui ne pouvoit manquer de
» cauſer ſa ruine, ſi ce dernier accident
» ne lui eût fourni les moyens de ſe ra-
» cheter de ces déſordres politiques.
» Avant cet événement, toutes les ré-
» formes qu'il auroit pu tenter, euſſent
» porté à faux. Lorſque les principes d'un
» gouvernement ſont une fois corrom-
» pus, les meilleures loix n'ont point de
» priſe; il faut alors un coup de foudre

» qui abyme tout. Ce royaume après
» ſon déſaſtre, ſe trouveroit dans le cas
» d'un peuple naiſſant. Le malheur gé-
» néral avoit mis une eſpece d'égalité
» dans les fortunes particulieres. Une
» calamité publique, pour l'ordinaire,
» réunit les cœurs & les eſprits. Que ne
» peut point alors un grand réforma-
» teur? L'habileté eſt de ſaiſir le mo-
» ment favorable, d'entrer dans les
» vues de ce grand événement. »

L'accident qui a détruit la capitale du Portugal, s'eſt fait ſentir dans toutes les autres parties du royaume. Les villes de Porto, de Santaren, de Sétubal, de Guimaraens, de Bragance, de Viana, de Lamego, de Cintra, de Villareal, de Beja, de Portalegre, d'Elvas, &c. préſentent, chacune en particulier, de triſtes veſtiges du dégât que les ſecouſſes y ont cauſé. Pluſieurs montagnes ont été fortement ébranlées, & quelques-unes ſe ſont entr'ouvertes. La crue extraordinaire des eaux du Tage, de la Guadiana, du Minho & du Douro, a produit des inondations qui ont interrompu preſque toute communication entre les différentes provinces.

Ces mêmes accidents ont affligé une

partie de l'Eſpagne, mais avec moins de violence. A Madrid, il n'y a eu que deux enfants d'écraſés, par la chûte d'une croix de pierre tombée du frontiſpice d'une égliſe. A Séville, quelques maiſons ont été abattues. A Gibraltar, une partie de la montagne, du côté du port, s'eſt écroulée ſur la ville, & y a cauſé quelque dommage. A Cadix, la mer s'eſt enflée; & il s'eſt élevé trois ou quatre vagues énormes, qui, venant à flots précipités, ſembloient devoir engloutir cette cité riche & commerçante. Elles ont renverſé une partie de mur, & ont pénétré dans l'enceinte, mais ſans ſe répandre fort avant; & il n'y a eu que quelques perſonnes de noyées. D'autres vagues paſſerent avec impétuoſité ſur la langue de terre qui conduit de Cadix à une iſle voiſine, enleverent tous ceux qui étoient deſſus; & plus de deux cents perſonnes y perdirent la vie.

De toutes les triſtes victimes de ce débordement imprévu, celle qui nous touche de plus près, & qui intéreſſe particuliérement le parnaſſe François, eſt le jeune Racine, petit-fils du grand poëte tragique de ce nom, & fils de l'auteur du *poëme de la grace*. Il étoit à

peine dans ſa vingt-deuxieme année, qu'il ſavoit déjà les langues anciennes & modernes ; il avoit de l'eſprit, du jugement, du goût & du talent pour la poéſie ; joignoit aux avantages de la figure les mœurs les plus douces, & donnoit lieu de croire que s'il avoit ſuivi la carriere de ſes peres, il eût marché glorieuſement ſur leurs traces. Mais, renonçant aux muſes pour ſuivre la fortune, il abandonna les lettres pour le commerce. Il en étudia la théorie dans les meilleurs ouvrages de ce genre, & voulut en acquérir la pratique dans la ville la plus marchande de l'Europe.

Il avoit fait ; avec un de ſes amis la partie d'aller dîner, le premier de novembre, chez ſon aſſocié qui demeuroit dans le village de l'iſle ; ils eurent le malheur de ſe trouver ſur la chauſſée lorſque la mer la couvrit ; & ils y périrent tous deux. Le corps du jeune Racine fut trouvé & reconnu le lendemain parmi pluſieurs autres ; & l'on porta ſes triſtes reſtes dans l'égliſe cathédrale où il fut inhumé. Toute la nation Françoiſe aſſiſta, pénétrée de douleur, à cette cérémonie funebre ; car quoiqu'il n'y eût que ſix ſemaines qu'il

fût arrivé dans ce pays, il s'étoit fait généralement aimer.

L'Afrique a éprouvé les mêmes malheurs que l'Eſpagne & le Portugal. Les deux tiers des maiſons de Méquinès, dans la Barbarie, ont été renverſés: quatre mille Maures, & plus de huit mille juifs y ont péri. Peu de jours après, la terre s'eſt entr'ouverte; & la ville a été engloutie de façon, qu'il n'en reſtoit plus de veſtige. A Maroc, plus de douze mille perſonnes furent enſevelies ſous les ruines des maiſons; & à quelques lieues de là, deux camps Arabes périrent de la même maniere: le terrein s'étant ouvert, ſe changea en un gouffre effroyable qui les abſorba. Six mille hommes de cavalerie, cantonnés dans les environs, eurent le même ſort.

En parcourant toutes les côtes d'Afrique, & de là paſſant en Italie, en Bohême, en Pruſſe, en Suede, dans le Groenland, dans les iſles de l'Océan & dans celles de l'Amérique, on ne trouvera aucun de ces pays, qui n'ait reſſenti quelques ſecouſſes de ce tremblement général, qui paroît avoir ébranlé toute l'étendue de notre globe, & a porté dans toutes ces contrées la déſolation & l'effroi.

Un pareil événement ne pouvoit manquer de réveiller la ſagacité de nos phyſiciens, & de faire naître beaucoup de ſyſtêmes & de conjectures, pour expliquer les cauſes, connoître les ſignes, & prévenir les dangers de cet effrayant phénomene. Les uns poſent pour principe, qu'il y a des cavités dans les entrailles de la terre, & que dans ces cavités, il ſe forme des amas prodigieux de matieres combuſtibles, comme du ſoufre, du nitre, du vitriol, du bitume, &c. « Si une pierre, diſent ils, détachée de » la voûte de ces antres profonds, vient à » tomber ſur une autre pierre, & qu'une » étincelle jailliſſe ſur un amas de bitume ou de ſoufre, il ſe fait ſur le champ » une fermentation entre les parties » ſulfureuſes, qui y cauſe un incendie. » Les croûtes inflammables, attachées » à la ſurface intérieure des cavités » ſouterraines, s'embraſent ſucceſſivement; & ſi le feu ne trouve aucune » iſſue pour s'échapper, ces matieres » ſe raréfient; l'air ſe dilate; il briſe les » cellules dans leſquelles il eſt comprimé; & ſon action réunie eſt alors ſi terrible, qu'il fait trembler la contrée qui » eſt au deſſus, ſouleve des maſſes énor-

Digitized by Google

» mes, perce les montagnes, fait voler
» les rochers, renverse les villes, &
» bouleverseroit des régions entieres,
» si de loin en loin il ne s'ouvroit des
» volcans, par où l'embrasement s'éva-
» pore. La force prodigieuse de ces
» feux souterrains vient donc, comme
» celle de la poudre à canon, des res-
» sorts de l'air emprisonné dans des
» corps combustibles, & de la résistance
» de la terre, qui sert, comme celle
» du canon, à faire agir plus de ressorts
» à la fois. Les tremblements de terre
» sont donc un des principaux effets de
» ces mêmes feux, à peu près comme
» la poudre, allumée dans les mines,
» souleve & fait sauter un bastion. »

Autre explication, qui differe peu de la précédente. « On sait qu'il y a dans
» la terre des matieres susceptibles d'in-
» flammation ou d'effervescence, ran-
» gées par lits, par veines, par sillons,
» par couches, seules ou mêlées, en
» plus ou moins grande quantité, mais
» répandues de toutes parts. Elles sont
» nécessaires pour la fermentation in-
» térieure, pour la circulation univer-
» selle, pour fomenter une chaleur
» constante, qui sert à la végétation, à

Digitized by Google

» l'entretien des ſources communes, à
» la conſervation des ſources chaudes
» & des fontaines minérales, à tous les
» météores ignés, enfin au méchaniſ-
» me entier de notre globe. Ces matie-
» res humectées s'échauffent, fermen-
» tent, s'enflamment même quelquefois;
» ce qui eſt prouvé par de fameuſes ex-
» périences. Lémery, qui a ſi bien imité
» les procédés de la nature, mettoit en
» terre cinquante livres d'un mélange
» de ſoufre & de limaille de fer; il
» humectoit la terre peu à peu; & au
» bout de huit ou neuf heures, on
» voyoit une petite image de l'Etna ou
» du Véſuve: il y avoit tremblement,
» éruption, fumée & flamme. Les
» lieux où il y a le plus de ces matieres
» raſſemblées, ſont auſſi les plus ſujets
» aux tremblements. Si elles étoient
» toutes accumulées dans un même en-
» droit, leur inflammation ſeroit capa-
» ble d'embraſer le globe entier; peut-
» être même eſt-ce ainſi qu'il finira.

» Quand il ſeroit vrai, diſent d'autres
» phyſiciens, qu'on pût appliquer ces
» hypotheſes à quelques tremblements
» de terre, particuliers à certains lieux,
» elles ne pourroient jamais ſervir à

Digitized by Google

» rendre raiſon de celui qui, en 1755,
» a ébranlé tout l'hémiſphere. Si en effet
» ſon principe étoit dans l'inflammation
» des ſoufres & des bitumes, qui
» pourroit calculer la quantité de ces
» matieres qui ont dû s'enflammer?
» Quelle auroit été l'excavation de ces
» mines naturelles? La plus violente
» exploſion d'une mine artificielle,
» bâtie ſelon toute les regles, & char-
» gée de huit milliers de poudre, ne
» s'étend pas au delà de ſoixante pieds.
» Il faudroit donc ſuppoſer une quan-
» tité de ſoufre & de bitume, qui ſe
» trouvât en proportion avec l'étendue
» des ſecouſſes; ce qu'on ne ſauroit ad-
» mettre. La *ſimultanéité* des commo-
» tions, ſi je puis parler ainſi, eſt un
» autre écueil où vient ſe briſer cette hy-
» potheſe. On en a ſenti en même temps,
» en des lieux très-éloignés: cet effet ne
» peut ſe concilier avec les loix du mou-
» vement, ni par conſéquent avec les
» cauſes qui agiſſent dans les mines. »

Il faut donc avoir recours à un autre principe, & on croit le trouver dans le feu élémentaire & électrique, qui exiſte par-tout. Par-tout la même activité peut vaincre la réſiſtance de tous les corps,

conſtitue l'eſſence du reſſort de l'air, donne à l'eau la fluidité & l'expanſion, pénetre les matieres les plus dures, fournit la ſource de la lumiere & du feu que nous voyons, & porte la propagation inſtantanée de ſon mouvement à des diſtances incroyables. En un mot, on veut que l'électricité ſoit la principale cauſe des tremblements de terre, comme d'une infinité d'autres phénomenes. Mais, dira-t-on, cette cauſe eſt bien myſtérieuſe. Soit; mais elle n'en exiſte pas moins. On ne connoît point le fluide magnétique; on ne laiſſe pas de raiſonner ſur les propriétés de l'aimant.

Il eſt queſtion préſentement de connoître les ſignes par leſquels on peut prévoir les tremblements de terre; ces ſignes ſe trouvent réunis dans la triſte époque de la deſtruction de Lisbonne. « La ſéchereſſe & la ſtérilité » avoient affligé l'Eſpagne & le Portugal. La contagion avoit menacé » de détruire, dans toute l'Europe, » l'eſpece des animaux la plus utile & » la plus néceſſaire. Depuis ſix mois, il » y avoit eu des bouleverſements dans » les montagnes d'Angleterre, & de » nouvelles éruptions dans les volcans.

» Le renverſement total de la ville de
» Quito, des inondations univerſelles
» cauſées par la fonte extraordinaire des
» neiges, des mouvements irréguliers &
» des altérations ſenſibles dans les
» eaux, de grandes agitations dans l'air,
» des météores étranges, des pluies de
» terre, ſemblables à celles que vomiſ-
» ſent les volcans; tous ces effets avoient
» précédé la cataſtrophe de Lisbonne.
» Chacun de ces ſignes eſt équivoque,
» ſans doute, quand il eſt iſolé; mais
» lorſqu'ils ſont accumulés & ſe mani-
» feſtent en même temps, il y auroit
» du danger à s'endormir dans une ſécu-
» rité philoſophique. Tous les animaux
» qui vivent dans l'air, ſur la terre &
» dans les eaux, peuvent encore ſervir
» d'avertiſſement par leurs inquiétudes,
» ou donner l'exemple par leur fuite.
» La phyſique offre une reſſource,
» pour prévenir ces calamités. On peut
» faire ce qui ſe pratiquoit dans un
» canton de la Perſe, qui, par ſa ſitua-
» tion & ſa nature, étoit expoſé à de
» fréquents tremblements de terre. On
» donnoit iſſue aux matieres bitumi-
» neuſes, en ouvrant des ſoupiraux
» qui leur coupoient toute commu-
» nication.

» nication. C'étoit éventer la mine ; c'é-
» toit prévenir les éploſions ; en un mot,
» c'étoit une précaution que les Perſans
» prenoient avec ſuccès. On pratiquoit
» depuis long-temps, parmi nous, des
» puits & des boyaux dans les carrieres
» & dans les mines, ſoit pour évacuer
» les eaux, ſoit pour en chaſſer le mau-
» vais air. Si les Romains avoient connu
» l'art de couper & de détourner les
» exhalaiſons ſouterraines, ils auroient
» pu l'appliquer aux environs du Véſuve ;
» & Herculanum, dont il ne reſte que
» le ſouvenir & quelques débris, ſubſiſ-
» teroit probablement encore. Par la
» même induſtrie, Lisbonne auroit peut-
» être conſervé plus de vingt mille habi-
» tants & une fortune de deux milliards.
» Il dépend donc des Portugais, des Eſ-
» pagnols, & de tous les autres peuples
» menacés de tremblements de terre,
» d'imiter les Perſans, & de tenter les
» mêmes moyens qui réuſſiront certaine-
» ment, ſi le local le permet, c'eſt-à-
» dire, ſi les foyers ſont ſuperficiels &
» peu étendus ; car s'ils étoient vaſtes
» & profonds, toute la puiſſance hu-
» maine ne pourroit mettre un frein à
» ce terrible phénomene. »

Le Portugal eut à peine réparé les maux causés par le funeste événement dont on vient de rendre compte, qu'un événement non moins funeste le replongea dans d'autres malheurs : je parle de la conspiration contre la personne & la vie du roi, qui éclata en 1758.

Le 3 de septembre, à onze heures du soir, ce prince revenant d'une petite maison de campagne (quelques-uns disent de chez la jeune comtesse d'Atoguia) accompagné d'un seul valet-de-chambre, trois hommes à cheval se présentent devant la voiture. L'un d'eux, armé d'une carabine, la dirige contre le monarque (d'autres disent contre le postillon); mais heureusement le coup ne part pas; & le postillon effrayé presse ses mules, & fuit à toutes brides. Dans le même instant, les deux autres tirent par derriere. Les fusils chargés de grosse mitraille, font au dossier de la chaise deux ouvertures circulaires; & croyant avoir tué le roi, qui n'est que blessé, les assassins s'éloignent, & prennent la fuite.

On conduit sa majesté chez son chirurgien, Antoine Soarès, ci-devant éleve de notre célebre Alliot. On frappe à la porte; on croit dans la maison que ce

ſont des voleurs; on ſort du lit avec crainte; on deſcend : Soarès effrayé reconnoît le roi, le voit baigné dans ſon ſang, examine les bleſſures qu'il a au bras & à l'épaule, & en tire des balles, du cuir, de l'étoffe & du linge; il les panſe, raſſure le prince, & le fait tranſporter au palais.

Quelle déſolation pour la famille royale! On ignore les auteurs de l'aſſaſſinat; la cour veut le cacher; mais, en moins de deux jours, tout le public en eſt inſtruit. On travaille, dans le plus grand ſecret, à connoître les conjurés. Rien ne tranſpire : perſonne ne manque à Lisbonne; ſur qui faire tomber les ſoupçons? D'ailleurs eſt-ce au roi qu'on en vouloit? Eſt-ce au valet-de-chambre, qu'on croyoit ſeul dans la voiture? Les ſentiments ſont partagés. Ceux qui paroiſſent mieux inſtruits, aſſurent que c'eſt au monarque même.

Dans ces circonſtances, il paroît un édit qui promet les récompenſes les plus flatteuſes à ceux qui révéleront les auteurs ou les complices. Tout commerce par terre & par mer eſt interdit, juſqu'à ce que cette grande affaire ſoit éclaircie : les vaiſſeaux mêmes que les Anglois ont

dans les ports, ſe ſoumettent à n'en pas ſortir ſans la permiſſion de ſa majeſté. On fait dans toutes les maiſons des viſites très-rigoureuſes ; on ſaiſit toutes les armes qu'on y trouve ; on arrête des perſonnes de tout état ; la ville entiere eſt dans la conſternation ; chacun tire des conjectures affligeantes ; & la terreur eſt peinte ſur tous les viſages.

On découvre enfin les chefs du complot ; ils ſont arrêtés & mis dans les fers. Les principaux ſont le duc d'Aveiro, grand-maître de la maiſon du roi, de la famille des Tavora, le comte d'Atoguia, &c. Ces criminels ſubiſſent la queſtion par les mains des chirurgiens de l'inquiſition, qui ſont les ſeuls qui ſachent bien la donner. Il réſulte de leur aveu, & du jugement qui fut porté en conſéquence, « 1°. que le duc d'Aveiro avoit conçu » une haine implacable contre le roi, » tant parce que ſa majeſté n'avoit pas » voulu qu'il réunît à ſes biens patrimo- » niaux, les riches bénéfices qu'avoient » poſſédé, pendant leur vie, les admi- » niſtrateurs de ſa famille, que parce » qu'elle s'étoit oppoſée au mariage du » marquis de Gouvea, fils du duc, avec » la ſœur du duc de Cadaval, dont il

» vouloit faire tomber tous les biens dans
» ſa maiſon ; 2°. que le même duc d'A-
» veiro, animé d'un eſprit d'orgueil &
» d'ambition, entendoit dire, avec com-
» plaiſance, qu'il n'y avoit plus de degré
» où il pût monter, que le trône même ;
» 3°. que ce ſeigneur, qui avoit toujours
» été mal avec les jéſuites, tant que ces
» peres étoient bien à la cour, ſe récon-
» cilia avec eux, dès qu'il les vit diſgra-
» ciés ; 4°. que recherchant tous ceux
» qui paroiſſoient mécontents du gouver-
» nement, ils tenoient enſemble de fré-
» quentes conférences, dont le réſultat
» étoit toujours, qu'on ne pouvoit opérer
» le changement néceſſaire de l'adminiſ-
» tration préſente, que par la mort du roi.
» On fit entrer dans cette déteſtable
» confédération, la vieille marquiſe de
» Tavora, malgré ſon ancienne aver-
» ſion pour le duc, dont elle voyoit,
» avec douleur, la maiſon élevée au
» deſſus de la ſienne. Ce qui entraîna la
» marquiſe dans ce parti, eſt le chagrin
» de n'avoir pu obtenir, pour ſon mari,
» le titre & la qualité de duc, qu'elle
» avoit ſollicités avec autant de vivacité
» que de hauteur. Choquée de ce refus,
» elle ſe réconcilia avec le duc d'Aveiro,

» ſon beau-frere, & entra dans le com-
» plot. On dit, dans le jugement,
» qu'elle s'y diſpoſa par une retraite ſpi-
» rituelle ſous la direction des jéſuites,
» ſpécialement du pere Malagrida, &
» qu'elle devint dès-lors un des princi-
» paux chefs de la conſpiration. Elle
» n'eut pas de peine à y amener ſon
» mari, ſur lequel elle avoit un empire
» abſolu, ainſi que ſur toute ſa famille,
» c'eſt-à-dire, ſes fils, ſes filles, ſon
» gendre & ſes beaux-freres, qu'elle en-
» traîna dans cette même conjuration. Ils
» ſe cotiſerent tous, & firent enſemble
» une ſomme de douze cents livres,
» qu'ils diſtribuerent à trois ſcélérats
» chargés de l'exécution de l'aſſaſſinat.
» Ils ſe partagerent enſuite eux-mêmes
» en deux embuſcades, afin que ſi ſa
» majeſté échappoit à la premiere, elle
» ne pût manquer de périr dans les autres.
» Mais ſa bleſſure l'ayant obligée de re-
» tourner ſur ſes pas, pour gagner la mai-
» ſon du chirurgien, elle évita heureuſe-
» ment ces deux troupes de conjurés.

» Le ſuccès ne répondant point à
» l'attente des coupables, le duc d'A-
» veiro prit entre ſes mains la carabine
» qui avoit raté le poſtillon, & dit en co-

» lere : que tous les diables t'emportent,
» puiſque c'eſt ainſi que tu me ſers !
» *Valhaô-te os diabos, que qũando eu te*
» *quero, naô me ſerves;* & le marquis
» de Tavora témoignant quelque doute
» ſur la mort du roi, le même duc lui
» dit ces autres paroles : *Naô importa,*
» *que ſe naô morreo, morrera.* N'impor-
» te ; s'il n'eſt pas mort, il mourra. »

Je paſſe ſur une infinité d'autres détails rapportés dans le jugement, pour ne plus vous parler que du ſupplice. Le 13 de janvier de l'année 1759, c'eſt-à-dire, plus de quatre mois après l'aſſaſſinat, tout ayant été préparé dans la place où devoit ſe faire l'exécution, deux régiments de cavalerie & deux d'infanterie vinrent s'y ranger à huit heures du matin, en débordant ſur le chemin par où les criminels devoient paſſer. Auſſi-tôt on vit arriver la marquiſe de Tavora dans une chaiſe à porteurs. Elle parut ſur l'échafaud avec un viſage tranquille ; & après qu'elle eut été attachée ſur un tabouret, le bourreau lui trancha la tête. Ses deux fils, le comte d'Atoguia ſon gendre, & quelques domeſtiques furent d'abord étranglés, & eurent enſuite les membres briſés de huit coups de maſſue. Le marquis de Tavora,

Digitized by Google

étant censé avoir entraîné ses enfants dans le crime, fut rompu vif, & souffrit ce tourment sans proférer une parole, sans faire la plus légere plainte, sans jeter le moindre cri. Le duc d'Aveiro, condamné au même supplice, arriva le dernier, la tête nue, l'air abattu, désespéré; & lorsqu'on lui rompoit les membres, il poussoit des hurlements affreux, & faisoit des cris horribles. On attacha ensuite à des poteaux ceux qui avoient tiré contre le roi, & l'on mit le feu à un bûcher qu'on avoit dressé autour d'eux. On y brûla les corps de tous ceux qu'on venoit d'exécuter, & quand ces cadavres furent consumés, le bourreau recueillit les cendres, & les jeta dans la mer. Le marquis de Gouvea, fils du duc d'Aveiro, fut rasé, & envoyé aux chartreux d'Ebora. La jeune comtesse d'Atoguia fut, par ordre du roi, reléguée dans un couvent.

Ainsi furent éteintes les deux maisons les plus florissantes du Portugal. Le marquis de Tavora, après avoir commandé dans les Indes, comblé d'honneurs & de biens, étoit devenu conseiller de guerre, & chef de la cavalerie. Au moment de son supplice, les deux régiments lui tournerent le dos, en preuve de son ignominie,

Digitized by Google

parce qu'il étoit leur général. Le roi, forcé de punir tant d'illuſtres coupables, étoit pénétré de la plus vive douleur, & répandoit des larmes ameres ſur le ſort de ces malheureux. La reine & les princeſſes étoient en pleurs & en prieres pendant tout le temps de ces terribles exécutions.

Les jéſuites impliqués dans cet énorme parricide, avoient déjà encouru la diſgrace de la cour au ſujet de leurs miſſions du Paraguai. Lorſque l'Eſpagne céda au Portugal la ville du Saint-Sacrement & ſes dépendances, on les accuſa de s'être oppoſés à cet accord, & d'avoir fait révolter les peuplades qui devoient paſſer ſous la domination Portugaiſe. La province de Saint-Nicolas ſe ſouleva en 1751 ; &, ſi l'on en croit quelques relations, elle mit treize mille combattants en campagne, ſous les ordres de deux jéſuites. Ces griefs, joints à d'autres accuſations, firent renvoyer ces religieux de la cour de Lisbonne, avec des reproches très-vifs aux ſupérieurs de l'ordre, accompagnés de toutes les marques d'une diſgrace éclatante.

Inſtruit de ces plaintes, le pape, par un bref daté du mois d'avril 1758, nom-

ma, établit & conſtitua viſiteur & réformateur de la compagnie de Jeſus en Portugal, le cardinal Saldhana. Ce prélat, uſant de ſes pouvoirs, viſita les maiſons de la ſociété, & fit enſuite ſignifier à ces peres, que, dans trois jours, ils euſſent à lui remettre les clefs de tous leurs magaſins, les livres de comptes & de correſpondance, avec la déclaration de leurs marchandiſes, lettres de change, effets mobiliers, & l'état de leurs biens-fonds, rentes, bénéfices, redevances & revenus. Dans le même temps, le cardinal patriarche & archevêque, dom Joſeph-Manuel Athalaïa, leur ôta le pouvoir de prêcher & de confeſſer, & les réduiſit à la ſeule permiſſion de dire la meſſe. Il leur fut auſſi défendu de viſiter les priſonniers, & de faire uſage de leur apothicairerie pour vendre des médicaments au public.

C'eſt dans ces circonſtances, qu'arriva l'horrible attentat qui mit en danger les jours du roi, & cauſa les ſanglantes exécutions dont on vient de faire le récit. Les jéſuites furent ſoupçonnés d'avoir voulu ſe venger; & dès ce moment, les peres Malagrida, Mathos & Alexandre furent arrêtés

Digitized by Google

comme complices de l'aſſaſſinat. Ils ne furent cependant point punis avec les autres criminels, ſoit qu'en effet ils ne fuſſent pas auſſi coupables qu'on le prétendoit, ſoit que l'on fût encore aſſez ſimple en Portugal, pour croire qu'on ne pouvoit condamner des religieux à mort, ſans le conſentement du ſaint ſiege. Les cours de Rome & de Lisbonne furent long-temps en querelle à ce ſujet; & l'on alla juſqu'à craindre que les Portugais ne ſecouaſſent le joug ultramontain, comme avoient fait autrefois les Anglois; mais le miniſtere montrant autant de fermeté que de condeſcendance, laiſſa les trois jéſuites en priſon, & chaſſa tous les autres du royaume. Le roi fut enfin réduit à l'expédient de livrer Malagrida à l'inquiſition, comme hérétique & faux prophete; & en cette qualité, ce jéſuite fut condamné au feu, ſans qu'on l'interrogeât ſeulement ſur le crime de parricide.

M. le comte d'Oeiras profita de la circonſtance de cet aſſaſſinat, pour affermir le trône, écraſer la nobleſſe, abaiſſer le clergé, diminuer le pouvoir des Anglois, & augmenter le nombre des troupes. Rien n'étoit plus miſérable que

la milice Portugaiſe, juſqu'à la guerre de 1762. A peine y comptoit-on dix mille hommes ; encore étoient-ce moins des ſoldats que des payſans, ſans uniformes, ſans armes, demandant l'aumône, & dont les officiers ſervoient à table leurs colonels. Aujourd'hui l'infanterie, aſſez bien diſciplinée pour les manœuvres de l'exercice, mais non pour les grandes opérations de la guerre, eſt de trente-trois bataillons, faiſant enſemble vingt-ſix mille hommes ; la cavalerie, de vingt-ſix eſcadrons, ou de quatre mille cavaliers, montés ſur d'excellents chevaux d'Andalouſie & de Beïra. Je ne parle pas de plus de cent mille payſans, qui ſervent ſans paie, mais que leur genre de guerre, d'embuſcades & de ſurpriſes rend formidables. Ajoutez encore quatorze eſcadrons de cuiraſſiers aſſez bien exercés, un régiment de volontaires à pied & à cheval, compoſé de douze cents hommes, trois bataillons d'artillerie, & un corps de génie.

Les Portugais ont, comme nous, des lieutenants-généraux, des maréchaux de camp, &c. ; mais ils ne connoiſſent ni intendants d'armée, ni état-major, ni commiſſaires des guerres. Les hôpitaux ne

ſont point aux frais du roi, ce ſont des moines qui en ont ſoin. Les arſenaux m'ont paru, en général, très-mal pourvus, & le corps du génie encore plus mal compoſé. Il n'y a de bons ingénieurs, de bons officiers d'artillerie, que des étrangers. Le comte de la Lipe, ſeigneur Allemand, qui peut être regardé comme le reſtaurateur de la milice Portugaiſe, a le titre de capitaine-général, qui équivaut à celui de nos maréchaux de France.

Ce pays a plus de places fortes qu'il ne lui en faut; & elles ne peuvent pas toutes être garnies de troupes. Les principales ont une garniſon militaire, & les autres ſeulement une garde bourgeoiſe. Le guet de Lisbonne n'a point d'uniforme. Très-peu de gentilshommes entrent au ſervice, parce que très-peu en obtiennent la permiſſion. Comme ils ont porté autrefois l'audace & la tyrannie juſqu'au dernier période, le miniſtre ne laiſſe ſervir que ceux qui lui ſont ſpécialement attachés.

Les ſoins du gouvernement ne font point négliger au marquis de Pombal la reconſtruction de la capitale. Cette ville, en y comprenant les fauxbourgs, a aujourd'hui plus de deux lieues d'étendue

le long du Tage; mais ſa prodigieuſe inégalité en rend les embelliſſements très-difficiles. Il n'y a qu'un beau terrein ſur le bord du fleuve, où étoit ci-devant le palais royal. C'eſt à préſent une grande place, où l'on entre par la rue Auguſte, qui eſt terminée par un portique. Cette place, qui n'eſt point encore achevée, & où doit être poſée la ſtatue du roi, a, d'un côté, la douane & l'arſenal, & de l'autre, la bourſe. Le reſte de ce terrein eſt occupé par de longues & belles rues, bien alignées, bien pavées, ornées de beaux édifices, & bâties de maiſons uniformes. Lisbonne doit être embellie d'un jardin public, dont on a déjà tracé le plan, & auquel on travaille. On parle auſſi de conſtruire des ſalles de ſpectacles; car il y a ordinairement ici trois théatres, ſur l'un deſquels on joue des opéra bouffons Italiens; & aux deux autres, on donne des pieces Portugaiſes, dont la plupart ſont traduites du François ou de l'Eſpagnol. L'excellent compoſiteur de muſique, le ſieur Perès, connu dans toute l'Europe pour un des plus habiles muſiciens de ce ſiecle, vit en Portugal.

Pour remplacer les jéſuites, M. de

Pombal a établi, dans leur maiſon de Lisbonne, le college des nobles. Il a auſſi fondé dans différents quartiers de cette ville, ainſi que dans les provinces, des profeſſeurs habiles, qui, ſoumis à un directeur-général des études, y tiennent des écoles gratuites, où l'on enſeigne le Latin, le Grec, les humanités & la rhétorique. L'univerſité de Coïmbre, fournie d'excellents maîtres, eſt réſervée pour les claſſes ſupérieures.

Les réglements que le miniſtre a faits lui-même à ce ſujet, ſont admirables, & entrent dans tous les détails d'une éducation fort étendue. Il veut que ſes concitoyens ſoient inſtruits, & qu'il ſe forme encore parmi eux des écrivains diſtingués, qui faſſent renaître les beaux jours de la littérature Portugaiſe; bien différent de ces hommes médiocres, qui, jaloux de voir les gens de lettres, que par dériſion ils appellent *des auteurs*, fixer les regards de la nation & honorer leur patrie, feignent ridiculement de les dédaigner, & ſont d'autant plus injuſtes à leur égard, qu'eux-mêmes, s'ils paroiſſent avoir quelque eſprit, quelque goût, quelques connoiſſances, c'eſt aux écrits de ces mêmes

auteurs qu'ils en ſont redevables. D'ailleurs M. de Pombal ſait que les gens de lettres ſont les citoyens les plus doux, les plus honnêtes, les plus modeſtes, les plus remplis de probité; que c'eſt à eux que l'état confie le ſoin de développer les principes de toutes les vertus; que nés pour éclairer leur nation, ils ſont faits pour donner le ton à leur ſiecle, mettre le prix aux actions, & les humains à leur place; qu'ils doivent être d'autant plus courageux, qu'ils ont à braver également & l'inſolent mépris des uns, & les propos imbécilles des autres; mais que la juſte renommée, en flétriſſant leurs adverſaires, ne manque jamais de couronner leurs nobles efforts; qu'aux yeux de la raiſon éclairée, les dons de l'eſprit l'emportent ſur la fortune, les dignités, la naiſſance; que leur empire embraſſe l'univers, & que leur gloire franchiſſant les bornes du tombeau, ne connoît plus que celles de l'immortalité.

Fin du ſupplément.

BIBLIOTECA NAZIONALE
Fondo
Napoli
696827

TABLE
DES MATIERES
Contenues dans ce volume.

LETTRE CLXXIX.

La Côte d'Yvoire.

Etendue & situation de ce pays. Page 5
Histoire du prince Aniaba. 6
Les François s'établissent à Issini. 7
Du roi d'Issini, & de ses femmes. 8
Les amours de la reine de Guiomré. 10
Peuples du pays; les Quaquas. 12
Leur commerce avec les Européens. 20
Productions du pays; les éléphants. 25

LETTRE CLXXX.

Côte de Malaguette.

Situation & description de cette côte. 28
Détails sur le prince Pierre, roi de Sestre; sur ses enfants, sur ses sujets. 29
Productions, entr'autres le poivre. 38
Le cap Mesurado; son commerce. 39
Les Quojas & autres habitants de cette côte. 40
Habitants des bords de Sierra-Leona. 46
Usages du royaume de Barré. 47
Climat; productions; le calebassier. 49
Les animaux de Sierra-Leona; le lion. 52

Digitized by Google

LETTRE CLXXXI.

Le Sénégal.

Mœurs des habitants du Sénégal. 59
Les îles de Biſſao ; leur gouvernement. 61
Uſages du roi & des habitants. 63
Cachao occupée par les Portugais 67
Caractere des negres de cette ville. 68
Eſpece ſinguliere d'aventuriers nocturnes. 69
Uſages des femmes : jalouſie des maris. 72
La riviere de Gambra ; uſages des habitants. 73
Aventure qui les brouille avec les Anglois. 75
Comptoirs des Anglois ſur la Gambra. 77
La nation des Madingues, ſes coutumes. 79
Poëtes & muſiciens du pays. 82
On y révere Mumbo-Jumbo. 84
Voluptés des rois Mandingues. 87
En quoi conſiſtent leurs revenus. 88
Les Oualofs, autre nation de la Gambra. 90

LETTRE CLXXXII.

Suite du Sénégal.

Isles du cap Verd ſoumiſes aux Portugais. 94
Leurs productions : leur commerce. 96
Habitants de San-Yago, île principale. 98
L'iſle de Mai, & autres. 102
Rufiſco, ſes habitants, ſes uſages. 107
Les Sereres, nation indépendante. 110
Gorée poſſédée par les François. 111
Leur commerce avec les rois voiſins. 114
Mauvaiſe conduite des François. 117
Fourmis dans l'iſle de Gorée. 118
Multitude de poiſſons. 119

Digitized by Google

Ils ſont la proie des animaux carnaciers. 120
Expériences auxquelles ils donnent lieu. 121
Les trombes de feu, phénomene ſingulier. 122
Huîtres qui ſe cueillent ſur des arbres. 123
Déſordres cauſés par les ſauterelles. 124
Reſpect qu'on a pour les ſerpents. 125

LETTRE CLXXXIII.

SUITE DU SÉNÉGAL.

FAUCONS du lac des Serres. 127
Le damel, ſouverain de Kayor. 128
Il ſe diſpenſe des loix du mariage. 129
Ce qu'il penſe du roi de France. 130
Il vend les femmes infidelles. 131
Troupes, habillements, armes, manœuvres militaires. 132
Deſcription de la riviere du Sénégal. 134
Comment on arrive à l'iſle Saint-Louis. 137
Les iſles que forme le Sénégal. 138
L'iſle de Saint-Louis; uſage des habitants 139
Le gouverneur avec les rois du pays. 141
Le grand Brack, roi de Hoval, renouvelle un traité d'alliance avec les François. 145
Le gouverneur reçoit la viſite des ſœurs du roi, & la leur rend. 147
Maniere dont ce roi rend la juſtice. 150
Déſert où eſt l'arbre qui porte la gomme. 151
Deſcription du lac de Kayor. 154

LETTRE CLXXXIV.

SUITE DU SÉNÉGAL.

LES états du ſiratik, rois des Foules. 156
Deſcription d'un bal, nommé Folgar. 157

Digitized by Google

Le firatik & le gouverneur de S. Louis. 159
Le cortege du roi des Foules. 162
Troupes qu'il peut mettre en campagne. 163
Ordre de ſucceſſion dans ſon royaume. 164
Productions & commerce du pays. 166
Maniere de vivre du firatik. 168
Comment il rend la juſtice à ſes peuples. 169
Leur caractere, leurs occupations. 170
Commerce ſingulier des François. 172
Royaume de Bambouk, fertile en or. 174
Son gouvernement; ſes productions. 175
La ville de Dramanet, ſon commerce. 176
Royaume de Galam; ſes caracteres. 177
Le royaume de Caſſon. 178
Uſages du Sénégal; circonciſion des filles. 179
L'eſprit infernal, qu'ils nomment Horey. 180
Les marabouts, prêtres du pays. 181
Religion des negres; leur nourriture. 185
Le tamarin, commun au Sénégal. 187
L'iſle où eſt ſitué le village de Sor. 188
Comment on paſſe les rivieres. 189
Les giromons, & autres productions. 190
Deſcription de l'autruche. 191
La chaſſe de cet animal. 194
Ses plumes & ſa chair. 195
Le trembleur, poiſſon; le requin. 196
Les pélicans, communs au Sénégal. 201

LETTRE CLXXXV.

Les Canaries.

Le mal de mer; ſes effets. 203
Poiſſons volants, phénomene ſingulier. 205
Iſle & fort d'Arguin. 206
Iſle de Fer, où paſſe notre méridien. 208

Digitized by Google

Iſles Canaries ; leurs habitants. 209
Différents points de leur créance. 210
Maniere d'embaumer les corps ; momies. 211
Découverte de ces iſles. 213
La grande Canarie ; ſes habitants. 214
L'iſle de Ténériffe ; ſes vins. 215
Deſcription du pic de Ténériffe. 217
La ville de Laguna, capitale de l'iſle. 219
Animaux & autres productions ; multitude de maquereaux ; plantation de la vigne. 220
Madere ; ſes vins ; ſon climat. 224
La ville de Funchal, capitale de l'iſle. 226
Mœurs & uſages des habitants. 228
Les iſles Açores ; iſle de Fayal. 230
Volcan de cette iſle. 231
L'iſle du Pic ; ſes productions. 232
Tercere, dont Angra eſt la capitale. 233
Les autres Açores ; leur découverte. 234
Deſcription d'une tempête ſur mer. 237
Obſervations générales ſur l'Afrique. 238

LETTRE CLXXXVI.

Le Portugal.

Cascaes, ville ; hiſtoire plaiſante. 242
Montagne de Cintra ; ſa ville ; ſa vallée. 244
Deſcription de l'embouchure du Tage. 246
Château, égliſe & monaſtere de Belem. 247
Vue du Tage juſqu'à Liſbonne. 249
Logement des étrangers dans cette ville. 250
Ce qu'ils doivent obſerver. 251
Précis de l'hiſtoire de Portugal. 253
Armes & ordres de Portugal. 255
Tremblement de terre en 1531. 258
Le faux dom Sébaſtien. 261
Hiſtoire de dom Antoine. 265

Digitized by Google

LETTRE CLXXXVII.

Suite du Portugal.

ETAT du Portugal en 1754. 270
Portugais dépendants de l'Angleterre. 272
Détails sur la ville de Lisbonne. 274
Superbe procession de la Fête-Dieu. 275
Description de la ville de Lisbonne. 278
Etablissement de l'inquisition en Portugal 280
La confrérie de la miséricorde. 283
Scene que donnent des religieuses. 286
Singulier sujet de tableau. 288
Le palais du roi de Portugal. 289
L'hôtel de la douane. 292
Maison où l'on dépose les esclaves. 293
Combien on tue de bestiaux à Lisbonne. 294
Place de l'hôtel-de ville. 295
Les sept collines qui partagent Lisbonne. 296
Sa mal-propreté, son climat. 297
Etat des sciences en Portugal. 299

LETTRE CLXXXVIII.

Suite du Portugal.

MOEURS & commerce des Portugais. 307
Autorité du roi de Portugal; le feu roi. 310
Célébration de l'auto da fé. 316
Biens confisqués par l'inquisition. 320
Ce qui tient lieu de carnaval à Lisbonne. 321
Les femmes avec les hommes, avec les moines. 322
Histoire d'un moine hypocrite. 323
Description du combat des taureaux. 324
Différentes provinces du Portugal. 336

Digitized by Google

Deſcription de la ville de Porto. 338
Eveque de Porto, premier patriarche de Lisbonne ; détails ſur cette dignité. 340
De la marine Portugaiſe. 343
Sédition à Porto, pour la vente de ſes vins. 344
Compagnies de commerce. 345
Galanteries des religieuſes Portugaiſes. 347
Guimaraens, ancien ſéjour des rois. 349
Extrême jalouſie des Portugais. 351
A quelle égliſe appartient la primatie. 353
Accord ſingulier entre Porto & Braga. 354
Détails ſur toutes les parties de littérature Portugaiſe, avec les noms des écrivains dans tous les genres, & une indication de leurs principaux ouvrages. 355

LETTRE CLXXXIX.

Suite du Portugal.

Description de la ville de Coïmbre. 379
Détails ſur les monnoies de Portugal. 381
Mal-propreté des habitants de Coïmbre. 385
Habillement des Portugaiſes, leur portrait. 388
Fontaine merveilleuſe, montagne & lac de la Strelle. 390
Manufactures & commerce en Portugal. 393
Tomar, chef-lieu de l'ordre de Chriſt. 401
Santaren, renommée pour ſes oranges. 403
Uſages concernant les mariages. 404
Uſages ſur les ſucceſſions. 407
Maffra, maiſon royale & couvent. 409
Ville & territoire de Sétubal. 411
Eſtremos, ville célebre par une bataille. 412
Évora ou Ebora, Bragance, Elvas. 413

Digitized by Google

LETTRE CXC.

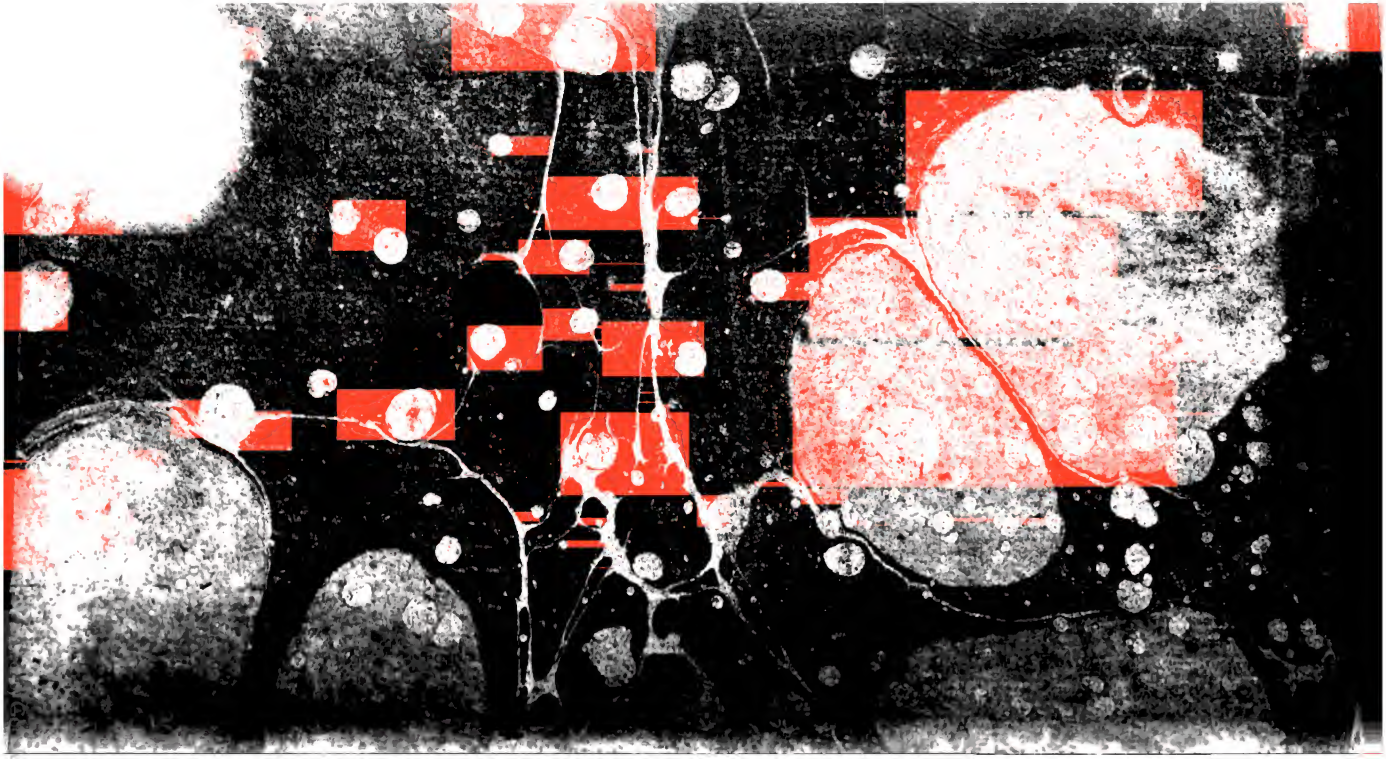
Suite du Portugal.

Autres détails sur Lisbonne ; capucins, capucines. 415
Chantier pour les vaisseaux, la galere. 418
Maisons de campagne ; climat. 420
Population, boucheries, poisson. 422
Fontaines, loyers des maisons. 424
Détails sur la cour de Lisbonne. 425
Police, prisons, tribunaux, juges. 432
Conduite des Portugais à l'égard des saints, des Juifs, des cérémonies de la religion. 438
Revenus du roi ; histoire naturelle. 442
Fautes essentielles à corriger. 444

SUPPLÉMENT

aux lettres précédentes.

Le tremblement de terre de Lisbonne. 446
Conduite du roi & du ministre dans cette occasion. 454
Portrait & éloge de M. de Pombal. 457
Nombre des personnes qui ont péri. 462
A combien on évalue la perte des effets. 464
A quoi ce malheur peut servir. 467
Tremblements de terre en Europe. 471
Causes & signes de ces phénomenes, moyens de les prévenir. 475
Assassinat du roi de Portugal. 482
Expulsion des jésuites. 489
Etat de la milice Portugaise. 491
Comment on a remplacé les jésuites. 495

Fin de la table.

Digitized by Google